



JULES CLARETIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIE A PARIS

— 1906 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
—
1907

LA VIE A PARIS

1906

EUGÈNE FASQUELLE, EDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

LA VIE A PARIS (1895 à 1906)........................	9 vol.
BRICHANTEAU, comédien français........................	1 vol.
BRICHANTEAU CÉLÈBRE........................	1 vol.
L'ACCUSATEUR........................	1 vol.
LE SANG FRANÇAIS........................	1 vol.
L'AMÉRICAINE........................	1 vol.
LE BEAU SOLIGNAC........................	2 vol.
CANDIDAT........................	1 vol.
UNE FEMME DE PROIE........................	1 vol.
LA FUGITIVE........................	1 vol.
JEAN MORNAS........................	1 vol.
LA MAITRESSE........................	1 vol.
MICHEL BERTHIER........................	1 vol.
MONSIEUR LE MINISTRE........................	1 vol.
NORIS........................	1 vol.
LE PETIT JACQUES........................	1 vol.
LE PRINCE ZILAH........................	1 vol.
ROBERT BURAT........................	1 vol.
LE TRAIN 17........................	1 vol.
LE TROISIÈME DESSOUS........................	1 vol.
PIERRILLE (illustré)........................	1 vol.
LA CIGARETTE........................	1 vol.
LES AMOURS D'UN INTERNE........................	1 vol.
LES MUSCADINS........................	1 vol.
PROFILS DE THÉATRE........................	1 vol.

JULES CLARETIE
de l'Académie française

LA VIE A PARIS

1906

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1907

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

PRÉFACE

Je ne sais où je lisais, l'autre jour, le mot d'un homme d'esprit qui a plus que de l'esprit : « Que restera-t-il de notre temps? » lui demandait-on. Il réfléchit, puis répondit : « Des chroniques ! »

C'était paradoxal et ironique. C'était réduire le siècle des savants, des inventeurs et des poètes à quelques échos de salons et, si l'on voulait être plus sévère, à des propos de caillettes. Mais tout de même il y a du vrai dans la boutade et ce n'est pas moi qui puis trouver excessif un tel arrêt. Il est certain que l'histoire des mœurs fait aussi partie de la grande histoire. Il est certain aussi que le journalisme écrit du matin au soir cette histoire cursive. Nos feuilles au vent, gazetiers et causeurs, sont le testament de la journée, le bilan de la semaine, la chronique de l'année. Elles seront plus tard, elles sont déjà ce qu'Auguste Vacquerie appelait les *Miettes de l'Histoire.* Miettes de Paris, miettes tombées de la table immense de ce Gargantua de l'esprit, du scandale, du tapage, de la

générosité, de l'indifférence, de tous les vices, disent ceux qui le traversent, de tant de vertus, savent ceux qui l'habitent.

Des chroniques? Au total, c'est ce qui reste aussi de cet admirable XVIIIe siècle qui remua et renouvela le monde, et à côté des *Confessions* de Jean-Jacques ou des *Contes* de Voltaire, en marge de l'*Encyclopédie*, les *Mémoires*, les on-dit, les quatrains, les couplets, les bons mots du temps, font partie des lectures de l'avenir. Une amourette de comédienne tient autant de place que la chute d'un Choiseul ou d'un d'Argenson. Sophie Arnould et la Clairon intéressent aussi vivement que Turgot ou d'Aguesseau. Et je crois bien que de toutes les victoires et les houzardailles d'un maréchal de Saxe la plus célèbre est celle qu'il remporta sur le pauvre Favart.

Comme le XVIIIe siècle, le XIXe fut littéralement passionné et le XXe reste fou de théâtre. Mme Sarah-Bernhardt monte en chaire au Conservatoire. Il y aurait, pour un peu, des sténographes comme s'il s'agissait d'un discours de M. Clemenceau ou de M. Briand. C'est de la chronique, et la chronique est la joie du Parisien. Lorsqu'elle ne touche ni au scandale, ni à l'indiscrétion, ni au chantage — tristes excroissances, chancres ignobles du journalisme de tous les temps, — elle est un charme. Même la malice d'une Mme de

Boigne plaît à l'égal de la grâce d'un Doudan.

Le présent lit, l'avenir relit.

Ainsi se fait, encore un coup, l'histoire avec cette pâte légère que les contemporains croquent comme des gimblettes. Quand il y a un peu de morale par-dessus le marché, tout est pour le mieux dans le genre le moins prétentieux possible. Et c'est pourquoi l'ironiste ne savait peut-être pas si bien dire quand il affirmait, dédaigneusement sans doute : « Que restera-t-il de nous? Des chroniques ! »

JULES CLARETIE.

LA VIE A PARIS

I

Une journée historique. — Ce qu'un livre allemand annonce pour 1906. — De Paris à Versailles. — Le Congrès. — Impressions et notes rapides.

19 Janvier.

Eh bien, mais, s'il est permis de se servir d'une expression dont on a fort abusé, nous voici, je pense, à un « tournant de notre histoire ». Versailles, Algésiras, Algésiras, Versailles, ces deux noms remplissent les journaux, reviennent sur toutes les lèvres, et je ne crois pas que journée de Derby ait été plus courue que cette journée électorale qui fut non pas le Grand Prix de Paris, mais le Grand Prix de la République.

Il y eut un temps où l'on montait, pour aller faire sa cour, dans les carrosses du roi. C'est surtout en automobile qu'on s'est rendu au Congrès pour voir voter les représentants du souverain, le peuple. Routes sillonnées de voitures électriques, restaurants pris d'assaut, tables retenues depuis des semaines par dépêches télégraphiques, les après-midi de grandes eaux amènent à Versailles moins de spectateurs choisis et de curieux illustres. Ce sont les grands jours de la cité royale. Elle

reprend son rôle de faiseuse d'histoire, et cette place immense où j'ai vu camper jadis les artilleurs et les marins du siège s'emplit de breaks, d'omnibus, de cars bondés d'étrangers qui viennent ici comme ils iraient à Epsom et se sont juré de voir « passer » les premiers le nouveau président de la République.

On avait parié à la Bourse pour tel ou tel candidat, comme les agences de voyageurs spéculaient sur l'attrait d'une telle première : « Trains de plaisir pour le Congrès. » Le « train de plaisir » ne donnait pas un billet d'entrée, et les badauds venus de Londres n'apercevaient que ce que nous pourrions voir si nous allions à Rome contempler — de loin — un conclave : des murailles derrière lesquelles il se passe quelque chose et des cheminées d'où ne sort même pas la fumée des bulletins de vote des cardinaux.

Mais quoi ! c'est déjà beaucoup que d'assister à l'arrivée des sénateurs et des députés, et de traverser une ville en fête qui va élire un chef d'État. Versailles est la Warwick des cités.

17 janvier !

— Savez-vous bien, me disait un vieux Versaillais, qui a, depuis l'ouverture du musée de Versailles, vu bien des choses, oui, savez-vous que demain jeudi, 18 janvier, il y aura trente-cinq ans tout juste que le roi de Prusse fut solennellement proclamé empereur dans la galerie des Glaces, au palais de Versailles? Il m'est très agréable qu'on ait évité cet anniversaire, non oublié, et j'espère bien que cette date du 17 sera pour le pays marquée à la craie blanche. L'autre est restée noire.

Je n'avais pas assisté à un Congrès depuis le jour où M. Casimir-Perier fut élu pour succéder au malheureux Carnot. Ce soir de juin, je vois encore le nouveau président aller vers Paris par la route de Viroflay, assis en sa voiture découverte avec M. Charles Dupuy près de lui, et les flammes blanc et rouge des lances en bambou des dragons flottant à ses côtés.

De loin, le nouvel élu envoya de la main et du chapeau un geste joyeux à ceux qui le saluaient, debout sur le chemin de Paris et qui allaient peu de temps après le retrouver à Châteaudun, passant la dernière revue que commanda le général de Galliffet.

— Nous arrivons, disait-on alors, comme aujourd'hui, à un « tournant de notre histoire » !

Que de « tournants » nous avons « tournés » depuis lors et quelle dramatique histoire que celle de ces dernières années ! Au total, nous avons vécu, comme disait Siéyès, et c'est bien déjà quelque chose. Mais il y a vivre et vivre, et ceux qui ont fait de leur mieux pour que cette existence restât honorable et fière méritent bien qu'on ne les oublie pas.

Les tournants sont périlleux aux autos lorsque la route est semée de cailloux. Les élections futures ont leurs fondrières. Algésiras est un caillou. Le Maroc est une grosse pierre. Les chauffeurs qui mènent le teuf-teuf tourneront le tournant, et ce n'est point parce que les diplomates d'Algésiras se sont trouvés au nombre de treize autour de la table qu'il faut redouter quelque orage. Une table où l'on ne mange point n'est pas une table à superstition. Mais quoi ! n'y veut-on point goûter un peu du Maroc ?

C'est sur cette pensée que j'ai pris hier matin le train de Versailles en emportant pour lire en wagon, non pas un roman nouveau, — ou les *Coins de Paris* de notre ami Georges Cain, — mais un volume allemand qui, à la devanture d'un libraire de la rue Richelieu, m'avait tenté la veille par son titre et sa couverture polychrome.

Le titre? *1906.*

La couverture? Un combat naval féroce, exaspéré. Je ne dirai pas que l'étiquette était pleine de promesses, mais d'inquiétantes images, au contraire.

Un cuirassé faisant feu de tous ses canons, et sous la pluie de fer des obus, menacé par des torpilleurs, la mer soulevée par des bombes, engloutissant des bateaux, dévorant des monstres de fer, des navires et des hommes, et, sous cette couverture assez farouche, cette date en caractères rouges — rouge de feu, rouge de sang — 1906.

Puis ce sous-titre, d'une douceur modérée : *l'Écroulement du vieux monde.*

— Allons, feuilletons ce *1906* ! Il est bon, au « tournant » où nous sommes, de savoir ce qu'on dit et publie ailleurs que chez nous.

Le volume, paru à Leipzig, chez Theodor Weicher, est une façon de *Bataille de Dorking*, signé « Seestern » — l'Étoile de la Mer ou « Étoile de Mer » — et met prophétiquement en action la guerre possible entre l'Allemagne, l'Angleterre et la France, une guerre qui finit par l'écrasement de la marine allemande, — mais à quel prix !

Dans le dernier chapitre, — une séance au Parle-

ment anglais, — l'orateur qui parle au nom de la Grande-Bretagne annonce le résultat plein d'enseignements et d'épouvante de la lutte « trop légèrement engagée » qui vient d'avoir lieu : la flotte allemande n'existe plus, mais un tiers de la flotte anglaise est au fond de l'eau, et un autre tiers dans les docks, en réparation. L'artillerie a subi de tels dommages qu'on ne peut plus compter sur elle. Et la flotte française a éprouvé des pertes plus considérables encore. Les nations armées ne peuvent plus tirer le canon, tant elles en ont usé. « Nous sommes fiers de nos succès sur mer, dit l'homme d'État anglais, mais la marine de l'empereur Guillaume a plus donné que nous ne croyions. Et que la flotte française ait plus souffert encore que la nôtre, ce n'est pas une consolation pour nous ! »

Résultat final : l'Angleterre a perdu sa suprématie sur la mer et il n'y a plus qu'une puissance maritime, c'est l'Amérique. La flotte des États-Unis est maîtresse de l'Océan.

Sur terre, la Russie, ramassant ses forces, est devenue plus redoutable que l'Allemagne. Hier puissance militaire de premier ordre, l'empire allemand, affaibli par la guerre, est en quelques mois descendu au second rang. Washington et Pétersbourg remplacent maintenant Londres et Berlin.

— Et c'est pour cela, dit mélancoliquement l'orateur anglais, que nous nous sommes battus pendant les trois quarts d'une année, que nos bateaux sont sous les vagues et que nous avons enterré cent mille soldats dans la terre de France !

Puis — terrible *post-scriptum* de la bataille —

1906 finit sur l'ultimatum du gouvernement des États-Unis exigeant le retrait par la Grande-Bretagne de ses garnisons de la Jamaïque, de l'île de Bahama et des Indes occidentales.

Adieu, les colonies anglaises !

Un silence de mort tombe sur le Parlement. L'Assemblée ne peut éviter le coup de tonnerre. Mais l'air printanier entre par les hautes fenêtres et au loin retentit la *Marche de l'entrée à Paris*. C'est le point final.

Voilà le roman. Le roman allemand que lisent nos voisins et qu'ils exportent chez nous. Ce n'est pas un mauvais récit, mais c'est un mauvais rêve. Je l'ai jeté dans un coin du wagon pour l'oublier et j'ai regardé le paysage. Ce titre rouge, cette date devenue sinistre, cette évocation de la *Pariser Marsch* que les soldats de Blücher et leurs petits-fils jouèrent tour à tour sur leurs cuivres, m'irritaient comme une fantaisie sinistre. Et je me disais que, Dieu merci, les inventions de l'écrivain, qui sous ce pseudonyme poétique, l' « Étoile de la Mer », nous annonce ces horreurs, ne sont pas plus prophétiques que le chiffre 13 de la conférence d'Algésiras. Heureusement.

Du reste, l'œuvre atrocement humoristique de « Seestern » a visiblement en ses ironies des tendances pacifiques et elle est là pour nous montrer ce que perdrait le Vieux-Monde — dont nous sommes — à s'entr'égorger au profit de Washington, de Saint-Pétersbourg et de Tokio.

Et c'est du mois de « mai 1907 » — du joli mois de mai de l'an prochain — que Seestern date l'histoire de cette terrible année dont il énumère les épouvantes.

1906 nous vient de Leipzig comme un avertissement funèbre donné non pas seulement à l'Angleterre ou à la France, mais — si j'ai bien compris — à l'Allemagne elle-même. A tout le monde.

Et c'est pourquoi, après l'avoir jeté loin de moi, je l'ai repris pour l'analyser et je me suis mis à regarder la gare Saint-Lazare, puis le paysage, de Paris à Versailles, par la portière du wagon.

La gare a repris son aspect des départs d'autrefois, au temps de l'Assemblée nationale ; et des personnages historiques de 1871 — *rari nantes* — se retrouvent sur le quai, comme autrefois, mais plus blancs, plus ridés, plus courbés sous le jour gris des verrières. Les reporters fouillent du regard les wagons ; les photographes, ces Dangeau de la pellicule, passent, repassent, leurs appareils en bandoulière dans leurs gaines de cuir. On se montre déjà — à 10 heures du matin — un placard imprimé par avance et portant ces mots : « M. Fallières est élu. »

Des compartiments entiers emportent les agents de police dont on aperçoit les tuniques noires et les képis noirs. Sur la voie, des fantassins en capote bleue, l'arme au pied, font la haie, gardant les gares. Un peloton à Ville-d'Avray, près du logis de Gambetta ; un peloton à Viroflay. Ces précautions ne sont pas sans être agréables. On se dit que quelque péril improbable donne à ce petit voyage à Versailles une vague odeur d'aventure.

Et dans ce paysage d'hiver, devant les masses noires des arbres et des talus d'herbe verte lavée par l'eau qui tombe, cet appareil militaire ne messied pas.

A Versailles, sous une pluie fine, les boutiquiers sur le pas de leur porte regardent passer les représentants du peuple, presque tous en chapeau haute-forme, quelques-uns cravatés de blanc, — longue théorie en pardessus sombres, les uns hélant une voiture, les autres cherchant à pied les Réservoirs ou le Petit-Vatel. Des nappes blanches, sur les tables rondes, à la devanture des restaurants près de la gare, semblent guetter les Parisiens au passage. Hélas ! ils vont vers le palais, les Parisiens. Ils marchent vite, vers le château, vers le Congrès.

— Il faisait si beau hier, si beau ! Un clair temps d'automne ! La pluie nous a pris nos clients !

Ainsi gémissent les hôteliers en plein vent qui voient s'éloigner les consommateurs devenus de simples spectateurs, très pressés d'éviter la pluie.

Les membres du Congrès vont à Versailles pour voter. Les Parisiennes y vont pour voir voter. Voir voter et déjeuner dans le tapage élégant d'un restaurant, comme sous la serre de Ledoyen, un jour d'ouverture. Cette journée historique est un vernissage comme un autre, aussi élégant, presque aussi gai. Les adversaires sont installés coude à coude et les pronostics les plus opposés se croisent dans le brouhaha de ces causeries.

Là-bas, les soldats du génie font la haie devant la cour d'honneur, et quelques-uns battent la semelle sous la pluie froide. Il faut se hâter si l'on veut avoir une place dans les tribunes. Tout est assiégé, pris déjà, occupé. Et plus qu'aux Réservoirs, c'est l'élément féminin qui domine. Il y a des toilettes de Congrès

comme il y a des toilettes de courses. La pluie n'a pas effrayé les élégances.

Le public féminin est là, du reste, dans ces tribunes, comme dans une loge ou une avant-scène. Une élection, c'est une « première ». On lorgne, on est lorgnée. Les habituées expliquent à leurs voisines la disposition et la composition de la salle :

— Ici, c'est l'extrême gauche. Là-bas, à la droite de la tribune, les royalistes. Le centre, au centre, naturellement.

J'avais devant moi un chapeau à plume jaune et un chapeau à plume verte. Deux jolis chapeaux. La plume verte paraissait très informée de la biographie et des opinions des votants. La plume jaune était évidemment moins parisienne ou moins parlementaire. Elle questionnait. Elle écoutait.

A mesure qu'entre les portières de velours grenat encadrant les deux portes d'entrée, une silhouette de sénateur ou de député se montrait sur le sol dallé de noir et de blanc, — comme un échiquier, — la plume verte énumérait son nom, ses opinions, son titre.

Avant même que l'appel nominal eût été fait, la plume jaune était en état de connaître la biographie parlementaire tout entière.

Mais on vote !... C'est la lettre P qu'une grande pancarte blanche annonce, accrochée à la tribune...

Les votants montent par la gauche, descendent par la droite. Et dans ce défilé de puissances, les législateurs choisissent leurs « sujets » pour les applaudir quand ils apparaissent et déposent leur bulletin dans l'urne verte à rebord de cuivre. Tels, au 15 janvier,

dans la Cérémonie traditionnelle, les sociétaires fameux. Et il y a un peu de tout dans ces bravos jetés au passant : un hommage, un souvenir, une consolation, un espoir, on ne sait pas.

Mais la plume verte continue à servir de cicerone — je dirais volontiers *cicerona* — à la plume jaune.

Voici M. X... Mon mari serre la main de M. Z... Oh ! c'est bien plus intéressant ici qu'à la Chambre. On les voit tous.

A ce moment, une troisième plume, noire, je crois, dit à la plume verte qui s'est dressée, fort belle, mais corpulente, devant elle :

— Madame, si vous vous mettez comme ça devant moi, toute droite, je ne verrai rien du tout. Autant valait assister au Congrès dans ma cave !

Le fait est que la question des coiffures est aussi importante au Congrès qu'au théâtre. Et j'avoue que pour moi je pourrais dire de cette séance historique, aperçue à travers un triple rang de coiffures féminines :

« J'ai vu des fragments de bulletins à travers des touffes de chapeaux ! »

Mais j'ai entendu monter, grandir — tantôt avec des gaietés de collégiens, tantôt avec des colères d'enfants — un bruit, un bruit pareil à celui de la corbeille de la Bourse, et dans la grande acclamation finale, j'ai pu, debout cette fois sur la banquette, voir le spectacle de cette salle saluant, dans un nom, l'avenir.

La plume verte applaudissait. La plume jaune imitait la plume verte, et là-haut, les jolies femmes peintes par Couder en son tableau des *États Généraux* où Mirabeau dresse sa tête au-dessus des habits noirs du Tiers,

les grandes dames poudrées du temps de Louis XVI — joueuses d'éventail précédant les faiseuses de tricot — semblaient sourire à ces élégantes Parisiennes de 1906 dont les mains s'agitaient, battaient, frappaient, comme palpitaient les aigrettes et les plumes...

Tout est dit. Le Congrès a prononcé.

Dans la grande cour d'honneur où Louis XIV étend, du haut de son cheval, son geste auguste, les curieux se sont massés contre le piédestal de pierre, et la foule souveraine attend là, sous la protection du grand roi, le nouvel élu qu'elle veut saluer après qu'on l'a acclamé. Les automobiles attendent aussi, rangées comme on ne sait quelle artillerie bizarre, avec leurs grosses prunelles cerclées de cuivre, et les soldats du génie semblent monter la garde auprès de ce garage qui est comme un parc de batteries fantastiques.

Il y a là des automobiles aristocratiques. Il y a, me dit un fin observateur, des automobiles socialistes.

La foule attend. C'est comme un sport d'un nouveau genre. On tient, pour le salut, à arriver « bon premier » ! C'est un souvenir qu'on racontera plus tard :

— Je me souviens que, le 17 janvier, lors du Congrès de Versailles...

Comme je m'en vais vers le train par la nuit humide qui tombe, j'aperçois — rue Duplessis, non loin du logis où naquit Decourty, mort pour la liberté en 1830 et si oublié, inconnu — un officier d'artillerie, enveloppé d'un caoutchouc et qui tient à la main un numéro de journal tout frais, *le Public*, qui donne le portrait de M. Fallières. Un petit collégien d'une dizaine d'années, tout blond, accompagne l'officier dont la moustache

est blonde aussi. L'officier donne le journal au petit, puis le képi galonné d'or se penche sur le képi du collégien et le père dit à l'enfant :

— Va et travaille bien !

Puis l'enfant s'en va marchant, tout joyeux, emportant le journal vers le lycée.

Et c'est sur ce mot, qui me semble le mot d'ordre de la journée, que je quitte, par le boulevard de la Reine, Versailles et ses arbres dénudés sur qui tombe la nuit précoce de janvier...

Va et travaille bien !

J'en retrouverai l'expression tout à l'heure dans les vœux de M. Rouvier au nouvel élu : « Une ère de travail, de progrès et de paix. »

A Paris, c'est la nuit complète — et encore et toujours les automobiles. Les crieurs de *l'Intransigeant*, comme s'ils parlaient d'une course à Auteuil, annoncent en courant :

— Demandez les résultats !

Un pauvre diable à moustache rousse, très maigre, tenant des marmots par la main, s'approche de moi sur le trottoir mouillé, me dit tout bas :

— La moindre des choses, monsieur ! J'ai à nourrir trois enfants !

Et c'est un des petits qui me tend ses doigts maigres.

C'est la vie, la dure vie qui continue.

Allons travailler !

———

II

La causerie parisienne en partie double. — Côté cour et côté jardin. — Le roi de Danemark et le roi d'Espagne. — Un deuil, un mariage. — Un mariage parisien. — Comédiens et comédiennes. — Ce que sont devenus les comédiens. — Saint-Roch en 1815, la Trinité en 1906. — Ce qu'on voit et ce qu'on devine dans un défilé de sacristie.

2 Février.

Un diplomate étranger, d'infiniment d'esprit, qui aime la France parce qu'il l'étudie de près et la connaît bien, me disait l'autre soir :

— Il est chez vous deux circonstances très différentes où les hommes et les femmes sont tout à fait séparés les uns des autres. Ce sont les enterrements et le moment qui suit le dîner. Aux enterrements, les hommes sont à droite, les femmes à gauche dans l'église. Après le dîner, celles-ci font cercle dans un salon, ceux-là font groupe dans le fumoir.

Je ne sais quelle raison sépare dans les cérémonies funèbres les deux sexes, qui choisissent les mêmes chaises lorsqu'il s'agit d'assister à un mariage. Simple affaire d'habitude. Je ne vois rien là qui soit protocolaire. Mais pour la séparation de Monsieur et de Madame après le repas, la raison en est très simple. Et le cigare n'est pas seul responsable de la scission.

Le besoin de causer fait naître aussi la nécessité des deux salons. Ce qui intéresse les hommes — la poli-

tique, par exemple — semble légèrement ennuyeux aux femmes, et les histoires féminines de couturières et de chapeaux ne sont, pour les hommes, que d'un intérêt médiocre. Comme des mariés à l'heure de la crise, les deux sexes font, depuis des années, chambre à part.

Il arrive même un moment où la maîtresse de maison, isolée parmi les abandonnées de la chambre féminine, entre au fumoir et dit volontiers, d'un ton suppliant :

— Voyons, messieurs, est-ce que décidément c'est un divorce ?

Les causeurs éteignent alors, avec un certain regret, leur londrès, et se résignent ou se décident à aller retrouver les causeuses.

— Eh bien, avez-vous fini de parler de la conférence d'Algésiras ?

Algésiras est, en effet, le grand cheval de bataille des politiciens de salons, le texte inévitable des discussions et des prédictions. Les augures prononcent ce nom en hochant la tête. D'autres lui donnent une sonorité aimable. Ils sourient. Et l'éternelle phrase revient dans les propos : « Rien à craindre. Un simple voyage de diplomates. Que pense le kaiser ? Toute la question est là !... Quelle est l'idée de derrière la tête du kaiser ? Ah ! le kaiser ! »

On comprend parfaitement qu'on s'entretienne d'un autre sujet « en la chambre des dames », comme dit Joinville. La mort même du vénérable roi Christian de Danemark n'est pas un « motif » pour une causerie féminine. En revanche, le mariage du jeune roi d'Espagne fait partie de ce qui plaît aux femmes.

Voilà un souverain qui ne se marie point d'une façon vulgaire ! Il ne franchit pas l'Hellespont comme Léandre pour retrouver celle qu'il aime. Mais il passe à toute vitesse les Pyrénées pour aller revoir sa fiancée. Il y a plus de romanesque en sa manière que de protocole. Il est leste, il est gai, il est jeune. Il avait conquis Paris par sa bonne grâce ; il lui était facile de conquérir Biarritz en un tour de roue.

C'est de lui que s'entretient le salon féminin, tandis que l'autre salon tente de déchiffrer l'énigme marocaine. Algésiras est le texte masculin des propos parisiens à l'heure actuelle. Biarritz est le sujet de la philosophie féminine courante.

— Voilà un fiancé comme j'en souhaiterais un à toutes les jeunes filles !

— Un fiancé couronné ?

— Oh ! ce n'est pas sa couronne qui me semble séduisante. C'est la façon dont il comprend son rôle. Ce roi d'Espagne est le contraire des souverains ennuyés dont les figures élégantes et glaciales ornent les galeries des palais espagnols. Il s'amuse, visiblement il s'amuse. Il va, il vient, il rit, il cause. L'Escurial doit être bien étonné lorsqu'il voit passer ce roi actif et jeune. Et ce five o'clock tea chez lady Dudley, cette façon dont il traite avec une galanterie souveraine la jeune princesse de Battenberg qui sera reine demain, voilà qui ne sent pas l'apprêt, le majestueux officiel, le prévu, l'ordonné. Cela est charmant; et ce roi épouse une princesse, comme autrefois, au beau temps des contes bleus, les rois épousaient des bergères — par amour.

— Et c'est fort joli, ce coin d'azur dans la solennité

un peu grise ou trop dorée du monde souverainement officiel. C'est un semblant de rêve parmi les réalités protocolaires. Et les dépêches les plus graves prennent ainsi de vagues aspects de billets doux.

— Il se marie gentiment, il est délicieux ! C'est le roi galant jeune homme !

Il a pour lui les femmes.

Le roi Christian devait venir avant la fin de la présidence de M. Loubet rendre à Paris la visite que le président de la République lui avait faite en Danemark. Rien n'était décidé, et les jours passent vite. Mais on en avait parlé et peut-être en parlait-on encore. Avec son élégance suprême et son air de grande bonté, le vieillard eût aussi séduit Paris. Je l'avais vu à Londres, lors du mariage du duc d'York, et dans la loge royale au gala de Covent-Garden. Au centre de cette salle toute fleurie, étincelante de diamants, on se montrait, à côté de la future reine d'Angleterre, alors princesse de Galles, si jeune en sa sveltesse que la souveraine a conservée, le vieux roi qui, maigre et la tournure dégagée, se tenant droit, grisonnant à peine, ce me semble, gardait l'aspect d'un homme de quarante ans. Un Nestor juvénile.

Il avait eu pourtant ses dures années d'épreuves, vaillamment supportées, et ce sage eût pu dire à l'Europe : « Vous l'avez voulu ! Que n'avez-vous empêché les bombes de Düppel, première salve des obus de Sadowa et des shrapnels de Strasbourg ! »

A Babelsberg, en sa petite chambre de militaire, près de son lit de camp, sur sa table, le vieil empereur Guillaume conservait comme presse-papiers deux

éclats d'obus, deux débris de bataille. Sur l'un était inscrit : *Düppel*, sur l'autre : *Sedan*. Ceci était né de cela.

Et voilà ce qui différencie, cette fois, les propos des « deux salons » qui, à Paris, composent « un salon ». Ici, la causerie masculine évoque le passé du règne du roi Christian ; là, les « causeuses » s'entretiennent de l'avenir et des fiançailles du roi d'Espagne. Un peu plus de politique « côté cour », comme nous disons au théâtre, un peu plus d'amour « côté jardin ». Et, de cette façon, il y a des souvenirs et des espérances pour tout le monde.

La dualité entre la causerie des hommes et des femmes constatée par le diplomate a donc sa raison d'être. L'histoire pour les uns, le roman pour les autres. Et c'est tant mieux si le roman devient (à la vieille mode) un roman historique.

Autre roman, celui dont parleront beaucoup les femmes et qui s'est terminé hier, comme les bonnes comédies du bon vieux temps, par un mariage. Celui-là avait mis sur pied toute une population curieuse et sympathique. Il s'agissait de voir passer, dans sa robe blanche de mariée, la charmante comédienne d'un grand avenir qu'épousait hier un peintre du plus rare talent, portraitiste exquis, dont le pinceau a des grâces de pastel et le pastel la fermeté du pinceau.

On racontait dans la foule accourue que c'était en peignant le portrait de la jeune artiste que le peintre s'était épris de son modèle, faisant involontairement ou volontairement durer les séances pour se séparer moins vite et de l'original et de l'effigie.

Joli scénario de théâtre aboutissant à ce présent rayonnant de jeunesse et d'espérance : l'association de deux avenirs.

Et tout Paris, une partie du Tout-Paris, le Tout-Paris des théâtres et des Salons, Salons de printemps ou Salons d'automne, s'était donné rendez-vous à la Trinité ; et c'est là vraiment qu'on a pu voir quel attrait ou quelle attraction exerce sur les imaginations ce mot magique : le théâtre. Les petites ouvrières, libres à l'heure de midi, — les « midinettes », puisque c'est leur nom, — étaient accourues, se tassant sous le porche, se pressant autour du square, n'ayant pas déjeuné pour apercevoir un pan du voile de la mariée, une fleur de cette couronne de fleurs d'oranger posée sur les cheveux blonds comme la petite couronne de la reine de Ruy Blas. Mimi Pinson faisait la haie et le Conservatoire était là, contemplant le défilé. Je ne crois pas que jamais mariage mondain, union de millionnaires ait mobilisé autant de spectateurs, et il a fallu fermer les portes pour empêcher l'église, déjà envahie, d'être prise d'assaut.

Le monde marche. En janvier 1815, la foule menaçait de pénétrer par force à Saint-Roch pour contraindre le curé de célébrer les funérailles d'une comédienne dont on ne voulait pas laisser pénétrer le corps dans l'église. Mlle Raucourt était pourtant de la paroisse et l'avait comblée de ses libéralités. Mais elle était comédienne, et les comédiens n'avaient pas droit aux dernières prières. Peu s'en fallut que le cercueil, porté par la foule, n'enfonçât les portes. On avertit le roi, et Louis XVIII, qui avait de l'esprit, envoya bien vite

l'ordre de bénir la comédienne morte et chargea même de ce soin un des aumôniers de sa chapelle, lequel, traversant le jardin, se hâta de franchir l'espace compris entre les Tuileries et Saint-Roch.

Il y a sur cet incident une bien intéressante lettre de M. de Jaucourt à Talleyrand dans un volume publié naguère.

En janvier 1906, c'est tout le contraire, et le prêtre qui unit deux artistes pourrait, au besoin, souhaiter à la comédienne les succès de théâtre qui l'attendent. L'Opéra et l'Opéra-Comique célèbrent en chantant, dans l'église, la sociétaire de la Comédie-Française, et l'on n'a pas besoin d'aumônier supplémentaire pour une cérémonie qui a le monde officiel et le « monde mondain » pour témoins.

O stupéfaction ! Ou plutôt chose toute simple et qui, depuis hier sans doute, est entrée dans les mœurs. Un photographe s'était installé en pleine église et, pendant la bénédiction, faisait un « posé » des deux époux agenouillés. Un « posé » ! Je le voyais chercher, à travers les plantes vertes et les touffes de fleurs, la place propice à son appareil. Il écartait les branches, il braquait son objectif. Il était le grand-maître des cérémonies du jour. C'est lui qui perpétuerait cette minute unique.

Le photographe est le grand historien de tout ce qu'il y a de passager dans notre existence. Il donne de la durée à tout ce qui est fugitif. Il nous saisit dans les manifestations les plus diverses. Il sacre, il consacre les présidents de République avant M. Bonnat ou M. Chaplain. Le voilà qui bénit les bénédictions nuptiales, du geste bref de l'obturateur !

Il n'a tenté hier que des poses. Au prochain grand mariage, il risquera le magnésium en pleine église.

— Ne bougeons plus! dira sa voix impérative à la foule entassée.

Je doute, d'ailleurs, qu'il retrouve une agglomération aussi compacte. On s'étouffait. Et tout naturellement l'esprit facile battait des ailes :

— Quelle belle première!

— On refuse du monde!

— M. Donnay, qui regarde, doit se dire qu'on a jait le maximum!

Je ne songeais qu'à ce grand pas décisif qu'ont fait, depuis un siècle et surtout depuis une quarantaine d'années, les artistes dramatiques. Les parias sont devenus des rois

— C'est peut-être par là qu'ils périront, me disait finement un comédien supérieur. Ils étaient peut-être plus heureux quand, plus libres, ils formaient une caste et ne se mêlaient pas au monde, qui les adore en attendant qu'il les dévore!

Brichanteau pourrait penser ainsi. Ce qui est certain, c'est que le temps est loin où Frédérick Lemaître, qui se sentait plus à l'aise à la guinguette qu'au salon, invité par un riche Anglais, apercevait, entre lui et l'assemblée qui allait l'écouter, une ficelle quasi invisible, un fil tendu entre lui et les sièges des auditeurs.

— Qu'est cela? demandait le comédien.

(On connaît l'anecdote, je pense, et je ne la rappelle que parce qu'elle amène bien des réflexions aujourd'hui.)

— Cela, répondit-on au comédien, c'est le fil de séparation. Il marque l'emplacement de la scène et celui du salon véritable.

— Ah ! dit simplement l'homme qui avait joué Hugo et créé Robert Macaire.

Et, marchant sur le fil tendu, il le cassa tout naturellement pour aller saluer un personnage aperçu dans le « salon ».

Ce fil frontière, ce fil dont Frédérick faisait si bon marché, ce fil symbolique, cassé par l'acteur, il y a bien longtemps qu'il n'existe plus. Et si vous trouvez un vieux volume de Léon Gozlan — talent rare — et que vous lisiez la *Comédie des comédiens*, vous trouveriez une page où il est dit combien peut-être il est dommage que la fantaisie ait battu en retraite et que les irréguliers par destination se soient avidement condamnés à la règle. Mais pourquoi pas?

Tout aboutit aujourd'hui aux syndicats et aux intérêts. On ne vit plus de l'air du temps. L'heure est passée des ferreurs de cigale !

Le fil est rompu, le fil humiliant, le fil absurde, et les comédiens sont avec raison non seulement applaudis, ce qui est tout simple, mais aimés et honorés, ce qui est très juste.

Il faut, il est vrai, qu'ils se souviennent du joli mot du marquis de Ximénès à un comédien qui le prenait d'un peu haut :

— Pardon, mon cher ami, je vous ferai observer que depuis la nuit du 4 août nous sommes tous égaux !

Il n'est pas besoin de le leur rappeler, et je crois bien que c'est dans cette profession — puisque leur art est

une profession — qu'il est le plus de braves gens peut-être, de générosités impulsives, de dévouements constants. C'est parmi eux que les rivalités les plus visibles s'effacent devant une collaboration de charité ou de bonté. Ce sont de grands enfants gâtés qui ont le charme des enfants et qu'on aime pour toutes les joies qu'ils nous donnent. Paris adore ses artistes. Et qu'il a raison, Paris! Ils sont, en vérité, sa parure; et comment le théâtre ne serait-il pas en France ce qui nous divise le moins, puisque c'est ce que le monde entier nous envie le plus?

Ainsi pensais-je, tandis que dans la sacristie de l'église se déroulait le long défilé d'admirateurs ou d'amis venant apporter leurs souhaits, leurs shake-hands ou leurs baisers aux nouveaux époux (1). Je regardais passer un à un tous ces figurants de la jolie comédie d'amour dont les mariés étaient les héros, et je ne pouvais m'empêcher de compter tous ceux dont les espoirs ou les regrets m'apparaissaient visibles dans les regards et les saluts que j'échangeais.

Il y a eu là une heure de revue mélancolique. Que de comédiens et de comédiennes qui demandent à entrer à la Comédie! Que d'auteurs dont la poignée de main sent le manuscrit à venir ou le manuscrit refusé! Que de coups d'œil chargés de reproches! Que de prunelles suppliantes ou menaçantes! Que de sourires et que d'ennemis! Le défilé faisait aux nouveaux mariés un cortège de félicitations. La ronde des récriminations, comme celle des Willis de la ballade allemande, enve-

(1) Il s'agit ici du mariage de M. Guirand de Scevola avec Mlle Piérat.

loppait certain spectateur dont la philosophie est plus souvent attendrie qu'on ne croit.

Même les satisfaits ont au fond des yeux des déceptions visibles ! Ceux qui ont des rôles les trouvent trop courts. Ceux qui n'en ont pas se désespèrent. O défilé des candidats de toutes sortes et des candidates de tout âge ! « On ne voit pas les cœurs », dit Alceste. Soit. Mais on voit les yeux. Pour les deux époux, c'étaient les souhaits charmés. Pour tel témoin de cette félicité joyeuse, c'était la constatation de tout ce qu'il y a dans la vie d'aspirations qu'on ne peut satisfaire et d'espérances qu'on ne peut réaliser.

Parfois, dans cette ronde de la jeunesse, des cheveux blancs apparaissaient parmi les cheveux blonds ou bruns. Quelque gloire d'autrefois, reine de théâtre condamnée à des tournées hasardeuses, à des représentations hâtives à la descente d'un train, en province, quelque renommée d'hier, encore illustre aujourd'hui, mais dont la vue mettait à la cérémonie une note attristée.

Et c'est la vie. On ne peut contenter tout le monde et son père. On est condamné à faire des malheureux. Mais on peut du moins, lorsque quelque jeune homme vient vous demander conseil sur la carrière littéraire qu'il veut suivre, et quelque jeune fille sur l'enseignement du Conservatoire où elle veut entrer, répondre par un *beware !* profondément senti.

— Prenez garde ! Les lettres ne nourrissent pas toujours leur homme, et le théâtre ne mène pas nécessairement les lauréates du Conservatoire à l'apothéose !

Si vous saviez ce qu'il y a de déceptions, de tristesses,

d'angoisses, de rancœurs, de haines, de misères sous les sourires d'un défilé de sacristie !

Je les aurais notés facilement. Et quelle leçon de choses que cette leçon de la vie !

Mais rien n'empêchera les jeunes gens d'écrire ou de peindre, et les jeunes filles — midinettes ou bourgeoises — qui assistaient hier à la cérémonie ne rêveront plus désormais que de ce triomphe de la jeune mariée en robe blanche, descendant, un cierge à la main et la couronne au front, les marches du maître-autel de la Trinité.

Et jamais les conseils de l'expérience ne prévaudront contre la séduction d'une auréole.

III

Deux villes. — Londres et Paris. — L'entente cordiale. — Les clubs anglais et les cercles parisiens. — Le « home ». — Deux nations rivales et faites pour s'entendre. — Taine et Voltaire. — Le 18 juin. — Waterloo et Paul Mounet. — Une croix refusée. — Le mobile de la Dordogne et le sociétaire de la Comédie-Française. — Un candidat trop jeune. — M. Robert de Flers. — Souvenir de la journée de Coulmiers.

9 Février.

Paris a eu pour ses hôtes du London County Council une attention délicate. Il leur a offert une matinée de brouillard. « Vous êtes chez vous, messieurs ! »

En regardant la silhouette des arbres grêles et la perspective du boulevard enveloppées d'une sorte de buée jaunâtre, je me rappelais tel réveil à Londres où, du haut d'une chambre de Charing Cross hotel, l'immense ville avec ses toits, l'aiguille de ses cheminées ou de ses églises, m'apparut un matin d'été comme en une vision fantastique, perdue, noyée dans une vapeur d'acide sulfurique. Londres prenait de là-haut une sorte d'aspect tragique. C'était étonnant et superbe. Une immense cité entrevue dans la brume. Une ville fantôme.

Paris n'a pas eu cet aspect formidable. Mais sa galanterie n'aura pas échappé à nos hôtes. Il s'est réveillé à l'anglaise.

Il n'en était pas moins pittoresque, il est vrai, ce Paris à la sépia. De la place de la Concorde, avec son asphalte luisant pareil à un skating, on n'apercevait plus, au haut de l'avenue des Champs-Élysées enveloppée d'une vapeur grise, l'Arc de Triomphe devenu invisible, supprimé. Sur les ponts, la perspective admirable de la Cité, les deux tours de Notre-Dame — l'H du nom de Hugo, disait Vacquerie — disparaissaient comme un décor derrière une toile métallique. Les brouillards de la Seine donnaient au fleuve l'haleine même de la Tamise. Les arbres des Tuileries semblaient empruntés à un paysage japonais, et les pigeons frileux juchés sur les statues s'étonnaient de cette buée froide qui fondait l'horizon en un lavis immense. Paris semblait avoir repris un vieux mélodrame, *les Chevaliers du brouillard*, et, le soir, ses lumières électriques trouant la brume, il ressemblait à une vaste toile, à une symphonie « or et argent » de Whistler.

Je dois dire qu'il est charmé, ce Paris un moment embrumé, d'avoir la visite de ces voisins, et que l' « entente cordiale » en sera singulièrement fortifiée. Après les chefs d'État, les représentants des villes, c'est-à-dire les villes elles-mêmes se déplaçant en quelque sorte, et fraternisant plus encore que par les figures symboliques des menus artistiques des banquets.

Les membres du Conseil municipal de Paris avaient été reçus à Londres avec cette hospitalité qu'un proverbe français appelle écossaise, mais qui, en réalité, est toute britannique. Les Anglais sont largement hospitaliers. Leur *wellcome* a la largeur de leur rude poignée de main. Avec quelle courtoisie singulière,

tout à fait charmante, ils accueillent dans leurs clubs l'étranger de passage qui jouit à l'Athenœum ou ailleurs de tout l'admirable confort du logis ! Il est là chez lui, littéralement chez lui, et les invitations pleuvent, pour peu qu'on soit présenté, accrédité, des invitations cordiales qui ne créent aucun devoir ennuyeux au voyageur pressé, les visites de digestion étant remplacées par une carte qui économise le temps et précise la reconnaissance.

Lorsque nos conseillers municipaux se rendirent à Londres, ils furent reçus non seulement de façon officielle par les membres du London Council, mais dans l'intimité même, dans ce « home » sacré pour les Anglais, et chaque conseiller était logé chez un Londonien, son collègue et son hôte.

— Comment ferons-nous pour vous rendre une pareille hospitalité? disaient nos conseillers, à la fois reconnaissants et effrayés. Nous n'avons pas de logements correspondant aux vôtres (l'Anglais habite volontiers *sa* maison) ; si le cœur est grand, le logement du Parisien est petit.

— Ne vous inquiétez pas de ce détail. Partout où vous nous recevrez nous serons chez nous, répondaient les représentants de la ville de Londres, et quel que soit le home passager que vous nous donnerez, il sera notre home et nous serons heureux !

— Hélas ! nous ne pouvons vous recevoir qu'à l'hôtel, comme nous recevons les rois en temps d'Exposition !...

— Eh bien, nous descendrons à l'hôtel.

— Mais à l'hôtel, que deviendront les dames ?

— Ne vous en inquiétez point. Nous n'amènerons pas nos femmes.

Ainsi, à tout obstacle, les conseillers anglais opposaient une bonne grâce accommodante, une belle humeur parfaite, et le voyage à Paris, quelles qu'en fussent les conditions, leur apparaissait comme une manifestation qui leur plaisait. Un *shake-hands* d'une ville à une autre.

Le Français, et en particulier le Parisien, n'a pas toujours, en effet, les moyens de rendre à ses hôtes l'hospitalité reçue. Ses appartements sont étroits. Ses lieux de réunion un peu vastes sont rares. Les Anglais, au contraire, ont leurs clubs — le club qui est comme le home courant, le home officieux en marge du home officiel intime. Ils invitent au club. Sans doute nous avons nos cercles et, depuis des années, les cercles qui ne sont pas seulement des prétextes à « cartonner », — ce qui est la formule de trop de cercles parisiens, — les cercles sérieux se multiplient, par ce besoin qu'on a de coins choisis où l'on échange des nouvelles, des potins et parfois même des idées, ce qui n'est pas inutile.

La vie de cercle, plus étroite que celle des clubs anglais où l'on est plus libre, plus maître de sa personnalité et de son temps, a ses avantages d'ailleurs et ses inconvénients. Elle supprime le foyer. Elle habitue les mêmes gens aux mêmes discussions. Elle finit par devenir une sorte d'existence provinciale dans la grande ville. Le cercle est un îlot. Les *on-dit* du cercle ressemblent fort aux commérages ou aux rabâchages de l'Esplanade ou du Mail. Chacun se retrouve à la

même place, dans le même fauteuil et le même angle de salon, avec les mêmes idées. Il y a de la vie de steamer dans l'existence du cercle. Et les diplomates d'Algésiras me font tout justement penser à ces passagers ou à ces cercleux, qui inévitablement, à la même heure, aux mêmes repas, retrouvent les mêmes visages autour de la même table de baccara ou de la même table de déjeuner et de dîner.

Les antipathies de cercle, comme les haines à bord dont parlait le bon La Landelle, peuvent ainsi et à la longue devenir féroces. Pourvu que la promiscuité constante de tant de diplomates ne fasse pas naître de telles irritations ! « Que de militaires !... disait en son délire Napoléon mourant. Ils vont se disputer ! »

Le club, en Angleterre, est moins un lieu de réunion pour le bridge qu'un bureau, un *studio* pour la lecture des gazettes et la correspondance. C'est aussi un restaurant pour le clubman qui arrive de la campagne, sa valise à la main, passe un habit, se rend à Covent Garden ou à Drury Lane, et repart. Les membres du Parlement ont leur restaurant à Parliament house, dans leur logis même, et ils peuvent, en été, prendre le café sur la terrasse, au bord de la Tamise — cette terrasse où une frontière invisible (et peut-être même tracée sur le sol, j'oublie le détail) sépare les tables des membres de la Chambre des communes de celles de la Chambre des lords.

Nos conseillers n'avaient pas de club, mais ils ont offert à leurs hôtes le plus beau et le plus rayonnant des clubs, l'Hôtel de Ville.

Ce n'est pas la grande salle gothique de Mansion

house avec les massiers des aldermen, le vin d'aromates circulant dans la coupe d'amour, la grande voix du *toast master* annonçant les toasts comme retentira sans doute la trompette de la vallée de Josaphat, ce n'est pas ce qu'il y a de traditionnel et de majestueux dans les admirables réceptions du lord-maire.

C'est un Hôtel de Ville clair et souriant, aux peintures de plein air, les plafonds ouvrant sur l'infini des perspectives de ciels lumineux, des Puvis de Chavannes qui, au haut des escaliers de pierre où les gardes municipaux, sabre en main, font la haie, donnent la sensation de lointains paysages édéniques, des Roll aussi vivants que ces vivants qui les contemplent; et ces salles de la Maison Commune, déjà moins neuves, avec leurs dorures que le temps a patinées, faisaient dire à un de mes voisins, membre du County Council :

— C'est un décor de palais italien, avec le goût du Paris moderne.

Et sous ces plafonds et devant ces panneaux, honneur de l'école française, on a bu le champagne aux sons du *God save the King* et aux accents de la *Marseillaise.* Ce n'est pas la première fois. Ce ne sera pas la dernière. Je songeais à certain passage des *Révolutions de France et du Brabant*, où au lendemain du 14 juillet, apprenant qu'on a fêté à Londres la prise de la Bastille, Camille Desmoulins s'écrie :

— Mes amis, buvons du punch à la santé des Anglais, pendant qu'ils boivent du vin de Bordeaux à la nôtre!...

Toast de circonstance que ce cri du grand journaliste. Ce qui est charmant chez les Anglais, c'est précisément le toast qui couronne le repas. Le toast est un art tout

particulier, — comme la chronique ou l'art épistolaire, — et je dirai qu'il est un art anglais. Ceux qui ont inventé le mot savent ciseler la chose. Il y a de l'humour dans leur manière, une façon de donner un ton de familiarité aux questions graves, de fuir le discours apprêté et de rester dans la causerie. M. Gladstone était passé maître en la matière comme en toutes choses. Avec lui, la fin du repas était exquise, et son toast, en vérité, devenait le dessert.

Et ce fut un dessert aussi, lundi dernier, au banquet de l'Hôtel de Ville, que le salut du président Paul Brousse au roi Édouard, celui de sir Francis Bertie au président de la République et l'alerte « bienvenue » de M. de Selves citant l'historien de la *Littérature anglaise.* L'Hôtel de Ville, transformé pour un soir en école mutuelle, en cours Berlitz, permettait aux Anglais qui ne savent pas le français de suivre, sur un papier contenant la traduction en anglais, le discours du préfet, et aux Français qui ne savent pas l'anglais de connaître, traduites aussi, les paroles anglaises de sir Edwin Cornwall, la harangue du président du London County Council. Il ne fallait pas se tromper, par exemple, et prendre une traduction pour une autre.

Il y a de bien jolies idées, et généreuses et éloquemment dites, dans ce toast du représentant de la ville de Londres à la ville de Paris. « Si le fils de quelque individu est votre ami personnel, vous avez moins de chance de vous quereller avec cet individu, car vous avez les moyens indirects de vous mettre en contact avec lui et il a des moyens indirects de se mettre en contact avec vous. »

C'est un fait, et la constatation pourrait sembler banale. Mais sir Edwin Cornwall ajoute ce trait qui donne aussitôt à sa pensée un tour humoristique :

— Si vous remplacez le mot « fils » par le mot « ville », vous verrez comment la ville peut être un des facteurs de la paix dans le monde !

Et il souhaite, et il rêve, et il demande, et il prépare peut-être un Congrès de Capitales, toutes les grandes municipalités du monde fraternisant dans une réunion solennelle, toutes les cités se tendant les mains par leurs représentants.

Un de ces défilés qu'on ne voit qu'à l'Alhambra de Londres ou dans les ballets du Châtelet, mais qui pourrait bien devenir une réalité et faire à l'humanité le grand bien que souhaite le président du County Council. Tout arrive, en effet, même les bonnes aventures. La destinée nous fait de ces surprises.

Ce qui est certain, c'est que les deux grands peuples voisins sont faits pour s'entendre et que la Manche les sépare moins que les préjugés séculaires dont il faudrait pourtant s'affranchir. Politiquement et littérairement, la France et l'Angleterre ont toujours vécu d'une vie parallèle. Au dix-huitième siècle, l'anglomanie n'existait pas seulement dans les mots, mais dans les idées. Ces professeurs de liberté dictaient plus d'une vérité à nos philosophes. Avant d'écrire cette *Histoire de la littérature anglaise*, où M. de Selves puisait une si jolie citation sur la différence des tempéraments anglais et français, Taine avait, au concours général, obtenu un prix avec une composition célèbre : « Voltaire, voyageant en Angleterre, écrit à un ami son opinion sur les Anglais. »

Cette page de Taine — de Taine écolier encore — est déjà magistrale. Et Voltaire eût pu la signer vraiment, Voltaire, très imprégné du génie anglais et qui, tout en le défigurant et le maquillant, nous a, au total, révélé Shakespeare. Oui, de Shakespeare, il n'a pas seulement dit qu'il était un « sauvage ivre », il l'a loué et salué comme s'il eût deviné l'influence de cet incomparable génie sur notre théâtre ; et M. Alfred Mézières, qui ajoute aujourd'hui à ses études shakespeariennes un attirant et poignant volume de souvenirs, *Au temps passé*, ne me démentira pas.

Ces rapprochements entre deux peuples libres si bien faits pour s'entendre sont donc non seulement naturels, mais nécessaires, et le voyage des conseillers anglais vers cette Mecque lumineuse (c'est Paris, a dit leur président) sera une date dans cette histoire de l' « entente cordiale », où depuis Arthur Young jusqu'à M. Bodley tant de bons esprits ont collaboré.

Il y a quelques années, la Comédie-Française donnait à Londres des représentations officielles. La reine Victoria, très lettrée, amie du théâtre français, nous avait invités à venir à Windsor. On y joua *la Joie fait peur*, et M. Coquelin cadet corrigea l'impression du drame par quelques-uns de ces monologues où il excelle. Pour nous recevoir, nous Français, je remarquai qu'on avait voilé les drapeaux dits de Malplaquet, que la duchesse de Marlborough renouvelle, je crois, tous les ans.

Au souper qui suivit la représentation, un vieux général, me parlant de ses souvenirs de Crimée, du général de Galliffet qu'il avait connu, là-bas, beau

cavalier et tout jeune, me demanda s'il était vrai que le 18 juin, dans une taverne dont il me cita le nom, un de nos comédiens eût récité les vers des *Châtiments* consacrés à Waterloo :

> Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
> La garde impériale entra dans la fournaise !

— Je ne crois pas, mon général.

— Je l'ai cependant entendu dire. Notez que je trouve très bien qu'un artiste célèbre chez nous l'héroïsme de vos soldats chantés par votre grand poète !

Le renseignement était exact. M. Paul Mounet avait célébré l'anniversaire de l'épique revers en récitant *l'Expiation* — la première partie du moins de *l'Expiation*.

Je retrouvais bien là le comédien militant dont la robuste vaillance est sollicitée par tant de généreux projets. Il y a du soldat dans Paul Mounet. Et, au fait, il fut soldat à l'heure des épreuves, et bon soldat. Soldat héroïque.

Lorsqu'il s'agit d'inaugurer, il y a quelques années, à Bergerac, le monument des Périgourdins morts à l'ennemi, on me rappela que, parmi les mobiles de la Dordogne, il en était deux qui, après avoir bien défendu le sol natal, faisaient la gloire de la Comédie-Française : Jean Mounet-Sully, porte-drapeau du bataillon, et Jean-Paul Mounet, lieutenant de sa compagnie.

Le général Barry, qui les avait conduits au feu, et leur colonel M. de Chadois, alors sénateur, vivaient encore. Nous demandâmes au ministère de la Guerre,

puis à la chancellerie, une croix qu'on eût attachée sur la poitrine de Paul Mounet, le jour de l'inauguration du monument de Bergerac.

A Bergerac, ils sont aussi aimés qu'ils sont célèbres, ces Mounet, et les quatre frères Mounet, tous taillés sur le même modèle, superbes — l'un, étudiant et tué en duel jadis ; l'autre, l'aîné, mort il y a peu d'années, et cultivant les vignes dont M. Mounet-Sully a hérité — les deux derniers enfin, dont le Périgord est très fier.

On racontait — et je rappelais dans une note qui ne doit pas être perdue — les services de M. Paul Mounet pendant la guerre. Il parle encore, le brave garçon, avec une énergie à la fois cordiale et farouche de ces « barbes rousses », ces Allemands qu'il aborda corps à corps. A Coulmiers, deux régiments français, ne se reconnaissant pas, se fusillaient d'un bois à l'autre. Entre les taillis d'où sortaient les balles, une plaine nue.

— Il faut faire cesser ce feu ! C'est épouvantable ! s'écrie le colonel de Chadois.

Et il lance son cheval vers la plaine.

— Vous allez vous faire tuer, mon colonel, halte là ! s'écrie Paul Mounet.

Sa rude main saisit le cheval aux naseaux et fait faire demi-tour à la monture.

Puis, son mouchoir au bout de son sabre, dressant parmi les balles sa haute taille et sa rude voix de cuivre jetant l'appel dans la rafale de fer :

— Cessez le feu, les Français !... Vous tirez les uns sur les autres !

Combien de morts fratricides Paul Mounet dut-il

éviter! Puis, en avant à la baïonnette, on courut ensemble sus aux Bavarois.

Je n'ai plus sous la main un volume du temps, les *Tablettes d'un mobile de la Dordogne*, où l'image du mobile périgourdin est évoquée, avec sa haute stature et sa gaieté de d'Artagnan. Mais le colonel de Chadois et le général Barry présentaient également Paul Mounet pour la croix en souvenir de la journée de Coulmiers.

On nous répondit alors :

« Il est trop tard. Nous ne décorons plus pour faits de guerre. Mais M. Paul Mounet peut être décoré comme comédien ! »

Or, sur la liste excellente envoyée par M. le ministre de l'Instruction publique et M. le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts à la grande-chancellerie de la Légion d'honneur, figurait le nom de M. Paul Mounet, sociétaire de la Comédie-Française et professeur au Conservatoire, et la chancellerie n'a pas accepté la proposition du ministre et du sous-secrétaire d'État.

M. Paul Mounet doit attendre encore. Pourquoi? Cette fois comme comédien. Il est trop tard pour le soldat. Il est trop tôt pour l'artiste dramatique ou pour le professeur.

Ce Paul Mounet, docteur en médecine (sa thèse, que j'ai là, est remarquable), poussé par le démon du théâtre comme jadis par le démon du patriotisme, ce Paul Mounet, que les internes, les étudiants acclamaient à l'Odéon comme un des leurs, qui, rue Richelieu, honore la scène française, ce brave et loyal garçon qui me disait naguère : « La croix ! Elle m'aurait fait plaisir

quand j'avais ma fille », le voilà qui, ajourné comme mobile, est ajourné comme interprète de Racine, de Corneille et de Hugo. On ne lui permet de porter que la croix de l'évêque du *Duel*.

Qu'on réponde à M. Robert de Flers, porté sur la même liste : « Vous êtes trop jeune », — bien qu'à trente-trois ans on puisse porter un ruban rouge, et même avant quand on a du talent et qu'on a écrit *Elsée, princesse de Trébizonde*, — ce n'est qu'un retard, et en juillet Robert de Flers sera plus vieux, en effet : le dossier aura mûri (est-ce bien cela qu'on voulait?). Mais que le *non possumus* ait pour raison cette qualité de comédien ajoutée à tant d'autres titres, je ne comprendrais plus.

M. Paul Mounet est de ceux qui honorent une profession, et sur le veston de l'artiste le ministre et le sous-secrétaire d'État ont eu raison de vouloir attacher (1) le ruban rouge qu'on pouvait épingler, dès le lendemain de Coulmiers, sur la capote déchirée de l'héroïque mobile de la Dordogne.

(1) Ils l'ont attachée.

IV

LE CINQUANTENAIRE D'HENRI HEINE

16 Février.

Après-demain, au cimetière, des Allemands célébreront à Paris un poète allemand. Il y aura cinquante ans tout juste que, par une froide matinée de brume, Henri Heine est mort le 17 février au numéro 3 de l'avenue Matignon, — en ce logis d'où il voyait tristement (quand il pouvait voir encore !) fleurir les marronniers des Champs-Élysées et passer les coupés qui menaient au Bois. — C'est de là qu'il fut emporté vers le cimetière où il avait voulu reposer.

« Où sera le lieu de repos du voyageur fatigué? avait dit le poète. Sous les lauriers et les palmes du Midi, ou sous les tilleuls, au bord du Rhin? »

Et encore :

« Serai-je enseveli par des mains étrangères?... Reposerai-je dans le sable de la mer? »

Sur le marbre blanc qui le recouvre, ces vers du poète ont été gravés, comme ceux que Musset écrivait lorsqu'il demandait à dormir sous le feuillage éploré du saule. Et le vœu d'Henri Heine a été exaucé qui demandait à être couché dans la terre de Montmartre — ce quartier où, durant tant d'années, il avait vécu

et dont il disait en son testament : « J'ai une prédilection pour lui. »

Il y a quelques années, elle était d'aspect assez médiocre, la tombe de Heine. Une simple pierre grise. Un nom et des dates. Une grille de fer rouillée. Mais les cartes de visite des Allemands de passage à Paris recouvraient comme une couche de feuilles mortes, blanchies par le givre, la pierre où se lisait le nom glorieux. Ainsi font les misses anglaises au pseudo-tombeau de Juliette à Vérone. Et il y avait souvent des fleurs fraîches sur la tombe du « voyageur fatigué ».

Maintenant, toute de marbre blanc et très belle, la tombe qui marque la dernière halte des *Reisebilder* fait, parmi les morts couchés dans l'avenue de la Cloche, une tache lumineuse. Et la belle tête penchée de Heine — un Heine jeune, superbe, mais déjà souffrant — domine le mausolée où le papillon symbolisant l'immortalité, l'âme, déploie ses ailes sur les palmes, les couronnes et la lyre entourée de roses. Un livre de marbre est ouvert où le sculpteur a autographié l'écriture même de Heine. Le creux marqué en plein carrare par une couronne de lauriers, auprès des palmes que souhaitait le poète, fait songer à ces trous de bénitier que taillent les Bretons dans le granit de leurs tombes, et, l'autre matin, la gelée ayant changé en miroir l'eau de pluie demeurée là, des admirateurs de Heine, des passants, avaient brisé la glace fragile pour déposer des bouquets de violettes et des touffes de mimosas.

On sent que des admirations ferventes — et non seulement la *Gazette de Francfort* chargée de veiller sur le *Heine fonds*, mais des passants, des fidèles, des poètes

— veillent sur cette tombe du chanteur de rêves, et les cartes de visite, les vers et les hommages affluent vers le tombeau de marbre comme autrefois sur la tombe de pierre grise.

Un papier à demi déchiré flottait encore, avec ces lignes presque effacées, le jour où j'ai revu ce marbre. Un inconnu avait écrit, en allemand : « Ce matin de janvier 19C6, je suis venu par un temps de neige saluer celui qui a fait de petites chansons de ses grandes douleurs. »

Autour de cette tombe, la colonie allemande de Paris veut, me dit-on, manifester sa vive admiration pour Heine, et comme il y aura en Allemagne, en Autriche surtout, des cérémonies pour célébrer le cinquantenaire de la mort de Heine, Paris verra, le même jour, se grouper des admirateurs autour de l'image de l'auteur de *De la France* et de *Lutèce.*

Il semble que le moment soit bien choisi pour rappeler que l'Allemagne n'a pas toujours été pour la France cette voisine redoutable et hargneuse qui songe, depuis des siècles, — Heine nous l'avait pourtant bien dit, — à venger le meurtre de Conradin.

Il y eut une heure où l'Allemagne tournait vers notre patrie des yeux qui n'étaient point chargés de haine, et où des savants de France, reconnaissants envers la pensée allemande, allaient, par delà le Rhin, saluer *Germania mater*. Lorsque Ludwig Bœrne, le voltairien francfortois, franchit le pont de Kehl qui séparait alors la France du duché de Bade, il se mit à genoux en apercevant le drapeau tricolore hissé sur le Munster. Il nous aimait. Les *Lettres de Paris* où il exaltait la

Révolution française le faisaient, à Heidelberg, fêter joyeusement par les étudiants : « On m'a suivi dans la rue en criant : Vive Bœrne ! Vive le patriote allemand, l'auteur des *Lettres de Paris* ! » Que cela est loin ! Et le temps n'est plus où la jeunesse d'outre-Rhin acclamait comme un « patriote allemand » un écrivain qui faisait connaître et chérir Paris.

Les tristes chicanes d'Algésiras semblent plus ironiques encore après la lecture de ces *Lettres* parisiennes de Bœrne ou du testament de Henri Heine.

« J'énonce le désir, déclare Heine à son notaire, Me Ducloux (celui du général Trochu, si je ne me trompe), j'énonce le désir que mes compatriotes, quelque heureuses que puissent devenir les destinées de notre pays, s'abstiennent de transférer mes cendres en Allemagne ; je n'ai jamais aimé à prêter ma personne à des mômeries politiques. La grande affaire de ma vie était de travailler à l'entente cordiale entre l'Allemagne et la France et à déjouer les artifices des ennemis de la démocratie qui exploitent à leur profit les animosités et les préjugés internationaux. Je crois avoir bien mérité autant de mes compatriotes que des Français, et les titres que j'ai à leur gratitude sont sans doute le plus précieux legs que j'aie à conférer à ma légataire universelle. »

C'est cette déclaration de principe qui mit de fort mauvaise humeur Guillaume II lorsqu'on voulut, à Düsseldorf, élever une statue à Henri Heine. Le veto du kaiser intervint. L'empereur ne pardonne pas au poète — « Prussien libéré » — d'avoir refusé ses cendres à l'Allemagne. « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

Et ce fut une femme, souveraine d'un autre pays, qui, rendant hommage à Heine, rêva de donner un monument digne de lui au poète de douleur qui, sur la mélodie de Schumann, avait tant de fois bercé sa propre peine — et souhaité de dormir « au sein du vieil Océan ».

La vaste et large tombe
Sied au cercueil géant !
Mais que d'abord on voie
Ce qui le rend si lourd ;
C'est qu'il contient ma joie,
Ma peine et mon amour !

Ce que l'empereur d'Allemagne refusait, l'impératrice d'Autriche l'accordait, l'offrait à la chère mémoire.

Où Dieu t'aurait dû mettre,
Une femme te met !

dit la reine à Ruy Blas.

L'impératrice Élisabeth, en son château de Corfou, l'Achilléion, dressa au haut d'un escalier de marbre blanc la statue de Henri Heine assis, les yeux fermés, devant la mer — une larme de marbre coulant de ses prunelles closes.

Camille Selden, la lectrice du poète, la fidèle petite « Mouche » de ses derniers jours, a peint le poète tel que les suprêmes années de souffrances l'avaient fait : étendu sur un petit lit bas, dans une chambre très sombre, devant un paravent de papier peint. Il essayait de sourire, la tête belle encore enfoncée dans ses oreillers — et ce triste et amer sourire, Mme Selden l'a fixé : « Imaginez le sourire de Méphistophélès passant sur la figure du Christ, un Christ achevant de boire son calice. »

Comme la visiteuse allemande, mariée à un Français, lui apportait des nouvelles d'Allemagne, il dit :

— Je suis toujours aise de parler à quelqu'un qui vient de « là-bas » !

De « là-bas » ! La patrie ! Pas plus que Heine, jadis correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, n'était un hôte déloyal de la France, il n'était un traître à son pays, un « contempteur de la patrie à qui il voulait livrer le Rhin libre ». Son cœur, une partie de son cœur, était resté « là-bas », où, amoureux et poète, il avait été si malheureux.

Et il y avait un monde de souvenirs dans le soupir qui accompagnait ce « là-bas ». Tous les hommes, sans être de grands poètes comme Heine, ont un « là-bas », un coin de terre qu'ils regrettent ! Soit qu'ils y aient aimé, soit qu'ils y aient pleuré. Le « là-bas » est un regret qu'on traîne tout en songeant au « là-bas » qu'on redoute. Et la vie humaine se consume entre deux « là-bas ».

Là-bas, — chez « la vieille dame de là-bas », — Henri Heine avait laissé bien des haines, bien des déceptions, bien des espérances. Les teutomanes l'avaient plus d'une fois traité de déserteur. Il avait pu répondre en philosophe narquois aux gallophobes de 1840, ceux que Musset fustigeait d'un coup de badine. Il avait eu, en février, l'illusion de croire que c'en était fait des stupides colères. En 1848, Liebknecht, comme Ludwig Bœrne en 1830, protestait contre l'école de Menzel et des « mangeurs de Français ». Mais un an avant sa mort, lorsqu'il écrivait la préface de *Lutèce*, datée de mars 1855, Heine avait, hélas ! la

perception du réveil des vieilles rancunes, il notait avec une mélancolie anxieuse ce fait inquiétant :

« Aujourd'hui les nationalistes et toute la mauvaise queue de 1815 prédominent encore une fois en Allemagne, et ils hurlent avec la permission de monsieur le maire... »

Depuis 1855, la permission vient de plus haut, et ce n'est pas seulement M. le maire qui déchaîne les hurlements...

« Hurlez toujours ! » dit Henri Heine.

Il prétendait que tout finirait bien et ajoutait :

« Dans cette conviction, je puis sans inquiétude quitter ce monde. »

Un an après, il était mort.

Je me demande ce que penserait aujourd'hui des Parisiens et des Français l'auteur de *Lutèce*, l'auteur de *De la France*, ce que Heine dirait des événements tragiques qu'il nous avait prédits en criant : « Prenez garde ! »

« Seigneur Dieu, ma déesse ! s'écrie-t-il dans *Germania*, laisse-moi voir l'Allemagne de l'avenir ! Je suis un homme à garder le secret ! »

Allemand, il serait peut-être redevenu tout à fait Allemand. C'est un soleil fort aveuglant, la gloire. Mais, ayant pris la précaution d'être préalablement aveugle, peut-être le poète des *Reisebilder*, le moraliste de la *Gazette d'Augsbourg* fût-il demeuré le philosophe narquois dont l'esprit était trop fin pour devenir dupe, et le juge averti des actions humaines qui répétait que tout est condamné qui n'est pas fondé sur la justice?

Et puis il avait beau bénir l'épicier futur ou le mar-

chand de tabac à venir qui ferait de ses poésies des cornets de papier pour les pauvres bonnes vieilles amies du café ou de la poudre à priser, il se serait consolé de toutes choses en se disant que ses « petites chansons » avaient elles-mêmes consolé et consoleront encore bien des cœurs.

Et ce sont ces « chansons », — ces *lieds* immortels, — autant et plus que ses prophétiques articles de polémique, que les Allemands de Paris vont célébrer, samedi prochain, autour de la tombe de marbre blanc. Il serait dit là quelques sages paroles de détente possible, que le mort couché sous la tombe les préférerait à des évocations du terrible Arminius, chef des Chérusques, et de sa femme Thusnelda la blonde, que le poète des étudiants, M. Scheffel, nous montre « clouant le gras du dos » d'un étudiant romain soldat au service du « feld-maréchal S. E. Quintilius Varus », — Arminius, le vrai Dieu de l'Allemagne nouvelle !

Quelques citations de Heine, bien choisies, pourraient donner à réfléchir à tout le monde, et je conseillerais aux continuateurs de M. de Bismarck et aux psychologues berlinois qui prennent peut-être un peu trop au sérieux les idylles déprimantes des amoureux de la paix à tout prix, la lecture de telle page de Heine, datée de 1832, alors que l'orage grondait à l'horizon du pays de France :

« Je crois que, si la guerre était déclarée, toutes les divisions intestines des Français seraient promptement étouffées. »

C'est que Heine préférait à la forêt de Teutobourg, qui vit l'égorgement des légions latines, le bois de

Boulogne où cet Athénien de Düsseldorf pouvait se croire en un sentier de l'Attique.

Même le républicain Ludwig Bœrne, qui dort au Père-Lachaise comme Henri Heine repose à Montmartre, lui reprochait ce dandysme élégant et son libéralisme à la Gavarni. Il nous peint avec une ironie qui ressemble à celle de Heine lui-même (l'esprit allemand a sa marque comme l'humour anglais) l'auteur de *Lutèce* « lorsque, après une soirée passée chez un bourgeois-gentilhomme, il vient de rentrer chez lui et n'a pas encore ôté ses gants glacés ». « Sa phrase, dit Bœrne, a la senteur incomparable de cette eau de mille impertinences dont les salons du juste milieu sont seuls parfumés. »

Ludwig Bœrne lui dit encore :

« Au service de la vérité, il ne suffit pas de montrer de l'esprit ; il faut encore montrer du cœur. »

C'est la pièce *les Compliments* qui vaut à Heine ce reproche :

L'autre nuit, dans ce vague où le rêve tournoie,
Je portais l'habit noir et le gilet de soie ;
Manchettes en poignet : tout l'attirail mondain...

La traduction de Mérat et Valade donne la sensation même du *vers-dandy* de Musset.

Mais Heine avait plus que de l'esprit, quoi qu'en dise Bœrne, et il avait aussi sa foi, quoi qu'en ait dit Veuillot qui l'enterra si brutalement ; il avait un cœur, et, de ce cœur brisé, c'est son œuvre qui nous livre le secret.

« Les salons mentent, les tombeaux sont sincères », a-t-il écrit lui-même dans une page de *De la France.*

Encore une fois il y a en lui du Musset, de cet Alfred de Musset dont M. Osiris offre à la ville de Paris l'image de marbre sculptée par Mercié, ce Musset dont il disait, sans se douter qu'une double cérémonie au cimetière et l'inauguration d'une statue réuniraient, dans le même mois, leurs mémoires : « George Sand pour la prose et Alfred de Musset pour les vers surpassent leurs contemporains français. » (*Lutèce.*) C'était aller loin, et Heine voulait surtout par là être tout à fait désagréable à Victor Hugo qu'il n'aimait pas et qui lui rendait la pareille.

Mais, en vérité, les deux poètes semblent de la même famille. Il y a du Heine dans la triste *Histoire d'un merle blanc* du Parisien. Il y a du Musset dans plus d'un vers de « ce Lazare aveugle et décharné, étendu sur un lit de torture et dont, nous dit éloquemment M. J. Bourdeau, le rire est plus déchirant qu'un sanglot ».

Leurs rires et leurs pleurs nous laissent la même impression de sympathie douloureuse. Les *Nuits* répondent aux *Nocturnes*, et Musset, qui a rimé son *Romancero* comme Heine, eût écrit son *Livre de Lazare* comme lui.

Voyant le dueil qui nous mine et consomme,

disait déjà Rabelais.

Mieulx est de ris que de larmes escripre.

Mais, dans *Gargantua* comme dans *Atta-Troll*, le « dueil » persiste sous le rire — rire plus large chez « le curé de Meudon », plus amer chez le grabataire de l'avenue Matignon.

J'ai voulu voir la maison qu'habita Heine. Elle date de 1848. Elle est voisine de l'hôtel Meyerbeer. J'ai cherché des yeux le balcon où se traînait le poète, ses pauvres jambes douloureuses enveloppées de couvertures. C'était le Dr Gruby qui le soignait, ce Gruby que Dumas fils déclarait un homme de génie et que je regrette bien de n'avoir pas interrogé sur les dernières années de Henri Heine.

Je me rappelle — et j'ai dû conter certainement — que mon vieil ami Edouard Siebecker, l'écrivain alsasien, un moment secrétaire d'Augustin Thierry, guida, un jour, l'illustre historien des *Récits mérovingiens* au chevet de Henri Heine.

Augustin Thierry était aveugle, et les paupières abaissées de Heine lui voilaient aussi la vue.

Pour mieux causer avec Henri Heine, Augustin Thierry se penchait sur lui sans le voir, et, pour apercevoir le visage de Thierry, Heine, de sa main amaigrie, relevait sa paupière tombante.

Siebecker voyait jouer, au tragique, la pièce fameuse *les Deux aveugles*.

— Mais, me disait-il, les pensées que ces deux grands esprits échangèrent là étaient sublimes !

Le pauvre Heine, après-demain, recevra une visite suprême. La voix de la patrie montera dans ce cimetière de France, parmi les tombes des obscurs.

Il est pourtant, tout près de Heine — à deux pas — une humble tombe où repose un brave homme dont l'œuvre eût souri peut-être au compatriote d'*Hermann et Dorothée*. C'est Jean-Baptiste Greuze. L'auteur de l'*Accordée de village* — si les morts conversent entre

eux — doit tenir des propos bien simples à l'auteur de l'*Intermezzo*. Le peintre repose sous une pierre grise, pareille à celle qui recouvrait Heine autrefois. Un quatrain célèbre, en vers honnêtes, son amour de la vertu. Les plaisanteries de Heine offusqueraient peut-être le bonhomme Greuze, mais Greuze est aussi là pour dire aux bons Allemands que tous les Français ne sont pas à jeter au feu, qu'il est de braves gens, même dans la fameuse « Babylone moderne », — et qu'il y en eut même au XVIIIe siècle, même au temps de tant de *Cruches cassées*.

Il ne serait pas mauvais que le vieillard enseveli là près du poète entendît des paroles de paix et que, sous le marbre où il repose, le « voyageur fatigué » entrevît — comme un lambeau de ciel — une parcelle de ce qui fut son rêve :

« J'aime les Français comme j'aime tous les hommes, quand ils sont bons et raisonnables, et parce que je ne suis pas assez sot et assez méchant moi-même pour désirer que les Allemands et les Français, ces peuples élus de la civilisation, se cassent la tête... »

Mais Henri Heine n'était pas un homme politique. Il ignorait les splendeurs de la diplomatie, les ressources de la chicane. Il croyait à l'amour, à tous les amours, lorsqu'il se promenait « avec ses songes sous les sapins éternellement verts de sa patrie ». — Qu'il repose en paix avec sa chère Mathilde sous la couronne et les palmes de marbre blanc. Ce poète qui nous aima me console un peu — très peu — de M. de Bülow.

V

ALFRED DE MUSSET ET SA STATUE

23 Février.

Maintenant, voici Musset. Il apparaîtra demain au coin du Théâtre-Français, tel que l'a ressuscité Antonin Mercié, dans la pose attristée et pensive à la fois du poète de la *Nuit d'octobre*. L'auteur de *On ne badine pas avec l'amour* sera chez lui au seuil de ce logis qu'il aima et qu'il illustra. Et lorsqu'il regardait, entre deux parties d'échecs, à travers les vitres du café de la Régence, cette façade de la Comédie-Française où des affiches portaient son nom, il ne se doutait pas qu'un jour son image se dresserait là, éternellement jeune, offerte à l'admiration de la foule.

Il était triste, inquiet, méconnu. Les derniers billets écrits à son éditeur pour obtenir quelques misérables avances témoignent d'une détresse matérielle et morale qui contraste avec le génie du poète et paraît ironique au jour de son apothéose. Derrière son cercueil, c'est à peine si une soixantaine d'amis marchaient en se disant que c'était un grand poète, un très grand poète, celui qu'on n'appelait alors que le « poète de la jeunesse ». On le regardait comme un rimeur charmant, capricieux et rare, qui chantait des ballades à la lune et, comme

Célio, soupirait sous les balcons. La profondeur de la douleur de son âme avait échappé même à Lamartine à qui, désespéré, il dédiait son *Espoir en Dieu* sans que le demi-dieu prît la peine de le bien lire.

Lamartine vieilli qui me traite en enfant !

Sur la tombe du Père-Lachaise, M. Vitet avait prononcé, comme tout le monde, le mot qui avait tant de fois irrité Musset : « Un enfant ! Grand enfant ! »

« Un de ces enfants privilégiés qu'il faut aimer, juger avec indulgence, car ils sont en ce monde moins pour s'y gouverner eux-mêmes que pour charmer et consoler les autres. » Ainsi s'exprimait l'oraison funèbre en saluant celui qui, s'il s'appelait « un enfant », signait du moins « Un enfant du siècle ».

Depuis, comme cette mémoire a grandi ! Comme cet admirable poète, d'un tour si français, s'est emparé des cœurs et des âmes ! Comme il a bercé, sinon consolé, nos propres souffrances ! Comme sa douleur nous a semblé l'écho de nos douleurs !

Il y aura bientôt trente-huit ans, lorsqu'on inaugura, dans la galerie des Bustes de la Comédie-Française, le buste de marbre de Musset par Mezzara, le public entendit pour la première fois, après des stances d'Henri de Bornier, dans la représentation extraordinaire qu'organisa Édouard Thierry, *la Nuit d'octobre* que Delaunay et Mlle Favart avaient récitée au palais de Saint-Cloud quelques mois auparavant (la cour ayant eu la primeur de la représentation). Ce fut pour bien des gens une surprise charmée et pour les interprètes une ovation. Ce dialogue entre le Poète et

la Muse, cette confession publique d'une poignante torture amoureuse, émut et transporta comme le plus puissant des drames. Et n'était-ce pas le drame même, le cri, l'angoisse d'une âme — un peu de sang humain, versé là vers par vers, comme goutte à goutte? Oui, du sang et des larmes. La blessure d'un cœur déchiré.

Je ne crois pas que Musset ait jamais obtenu plus grand triomphe sur cette scène de la Comédie-Française, où il avait débuté par *Un caprice*, dix ans après avoir publié ce délicieux proverbe dans la *Revue des Deux Mondes*.

Et, en passant, rendons à Buloz ce qui appartient à Buloz. Les administrateurs vivants sont assez injustement traités et taquinés, desservis surtout par ceux qu'ils servent, pour qu'on rende un peu justice aux administrateurs morts. On a trop dit que ce fut Mme Allan qui eut le mérite d'apporter à la Comédie-Française *Un caprice*, qu'elle avait joué avec succès dans les salons de Saint-Pétersbourg.

J'ai longtemps vécu sur ce renseignement formulé par la phrase jadis banale : « *Un caprice*, ce chef-d'œuvre que Mme Allan nous rapporta de Russie dans son manchon ». La vérité est que ce fut la comtesse Rostopchine, mère de Mme la comtesse Tornielli, la spirituelle et distinguée ambassadrice d'Italie à Paris, qui, la première, chez elle, joua Mme de Léry et donna ainsi à Mme Allan l'idée d'interpréter le rôle que la comédienne venait d'entendre applaudir.

Et quant à l'introduction d'*Un caprice* au répertoire de la Comédie-Française, Buloz en réclamait lui-même l'honneur au lendemain de la mort d'Alfred de Musset,

et la *Revue des Deux Mondes* revendiquait ainsi ce mérite pour l'ancien commissaire royal près le Théâtre-Français :

« Les beautés poétiques et émouvantes de ses *Nuits*, quand elles parurent ici (dans la *Revue*), n'étaient pas, tant s'en faut, senties par tous. Ses livres alors se répandaient peu, ses comédies paraissaient un jeu futile d'imagination légère, et même lorsque le Théâtre-Français mit la main sur *Un caprice*, — qui ne fut point rapporté de Russie par une comédienne ingénieuse, comme on l'a dit, — même à cette époque, plus d'un habile se demandait encore si le Théâtre-Français ne courait pas une singulière aventure. Dès 1838, quelqu'un qui connaissait bien les projets et la valeur du jeune poète l'avait proposé au Théâtre-Français pour renouveler et fortifier son répertoire : la proposition fut froidement accueillie ; ne fallut-il pas même une modification considérable dans la constitution du Théâtre-Français en 1847 pour mettre à la scène la première comédie d'Alfred de Musset, c'est-à-dire *Un caprice* ? Ce n'est qu'à dater d'un certain moment que le souffle a changé... »

Buloz, devenu directeur, de commissaire royal qu'il était, reçut, en effet, *Un caprice*. « Déjà même, raconte Armand de Pontmartin, les rôles étaient distribués, lorsqu'arriva à Paris l'actrice charmante que nous rendait Saint-Pétersbourg. Ce ne fut pas elle (Mme Allan) qui apporta la pièce dans ses bagages ; ce fut au contraire l'idée de reparaître sous les traits de Mme de Léry qui décida son engagement et en abrégea les préliminaires. Pour être bienvenus parmi nous, ni

M. de Musset ni Mme Allan n'avaient besoin de faire leur campagne de Russie. » (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1847.)

Ah ! la puissance du théâtre ! Cette passion, cette folie du théâtre qui fait qu'à l'heure où nous sommes on se préoccupe autant et plus de *la Lépreuse*, on en parle autant que de la conférence d'Algésiras ! C'est la représentation d'*Un caprice* qui donne à Musset la popularité que ne lui assuraient ni *Rolla* ni *les Caprices de Marianne*, encore perdus dans un numéro de la *Revue*, ni les *Nuits*, les immortelles *Nuits*.

Le pauvre Musset connaissait enfin la gloire. On n'accolait plus son nom — avec des éloges qui lui tordaient les nerfs — à une Mme Tastu ou à une Mélanie Waldor.

« L'auteur d'*Un caprice* ! » Il était l'auteur d'*Un caprice*, qui ne fut représenté que le 27 novembre 1847, après avoir dormi dix ans dans le numéro du 15 juin 1837 de la *Revue des Deux Mondes*.

Et Buloz avait bien raison de revendiquer l'honneur de l'avoir porté à la scène après l'avoir envoyé à l'imprimerie.

J'ai tout naturellement — à l'occasion de l'inauguration de cette statue, dont je suis un peu la cause — recherché quels liens spéciaux attachaient Alfred de Musset à la Comédie-Française.

Ce fut un des familiers du théâtre. Il venait au foyer, quand il y avait un foyer. Il y était tantôt sombre et tantôt charmant. Un soir, très tendre, il disait à Madeleine Brohan, la bonne Madeleine, qui devinait dans les yeux bleus du poète quelque déclaration :

— Ma chère Madeleine, je ne vous ai jamais rien demandé, je veux vous demander quelque chose !

— Soit, mon cher Musset, mais soyez discret, ne demandez point ce que je ne pourrais pas vous accorder...

— Vous pourrez me l'accorder, Madeleine. Vous pourrez me l'accorder. Ma chère Madeleine, donnez-moi un homard !

— Un homard ?

— Faites-moi cadeau d'un homard. Je n'ai jamais eu de homard. Je voudrais un homard. Donnez-moi un homard.

Madeleine Brohan, qui jouait ce soir-là *les Caprices de Marianne*, n'a jamais eu l'idée de ce que signifiait ce singulier caprice.

D'autres fois, le causeur délicieux, un peu amer qu'il était, charmait les auditeurs. Augustine Brohan lui renvoyait ses mots d'esprit.

Il aimait ce Théâtre-Français qui se pare aujourd'hui de son image. Dans une lettre à Buloz, lors d'une reprise des *Burgraves*, il demande pourquoi il a été oublié dans la distribution des billets :

« Comme vieux romantique, j'aurais droit de me plaindre. Au nom de l'*Ode à la lune* j'ai droit de voir *les Burgraves.* »

L'*Ode à la Lune* ! Le « point sur un *i* », — la fantaisie qui, si longtemps, empêcha le public de prendre au sérieux ses cris de détresse, il ne la reniait pas. Il souriait à ce gai péché de jeunesse. Et il se trompait sur le titre, qui est *Ballade à la Lune.*

A ce « vieux romantique » se présentant à l'Aca-

démie française pour succéder à Dupaty, Victor Hugo, le César du romantisme, écrivait, lui promettant sa voix :

20 novembre 1851.

« Je suis vôtre de la tête aux pieds. Je voterai effrontément pour vous à la face de tous les Falloux et de tous les Montalembert possibles...

« V. HUGO. »

Les concurrents d'Alfred de Musset étaient Philarète Chasles, F. Ponsard, Ernest Legouvé, Mazères, Liadières et Valori. Il y a toujours un Valori dans toutes les élections.

Et il fallut deux tours de scrutin pour qu'Alfred de Musset fût élu. 28 votants, 11 voix seulement au premier tour, 16 au second. Le lendemain Prosper Mérimée écrivait au poète :

« Envoyez votre carte aux trente-neuf membres de l'Académie, sans en excepter M. Berryer (nommé le même jour que lui au fauteuil d'A. de Saint-Priest), et surtout à ceux qui ont voté contre vous. L'usage académique est de croire qu'on a été nommé à l'unanimité.

« MÉRIMÉE. »

Ce jour-là, Alfred de Musset, joyeux, promit à Rachel d'achever *la Servante du roi* — une *Frédégonde* qu'il avait commencé à rimer pour elle, comme il avait, pour elle aussi, esquissé une *Faustine* en prose. Mais la Comédie-Française ne devait connaître ni *Faustine* ni *la Servante du roi*.

Ce fut pourtant le théâtre — ce théâtre où il n'avait

pas été joué encore — qui lui inspira un de ses chefs-d'œuvre. Le 14 juillet 1840, il assiste aux débuts de Mlle Restout dans Célimène ; Perrier joue Alceste ; Saint-Aulaire, Philinte : ce sont des comédiens de choix, que le public écoute. Et la recette du *Misanthrope* se monte à 403 fr. 50. Il y a deux spectateurs payants au balcon, cinq à l'orchestre, et Musset regarde la salle — à peu près vide, sauf les « bonnets d'évêque » là-haut — d'un air effaré. La nuque, heureusement, d'une jeune femme placée devant lui le console et l'occupe. Il se rappelle des vers de Chénier :

> Un cou blanc, délicat,
> Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.

Il rentre chez lui, il jette quelques notes sur le papier, et quinze jours après la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1840 publiait : *Une soirée perdue.*

Nous devons cette délicieuse et poétique causerie à la représentation du *Misanthrope* devant une salle vide...

> J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
> Ou presque seul ; l'auteur n'avait pas grand succès,
> Ce n'était que Molière...

Et ce grand poète délaissé rendait mélancolique le jeune et grand poète méconnu.

403 fr. 50 de recette ! Molière en 1840. Qu'eût donc dit l'auteur d'*Une soirée perdue*, s'il fût entré au Théâtre-Français quelques années auparavant, — en 1831, — alors que la Comédie menaçait de sombrer ?

On va publier aujourd'hui ou demain un volume de *Correspondance* d'Alfred de Vigny, pieusement recueillie par une admiratrice, Mme Sakellaridès, et à la suite

des Lettres on a imprimé un fragment bien inattendu de l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Destinées*, un véritable *Courrier de Paris*, une *Vie à Paris*, dirais-je volontiers, une lettre parisienne que Vigny adressait à *l'Avenir*, le journal de Montalembert (6 avril 1831) ; et je ne résiste pas, dans mon goût des rapprochements ironiques, à la tentation de souligner un passage de cette chronique. Alfred de Vigny sortant de sa tour d'ivoire pour se faire chroniqueur ! Pourquoi pas? Je connais bien un Vigny critique dramatique et analysant *Antony* pour avoir la joie de louer Marie Dorval. Et dans *Choses vues*, Victor Hugo n'est-il point comme une sorte de reporter épique?

Eh bien, voici ce qu'Alfred de Vigny écrit en parlant de la Comédie-Française neuf années avant la *Soirée perdue* de Musset :

> L'agitation est grande dans les théâtres. Quelques-uns tombent en ruines, d'autres s'élèvent, d'autres attendent la chute des plus grands pour se former sur leurs débris.
>
> Je ne vous dirai qu'une chose du premier Théâtre-Français, c'est qu'il est le dernier. Il doit cela à ses dissensions intestines, il porte la peine de ses haines d'acteur à acteur, de sociétaire à sociétaire, des intrigues inouïes des comédiens contre les pièces même qu'ils jouaient et qui les alimentaient ; ils mordaient le sein de leur nourrice ; à présent ce sein n'a plus de lait. Depuis neuf mois, des hommes de beaucoup de valeur (car ce théâtre en compte encore un grand nombre qui forment un ensemble introuvable ailleurs) sont réduits à vivre de ressources étrangères à leur bel art, qu'ils ont trop oublié pour le métier et qu'il était de leur devoir d'ennoblir. Mlle Mars est malade ou veut l'être, et semble avoir désespéré du salut de cette république aristocratique ; elle se retire sous sa tente et l'armée se meurt.

Et un érudit, que je devine, ajoute en note au bas de ce tableau lugubre signé par l'auteur de *Chatterton* :

« Cette année 1831 est l'une des plus sombres de

l'histoire du Théâtre-Français. Les recettes étaient descendues à leur plus simple expression. *Le Distrait* et *la Fausse Agnès*, huit actes : 100 fr. 80 ; *Manlius* et *l'Intrigue épistolaire*, dix actes : 85 francs; *Tartuffe* et *le Legs*, 75 francs. La part était devenue une fiction et il avait fallu faire des réductions sur toutes les dépenses. Michelot s'était retiré le 1er avril ; Mlle Mars refusait son service et voulait prendre sa retraite ; Samson demandait la résiliation de ses engagements sociaux et « pour donner du pain à ses enfants » acceptait l'engagement que lui offrait le Palais-Royal ; Cartigny allait se retirer au mois de mai et Firmin au mois de juillet ; Perrier menaçait de refuser son concours ; la situation peut se résumer par ce mot de Samson : « La misère dans le présent avec l'incertitude dans « l'avenir. »

Eh bien, je ne répondrais pas que ce lugubre état de choses ne reparût si les rivalités et les ambitions toujours latentes et agissantes dans cette aristocratique république parvenaient, je ne sais comment, un jour, à s'imposer d'une façon quelconque. La prospérité matérielle de la Comédie date de la nomination d'un administrateur. Arsène Houssaye commence, quelque fantaisiste qu'il soit. Les autres continuent. On ne voit plus *le Misanthrope* joué devant cinq spectateurs à l'orchestre, et *Tartuffe* et *le Legs*, Molière et Marivaux réaliser 75 francs de recette.

— J'ai connu, me contait Madeleine Brohan, une Comédie-Française où il y avait si peu de spectateurs que, pendant que nous jouions nos rôles, Lautour-Mézeray (je l'ai vu de mes yeux) pouvait, à l'orchestre,

regarder et déplacer sans soulever de protestations (les fauteuils étant vides) le vésicatoire qu'il avait au bras !

La jolie nuque de la jeune fille chantée par Musset dans *Une soirée perdue* valait mieux que le vésicatoire de l'écrivain.

> L'enfant restait toujours et le cou svelte et blanc
> Sous les longs cheveux noirs se berçait mollement.

Mais, encore un coup, je ne jurerais point, si on laissait faire, — après le malin plaisir de dire et de médire, — non je ne répondrais pas qu'un poète à venir ne pût, un jour, entrer comme Musset dans le grand, cher et glorieux théâtre, en sortir attristé et récrire à son tour *Une soirée perdue.*

Ce serait une compensation. Cela prouverait que la France a un nouveau Musset.

Cette statue, qu'on va inaugurer demain, et dont la sœur du poète, Mme Lardin de Musset, attendait depuis longtemps et avec tant d'angoisse l'apparition, elle dut, un moment, être érigée du vivant de Paul de Musset, leur frère.

Paul de Musset avait même constitué un comité dont on trouverait la liste dans le *Bulletin de la Société des gens de lettres*. Il comprenait bien des noms illustres, publicistes et poètes. J'étais, parmi les moins fameux, le plus jeune ; et de ce groupe choisi par le frère de l'auteur des *Nuits*, je reste, je crois bien, ce qui est assez mélancolique, le seul survivant.

Je ne me rappelle pas exactement en quelle année ce comité Musset se réunit, — sans réunir de souscrip-

tions, — mais il me souvient fort bien que le projet d'élever une statue à Alfred de Musset souleva des protestations — comme au temps où M. Empis protestait contre l'effigie du poète placée dans l'intérieur du théâtre — et que l'entreprise parut bizarre.

On pourra même, si l'on est curieux, retrouver dans un numéro du *XIX*e *Siècle* une chronique où Henry Fouquier me demandait, à moi personnellement, ce qu'un père pourrait bien répondre à son fils lorsque celui-ci lui demanderait :

— Quelle fut la vie de l'homme dont voici la statue?

Et il ne s'agissait pas seulement d'allusion aux déchirements de la passion, mais à cette autre passion qui s'empare du dipsomane. Je trouvais Henry Fouquier à la fois bien austère et bien injuste, et, s'il vivait, le chroniqueur serait le premier à applaudir à l'apparition de Musset tel que Mercié nous l'a rendu — tel que Bornier le célébrait en 1868 par la voix de Marie Ponsin :

Regardez ! Quel est ce jeune homme
Pensif avec un si grand air?
Quel est le nom dont on le nomme,
Visage altier au vif éclair?

De quel coup porte-t-il la trace,
Ce front rayonnant de beauté?
Quelle tristesse dans sa grâce !
Quelle grâce dans sa fierté !

Cette élégance un peu hautaine, Alfred de Musset la gardait ou la retrouvait jusque dans ses heures d'abandon et de colère où, comme Machiavel, il promenait le dégoût de son âme jusqu'en ces cabarets de bouviers où il éprouvait l'âpre plaisir d'un peu de honte. (Il a même traduit ce passage admirable du terrible Flo-

rentin.) La princesse Mathilde racontait volontiers (et M. Paul Bourget me rappelait le fait) une double apparition de Musset, un soir, à dîner chez elle, — un double Musset, si je puis dire, — et le trait est singulièrement caractéristique. Mais il serait malséant de le redire à la veille d'une apothéose.

Quoi qu'il en soit, Musset nous apparaîtra toujours sous les traits non pas de l'enfant débile que soignait sa compagne dans la chambre de Venise où nous avons passé, mais sous l'aspect d'un jeune homme

> Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Et lorsque, pour célébrer l'anniversaire de la naissance du poète, je demandai à M. Albert Lambert fils de représenter le poète lui-même, il sembla que Musset lui-même nous revînt, tel que Gavarni et Eugène Lami l'avaient peint avant Landelle, sous les traits du jeune artiste qui incarnait quelques jours auparavant l'Hippolyte de Racine.

La célébration de cet anniversaire de Musset par des vers éloquents de M. Maurice Le Corbeiller me valut même un reproche qui est un des plus gais parmi tous ceux dont je me souvienne.

C'était le 11 décembre que Musset était né, et le jour de sa naissance tombait, comme on dit, un dimanche.

— Quelle singulière idée, s'écria alors un critique théâtral, Louis Besson, de convoquer la presse un jour de fête ! On n'aurait donc pas pu choisir un autre jour qu'un dimanche pour célébrer l'anniversaire de la naissance d'Alfred de Musset ?

Était-il aussi séduisant qu'il était svelte et beau, ce Musset aux yeux bleu de roi et à la barbe blonde?

Il était, pour plaire longtemps, bien nerveux et bien quinteux. Et de là vint peut-être toute sa souffrance.

Une femme, toujours jolie sous ses cheveux blancs, et qui avait intimement connu Musset, ayant passé auprès de lui une saison au bord de la mer, à Dieppe, me répondait — comme je lui disais : « Il devait être bien charmant » :

— Lui? Il ne m'a pas dit une galanterie durant des semaines. Savez-vous ce qu'il faisait? Il passait des heures entières à ramasser des galets et à faire des ricochets sur les vagues !

L'autre soir, en écoutant maître Bridaine dire au baron, dans *On ne badine pas avec l'amour* : « Votre fils? Je l'ai vu. Il ramassait des cailloux pour faire des ricochets », et le baron s'écrier : « Blazius sent le vin et mon fils séduit toutes les filles du village en faisant des ricochets », je me suis rappelé les ricochets de Dieppe qui ne séduisaient pas Mme C...

Ces « ricochets » le frappaient au cœur lorsque c'était quelque main cruelle qui lui renvoyait les cailloux ramassés sur les routes d'Italie ou près des roches de Fontainebleau.

Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je? Eh ! que m'importe !

Pauvre Musset ! Il allait à la mort, très jeune — et à la gloire, très tard. Mais il pouvait s'endormir tranquille. L'immortalité lui était assurée.

Il a longtemps attendu ce monument, cette statue que l'on prodigue instantanément à des médiocres.

Mais du moins, ce monument, se l'était-il édifié lui-même par ses œuvres.

Je sors de cette enceinte de planches, couvertes d'affiches polychromes qui tomberont demain pour laisser apparaître le pur carrare comme les calomnies et les insultes et les injustices tombent devant la mort et devant l'avenir.

Il faut voir Antonin Mercié travaillant jusqu'au dernier moment parmi les plâtres, les portraits de Musset, le maître sculpteur, avec le collet et les épaules tout blancs des éclats du marbre, surveillant les derniers détails, guidant le praticien : « Dessinez les yeux... un coup à la narine... Bien ! » et regardant la figure du poète et celle de la Muse comme auréolées de soleil.

Des passants glissent leurs yeux à travers les planches, aperçoivent le haut du monument.

Le statuaire a entendu ces paroles prononcées devant son œuvre :

— Tiens, Jeanne d'Arc! a dit une petite Parisienne, respectueuse, devant la Muse.

Un ancien soldat, contemplant le poète :

— Je le reconnais. C'est un général !

La Muse n'est pas Jehanne la Lorraine. Mais c'est bel et bien Mimi Pinson en personne. Une jolie blonde que Mercié avait découverte à Belleville et qui venait, tout émue, très heureuse, très fière, poser près de l'image du poète qu'elle aimait comme d'un amour posthume. Un des amours les plus vrais, peut-être, que Musset ait inspirés. Elle était ouvrière en fleurs, la petite Parisienne...

Petite Parisienne blonde,
Une blonde que l'on connaît...

Et travaillant « pour Musset » le soir, après avoir travaillé tout le jour chez la patronne, elle arrivait le matin à l'atelier du maître avec, chaque jour, une gerbe ou une poignée de fleurs nouvelles qu'elle avait faites elle-même sous la lampe; et avant de prendre la pose elle les semait aux pieds de la statue, près de la lyre de marbre blanc.

— Tiens, mon poète ! C'est pour toi !

Je ne sais pas le nom du joli modèle qui incarnera pour la postérité la Muse même du poète des *Nuits*. Pour l'image de Musset, Mercié a copié les traits de M. Albert Lambert fils. M. Paul Escudier a posé « les mains », et M. Chaplain, le maître graveur, un « mouvement » de la chevelure. Mais personne ne saura le nom de la fleuriste apparue, disparue...

Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer !

Comment elle s'appelle? Encore une fois, je l'ignore. Mais il y aura, place du Théâtre-Français, demain, pour contempler la statue d'Alfred de Musset et pour l'applaudir, une fillette blonde perdue dans la foule et qui viendra, elle aussi, déposer sans doute des fleurs nées sous ses doigts devant l'image du poète.

C'est la dernière amoureuse — et la plus fidèle — de Musset.

VI

Un directeur de théâtre bibliophile. — L'amour des livres à propos d'une vente de livres.

9 Mars.

Un catalogue d'une vente de livres fait toujours naître en moi une impression mélancolique. Si l'amateur de livres est mort, cet étalage posthume d'ouvrages familiers, joie et orgueil du disparu, a quelque chose de funèbre. C'est la défroque du bibliophile. Si le collectionneur est vivant, on se demande pourquoi ce qui fut un trésor pour lui, une consolation, un charme d'habitude, est ainsi dispersé, livré aux enchères, comme jeté au vent et à la poussière de l'hôtel Drouot.

La vente ! « Faire sa vente ! » C'est pour l'amateur de bouquins et de bibelots quelque chose comme la grande journée d'épreuve. Sous le marteau du commissaire-priseur, on se rend compte de l'humeur du collectionneur, de son goût, de sa science. On le juge, cet audacieux qui affronte l'opinion, la véritable opinion publique, celle qui choisit et qui paye. J'ai vu, l'autre jour, défiler dans une des salles de l'hôtel des commissaires-priseurs la collection du roi Milan de Serbie et aussi les objets d'art ayant appartenu à son fils, celui qu'on égorgea là-bas. On pouvait se rendre compte, par la vue seule des horreurs artistiques entassées là,

de la mentalité à la fois ultra-parisienne et un peu sauvage encore de ce souverain d'opérette tragique. Dis-moi quelle est ta « vente » et je te dirais qui tu es.

M. Porel, le directeur du Vaudeville, vend ses livres. Je feuillette le catalogue que m'a fait envoyer l'expert. Il vend ses livres, M. Porel, et dans une courte préface, très simple en vérité et très attendrie, il explique pourquoi il se sépare de ces vieux amis. « Les tristesses de la vie ont fait que ces livres, rangés dans la gaie propriété normande et dans le vaste cabinet de travail familial où je les croyais installés pour toujours, se sont réfugiés, il y a deux ans, chez M. Théophile Belin, mon libraire. Le petit appartement de garçon où nous vivons, mon fils et moi, étant trop exigu pour nous permettre de les recueillir, je les abandonne aujourd'hui aux hasards des enchères. »

Il y a, dans ces lignes d'une émotion contenue, tout un petit drame intime et poignant, de ceux qu'on appelle des drames essentiellement parisiens, comme si la douleur et les déchirements avaient une patrie, une cité spéciales. On souffre partout et partout de la même façon. J'ai rencontré, un jour, M. Porel devant le Théâtre-Français, un jeudi de représentation classique. Il était accompagné d'un jeune garçon à l'air intelligent et pensif qu'il poussa vers moi :

— Je vous présente un de vos abonnés, un fidèle de vos matinées du jeudi : mon fils. Je viens avec lui réétudier le répertoire !

Et la voix un peu tremblante :

— C'est mon compagnon, mon camarade !

Je me rappelais Porel, débutant autrefois tout jeune

à l'Odéon, et si plein de verve, de gaieté spirituelle, alerte, narquois, jouant avec une allure résolue les valets du théâtre classique et les élégants et les moralistes du théâtre moderne, Scapin et les gandins d'Augier. Il avait le don du rire et aussi celui des larmes. Dans *la Contagion*, il racontait un duel mortel auquel il venait d'assister et, avec une simplicité douloureuse, il emplissait la salle de terreur. Les générations nouvelles ne connaissent en lui que le directeur de théâtre. Qui l'a vu dans *les Idées de Madame Aubray*, de Dumas fils, incarnant un sceptique mondain coureur de plages et d'aventures, Valréas, ne l'oubliera jamais. Il fut, avec un art très particulier, le gommeux du second Empire et garda son élégance pour *les Danicheff* au début de la troisième République.

Mais l'impresario étouffa le comédien. Cet Odéon, qu'il aimait, où il était entré débutant, M. Porel en devint le maître, et je crois bien que l'artiste pittoresque qui était en lui eut, après ses émotions d'« interprète », des joies profondes de metteur en scène, lorsqu'il nous donna ces féeries shakespeariennes ou ces tableaux réalistes de *Germinie Lacerteux* que nous avons encore devant les yeux. Et la jolie vision japonaise de *la Marchande de sourires*, cette transformation du théâtre même en un encadrement de kakémonos, sertissant, si je puis dire, le poème dialogué de Mme Judith Gautier !

Très peintre, en quelque sorte, le comédien devenu directeur était aussi fort érudit. Il écrivait une *Histoire de l'Odéon* en collaboration avec ce M. Georges Monval qui est bien l'homme le plus averti, le plus armé, le

plus savant que je sache sur les choses passées en fait d'art dramatique. Il n'est pas, soit dit en courant, une thèse un peu fameuse consacrée au théâtre, aux auteurs dramatiques (et Dieu sait si l'amour du théâtre a fait naître depuis quelque temps des thèses de doctorat !) il n'est pas de travail littéraire qui n'ait bénéficié du concours et de l'impeccable érudition de Monval, devenu presque aveugle à force de lire les vieux livres et de déchiffrer les vieux textes. Un dictionnaire théâtral vivant, que le bibliothécaire de la Comédie-Française. Et M. Porel le feuilleta en son temps, alors que Monval, comédien, jouait Marat dans *Joseph Balsamo*.

Que tout cela est loin maintenant !

Pour être un historien et un évocateur du passé, en quelque volume ou sur la scène, il faut avoir des livres. M. Porel en avait, et ce sont ceux-là dont il se sépare.

« Ils pourront, dit-il, être utiles à ceux qui s'occupent encore de belles mises en scène, des costumes de tous les temps et de tous les pays. »

Soit. Mais le ton de la préface qui veut être résigné reste tout naturellement assez mélancolique. On ne se sépare pas sans tristesse de ces chers compagnons de toujours. Les livres? Mais ce sont les amis de toutes les heures, les plus fidèles, les plus solides. Ils sont là qui vous entourent comme de silencieux camarades, qui vous regardent travailler. On a besoin d'eux, ils sont présents, toujours présents. On les prend, on les laisse. Ils ne vous trahissent jamais. Montaigne a toujours un conseil pratique à nous donner, Rabelais un éclat de rire énorme et franc pour chasser nos humeurs noires.

Vivre avec ses livres, c'est vivre avec les amis les

plus sûrs. Et les quitter, c'est s'exiler. C'est pis encore. Berryer entassait en son logis tous les livres qu'il pouvait rencontrer. Il avait cette gloutonnerie particulière à certains amis des livres qui aiment tout, achètent tout, gardent tout. On parla de démolir sa maison et par conséquent d'emporter au hasard ces tas de livres. « J'aimerais mieux mourir », dit le grand avocat. Et je crois bien que cette pensée de la dispersion possible de sa bibliothèque hâta sa mort.

Mon pauvre ami Francis Magnard, avant de partir pour la maison de santé où il devait subir l'opération chirurgicale qui l'emporta, voulut se faire monter dans sa bibliothèque. Il regarda une dernière fois dans leurs reliures rouges ou fauves ses chers livres, il les toucha, dit :

— Voilà ce que je regrette !... Mais quoi ! il faut bien mettre le signet !

Et il alla s'étendre sur le lit où il devait expirer.

Un autre bibliophile fervent, Cuvillier-Fleury, mon prédécesseur à l'Académie française, devenu vieux et aveugle, n'avait d'autre plaisir que de toucher la couverture, le dos de ces livres qu'il ne pouvait plus lire. Il les reconnaissait à leur reliure, au grain de la peau. Son Horace, son Cicéron ! Et les ouvrages qui lui venaient du duc d'Aumale ! Il les caressait comme il eût promené sa main sur des joues d'enfants. Ses doigts tremblants lui donnaient la volupté, l'ivresse que lui refusaient les yeux.

La passion des livres est une des plus entraînantes et des plus louables. Dangereuse aussi, comme toutes les passions.

— Vous voilà heureux et ruiné pour toute votre vie, me disait Jules Janin en rencontrant chez moi cette folie du livre.

Elle est infinie, en effet, cette dévorante passion. Tous les jours paraissent de nouveaux livres attirants, et le nombre des vieux livres rares est aussi malaisé à compter que celui des cailloux d'une grève. Il est d'ailleurs différentes sortes de bibliophiles : le bibliophile de luxe et de choix qui estime surtout les exemplaires rares revêtus d'une reliure artistique ou somptueuse. C'est un peu l'amateur du « livre-bibelot », du livre « objet d'art ». — Puis le bibliophile ami du livre pour ce qu'il contient, pour la « substantificque mouelle », le bibliophile ami des curiosités, d'une variante inconnue, d'un texte inédit. C'est l'amateur de livre « lecteur ». J'avoue que, tout en admirant les précieuses reliures, je suis de ce nombre. Le livre est un instrument. Il est bon qu'on le puisse ouvrir, manier tout à son aise. J'aime mes livres à ce point qu'il m'est impossible, quasi impossible, de lire un livre « prêté ». Il me semble que c'est un étranger. Une telle lecture, c'est une audience. Ce n'est pas la causerie lente et sûre avec un ami.

Instrument ou objet de vitrine, le livre doit appartenir à celui qui le feuillette. Je n'ai aucun plaisir à lire un volume qui appartient à un autre. Et à tout prendre, il faudrait au travailleur deux exemplaires de chaque livre : le livre de travail ou de chevet et l'exemplaire de bibliothèque, le livre-parade pour les rayons.

L'amateur de livres révèle d'ailleurs sa propre nature

par le choix de ses volumes. Visiblement, la bibliothèque de M. Porel est — était, hélas ! — une bibliothèque de directeur de théâtre. Les recueils de costumes et les magazines de modes, le *Journal des Dames* ou le *Costume parisien* de La Mésangère, intéressaient plus le metteur en scène qu'une édition rare de La Fontaine ou de Montesquieu.

Et pourtant La Fontaine est là, illustré par Borel ou par Doré. Montesquieu et son *Temple de Gnide*, aux armes de François Ier, roi des Deux-Siciles, voisine avec le *Monument du Costume*, de Moreau le Jeune. On voit que M. Porel a de l'érudition et du goût. Chaque numéro de ce catalogue me rappelle d'ailleurs un souvenir de soirées parisiennes. Ces costumes de femme ont servi à ne pas commettre d'erreur lorsqu'il s'agit de confectionner les robes de Mme Réjane, et ce portrait du maréchal Lefebvre, gravé par Charon d'après Martinet, évoque le beau soldat triomphant de *Madame Sans-Gêne*.

Des livres, des estampes, des intimités de Debucour ou de Bailly, des Raffet, des Vernet, des Lalaisse, et voilà tous les rayons et les cartons vidés et la collection amassée durant des années jetée là sous le marteau du commissaire-priseur.

J'aime mieux la vente après décès, la séparation est moins dure. On a vécu jusqu'au dernier moment avec les compagnons d'habitude, ceux qu'on a sous la main, là : poètes qui vous chantent encore les strophes de la vingtième année, ou philosophes qui vous consolent par la douceur, comme Vauvenargues, par l'amertume même, comme La Rochefoucauld. On a pu croire que

ces affections viagères étaient éternelles. Je comprends Mazarin moribond se faisant apporter ses œuvres d'art, ses tableaux préférés, pour les contempler une dernière fois. L'adieu final ! Mais comme, à tout prendre, rien de ce qui est à nous ne nous appartient, puisque toutes choses ne durent qu'un temps, pourquoi ne pas assister, de son vivant, à cette vente qui, pour les collectionneurs de livres ou d'autographes comme pour les collectionneurs de diamants, est l'apothéose espérée ?

M. Porel tente l'aventure. Il a raison. Et puis il vous dira que la vie l'y contraint. Elle est irritante, la vie, et injuste et cruelle. Personne au monde, même les plus favorisés en apparence, ne sait comment elle finira. Le dernier acte (ce n'est pas un auteur dramatique qui l'a dit) est toujours maussade. Sanglant, dit cet autre.

Et s'il a le chagrin de voir ses chers livres passer en d'autres mains, eh bien, M. Porel se consolera en se disant que ce sont des bibliophiles qui profiteront de sa bibliophilie, et qu'après tout, — pour son jeune habitué des matinées classiques, — il est encore d'âge à former une bibliothèque nouvelle, si le cœur lui en dit !

M. Perrin, le fils de l'éminent administrateur, a, pour la Comédie, formé, lui, le très intéressant projet d'offrir au théâtre, un jour, la collection complète de chaque édition *princeps* de toutes les pièces que son père fit représenter durant son brillant passage au Théâtre-Français ; oui, toutes, les anciennes et les nouvelles, depuis *le Cid*, je suppose, jusqu'à *Denise.*

Voilà une admirable idée de bibliophile généreux. M. Perrin fils cherche ainsi, poursuit comme un chasseur, les éditions rares. Il entend que toute pièce jouée

par Émile Perrin, Marivaux ou Meilhac, soit représentée par son édition originale. Et il est à l'affût des occasions. Il se voue à cette tâche difficile. Il se donne ainsi un but déterminé, digne du nom qu'il porte. Je regrette de le trahir, mais je tiens à le remercier.

Et parmi les pièces que possède l'héritier de l'administrateur, celles de Dumas, paraît-il, ont un attrait tout particulier. Pour Émile Perrin, son ami, Dumas écrivait de véritables avant-propos, très amusants et très longs, des préfaces de préfaces, si je puis dire. Il mettait en son *ex dono*, son envoi et remerciement, quelque détail inédit. Il se plaisait à offrir une curiosité à son collaborateur.

C'est ainsi qu'en tête de sa comédie de *Denise* il racontait l'histoire, établissait la généalogie des Bardannes (le héros de la pièce) et s'amusait même à dessiner le blason de la famille, comme le poète F. de Gramont le faisait pour les personnages de Balzac.

J'adore ces livres ainsi enrichis de ces « curiosités » inédites. Ils sont, avec les livres de provenances historiques, ceux qui m'attirent avant tous les autres. Lorsque M. Hanotaux trouve pour dix sous, sur les quais, un exemplaire des *Commentaires de César*, provenant de la bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène, il peut se vanter de n'avoir point perdu sa journée. Quand M. le comte Primoli, lettré jusqu'aux ongles, découvre dans l'arrière-boutique d'un cabinet de lecture de Civita-Vecchia tous les ouvrages de Stendhal annotés et commentés par H. Beyle lui-même, il peut dire avec raison que cette seule trouvaille lui consti-

tuerait une bibliothèque admirable, s'il n'avait pas d'autres livres précieux.

Ces livres annotés constituent des documents incomparables. Sainte-Beuve griffonnait ses observations cursives en marge de ses volumes. M. Ludovic Halévy en possède plus d'un, et ces notules sont comme les miettes savoureuses d'une *Causerie du Lundi.* Je puis, en mon exemplaire de Cicéron, annoté par Camille Desmoulins, suivre le travail de la pensée du futur auteur du *Vieux Cordelier* ; le cousin de l'écrivain, M. Matton (de Vervins), qui me donna ce livre, me disait :

— Ce sont là les balbutiements de Camille.

J'ai tenu entre les mains un *Aristophane*, texte grec, qui appartient à M. le professeur Charles Richet et que

Oh ! pour l'amour du grec...

Racine a couvert d'observations en grec.

Et cette étude, très serrée, d'Aristophane explique l'humeur comique de l'auteur des *Plaideurs*. Cette préparation hellénique aboutit à cet éclat de rire gaulois.

Les livres, qui ont leurs destins, ont leurs ironies. Je possède un volume qui appartint à Honoré de Balzac, écolier au collège de Vendôme. Or, quel est ce vademecum du futur bâtisseur géant de la *Comédie humaine*?

— La *Morale en action.*

Rubempré, Nucingen, Vautrin, Rastignac en eussent souri volontiers.

Il est assez intéressant de constater que les comédiens aiment les livres, les collectionnent volontiers, et que,

dans les catalogues de ventes d'actrices, une partie plus ou moins importante est consacrée à la bibliophilie. Est-ce bien de la bibliophilie? C'est du goût tout au moins, un certain goût. Les ventes de Mlles Duverger, Léonide Leblanc, Wanda de Boncza contenaient des livres de choix, avec dédicaces souvent piquantes — des façons de déclarations sous forme de dédicaces. Les livres de la Clairon portent sur le plat son nom même : « Mlle Clairon ». Elle avait non seulement un boudoir, mais un « cabinet » — j'entends des estampes, des livres à figures.

Et Rachel ! Lorsqu'on vendit sa bibliothèque, au nº 9 de la place Royale, en avril 1858, on se disputa comme des reliques ses livres,les romans de Dumas, de Sandeau, d'Eugène Sue et aussi et surtout les *Heures à l'usage de Paris* (imprimées par Antonin Nérard en 1510) ; car, ce qu'on ignore, Rachel, au moment de mourir, voulait, dit-on, se faire catholique. Un jeune officier de marine, très pieux et très épris à la fois, avait déterminé cette conversion que le hasard seul empêcha. Il y a même là comme une façon de post-scriptum à *Polyeucte* que je conterai un jour.

Ces livres de Mlle Rachel atteignirent des prix inattendus. On multiplia les enchères sur les pièces de théâtre avec les piquants et caressants « envois » des auteurs, Augier, Ponsard, Jules Lacroix, La Tour Saint-Ybars, Emile-Deschamps, Legouvé, mais, avant toutes, sur les pièces qui avaient servi à l'étude de ses rôles.

C'est là qu'on put constater ce fait incroyable : Rachel marquait de coups d'ongle ou de coups de

crayon les scènes où figurait le personnage qu'elle incarnait, les tirades ou les répliques qu'elle avait à apprendre. Mais visiblement les autres feuillets de la pièce demeurés intacts n'avaient pas été lus. Elle se souciait fort peu de la pièce. Elle ne s'inquiétait que de son rôle.

L'exemplaire du *Cid*, ainsi souligné par elle, fut vendu 575 francs, *Phèdre* 1 200 francs, *Adrienne Lecouvreur* 1 250 francs.

Les livres classiques de M. Got eurent une fortune moins éclatante. La vente de Giboyer fut plus calme que celle de Chimène. Livres grecs, livres latins, et la collection même des classiques français de Lefèvre sur papier vélin, reliée par Thouvenin lui-même, collectionnés dans le « logis du hameau Boulainvilliers », livres sévères et solides, n'atteignirent pas ces prix-là. Et la bibliothèque de Bressant ! Madeleine Brohan lui rachetait — pour l'offrir à la Comédie-Française — l'édition originale du *Misanthrope*.

Tous ces gens de théâtre, auteurs ou comédiens, sont des fanatiques du papier imprimé, des amoureux du livre. Talma, dans sa maison de la rue de la Tour-des-Dames, au nº 9, entassait les livres graves, théologie, jurisprudence, les ouvrages d'art et de science, d'histoire surtout. Ne disait-il pas qu'un acteur tragique est un historien vivant ?

— Je fais mieux que raconter l'histoire romaine, mon cher, je la ressuscite !

Le propos est un peu fier, mais il est juste. Et sur les 623 numéros du catalogue de sa vente, 351 sont consacrés à l'histoire, 43 seulement au théâtre. Peut-

être, hors des coulisses, Talma voulait-il oublier les planches.

Le comique Grassot, cher à la génération qui nous a précédés, fut un bibliophile, comme le vieux et spirituel Lassouche, le baron Bouquin de Lassouche, nom prédestiné, l'est encore ; Pixérécourt, le Corneille des boulevards, Guilbert de Pixérécourt, l'homme des noirs mélodrames, était un délicat ami des livres. C'est lui qui, sur son *ex libris*, écrivait :

Un livre est un ami qui ne change jamais !

Et Samson et Siraudin et Francisque jeune qui céda sa bibliothèque théâtrale à la Société des auteurs dramatiques moyennant une rente viagère et un logement ; et jadis Dazincourt, La Rive, Mlle Contat, Mlle George, Régnier — pour ne parler que des morts, car je n'oublierais point, si je citais les vivants, l'excellent Péricaud, de la Porte-Saint-Martin, qui possède une étonnante collection de pièces de théâtre — tous ces acteurs, toutes ces actrices furent aussi, à des degrés divers, des fervents du livre.

M. Porel avait pris modèle sur le « patron ». Le patron, c'est Molière. Molière aimait les livres, comme les chérissait aussi Baron, qui en avait douze cents au moins de plus que lui. Lorsqu'on fit l'inventaire, du 13 au 20 mars 1673, — il y a deux cent trente-trois ans tout juste, — après le décès de Molière, on trouva chez le fondateur de la Comédie 267 volumes in-folio, in-4°, in-8°, in-12 ou in-16, la Bible, Plutarque, Virgile, Juvénal, Térence, Hérodote, Lucien, Tite-Live, Montaigne, Guez de Balzac, Corneille, et des livres d'histoire,

de philosophie, de poésie, des comédies françaises, italiennes et espagnoles, pauvres bouquins qu'on achèterait au poids de l'or aujourd'hui (même s'ils ne contenaient pas une signature de Molière) et qui furent prisés tout juste 174 livres.

Je ne vois pas Rabelais dans la liste, et pourtant l'auteur du *Mariage forcé* avait lu *Panurge*.

La bibliothèque de Molière n'enrichit point sa veuve. Les 308 numéros de la bibliothèque de M. Porel atteindront, je pense, des prix supérieurs, et il serait curieux que ce fût Mlle Bartet, sociétaire du *Livre contemporain*, ou MM. Truffier et Leloir, sociétaires bibliophiles de la Comédie-Française, qui fissent monter les enchères de cette vente du directeur du Vaudeville.

VII

Courrières. — Le pays de Jules Breton. — Les idylles et le désastre. — Le progrès. — La guerre et le travail. — La pitié naît de l'horreur même. — Un lecteur moraliste. — A propos de Mme Merelli. — Du temps de Louis-Philippe. — Nina Lassave. — Mort de M. de Chirac. — Le Théâtre Réaliste. — Un souvenir du Théâtre de la rue de la Santé. — Étienne Carjat et les soirées du *Boulevard*.

16 Mars.

Lorsqu'à travers la brume, ô plaine de Courrière !
L'ombre monte au clocher dans l'air bruni du soir,
Que s'inclinent tes blés comme pour la prière
Et que ton marais fume, immobile encensoir ;

Quand reviennent des bords fleuris de la rivière,
Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
Tes filles, le front ceint d'un nimbe de lumière,
Je n'imagine rien de plus charmant à voir...

C'est le peintre des moissonneuses, des glaneuses ou des sarcleuses de ce coin de l'Artois ; c'est le poète rustique des *Champs* et de la *Mer*, c'est Jules Breton qui chante son village natal, ce Courrières dont il a tant de fois campé sur la toile, célébré dans ses vers les belles filles solides et fraîches.

Courrières fut pour Jules Breton la terre inspiratrice. Il aime ses lins bleus, ses jaunes colzas, l'océan de ses blés :

J'aime mon vieil Artois aux plaines infinies...

Un de ses oncles avait conté l'histoire de Courrières. Son frère, fidèle au pays, avait aussi demandé au petit village des motifs de paysage pour ses pinceaux. Nous ne connaissions Courrières que parce que ces peintres-poètes l'avaient illustré. Et voilà que le vent de mort, le désastre, passe sur la terre heureuse. Au lieu de ce retour des moissonneuses hâlées et rieuses, au soleil couché, c'est le noir défilé des orphelins et des veuves rentrant dans la maison dont la mort a pris le chef. Elles sont loin, vos églogues, ô Jules Breton ! vieux peintre de Courrières. Et quand, en vos récits, vous nous racontiez les tristesses des orages s'abattant sur le pays, la trombe arrachant les arbres, dévastant les blés, et les paysans désolés vous disant : « Courrières est ruiné ; il n'y a plus un épi debout, plus une vitre aux maisons ! » qu'était cela comparé au désespoir farouche qui vient de fondre sur votre Courrières « enveloppé de brumes dont l'aube fait des perles »?

Comment parler d'autre chose? Comment évoquer d'autres images? La pensée est hypnotisée par ce mot, poétique hier, lugubre aujourd'hui : Courrières.

Ce qui est sinistre et ce qui déconcerte en de telles catastrophes, c'est la constatation mathématiquement faite que la grandeur du malheur naît du progrès même et des améliorations apportées par la science. Il semble que, par une atroce ironie, le sort se plaise à mesurer les désastres sur les améliorations nées des inventions humaines. Les galeries modèles préservent un nombre considérable d'existences jusqu'au jour où elles multiplient les victimes. L'électricité doit tout

naturellement supprimer les causes d'incendie : elle les rend plus fréquentes, semble-t-il. Plus d'explosions de gaz, mais des courts-circuits.

L'automobilisme double, quadruple, décuple l'intensité de la vie humaine. Mais il est le danger permanent, et, à tous les carrefours, la mort passe. On invente, pour défendre les patries, des canons extraordinaires, merveilleux, et dont un seul vaut un bataillon serré. Oui, mais, comme par un effrayant mouvement d'arrosoir, des régiments entiers peuvent être fauchés en trois minutes, et le progrès, déjà redoutable dans les œuvres de paix, devient en temps de guerre un épouvantable mangeur d'hommes. Rien de plus admirable et, en apparence, de plus redoutable qu'un cuirassé, forteresse mouvante qui prend la mer. Mais toute cette puissance s'engloutit en un instant comme un caillou qu'un enfant jetterait au flot. Le progrès n'a servi qu'à supprimer une garnison tout entière en une seconde.

Ainsi les catastrophes, comme les batailles, suivent la marche de ce progrès qui montre bien qu'à la mort il faut son compte. C'est une terrible teneuse de livres. On lui dispute sa proie en combattant la tuberculose, l'alcoolisme — que sais-je? Elle se rattrape en frappant quelque grand coup qui lui rend ce qu'on lui arrache. Qu'est-ce que le désastre de Montceau-les-Mines, il y a onze ans, comparé à l'épouvante de Courrières?

Et peut-être — ce qui n'est ni consolant ni rassurant — les épreuves à venir, désastres de l'industrie, égorgements de la guerre, suivront-elles la marche ascendante de ce qu'on appelle avec tant de fierté le Progrès.

Il n'y a pas à le nier, le Progrès, la Science marchent, et qui ne le constaterait point serait aveugle. Mais il faut avouer que ce Progrès prélève parfois un lourd escompte sur l'humanité, sa cliente. Il réclame — ou plutôt non, il touche avec une brutalité irritante — son tant pour cent sur les innovations qu'il apporte. Pauvres gens que nous sommes, nous aurons beau rêver, réaliser même en partie le bonheur auquel il semble bien que nous ayons droit puisqu'on nous a infligé la peine de naître ; il y aura toujours des martyrs. Toujours les otages du labeur ou du malheur tomberont sous les coups d'une destinée implacable. Mais du moins ces catastrophes iniques, révoltantes, font naître ou renaître les sentiments de solidarité et de pitié qui doivent être le fond même de l'âme humaine. Et les plus indifférents s'arrêtent devant ces puits où s'entassent les cadavres comme devant des gouffres entr'ouverts soudain ; et les visages effarés des heureux se penchent sur ces tragiques réalités qui sont purement et simplement des enfers avec des damnés ou des condamnés au fond.

Des condamnés? Mettons des soldats tout simplement. Des soldats du devoir et de la tâche quotidienne. Des soldats qui ont à nourrir femmes et enfants et qui font leur métier comme le marin à la mer, comme le plombier sur le toit, comme tous ces millions et ces millions de fourmis humaines cherchant leur nourriture sur la terre dure et s'entre-tuant parfois pour une motte de boue ou un morceau

De mouche ou de vermisseau...

D'ailleurs, toute l'horrible vision de ces scènes lugubres, multipliées par les photographies, les clichés des journaux, — bientôt les cartes postales, — n'aura empêché ni la préparation des cavalcades de la mi-carême, ni l'arrivée des reines de lavoirs italiens ou castillans. C'est extraordinaire, le besoin qu'on a de s'étourdir quand même. Misère, grève, peste peut-être — à ces mots funèbres un autre mot répond : mascarade.

Le drame de Courrières aura pourtant remis à leur plan certaines « actualités », par exemple les débuts littéraires de Mme Merelli et les projets artistiques de cette héroïne qui semble visiblement choyée par la presse.

Un de mes lecteurs, — il doit avoir des cheveux blancs et ne pas comprendre tout ce qu'il y a de paradoxal, évidemment, d'ironique et de stupéfiant, mais d'amusant aussi, on l'avouera, en ce temps où nous vivons, — un lecteur indigné m'a même supplié de prendre la parole pour protester, me dit-il, contre ce qu'il y a de désolant dans l'exploitation immédiate d'un scandale, la publication de ces Mémoires ou de ces romans d'héroïnes de cours d'assises, et le terrible exemple ainsi donné, comme disait Desgenais, aux « honnêtes femmes qui vont à pied ».

La citation de Desgenais me donnerait facilement l'acte de naissance de mon correspondant. Desgenais est le moraliste un peu tapageur d'un temps disparu. Il s'irritait contre les filles de marbre. Il appelait déjà les Parisiens de son temps Parisiens de la décadence. Il eût certainement fulminé contre la littérature de Mme Merelli et l'exhibition de Mlle Marie Audo venant

raconter ses propres aventures en chantant un rondeau sur un petit théâtre.

J'avoue que je l'ai vue et entendue, Mlle Marie Audo, et qu'elle m'a prouvé, une fois de plus, que dans toute femme intelligente il y a une actrice passable. Je ne dis pas une Rachel ni une Mlle Mars. Mais visiblement, une femme qui n'est point trop gauche peut donner facilement l'illusion d'être une comédienne. Marie Audo se présentait bien, chantait bien, et en vérité on se demande si la comédie n'est pas le rôle tout naturel de la femme. Je ne dis pas d'impertinence, je vous prie de le croire.

Quant à s'indigner à propos de la nouvelle donnée par les journaux qu'un nombre considérable d'auteurs dramatiques (ce n'est ni Sardou ni Hervieu) et un nombre égal d'impresarii se seraient précipités chez Mme Merelli pour lui offrir des rôles et des engagements, non, je ne peux pas m'indigner. Que mon vieux lecteur fidèle me le pardonne. La curiosité publique a toujours aimé les phénomènes. Les impresarii ont en tout temps spéculé sur les renommées tapageuses.

Le règne de Louis-Philippe n'a pas laissé le souvenir d'une époque de dépravation éperdue, malgré les facéties de lord Seymour et les descentes légendaires de la Courtille. Et pourtant, c'est à l'heure où le roi bourgeois logeait aux Tuileries qu'on exhibait, dans un café du boulevard, l'héroïne d'un procès historique, la maîtresse de Fieschi, Nina Lassave, transformée en dame de comptoir que tout Paris allait contempler en payant au patron du café les consommations majorées.

On ne vendait ni photographies ni cartes postales de

Nina Lassave, — et pour cause, — mais on publiait son portrait lithographié et on l'étalait à la vitrine des marchands de gravures. Rien de nouveau sous le soleil parisien. Toujours la foule est accourue lorsque de quelque carrefour de la cité s'est dégagé un fumet de scandale. Nous ne valons pas mieux que nos pères ; mais peut-être, en dépit de bien des constatations amères, ne valons-nous pas beaucoup moins qu'eux.

Et Nina Lassave était laide, affreusement laide, ce qui ajoutait un caractère assez repoussant à l'exhibition. Elle n'avait même pas cette circonstance atténuante, la séduction. Mais quoi ! elle avait cet attrait morbide, ce parfum de cour d'assises qui, paraît-il, est irrésistible. Je ne sais même pas si la compagne de Fieschi, maritorne du crime, ou du moins du criminel, ne fut pas, ayant continué de s'exhiber à Londres après avoir été demandée en mariage à Paris, épousée par quelque Anglais facétieux. Le *Constitutionnel* ayant un jour raconté qu'elle était morte après avoir fini par chanter dans les rues, deux dames se présentèrent aux bureaux du journal. La plus jeune dit, en présentant l'autre : « *Ma mère !* » Et la mère ajouta : « Ma fille, que voici, loin d'être morte et d'être pauvre, est mariée, bien mariée, et mère de famille. J'espère que vous allez publier une rectification ! »

Et le *Constitutionnel* rectifia.

L'histoire de Nina Lassave doit, j'imagine, calmer un peu l'irritation de mon correspondant. Moraliste indigné, qu'il impose, s'il est possible, une certaine résignation à sa philosophie amère. Qu'il se dise que les braves gens seront toujours sacrifiés aux habiles et que

le plus sûr moyen d'attirer l'attention est encore de tirer un coup de pistolet. Il en fut toujours ainsi depuis cet arriviste qui, pour se faire une réclame auprès de ses contemporains, brûla, dit-on, le temple d'Éphèse.

D'ailleurs, l'agréable profil de Mme Merelli sur la couverture d'un livre console de la déception causée par le volume. Et tout de même cette élève de Max Muller, éprise du bouddhisme autant que pouvait l'être un Barthélemy Saint-Hilaire, n'a rien dans sa personne et dans ses ambitions artistiques de ce qu'avait, par exemple, le scandaleux M. de Chirac, le créateur du « Théâtre Réaliste », dont la mort, à Nemours, en plein théâtre, a vraiment quelque chose de fatidique.

Cet inventeur de pièces obscènes, jouant je ne sais quelle horreur intitulée *la Morgue* et mourant sur les planches en simulant un accès de delirium tremens, l'agonie réelle se substituant à l'agonie factice, le hoquet final arrivant là comme un tragique « jeu de scène », cela est si dramatique en vérité qu'au théâtre on crierait à l'invraisemblance, et que je me demande si les nouvellistes ont dit vrai. Ils se trompent et nous trompent quelquefois, les nouvellistes.

C'était, ce M. de Chirac, un maniaque de pornographie, scientifiquement un malade. Et de son répertoire scandaleux il avait la prétention de faire un apostolat. J'ai là de ce déséquilibré une invitation à la représentation d'une tragédie qu'il intitulait *la Vestale*. Directeur de théâtre, il l'adressait tout naturellement à celui qu'il appelait « mon cher collègue »... Une indication

du programme mérite d'être conservée pour l'histoire des aberrations au théâtre.

« Au deuxième acte, disait le prospectus, un soldat romain viole, en scène, une jeune vestale. »

Et M. de Chirac ajoutait :

— Je serai ce Romain !

Il ne fut pas ce Romain. La représentation n'eut point lieu. La police ferma le prétendu théâtre. Et l'auteur-acteur continua à errer dans les banlieues et les départements, promenant partout des affiches aux « boniments » incroyables, sorte de Ragotin de la pornographie, jusqu'au jour où la mort arrêta en chemin le pauvre diable dont les inventions relevaient beaucoup moins de la critique littéraire que de la médecine mentale.

Ah ! l'admirable livre de Trélat sur les frontières de la folie ! M. le professeur J. Grasset nous parlait excellemment, l'autre jour, de ces détraqués, neurasthéniques, persécutés, demi-fous et non responsables, qui pullulent dans la société actuelle, comme dans les bas-fonds où Gorki étudie ses névrosés. Les demi-fous comme les demi-talents sont la plaie de tous les arts. Il en est qui ne sont que désagréables, et leur importunité n'est alors qu'un demi-mal. Il en est d'autres, au contraire, dont l'action est funeste.

M. de Chirac fut un demi-fou qui ne fit point le mal à demi. Et d'abord à lui-même. Il est mort de sa demi-folie.

Je sais bien qu'on aurait pu adresser le reproche de sadisme dramatique, très mérité par le fondateur du pseudo-Théâtre Réaliste, à tel théâtre artistique dont

le bon Étienne Carjat fut, je crois bien, un des dessinateurs, et qui s'appelait le « Théâtre de la rue de la Santé ». Mais cette sorte de théâtre de marionnettes, d'où naquirent peut-être les puppazzi de Lemercier de Neuville, aïeux des maquettes animées de M. Georges Bertrand, ce « Théâtre de la rue de la Santé », dont Poulet-Malassis publia sous le manteau le répertoire, était un théâtre de poètes, discret et secret, où ne pénétraient que les familiers, les rimeurs faisant l'école buissonnière.

La farce, même débridée, n'est point l'ordure. Amédée Rolland, Jean du Boys, Albert Glatigny donnaient à ce « Théâtre de la rue de la Santé » des œuvres folles qui ressemblaient à des atellanes en pleine liberté. Le *Scapin homme conciliant*, de Glatigny, fut en son genre un chef-d'œuvre, et le pauvre du Boys (un poète trop oublié) montrait cent fois plus de talent dans ses drôleries du « Théâtre Érotique » que lorsqu'il aborda, de blanc cravaté, la scène de la Comédie-Française.

Tout ce monde disparu, Charles Bataille, Monselet, Rolland, trouvait un asile dans *le Boulevard*, de Carjat, un artistique petit journal dont chaque numéro contenait la caricature d'un contemporain au crayon lithographique, une « charge » signée du directeur. Carjat continuait Nadar. Il était populaire, aimable, tutoyant tout Paris, tutoyé de toutes les gloires. Ses réceptions, rue Pigalle ou rue Notre-Dame-de-Lorette, dans quelque jardinet continuant son atelier de photographie, étaient courues comme peut l'être un five o'clock du *Figaro*. Être invité chez Carjat constituait une de

ces bonnes fortunes pour lesquelles on fait des bassesses.

C'est qu'en vérité on entendait là, sous les arbres illuminés de lanternes chinoises, les premiers comédiens, les plus illustres chanteurs de Paris. Coquelin aîné, à peine échappé du Conservatoire, y venait dire le monologue du *Mariage de Figaro* entre une chanson de Pierre Dupont dite par Darcier, et le *Noël* d'Adam, chanté par le ténor Renard. Rouvière, aussi maigre que Renard, récitait là *Hamlet* en plein air ; et debout devant un tonneau de bière, pareil à Gambrinus lui-même, Courbet, le vaste Courbet, émettait quelque théorie stupéfiante, blaguait Cabanel ou répétait quelque refrain de son pays avec son accent franc-comtois.

Jeune, ardent, l'œil malade, la voix chaude, entraînante, Gambetta — le Gambetta de la veille du procès Baudin — racontait d'un ton indigné la séance de la Chambre, les paroles de Rouher, et mimait la réplique de Jules Favre « rivant son clou au vice-empereur ».

Il y eut un « salon Carjat », si je puis dire, qui fut un salon en plein air, bon enfant et familier, dont quelques bocks de bière faisaient tous les frais et dont l'attrait principal était l'esprit dépensé là et la poignée de main tendue. Le salon d'un temps de camaraderie sans pose et qui étonnerait, je pense, les mélancolies d'aujourd'hui. Non pas qu'on ne s'y égratignât point légèrement. Banville dans un coin souriait et son sourire avait des malices. Monselet regardait et son œil apercevait les ridicules derrière ses lunettes. Delvau et Alphonse Duchesne préparaient là leurs *Lettres de*

Junius. Et Vallès, le timbre terrible, disait en riant : « Soyons navrants ! »

Mais Carjat passait ; on le saluait du refrain d'atelier :

Tiens, voilà Carjat !
Oui, voilà Carjat !

sur l'air de *Voilà mon cœur.*

Souffrant, je n'ai pu conduire à son dernier asile le camarade d'autrefois, poète à ses heures, artiste toujours, serviable et bon, et c'est de loin que je lui envoie un souvenir, pendant que par la pensée j'entrevois du fond de ma chambre ces autres tombes, les longues fosses sinistres de Courrières que contemplent, hébétés, sous la neige épaisse, les veuves et les orphelins...

VIII

L' « âge de la médaille ». — Un mot du professeur Ballet. — Médailles et bustes. — La fête de M. Mézières. — Un souvenir d'Auguste Barbier. — La médaille de Sully Prudhomme. — A Aulnay. — Chez J.-C. Chaplain. — Un atelier. — Les vingt-cinq ans d'un médailleur. — Le médaillon d'Aimée Desclée. — Visites d'amis. — A qui Chaplain demande des devises. — Un peintre latiniste : M. F. Humbert. — La médaille et le jeton de la Comédie-Française. — L'âge de la médaille pour Chaplain.

23 Mars.

Le professeur Gilbert Ballet eut, un soir, en portant un toast à son ami le Dr Vallon, échappé au couteau d'un fou, une définition charmante de ce qu'on pourrait regarder comme l'âge critique des gens célèbres. Il diagnostiqua et décrivit les symptômes de l'« âge de la médaille », qui est un peu celui de l'artériosclérose. L'âge ingrat, dirait Pailleron, si ce n'était l'âge triomphal.

L' « âge de la médaille » correspond à ce moment de la vie d'un homme illustre où les hommages des contemporains se confondent avec les admirations un peu impatientes des nouveaux venus. Il y a de l'affection faite d'estime et de reconnaissance chez les premiers, il y a de la vénération légèrement narquoise chez les seconds. Les jeunes ont la sensation que l'homme arrivé à l'âge de la médaille frise le moment où il

pourra poser sa candidature à la statue, c'est-à-dire où il se décidera (c'était le mot de Victor Hugo) à « désencombrer son siècle ». C'est presque la vieillesse, l'âge de la médaille, et les admirateurs des vieux murmurent tout bas, en les médaillant : « Place aux jeunes ! »

La médaille, c'est un acompte sur la postérité. C'est une quasi-certitude de la survivance. Un profil de Chaplain ou de Roty est un passeport, bronze ou argent, pour l'avenir. Et j'aime cette façon de fixer, à un âge où le savant, l'écrivain ou le peintre est militant encore, les traits de celui que ses amis veulent honorer. Tout le monde ne saurait prétendre à un monument sur la place publique. Mais on peut, sans être trop ambitieux, rêver un coin discret dans un médaillier intime. C'est de la gloire de pénombre qui n'offusque personne et n'encombre pas les cités.

Puis il y a aussi le buste qui est une façon de glorification amicale, un hommage plus discret que la statue, et qui change le foyer en Panthéon familier. Les Journalistes parisiens ont eu, dimanche, la pensée délicate et charmante d'offrir à leur président, leur président depuis un quart de siècle, son buste en marbre, et j'ai eu le chagrin de ne pouvoir dire en ce banquet à notre ami Alfred Mézières toute ma reconnaissante affection. Le diable soit de la grippe qui supprime les sorties du soir !

Mais quoi ! M. Mézières a été fêté comme il convenait et les discours en prose et les saluts en vers ont fort joliment accompagné la remise de ce buste au plus galant et charmant homme que je connaisse. On a

célébré son dévouement à une association dont il a fait sa famille, on a dit son talent, son obligeance et sa bonté. J'aurais voulu rappeler combien ce « sénateur de la frontière » était aimé et populaire en son pays. Je l'ai vu, lors de l'anniversaire de Gravelotte, entouré, à Mars-la-Tour, d'une sorte de vénération cordiale, patriarche toujours jeune, passant en souriant parmi ces populations lorraines qui le saluaient avec un respect amical.

Je le quittai au moment d'aller à Metz où, près de la rue du Pont-des-Morts, j'ai passé devant sa maison natale. Comme il a évoqué, avec le charme des pénétrants souvenirs, ces premières années, le calme heureux de cette vie d'autrefois au pays messin ! *Au temps passé !* écrit-il sur la couverture de son dernier livre. Il pourrait écrire — et il écrira — un autre volume, intitulé *Au temps présent !*, et qui ne sera pas moins riche, s'il ose tout dire, en dévouement et en bonnes actions. Car je suis un peu de l'avis du grand poète dont je parlais tout à l'heure. « C'est à sa bonté que je mesure un homme, répétait Hugo. Il est très glorieux d'être grand, il est peut-être meilleur d'être bon. » Lorsqu'il y a une injustice à réparer, une démarche utile à faire, un secours à donner, le président des Journalistes parisiens est toujours là. M. Eugène Pitou a eu raison de dire que cette association était pour M. Mézières une famille.

Mais, académicien et sénateur, Alfred Mézières ne se borne pas à rendre service à ses confrères. Il cherche les occasions d'obliger ceux-là mêmes qui ne sont pas « de la paroisse ». Il y aura bientôt un an, la *Revue*

bleue, qui avait formé le projet très généreux de célébrer le centenaire d'Auguste Barbier, rappelait qu'Alfred Mézières avait donné — ou fait donner, ce qui revient au même — au poète alors un peu délaissé des *Iambes* sa dernière joie, la réparation de trop longues années d'oubli.

C'était M. Mézières, disait-on, qui avait demandé pour Auguste Barbier le bout de ruban rouge dont on décore parfois un peu au hasard des boutonnières de qualités diverses.

Je voulus savoir de notre ami lui-même les détails de l'aventure, car je tiens avant toute chose, quand je raconte, à l'exactitude dans les faits. Mes volumes ont la prétention d'être de l'histoire, de la petite histoire si l'on veut.

M. Alfred Mézières avait bien été mêlé à cette histoire de la « réparation d'honneur » faite à un poète admirable. Mais les détails donnés n'étaient pas absolument exacts.

Et de celui que ses confrères reconnaissants fêtaient, l'autre soir, en lui offrant son buste, je reçus cette lettre qui le montre tout naturellement dans l'exercice de ses fonctions d'ambassadeur de la bonté :

Nancy, 4 mai 1905.

Cher ami,

Dans ma province, je ne lis pas la *Revue bleue* et je ne sais pas ce qu'elle a dit. Mais puisque vous voulez bien conter l'aventure, la voici :

M. Bardoux, apprenant qu'Auguste Barbier n'était même pas chevalier de la Légion d'honneur, voulut réparer cette iniquité en le nommant lui-même sans l'avoir consulté. Le *Journal officiel* venait de parler lorsque je vis arriver chez moi le nouveau chevalier tout ému. Il se trouvait trop vieux ; il lui semblait un peu ridicule de recevoir à son âge une récompense de jeune poète. Son premier

mouvement avait été d'écrire une lettre de refus. Il ne l'avait pas encore fait, mais il se proposait de l'écrire.

Je compris tout de suite combien ce refus public serait désobligeant pour M. Bardoux, qui avait pu se tromper, mais dont la bonne intention n'était pas douteuse. Je suppliai donc Auguste Barbier de ne donner aucune suite à ce projet et je lui fis promettre de ne rien faire avant de m'avoir revu.

Je connaissais l'extrême timidité de l'homme qui n'avait plus rien de l'audace des *Iambes* et je pensai qu'une visite personnelle du ministre de l'Instruction publique faite chez lui couperait court à toute pensée de refus. J'allai donc immédiatement chercher l'excellent M. Bardoux et je le conduisis chez Auguste Barbier, qui demeurait alors rue Jacob.

Cette démarche toucha profondément le noble poète. M. Bardoux sut y mettre la bonne grâce que vous lui connaissiez. Tous deux s'embrassèrent et l'incident fut clos.

Le voilà, cher ami, dans sa simplicité nue. Vous y ajouterez votre... Et tout sera pour le mieux.

Bien affectueusement à vous,

A. Mézières.

Non, je n'y ajouterai rien. Et dans ce petit fait, qui n'est pas un drame, je vois pourtant toute la bonne grâce que M. Mézières trouvait avec raison chez ce tendre et charmant et profond Agénor Bardoux. On juge un homme sur le moindre geste. Ce sont précisément les « menus faits » qui, pour Stendhal, sont les documents décisifs.

J'ajoute que ce numéro du *Journal officiel* dont la lecture irrita, un moment, l'auteur des *Iambes*, m'apporta cette joie de voir mon nom imprimé au-dessous de celui d'Auguste Barbier, et sur la même colonne, après celui d'un poète inspiré, ami et admiration de ma jeunesse, Sully Prudhomme.

Mais Alfred Mézières n'eut pas à intervenir pour que M. Bardoux me donnât l'accolade.

Et voilà aussi l'exquis Sully Prudhomme parvenu à l'« âge de la médaille ». Il y aura tout à l'heure vingt-

cinq ans qu'il succédait à l'Académie française à M. Duvergier de Hauranne. Il ne s'est point, depuis 1881, reposé sur son fauteuil. Il a ajouté aux œuvres charmantes les œuvres nobles et hautes. Il a, en attirant sur son front le rayonnement, l'admiration étrangère, donné à son pays la gloire de voir venir à lui le prix Nobel. Il est resté poète — un grand poète — et il est devenu philosophe.

Cette philosophie résignée, il l'a mise en pratique dans la façon doucement héroïque dont il supporte les maux que l'ironique nature se plaît si souvent à nous infliger. A Aulnay, dans sa maison des champs, devant ses livres, face à face avec son œuvre, avec la pensive image de Pascal devant les yeux, il se console de la solitude par le labeur et aussi par le concert de sympathie, d'admiration et d'estime qui va à lui. Il trouve le temps de lire les vers d'autrui, de feuilleter ces manuscrits que les nouveaux, avec angoisse, adressent aux maîtres en mendiant un regard, un conseil, un appui.

Son beau visage apaisé, malgré la souffrance, est comme celui d'un Heine qui, au lieu du sarcasme, aurait une sérénité et une douceur. Et ses amis ont voulu fixer ses traits dans une de ces médailles qui marquent l'apothéose d'une renommée. Des poètes se sont réunis chez un poète, François Coppée, et ont songé — à propos du quart de siècle académique — à célébrer l'existence tout entière du poète de la pensée.

Ici-bas tous les lilas meurent,

mais non les lilas de la jeunesse et les fleurs du souvenir.

Nous apporterons à Sully Prudhomme, dans sa

retraite laborieuse, l'hommage de nos admirations de la vingtième année fortifiées de cette autre admiration des générations nouvelles, qui sont comme une vivante postérité.

C'est à Jules Chaplain que l'on a demandé la médaille de Sully Prudhomme, et Chaplain, pour graver le profil du poète, devra quitter son atelier de l'Institut et faire le voyage d'Aulnay-sous-Bois, car l'auteur de *la Justice* ne se déplace plus guère. En vérité, Chaplain lui-même, le maître médailleur, arrive précisément à l'âge de la médaille, décrit par le Dr Ballet. Il y aura vingt-cinq ans le 9 avril qu'il était élu membre de l'Institut, la même année que Sully Prudhomme, son futur modèle. Il succédait à Gatteaux et prenait place victorieusement, encore jeune, dans cette section de gravure dont il est maintenant le doyen, — un doyen vigoureux et plein d'ardeur.

La vie a fait que j'ai passé, en ces derniers mois, dans l'atelier de Chaplain, des heures qui étaient pour moi des heures de repos, — loin de la lutte quotidienne, — pour lui des heures de travail acharné. J'ai pu voir là ce qu'était ce maître impeccable dans son art et dans sa conscience. Quelquefois, le dimanche, lorsque les portes des cours de l'Institut étant fermées et tous ces grands bâtiments solennels et gris comme enveloppés de silence, je me croyais transporté loin, bien loin de Paris, dans quelque coin de ville morte. Bruges, la Bruges de Rodenbach. Et de vagues sons de cloches, venus je ne sais d'où, ajoutaient à l'impression de paix et d'éloignement. Un dimanche en province, à l'heure des vêpres.

L'atelier lui-même, avec ses bustes et ses esquisses, est la cellule d'un solitaire voué à son œuvre. Les dessins d'art, les moulages de statues célèbres, les études ou les médailles aux profils des Médicis, rapportées d'Italie, remplacent les aménagements « modern style » des artistes de haute vie. Ce fut l'atelier de M. Ingres, et là, sous ce plafond bas, naquit ce chef-d'œuvre de pureté et de vie, *la Source*.

Les murailles n'ont pas encadré dans son labeur de chaque jour artiste plus convaincu et plus sévère. Toujours à la tâche, acharné à cet idéal : le mieux, Chaplain poursuit avec une âpreté vaillante le caractère d'une physionomie, l'expression d'un visage. Les chefs-d'œuvre passés sont là, le médaillon de Charles Garnier, celui de Hugo, la médaille de Got où, au revers, dans une scène du *Médecin malgré lui*, revit, avec son architecture disparue, la scène, une partie de la scène de la Comédie-Française.

J'avise sur les murs un fin profil de femme, les cheveux au chignon tombant enveloppés d'un filet, un pendant d'oreille descendant sur la joue, les narines largement ouvertes, la lèvre mélancolique et sensuelle à la fois.

— Qu'est cela?

— C'est Aimée Desclée.

Desclée toute jeune, alors qu'elle faisait partie de la compagnie Meynadier et jouait le répertoire de Dumas fils en Italie, au hasard des routes. Desclée avant la gloire, mais non pas avant le talent. Desclée qui était déjà Diane de Lys et qui allait bientôt être Froufrou.

— C'est mon premier médaillon, dit M. Chaplain en regardant le médaillon de plâtre. Je l'ai fait à Florence, pendant mes années de villa Médicis et de Rome. Desclée me parlait de son désir de visiter les musées, de voir les Uffizzi. Mais, au fond, rien ne l'intéressait que ses rôles. Ses Uffizzi, c'étaient les coulisses du théâtre où elle jouait.

Lui-même, M. Chaplain, il l'adore, ce théâtre qui lui faisait en sa jeunesse passer de longues heures à la « queue » devant la Comédie-Française pour aller voir Samson, Régnier, les Brohan.

Le temps de jeunesse ! L'enfant de Mortagne, devenu élève des Beaux-Arts, travaillait chez Jouffroy à la sculpture, chez Oudiné à la gravure. C'était l'heure où le futur statuaire du buste de Joseph Bertrand — une œuvre hors de pair — et le futur médailleur de tant de profils illustres gravait des têtes de renards ou de loups pour les boutons de vêtements de chasse de la maison Geiger.

Ces têtes d'animaux — cerfs, louveteaux, sangliers — que connaissent bien les porteurs de livrées cynégétiques, elles étaient l'œuvre du futur prix de Rome. Chaplain faisait des boutons de vestes de chasse, comme Daubigny ou Charles Jacque, avant leurs paysages, des *bois* quelconques pour les livres illustrés.

Un jour, à Chantilly, le maître artiste dit au duc d'Aumale, son confrère à l'Institut :

— Vous n'avez pas remarqué les boutons que portent vos piqueurs ?

— Si fait.

— Eh bien, ils sont de moi.

Volontiers le duc, ferré sur la glyptique comme sur toutes choses, eût mis les boutons sous vitrine. Des Chaplain avant le prix de Rome !

Il y a loin de ces boutons de chasse aux œuvres admirables du médailleur. Robuste et râblé, M. Chaplain, qui ressemble étrangement à Paul Meurice, a gardé la même faculté de travail qu'autrefois. Il n'est heureux que devant sa terre ou son plâtre. Attaché au profil qu'il entend faire vivre d'une vie définitive, il est là, devant la lumière descendant de la verrière, comme rivé à son œuvre par son outil.

M. Roger Marx — en son étude sur les *Médailleurs français* : Roty, Degeorge, Vernon, Daniel Dupuis — a constaté avec « quelle ténacité victorieuse M. Chaplain s'acharna à la poursuite du caractère, de l'absolue vérité »... Ses effigies, Bonnat, Gréard, Jules Simon, Gambetta, sont des études d'âmes.

Et le soir descend; l'ombre envahit l'atelier, les bustes — celui de Mme Bartet, — le portrait superbe de Chaplain par Benjamin Constant. Le graveur travaille encore. Rien ne l'interrompt, rien ne le fatigue. Parfois une visite amie. Ce sont des voisins : Frémiet, dont l'atelier est proche et qui vient, le collet de son mac-farlane relevé, causer comme il cause, conter quelque histoire à l'Edgar Poe, du temps qu'il faisait des études de cadavres; Henry Roujon, gai, souriant, spirituel, venant prendre des nouvelles ; un camarade d'autrefois, qui est le peintre Gaston Mélingue, le fils du grand comédien, descendant de Belleville, demandant conseil à Chaplain pour envoyer au musée de Caen — pays de Mélingue — des statues de *l'His-*

ɜrion ou de *Molière*, afin que la ville de Caen conserve les œuvres de son enfant...

Il donne en prodigue, M. Gaston Mélingue, et tout naturellement il dit :

— C'est pour « lui ». C'est « lui » qui a gagné tout cela. Il est naturel que cela serve à sa gloire !

Chaplain va ouvrir à ces visiteurs, écoute, mais se rassied et continue son œuvre comme s'il n'y avait au monde que ce médaillon de terre qui est là sur le petit chevalet. Cet homme est le labeur incarné. Le labeur et, je répète le mot, la conscience.

Je regarde la médaille achevée :

— C'est admirable !

— Ne dites donc pas ça ! Non, non, ça n'y est pas encore !

A l'en croire, « ça » n'y serait jamais. Et les médailles dernières sont là pour prouver le contraire — celles qui ne sont pas sorties encore de son atelier : M. Laguionie, le Dr Pozzi, au profil superbe de sphénopogône (la barbe en pointe ; M. Clermont-Ganneau vous dira l'origine du mot), M. Raymond Poincaré, tête énergique et fine, volontaire et spirituelle.

— Avez-vous une inscription latine à me donner pour le revers?

Il représente deux figures : la Jurisprudence et la Loi.

Et je promets de rapporter quelque devise en me rappelant le latin d'autrefois. Mais quand je reviens j'ai été devancé.

Le peintre Ferdinand Humbert, mon camarade de Bonaparte, a gardé la passion du latin. Il fait des vers

latins, malgré la mort des dactyles et des spondées prononcée par Jules Simon, et M. Poincaré apprendra que ce maître peintre de portraits a caractérisé le talent, le rôle du législateur et du juriste :

Legiferæ innixa jurisprudentia.
Decus utrique suum.

Et J.-C. Chaplain est enchanté, et F. Humbert est aussi fier de son latin que d'une journée de son pinceau.

M. Chaplain fut, un jour, lorsqu'il voulut bien donner à la Comédie-Française la médaille commémorative de la réouverture, un peu surpris lorsque je lui dis :

— Vous voulez du latin? Prenez celui de Molière. La Comédie renaît de ses cendres. Que souhaitons-nous? Qu'elle vive ! Eh bien, le patron nous le dit, nous le crie : « Vivat, vivat, cent fois vivat ! » Prenez le chœur de la cérémonie à la fin du *Malade imaginaire.*

F. Humbert dut trouver que ce latin macaronique ne valait pas celui de Virgile. Il avait raison. Mais c'était le latin moliéresque, et le gai « vivat » poussé par Molière lui-même valait mieux que toute autre inscription en pareille circonstance.

Déjà — il y a trente-sept ans — Chaplain avait gravé pour la Comédie-Française un jeton, le jeton d'argent que l'on donne ou que l'on donnait aux membres du comité pour chaque séance du conseil d'administration. Jetons devenus rares, jetons abolis maintenant. A l'avers, un buste de Molière ; au revers, une ruche entourée d'abeilles et posée sur un livre ;

de chaque côté, une branche de laurier. Et pour devise trois mots éloquents, qui sont ou devraient être le programme de toute association : *Simul et singulis.*

Ainsi M. Chaplain a comme la coquetterie d'être le médailleur de la Comédie-Française. Il a fait la médaille de Mme Weber, superbe comme un profil syracusain. Il a fait la médaille de Mme Bartet. De toutes ses médailles féminines, c'est bien celle qui lui a coûté le plus de peine. Mobile, insaisissable presque dans sa finesse, la physionomie de l'exquise femme est de celles qui déroutent le peintre ou le graveur. Comment fixer le « je ne sais quoi »?

Du médaillon d'Aimée Desclée à celui de Mme Bartet, il y a toute une existence de gloire. Et pourquoi, comme les peintres ont à la galerie des Uffizzi, à Florence, une sorte de musée spécial où figurent les maîtres peints par eux-mêmes, n'y aurait-il pas, dans un musée de la glyptique, une collection de médailles représentant les médailleurs gravés par eux-mêmes?

Et après le profil pensif de notre cher Sully Prudhomme, J.-C. Chaplain exécuterait tout naturellement le profil énergique et en quelque sorte militaire de Chaplain lui-même. Vingt-cinq ans d'Institut et toute une vie de labeur glorieux ! Il est venu pour vous aussi, mon cher médailleur, l'âge décisif, l'âge envié, l'âge mélancolique et glorieux, l'âge de la médaille !

IX

Un visiteur italien. — M. G. Ferrero. — L'histoire romaine à Paris. — Antoine et Cléopâtre. — Les salons parisiens et la littérature italienne. — MM. Fogazzaro et d'Annunzio. — Un livre d'Angelo de Gubernatis. — Les *Memorie di Linda Murri.* — Mme Lafarge et la comtesse Bonmartini. — Une pièce nouvelle. — *Paraître !* — Les répétitions générales. — Du luxe et d'une maladie moderne aux origines très anciennes. — Le baron de Fœneste et Agrippa d'Aubigné. — *Disparaître !*

30 Mars.

Pour le moment, l'Histoire triomphe avec M. Guglielmo Ferrero dans les salons parisiens, comme le roman et la poésie triomphèrent il y a quelques années avec M. Fogazzaro et M. Gabriele d'Annunzio. On se dispute l'écrivain italien qui analysa l'âme de Néron et définit le rôle d'Agrippine dans une conférence applaudie et qui nous donnait hier dans la *Revue de Paris* une version très inattendue de la bataille d'Actium.

Et l'on discute la fuite d'Antoine et de Cléopâtre comme on parlait il y a quelques mois de la fugue de cet employé du Comptoir d'escompte voguant vers la Plata avec une personne dont le nom est rapidement devenu populaire. On refait le procès de la reine d'Égypte comme s'il s'agissait encore de celui de Mme Humbert. On prend parti pour ou contre Cléo-

pâtre. *Quo vadis?* avait mis Pétrone à la mode. « Oh! ce Pétrone! » M. Ferrero a remis Cléopâtre à l'ordre du jour.

— Vous savez qu'elle ne voulait pas fuir! Elle voulait simplement transporter les soldats d'Antoine en Égypte.

— Et Antoine? Il me semble avoir eu la tentation de jouer au Bonaparte avant la lettre, avant le temps. Ah! le beau rêve! Roi d'Orient!

— Et amoureux!

— Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'elle n'était pas très jolie, Cléopâtre... J'ai chez moi le moulage d'une médaille...

— Oh! pas jolie?... Vous n'avez donc pas lu Shakespeare?

— J'ai lu Ferrero.

Il est aussi bien porté présentement de discuter les héros de l'histoire romaine que les acteurs de la pièce nouvelle. On parle autant d'Octave que de M. Guitry, et la question de savoir si M. Antoine ira à l'Odéon est remplacée par ce problème : savoir si Antoine voulait et devait aller en Égypte.

M. Gaston Boissier, l'historien de Cicéron et de Catilina, doit être content. La Rome antique, cette Rome qu'il a si souvent évoquée et fait revivre, intéresse autant le Paris moderne que la vie parisienne elle-même. Et c'est la venue de M. Guglielmo Ferrero qui en est un peu la cause.

« Pour rencontrer M. Ferrero » entre deux tasses de thé est une des formules de la semaine. Mme G. Beer a tenu à fêter son compatriote, et M. Gregh, en buvant l'autre jour à l'Histoire, représentée par l'écrivain

italien, portait en même temps un toast à la Poésie.

M. Ferrero est en effet un évocateur en même temps qu'un philosophe. Il ne se contente pas des idées reçues ; il cherche aux actions des hommes des causes ignorées et nouvelles. Il entre dans l'histoire comme dans un cabinet d'anthropologie. Il n'accepte de ce qu'on lui enseigna que ce qu'il contrôle. Et en contrôlant, il découvre. Il bouleverse le passé comme il entrevoit l'avenir.

C'est un de ces esprits que ne satisfont ni le « déjà vu » ni le « déjà entendu ». Il s'aperçoit, en étudiant après l'Europe moderne l'antiquité, que Lucullus égale César, et il le dit, au grand étonnement des gens qui vivent sur les idées toutes faites.

— Eh ! quoi, le jouisseur, l'homme aux repas fameux, était doué d'un cerveau aussi puissant que celui du conquérant des Gaules ?

— Oui, monsieur Pécuchet. Cela surprend, mais c'est ainsi. Il faut pourtant bien s'habituer à rencontrer quelque nouveauté dans le monde, fût-ce au fond du passé.

C'est en comparant et serrant de plus près les textes qu'on y trouve de l'inattendu. On dérange peut-être les idées reçues, mais comme ces gens qui dérangent les meubles d'un appartement et découvrent derrière quelque chose, parfois un objet précieux qui y était caché.

Je crois bien que c'est dans le laboratoire de son beau-père que M. Ferrero a appris l'art de deviner les âmes. L'illustre professeur Lombroso étudie les crânes, et par la structure des corps, les signes ou les stigmates

du visage humain, va jusqu'à pénétrer le secret non pas seulement d'un tempérament, mais d'une pensée. Il lit à livre ouvert sur la face de l'homme de génie ou du criminel. Ce petit vieillard ardent et resté jeune, d'une érudition écrasante, sans cesse en ébullition, me rappela étrangement notre Michelet lorsque j'eus l'honneur de le voir pour la première fois dans ce logis de la via Legnano, à Turin, où il vivait patriarcalement, entouré d'une famille de collaborateurs exquis : sa femme, ses filles.

Cesare Lombroso, dont on va célébrer le cinquantenaire de professorat, a la candeur admirable du génie abordable et charmant et la flamme, la passion, la foi du prophète. Lorsqu'il alla visiter Tolstoï au fond des terres russes, le colosse qu'est l'auteur de *Résurrection* prit Lombroso d'une main, souleva le petit corps et le porta jusqu'à ses lèvres, puis le reposa et dit :

— Causons !

Mais le petit homme est intellectuellement de la taille du géant, et du choc de ces cerveaux combien durent jaillir d'étincelles !

Une de ces étincelles a allumé la flamme qui anime l'œuvre de M. Ferrero.

C'est étonnant ce que peut, pour le rapprochement entre les peuples, l'influence d'un homme, d'un écrivain. Le mot d'Anacharsis Clootz a été trop souvent répété : « France, guéris-toi des individus ! » Le conseil peut être prudent, mais il promet déjà une sorte de prime à l'ingratitude, comme si l'ingratitude avait besoin d'être encouragée !

L'individu, c'est-à-dire l'individualité, incarne au contraire une nation. Toute nation a besoin d'hommes. Elle ressemble à Diogène qui va devant soi, une lanterne à la main. Et certains hommes ont le don de réunir les nations entre elles, de pacifier, de rapprocher. Lorsqu'un jeune député poète, M. Baccelli, quitte le Parlement italien pour venir faire entendre à Paris des paroles éloquentes, il rend autant de services à la paix du monde que les diplomates réunis à Algésiras. M. Angelo de Gubernatis, qui publie présentement un dictionnaire des écrivains de race latine, — qui l'édite à Rome et le publie en français, — M. de Gubernatis, poète et érudit, travaille à faire connaître et à faire s'entr'aimer les peuples que des origines communes doivent tout naturellement rapprocher et que des intérêts très passagers avaient désunis.

Il vient précisément de m'envoyer un livre de vers, paru ces jours-ci à Rome, sous ce titre : *Liriche* — tout un demi-siècle de poésie, avec cette dédicace manuscrite : *Petits souffles d'une vie agitée.*

Petits souffles? Le mot est trop modeste. Il y a là des soupirs et des plaintes, des sanglots qui eussent attiré l'attention de l'auteur des *Nuits*. Et le dramaturge de *Pier delle Vigne*, l'orientaliste qui fut initié aux mystères des temples hindous, trouve encore, après tant d'épreuves, des rimes attendries pour dire adieu à ses vieux livres — ces livres dont il se sépaлa un jour, ses pauvres livres qui partirent dans soixante-quatre paniers, de Rome en Toscane, achetés par le roi d'Italie pour la Bibliothèque nationale centrale de Florence : *Ai miei vecchi libri...*

« Partez, ô mes fidèles premiers amis que le destin soustrait à mes veilles ! »

M. de Gubernatis devait précisément revenir à Paris nous parler de Dante, en parler dans notre langue, et nous eussions été heureux de l'applaudir, lui qui aime la France et voulut que la statue de Victor Hugo fît, à Rome, pendant à celle de Gœthe. Pendant ou contrepoids ? L'un et l'autre.

Je me rappelle notre émotion lorsque M. Fogazzaro vint, dans une conférence au petit théâtre des Mathurins, nous rappeler les souvenirs de 1859, un moment évoqués par M. Edmundo de Amicis dans ses volumes de voyages. M. Fogazzaro fut, lui aussi, comme M. Ferrero, un des « lions » de Paris durant son dernier séjour.

Je ne sais s'il porta ombrage à M. d'Annunzio. Je ne crois pas. Mais on m'a conté qu'en une réception donnée à Paris en l'honneur de l'auteur de *l'Intrus* et de *l'Enfant de volupté*, comme on demandait à M. d'Annunzio :

— Que pensez-vous de Fogazzaro ?

Il répondit tout simplement :

— Il est de Vicence !

(Ou de Vérone.)

M. Ferrero n'a pas de ces traits. Il cherche moins l'esprit que la vérité. Il se passionne moins pour soi-même que pour les autres. Je dirais volontiers qu'il y a de l'apostolat dans son cas. Toujours l'étincelle de Cesare, mais de Cesare Lombroso.

Il faut l'entendre défendre, avec une vaillance entraînante, cette comtesse Bonmartini qui vient

d'écrire et de jeter à travers le monde, du fond des Carceri-Nuove, des *Mémoires* dont le dernier chapitre est un cri de détresse : *De Profundis clamavi !*

M. Ferrero plaide avec une chaleur vraiment communicative la cause de la fille du vénérable et vénéré docteur Murri. Il croit à son innocence, comme Bac et Lachaud, comme Raspail croyaient à celle de Mme Lafarge. Mais les *Memorie di Linda Murri* sont autrement poignants, autrement émouvants que les *Heures de prison* où Marie Capelle se défend contre ses juges dans un style pastiché d'*Indiana* et de *Lélia*. Les traits mêmes de celle qui fut la comtesse Bonmartini n'ont pas ce je ne sais quoi de douteux qu'un dessin d'Henri Monnier donnait au visage de Mme Lafarge. La condamnée italienne semble, avec ses vingt-cinq ans, une calme jeune femme faite pour le repos et le foyer. Grasse, douce, un peu molle d'aspect. Rien de l'héroïne de drame. Et pourtant en quel mélo jetée et de quelles atrocités environnée ! La cause de cette tragédie de Bologne, qui passionna l'Italie, souleva autour de la malheureuse une tempête de réprobation dont M. Ferrero expliqua un jour la cause dans un article indigné que les éditeurs des *Memorie* eussent bien dû mettre en préface à ce livre de douleur.

— *Perchè scrivo ? Perchè me ostino a ricordare ?* (Pourquoi écrire ? Pourquoi m'obstiner à me souvenir ?) Pour démentir, mon Dieu, démentir ! s'écrie Linda Murri à la première page de ses Mémoires.

Je crois bien que si M. Guglielmo Ferrero eût pris la parole devant les juges de la comtesse accusée, il eût emporté un verdict d'acquittement. Il a fait bénéficier

l'autre jour Agrippine des circonstances atténuantes, et je vous répète que depuis qu'il a expliqué Cléopâtre, Cléopâtre a des partisans. Les Parisiens et les Parisiennes sont toqués de cette Merelli épique. Ah ! si sur quelque carton mondain on pouvait lire ces mots gravés par Stern : « Pour rencontrer Cléopâtre ! »

Mais quoi, c'est déjà quelque chose que d'en parler.

— Alors, à votre avis, Cléopâtre? Elle ne voulait pas combattre, Cléopâtre? Actium est un simple « bluff » ?

— Vous n'aviez donc pas lu l'amiral Jurien de la Gravière?

— Non, mais j'ai entendu Ferrero. Je suis convaincue.

M. Gaston Boissier, bon juge en ces matières, donne aux études de M. Ferrero son approbation magistrale. Ferrero a trouvé du « nouveau » au fond des siècles, dans la poussière, comme M. Boissier lui-même ; et c'est le triomphe lorsqu'en un champ si souvent labouré, piétiné, retourné, on rencontre encore, en glanant, un épi et des grains de blé.

C'est présentement cet épi qui plait à Paris et l'historien est aussi fêté — chose rare — que la tragédienne Ristori autrefois ou que le comédien Novelli hier. Et le comte Tornielli, qui est aussi un ambassadeur d'art, sourit à ces manifestations très différentes des sympathies franco-italiennes.

Il m'a paru assez piquant de constater que la plus vive actualité — après Algésiras sans nul doute — dont les salons s'occupent remonte à la bataille d'Actium. Je sais bien qu'il en est une autre, mais plus qu'à tout autre il m'est interdit d'en parler.

Paraître ! Les répétitions de la pièce nouvelle me prennent toutes mes heures et je me demande comment je puis trouver le temps d'écrire les feuillets que voici et de répondre aux innombrables lettres et aux invraisemblables coups de téléphone que me vaut la comédie de M. Maurice Donnay.

Paraître ! Il faut lutter à propos de *Paraître !* (comme à propos de tout ce qui touche au théâtre) contre les indiscrétions des journaux, contre les impatiences des photographes, contre toutes les curiosités et toutes les avidités. Ces « premières », ces « répétitions générales », ces courses à la primeur deviennent de plus en plus difficiles parce qu'elles sont de plus en plus courues — courues comme des *Derby days.*

Et le seul Parisien qui n'ait point le droit de faire part au public de ses impressions, c'est celui qui, en manière de repos, et, si je puis dire, de récréation, ouvre son encrier entre deux répétitions et cause avec ses lecteurs comme avec des amis. A dire vrai, le métier n'est point facile pour un directeur de théâtre, mi-parti fonctionnaire, et qui peut à son gré tracer le tableau de son temps et la chronique de Paris, pourvu qu'il ne parle en ses écrits ni de l'autorité, ni de la politique, ni de l'Opéra, son voisin, ni des théâtres, ses rivaux, ni des acteurs, ni des auteurs qu'il juge, qui le jugent, et qui plus d'une fois le maudissent, ni des journalistes, ses confrères et ses censeurs, ni de personne qui tienne à quelque chose — et ce ressouvenir du répertoire se glisse, chaque semaine, entre mon papier et moi.

— Si je définissais le « paraître » une des maladies du siècle ?

Tout aussitôt je songe à l'immortel monologue de Figaro, et Beaumarchais m'avertit que je ne suis pas là pour devancer les arrêts de la critique.

— Attendez que *Paraître !* ait paru avant d'en dire un mot !

Ce que je demande aux auteurs d' « avant-premières », ce que l'auteur, en toute justice, exige d'eux, — le silence, — la « Vie à Paris » doit le garder.

On en parlera demain. On vous dira demain quel moraliste attendri se cache sous l'esprit de Maurice Donnay. Jules Lecomte, il y a cinquante ans, raillait le *Luxe* sur cette même scène du Théâtre-Français, le « luxe effréné des femmes », comme disait le vieux Dupin — et demandait aux ménages « plus de linge dans les armoires et moins de soie pour les épaules ». Sardou allait écrire bientôt — avec quelle verve ! — *la Famille Benoîton* et *Maison neuve*. Augier maniait le fer rouge pour « marquer » les lionnes pauvres, les bonnes bourgeoises et les bourgeois qui voulaient se faire aussi gros que les hôtes du Jockey et les cocodettes.

— Ils s'enflent ! disait un de ses personnages.

— Ils imitent la grenouille.

— Quitte à la manger plus tard.

Ce n'est point par le thermocautère que procède le théâtre actuel. C'est par la pitié. Le théâtre d'Hervieu, de Capus, de Donnay est plein de cette pitié humaine qui sera, en dépit des égorgements, la caractéristique, ou tout au moins l'aspiration, le rêve du siècle nouveau.

Paraître ! C'est aussi le vice de ce temps. Mais il ne date pas d'hier. La dartre s'est élargie, voilà tout ; le

virus était dans le sang. « Tout le monde fait plus qu'il ne peut », disait déjà Fénelon à son heure.

Et Pascal, de son côté :

« Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être ; nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons de *paraître.* »

Le d'Artagnan de Dumas et le Cyrano de Bergerac de Rostand ont un aïeul : c'est le baron de Fœneste, d'Agrippa d'Aubigné. Et c'est d'Aubigné qui inventa non le « panache », quoi qu'il en eut, mais le « paraître ». — « L'auteur, dit-il, a commencé ses *Dialogues* par un baron de Gascogne — baron en l'air — qui a pour seigneurie Fœneste, signifiant en grec « paroistre ».

Et l'auteur d'*Amants* ne se doutait point sans doute qu'il avait eu pour précurseur l'auteur des *Tragiques.*

— Peut-être apprendrez-vous que l'estre vaut mieux que le paroistre, dit Enoy, le Sancho lettré du don Quichotte gascon, au baron de Fœneste.

Ce terrible huguenot de d'Aubigné s'amusait ainsi à railler les gens qui font blanc de leur épée et parade de leur pourpoint. Depuis le camp du Drap-d'Or où se ruinèrent tant de gentilshommes, le « paroistre » était cependant inventé !

Nous sommes loin du temps célébré par Lamartine

Où les fruits du jardin, où le miel et le lait...
De leur luxe champêtre enchantaient le convive...

Et nous n'y reviendrons jamais, il faut en prendre notre parti. Le bonheur fuit d'autant plus vite qu'on le

poursuit en automobile. Quant à renoncer à « paraître », la plupart des contemporains préféreraient renoncer à vivre.

Or, assister aux répétitions générales — cette variante du concours hippique et des concours du Conservatoire — est une des formes du « paraître ». Il faut bien avoir sa toilette décrite par Sparklet, prise du bout du crayon comme par un déclic de kodak. Autrefois il suffisait de se montrer aux enterrements et aux grands mariages. On avait son nom imprimé tout vif, et, au bout de quelques années, cette publicité inévitable donnait peu à peu de la gloire. On était du Tout-Paris simplement pour avoir enterré une partie de Paris.

Mais aujourd'hui, oh ! aujourd'hui, cela ne suffit pas. Rien ne suffit à rien, du reste. Il faut être partout, figurer partout, se glisser, s'affirmer, s'étaler partout. La société actuelle est composée de figurants. Toujours les mêmes se retrouvent en toute occasion, avec une régularité parfaite, comme des diplomates à l'hôtel unique d'Algésiras ou des passagers dans la salle à manger d'un steamer. Comment ne deviennent-ils pas neurasthéniques à rencontrer ainsi les mêmes visages et à échanger les mêmes banalités et les mêmes propos ? Il y a des grâces d'état pour les amateurs de spectacles qui, pour spectacle, choisissent surtout leur propre personne et, las de leur éternelle figuration, voudraient bien n'être plus des comparses, jouer un rôle, une « utilité » quelconque, — ces inutiles ! — avoir leur nom sur l'affiche... Paraître !

Il vaut bien la peine de tant se presser ! Tous ne

peuvent paraître — mais qu'ils se consolent, vedettes et figurants, tous disparaîtront !

Agrippa d'Aubigné n'a pas inventé l'autre mot, et il ne redouta jamais la chose, l'inévitable et consolante chose, le « disparoistre ».

X

Du foyer de la Comédie-Française et de la causerie, à propos d'une pièce nouvelle. — Le Foyer du temps de Bouilly, du temps de Félix Pyat,du temps d'Arsène Houssaye et du temps d'Édouard Thierry. — Les causeurs. — L'habit noir et le costume de chauffeur. — M. Mocquard. — Jules Sandeau et George Sand. — Samson. — Le *guignol*. — Sarah-Bernhardt et le théâtre itinérant. — Le Texas. — Sous la tente. — *Horace* en plein vent. — La tragédie de Corneille et la tragédie de Courrières. — A Auteuil. — La légende et l'histoire. — M. Albert Sorel.

6 Avril.

M. Maurice Donnay me demandait, l'autre soir, pendant la représentation de sa pièce nouvelle, pourquoi les entr'actes étaient, à la Comédie-Française, plus longs parfois que dans les autres théâtres.

— C'est qu'à la Comédie-Française il y a le Foyer !

J'aurais pu dire : « Il y a encore le Foyer, les jours de répétition générale et les soirs de première. » Le Foyer où l'on se presse, où l'on s'étouffe, où l'on échange avec les artistes sortant de scène les impressions ou les compliments, le Foyer qui n'est plus, comme autrefois, le salon où l'on cause, mais qui n'en reste pas moins le Foyer, avec ses traditions et ses souvenirs ; le Foyer dont tous les diplomates du monde rêvent d'être les hôtes, un jour, comme tous les étrangers autrefois, au temps de la *Grande Duchesse*, rêvaient de visiter les coulisses des Variétés.

Et c'est le Foyer qui retient les spectateurs, empêche les comédiens et les comédiennes de changer assez rapidement de costume, attire d'autant plus les visiteurs que la pièce a plus de succès et ressemble, si je puis dire, à quelque baromètre théâtral révélant le temps qu'il fait : Tempête, Variable ou Beau fixe.

Dites-moi s'il y a du monde au Foyer, un soir de première, et je vous dirai comment va la pièce. Les soirs du *Monde où l'on s'ennuie* ou de *Francillon*, on s'y écrasait. On n'y eût pu laisser tomber une épingle.

Ce Foyer de la Comédie ! Qui en écrirait l'histoire ou plutôt la chronique ajouterait un chapitre au délicieux *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie*, de Rœderer. La répercussion de tous les événements contemporains se fait immédiate au Foyer. Le soir du coup d'État, comme on y parle de plébiscite, Jules Janin s'y écrie tout haut : « Je sais bien quel verbe je mettrai dans l'urne ; on nous demande un *oui* ou un *non*, trois lettres. J'en mettrai cinq ! » On y annonce, à voix basse, un soir de septembre, la capitulation de Sedan. C'est un médecin abonné du théâtre qui y apporte la nouvelle de la mort de Félix Faure.

Et depuis qu'il y a un Foyer, ce sera toujours là que viendront aboutir les propos de la ville, les *on dit*, les *on prétend*, les *on raconte*. Les reporters y ont remplacé les causeurs, je le reconnais ; mais tout se transforme, et le reportage n'est, après tout, que le teuf-teuf de la causerie.

Au début du siècle passé, il était fort bourgeois et assez simple, sans beaucoup d'œuvres d'art, ce Foyer qui a vu passer Musset, Gautier, George Sand, les

Dumas, et les peintres : Ziem, l'ami d'Arsène Houssaye, Meissonier, l'ami d'Émile Perrin. Le bon Bouilly, J.-N. Bouilly, le tuteur d'Ernest Legouvé, nous a décrit le Foyer de la Comédie tel qu'il était au temps du Consulat, au début de l'Empire.

Et en son style aboli de classique attardé, l'auteur de *Mes Récapitulations* définit le Foyer comme l'endroit « où l'on est apprécié pour ce que l'on vaut, où le grand talent occupe la première place, où la piquante ironie pince tous les ridicules sans les égratigner, où l'anecdote galante est racontée de manière à ranimer la vieillesse, mais sans faire rougir l'adolescence, où se forme en un mot la réunion la plus complète des hautes célébrités dans les lettres, dans les arts, tenant cour plénière d'urbanité, de grâce et de bon ton ».

Voilà qui est, au point de vue intellectuel, plein de promesses. Au point de vue matériel et du décor, Bouilly nous décrit ce Foyer comme un grand salon, parfaitement éclairé, pouvant contenir trente à quarante personnes, dont chacune trouvait un siège commode ; sur chaque côté, un long canapé qu'on réservait ordinairement aux dames « et où chaque soir, de huit heures jusqu'à onze, bien souvent jusqu'à minuit, se formait l'aréopage qui prononçait sur toutes les nouveautés, sur toutes les intrigues de la ville et de la cour ». Puis il montre Mlle Contat — avant sa retraite (mars 1809) — assise sur le canapé placé au fond, en face de la porte d'entrée, et recevant, comme en son boudoir, avec « cette habitude du grand monde et des belles manières qui en faisait la reine du Foyer. Entourée de jeunes comédiennes, elle forme le groupe

de Thalie, tandis que de l'autre côté le groupe de Melpomène se forme près de Mlle Raucourt ».

C'est là le Foyer du temps de Talma — et il restera tel pendant la Restauration, alors que Mlle Mars, bonapartiste, y arborait un bouquet de violettes (le Père la Violette, c'était le surnom de l'empereur), pour ennuyer les gardes du corps, absolument comme les belles Hongroises de Budapest portent maintenant des tulipes à leur corsage pour agacer les Autrichiens.

C'est l'heure où les vieux habitués de l'ancien régime reviennent causer de Sophie Arnould ou de la Clairon et où le plus fidèle des hôtes du Foyer, le marquis de Ximénès, dit à un ami, — devant toutes ces comédiennes, — avec le ton impertinent du dix-huitième siècle :

— Un renseignement, mon cher comte, je te prie? En quelle année (je ne m'en souviens plus) étais-je donc l'amant de ta femme?

L'auteur du *Marquis de la Seiglière* a vu passer, a écouté les derniers de ces marquis-là.

Sous Louis-Philippe, le Foyer reste littéraire ; mais il semble — chose singulière — un peu « bourgeois » à un écrivain qu'on ne soupçonnerait guère de regretter (pour ses seules élégances, il est vrai) l'ancien régime.

Ce marquis de Ximénès, l'ombre de Ximénès, l'écrivain en question l'évoquerait avec joie — et cet amoureux inattendu du temps passé, ce visiteur qui pleure un charmant « autrefois », c'est — qui le croirait ? — Félix Pyat en personne.

Félix Pyat trouve sans doute que le Théâtre-

Français a conservé des siècles défunts « je ne sais quel air de grand seigneur même au milieu des désastres » (les désastres, c'est la misère des comédiens en cette année 1833), et l'auteur d'*Ango* signale bien dans le *Foyer* « encadrés d'or les portraits des Clairon, des Dumesnil, des Lecouvreur, avec leurs têtes poudrées et leurs robes bouffantes ». Mais il ajoute mélancoliquement : « Là où l'on croit trouver encore ces petits marquis pimpants, ces beaux esprits si fins, ces femmes illustres, tout ce monde enfin noble, élégant et artiste, on rencontre trois ou quatre bons sociétaires qui se chauffent tranquillement les jambes, jouant aux dames ou discutant la loi communale ou toute autre loi rapportée à la Chambre des députés. »

Vingt ans plus tard, en 1852, au moment où il entre à la Comédie-Française, Arsène Houssaye nous montre à son tour ce Foyer devenu déjà « tout un Musée ». On y retrouve les comédiennes d'antan et du présent, depuis la Champmeslé jusqu'à Mlle Brohan. « Celles qui vivent de la vie réelle sont-elles plus vivantes que celles qui vivent par la peinture et par la tradition? Où commence et où finit le rêve? En entrant, on salue du même coup de chapeau Mlle Rachel et Mlle Clairon. »

Dix ans après Houssaye, Théodore de Banville décrit à son tour « ce salon d'une allure noble et vraiment pompeuse, dont la splendeur est augmentée encore par l'ineffable magie du souvenir, car parfois il semble qu'en tournant la tête on va voir, assises aux places où elles trônaient, la grande Mars, ou cette blanche victime de la vie et de l'art, la sublime Rachel ». Il énumère les tableaux célèbres, il montre les dames

causant au Foyer « avec les quelques hommes qui daignent encore être spirituels ; mais la mode, dit-il, au Théâtre-Français ainsi qu'ailleurs, en a bien passé et les causeries sont devenues rares ».

Il est certain que la causerie est un peu exilée du Foyer. Non pas que les comédiennes d'esprit y soient plus clairsemées qu'autrefois. Non certes. Mais elles préfèrent l'intimité de leurs loges à ce Foyer où les visiteurs sont à la fois plus nombreux et moins spéciaux qu'autrefois. On y vient en habit. Émile Augier autrefois y entrait en veston, mais il y apportait sa gaieté.

On nous assure que le roi d'Angleterre, arbitre de la mode, a entrepris d'exiler l'habit noir, comme l'empereur d'Allemagne a juré d'expulser la peinture impressionniste. L'habit noir est d'uniforme aujourd'hui. Il semble absolument obligatoire. Sous l'Empire, — lorsqu'Augustine et Madeleine Brohan tenaient, au Foyer de la Comédie, le dé de la conversation, — le visiteur en habit noir était l'exception. Au Jockey même,le frac prenait une allure d'affectation chez les élégants qui le revêtaient chaque soir : M. de Galliffet, Gramont-Caderousse, cinq ou six acharnés peut-être. Oui, cinq ou six en tout. L'incorrection serait aujourd'hui de ne pas faire ce qui, je le répète, paraissait affecté en ce temps-là.

Il n'est pas beau, l'habit noir. Il est triste. C'est bien le vêtement banal de toutes les cérémonies officielles. Il a cela de bon pourtant qu'il égalise. Et lorsqu'un soir — ô stupéfaction ! — le Foyer vit arriver un visiteur en costume de bicycliste, les portraits des

comédiennes du temps passé semblèrent froncer le sourcil dans leurs cadres d'or.

C'était un jeune élève du Conservatoire qui venait saluer son professeur dans ce costume de grande route.

Quelque soir, nous verrons un visiteur se présenter là, revêtu de la touloupe, de la peau de bête du chauffeur.

Le temps a marché, que voulez-vous? La Comédie-Française est comme un carrosse royal en temps d'automobile. Il lui faut garder ses dorures et faire pourtant de la vitesse, comme la vie moderne elle-même.

Mais j'imagine les vieux sociétaires qui jouaient aux dames du temps de Félix Pyat, et plus tard aux échecs, du temps de Musset, de Provost et de Maubant, — ces sociétaires qui, s'ils revenaient, joueraient aujourd'hui au bridge, — je me les figure voyant tout à coup entrer au Foyer un bicycliste.

Samson se fût dressé sur ses ergots, et de sa voix claire :

— Sortez d'ici, monsieur ! Ignorez-vous donc où vous êtes?

Le Foyer, en ce temps-là, était un lieu sacro-saint réservé aux seuls sociétaires ; à ce point que Got, pourtant peu timide, n'osa y pénétrer tant qu'il n'était que pensionnaire.

— C'est que nous avions, nous, me disait-il, une bosse que n'ont pas les nouveaux : la bosse du respect !

Au Foyer, les comédiens sont chez eux. L'administrateur n'y va guère. Les gentilshommes de la chambre autrefois ne s'y risquaient que rarement. Ils y eussent pu entendre des propos embarrassants pour leur auto-

rité. Ils gênaient. M. Mocquard, le secrétaire de Napoléon III, y subissait, lorsqu'il y venait, souriant et aimable, les coups de boutoir de Beauvallet, emplissant le Foyer de sa voix de cuivre.

— Où donc est Mlle Figeac? demandait Mocquard.

— Elle est en train de se peigner, répliquait le terrible tragique.

Il avait même de plus déconcertantes et de plus gauloises réponses.

Mocquard remerciait.

— Il n'y a pas de quoi! disait le tonitruant Polyeucte.

Une légende du Foyer veut que Jules Sandeau et George Sand s'y soient rencontrés, retrouvés sans se reconnaître. Ils causèrent de la pluie et du beau temps (et c'était précisément le titre de la pièce qu'on jouait). Puis Sandeau demanda à l'auteur :

— Quelle est donc cette dame, mon cher Gozlan?

La causerie au Foyer n'allait pas sans inconvénients. On s'attardait parfois à quelque discussion littéraire ou à quelque propos plus intime. Prévost-Paradol, prenant la main de Madeleine Brohan, lui répétait en soupirant : « Chère personne ! » et restait là, retenant la comédienne jusqu'au moment où elle lui disait :

— Pardon, vous savez qu'on me fait aussi des déclarations là-bas !

— Où cela?

— Sur la scène !

Un soir, Samson causait politique. Il était très ardent en politique, Samson. Il apportait à la défense de ses idées une vaillance qui lui faisait oublier toute autre pensée que cette discussion même. Par la porte

du Foyer, une rumeur lointaine entrait pourtant sourde d'abord, puis grossissante. Là-bas, dans la salle, les petits bancs semblaient s'agiter ; le public frappait des pieds, des cannes, sifflait, à ce point que le bruit attira enfin l'attention du comédien.

— Eh! eh ! dit-il froidement, voilà quelqu'un qui manque son entrée !

Et il continuait à discuter lorsque, éperdu, essoufflé, le régisseur accourt au Foyer :

— Monsieur Samson ! Monsieur Samson ! C'est à vous, monsieur Samson ! Le public se fâche !

— Diable ! Nous reprendrons la discussion plus tard.

Et le comédien se précipite sur la scène. C'était lui, ce « quelqu'un qui manquait son entrée ».

Pour éviter de ces surprises, il y a, sur la scène même, ce qu'on appelle le *guignol*. C'est un petit salon minuscule, une sorte de cabine, où deux petites banquettes de velours se font face devant une glace, — la glace où comédiens et comédiennes inspectent, corrigent leur « figure ». Le guignol fut longtemps aussi un autre Foyer, un Foyer de causerie plus intime où les auteurs de la Maison, les lecteurs, Dumas, Henri Lavoix, venaient en passant « prendre l'air du logis ». J'y ai vécu, dans ce guignol, les soirs de première, des heures de fièvre. J'y ai vu la pâleur des auteurs, les terreurs, les variétés les plus diverses de cette névrose spéciale qui s'appelle le *trac*. Je crus, un soir, qu'Henri Meilhac allait s'y évanouir.

Mais le guignol était devenu peu à peu, lui aussi, un causoir, et les causeurs risquaient de faire manquer les

entrées, comme au temps où Samson discutait au Foyer. Un huissier veille à la porte de la scène, interdisant l'accès des coulisses, laissant au guignol les artistes qui attendent, les oreilles tournées vers la salle, écoutant, guettant à travers la toile du décor les impressions du public.

Tout à coup, c'est — au loin — comme un bruit de noix remuées dans un sac.

— Ah ! voilà un effet !

— Qui applaudit-on?

— C'est le mot du baron,... vous savez...

Les silences de la salle, ses mouvements divers, l'écho de ses toux souvent volontaires, ses résistances et ses emballements — du fond du guignol on peut tout deviner, on peut tout doser, on peut tout suivre. Le vieux d'Ennery, routier du drame, qui avait en toute justice la prétention d'être passé maître en son métier, disait :

— Je juge comme une salle pleine ! Je suis une salle pleine !

C'est du guignol qu'on juge mieux encore la salle pleine — qui elle-même vous juge, tient votre sort entre ses mains, se réchauffe, se refroidit, palpite, résiste, puis en une minute vous paye par ses bravos des mois de long travail et des heures d'angoisses.

L'histoire vue du Foyer ! Le théâtre écouté du guignol ! Autant de chapitres de ce livre toujours à faire ou à refaire : *Ce qu'on ne voit pas ! Ce qu'on ne sait pas !*

Est-ce que, dans ses invraisemblables et étonnantes aventures à travers le monde, Mme Sarah-Bernhardt

ne songe point parfois — et peut-être le regrette-t-elle — à ce Foyer où Rachel la contemplait, où Mlle Mars lui souriait du fond des cadres d'or?

On n'a pas assez dit tout ce qu'il y a de romanesque et d'étonnant dans cette étourdissante campagne artistique que poursuit Sarah-Bernhardt à travers les Amériques. Notre ami Georges Clairin nous en parlait, et il semblait nous conter quelque roman de Gustave Aymard mêlé de poésie. Mais le *New York Herald* publiait, l'autre matin, un article qui nous prouvait que le roman est de l'histoire et que toute chimère est réalisable en ce monde : « Mme Sarah-Bernhardt triomphe sous la tente. »

On sait que le trust des théâtres de Dalas et des autres villes du Texas a empêché la tragédienne de paraître sur aucune scène de l'État. On sait qu'elle a répondu à l'interdiction du syndicat en jouant comme en plein air, et son théâtre libre a offert ce spectacle extraordinaire : une immense tente de cirque, pouvant contenir quatre mille deux cents personnes et qui, l'autre jour, en compta sept mille, sept mille spectateurs empilés et accueillant Sarah par un ouragan de hourras. Plus que le maximum !

Et la tragédienne jouait là *Horace*, jetant avec une émotion décuplée les imprécations de Camille, logeant Corneille sous la tente et réalisant une recette de 11 000 dollars. Des trains de plaisir spéciaux amenaient les spectateurs. Des femmes avaient saccagé leurs jardins pour apporter à Sarah des violettes. Les affaires furent suspendues à Dalas — *no business ! Sarah !* — et même un meeting, un meeting politique qui devait

se réunir pour une élection municipale fut ajourné.

Pour satisfaire la population et la presse, on avait installé une station télégraphique dans une tente annexe d'où les correspondants envoyaient durant toute la soirée des dépêches à leurs journaux. Sarah elle-même avait inauguré la ligne en envoyant ce message à son fils :

Maurice Bernhardt,
Pau.

Je câble de cette magnifique tente dans laquelle je joue ce soir. C'est amusant et c'est un pays de féerie. Adoration.

MOTHER BERNHARDT.

Tente de Dalas, mars 26.

La *tente Bernhardt*, comme on l'appelle familièrement, a été dressée pendant toute une semaine dans Cycle Park, avec un train spécial à côté, et les photographes ont naturellement braqué leurs kodaks sur Mme Sarah-Bernhardt, debout et, de la plate-forme, envoyant à la foule son salut, son sourire et ses adieux.

C'est inouï et, à dire vrai, c'est le retour pur et simple au théâtre primitif, au char de Thespis mué en locomotive. Tous ces essais de théâtres sans décors, de théâtres itinérants, de théâtres nomades, ces représentations dans les arènes retrouvées par les archéologues ou imaginées par les architectes et les impresarii, ce sont les fêtes dyonisiaques dont nous parle M. Maurice Croiset dans son beau livre sur *Aristophane*. C'est renouvelé des Grecs. Reste à savoir si c'est de l'atticisme, bien que ce soit un fruit de l'Attique.

Mais c'est un fait. On ne discute pas avec les faits. Et allez donc parler du Foyer et des causeries du

Foyer à des comédiens qui ouvrent un journal et lisent :

« *Triumph in tent for Mrs. Bernhardt. Special trains. Special telegraph.* »

Ils ne doivent plus rêver que d'avoir leur tente, comme ils rêvent tous — moins les sages — d'avoir leur théâtre !

Les amateurs de situations dramatiques et de coups de théâtre peuvent être satisfaits. Chaque journée leur réserve une émotion nouvelle. Courrières est comme un roman tragique dont la « suite au prochain numéro » se déroule avec une succession d'horreurs et de consolations. Les *Mystères de la mine*. Des dévouements et des misères. De l'héroïsme et de la mort. Et ces réapparitions quasi miraculeuses de visages blêmes, de corps amaigris, de vêtements en haillons ; ces « escapés » que le trou noir laisse remonter vers la lumière ; ces ensevelis d'hier qui seront, paraît-il, aux courses d'Auteuil aujourd'hui, cette ironie de la destinée qui donne à ceux-ci le ruban rouge, à tant d'autres le cercueil de planches ! Vous voulez du drame? Voilà du drame. Et le théâtre et le roman sont fades comparés à cette réalité sinistre.

Puis l'imagination marche. Les légendes naissent. Les colères couvent, comme le grisou. On en arrive à tout croire. Ne m'annonçait-on point hier ceci :

— Neuf mineurs retrouvés encore ! On dit que, pour se nourrir, ils ont mangé deux enfants morts !

La vérité est assez lugubre pour qu'on n'y ajoute point d'abominables fioritures. Mais la pitié, qui jaillit des cœurs, console de ces épouvantes qu'elle essaye

d'atténuer. Il n'en restera pas moins une légende sinistre. Et les reporters, qui devancent l'histoire, ont trouvé là l'occasion de saisissantes pages qui font paraître bien pâle le récit du bon Delille, le jeune « amant des arts » perdu dans le noir des Catacombes. Ce n'est pas du Delille, mais du Dante.

Comme ils vont interroger Nény et Pruvost, si vraiment, passant du martyre à l'ovation, du puits sinistre au *high life*, les mineurs vont aux courses ! Les reporters se sont précipités aussi chez notre confrère Albert Sorel, à qui l'Institut a décerné le prix Osiris pour son maître livre, labeur de tant d'années fécondes.

Mais Albert Sorel a eu un joli mot — que je recom mande à tous les interviewés :

— Les historiens n'ont pas d'histoire !

Ils ont une vivante histoire : leur exemple.

XI

Dame Nature est mécontente. — L'éruption du Vésuve. — Comme au temps de Pline. — Naples et Joseph de Nittis. — Souvenirs de voyage. — La Martinique. — Pompéi menacée. — F. Planté au Conservatoire. — Le rêve. — La grève des facteurs. — Une grève possible des typographes. — Et les affiches électorales? — La trêve de l'injure. — Un élu : le marquis de Massa à l' « Épatant ». — Le mois de mai.

13 Avril.

Il me semble, à en juger sur les apparences, que la Nature n'est pas très satisfaite des hommes. Elle leur donne maintes preuves de son mécontentement. On l'interroge, on l'étudie, on lui arrache ses secrets, on la dompte comme un cheval rétif, on lui dicte des ordres comme à un esclave, on l'éventre comme une malade, elle obéit et se résigne ; puis brusquement, par un caprice, quelque coup de tête qui ressemble à un coup de foudre, la voilà révoltée, et elle se venge en une minute de ces hommes qui croyaient avoir établi leur domination sur ses forces obscures. Un vent de mort dans la mine, un cyclone à travers les villes, un raz de marée sur la plage, une secousse volcanique. C'est la Nature qui se fâche. Elle veut bien laisser croire qu'on l'a apprivoisée ; mais la mégère retrouve pour se venger ses énergies et ses colères. Elle supprime des îles entières, elle ravage des cités, elle reprend dans son vieux

répertoire de maux et de désastres les catastrophes légendaires. Elle se répète. Et voilà que le Vésuve a failli détruire les ruines mêmes de cette Pompéi qu'il avait dévastée une première fois au temps passé. Pompéi disparue ! Pompéi une fois encore ensevelie sous une pluie de cendres ! L'acharnement du volcan eût paru féroce vraiment et la disparition de la ville morte eût enlevé à la curiosité des poètes et aux recherches des archéologues un des plus beaux décors et des plus mélancoliques qu'on puisse rencontrer et même imaginer.

L'histoire (ce n'est pas la première fois qu'on le dit et la dernière fois qu'on le dira) est un perpétuel recommencement. Voyez-vous en 1906 (et le fait était possible) un reporter mourant étouffé sous la cendre, comme, en l'an 79 avant J.-C., Pline l'Ancien, ses tablettes à la main, observant la nature et interviewant le volcan en éruption ? C'était en août, aux jours les plus chauds de l'été, que Pline prenait des notes, ce Pline qui est redevenu — quel étonnement ! — une « actualité » et que le professeur Matteucci, debout en son laboratoire dans la tempête de feu, comme le capitaine à son banc de quart, rappelle héroïquement. Cette fois, l'éruption du Vésuve n'est plus estivale, elle est printanière. La lave dévore les jeunes pousses, la vigne en fleur, comme elle emporte ce funiculaire par où nous montions, joyeux, vers le cratère. *Funiculi ! Funicula !* La chanson populaire venait aux lèvres des touristes faisant par là une ascension devenue facile. Refrain funèbre maintenant.

Le Vésuve s'est lassé du funiculaire, des visiteurs,

des promenades des agences Cook. Il a grondé, il s'est irrité, comme le mont Pelé. Et les pauvres gens ont fui leurs maisonnettes accrochées au flanc de la terre de feu, leurs villages aux murailles blanches bâties au pied du volcan menaçant toujours.

Le peintre de la vie parisienne, Joseph de Nittis, Napolitain de naissance, avait assisté jadis à une éruption pleine d'épouvante, moins tragique peut-être que celle de cette année. Il en avait même fait un tableau que je revois, sinistre, à la lueur des flammes actuelles Toute une population affolée, courant par les champs, des matelas sur les épaules, comme les contemporains de Pline se couvraient la tête de coussins pour éviter la pluie de pierres. Des paysans poussant devant eux leurs bestiaux éperdus, leurs troupeaux de chèvres. Des femmes à genoux implorant la Vierge et les saints sous les cendres qui tombent. Les madones appelées, prises à témoin, et les bienheureux maudits, parce qu'ils n'arrivent pas au secours des pauvres gens. Une soudaine évocation du moyen âge, des terreurs et des supplications de l'An Mil. Chacun récitant à son « patron » les litanies spéciales, et les malheureux désolés rejetant sur le « saint » du voisin la responsabilité du désastre. Des brutalités et des injures. « C'est la faute de ton saint, qui est un ivrogne !— Prie donc la Vierge en personne, au lieu de ton patron qui vole au jeu ! » Un d'Annunzio ou une Matilde Serao nous peindraient, avec la couleur violente de pareilles scènes, la bestialité de ces foules.

Que Naples, où grouille, pittoresque et bruissante, la multitude, doit être dramatique à voir avec cette

poussée, cette marée de fuyards déferlant dans ses rues, ses casernes où logent les pauvres, la Chiaja pleine de cris, de prières, de supplications, de malédictions !

A toute heure, les faits ironiques se succèdent ainsi pour nous prouver que nous sommes peu de chose et que l'inattendu, l'inconnu, le terrible imprévu est le roi du monde. Je ne sais pas de prédication de carême qui soit plus frappante que cette réalité lugubre. Et à l'heure où l'Italie s'émeut pour les mineurs de Courrières et leur envoie des secours, voilà tout à coup qu'il lui faut secourir ses propres enfants et songer brusquement à d'autres victimes.

Si jamais la vérité de cette formule : « la lutte pour la vie » est apparue en sa clarté, c'est bien dans la succession de désastres subis depuis quelque temps par la fourmilière humaine. Cette suite d'épreuves rend la formule évidente. Et, chose étrange, on s'habitue à tout. On ouvre son journal en se disant : « Quel cataclysme va-t-on m'annoncer aujourd'hui? Quel tremblement de terre nous réveillera demain? — Ah ! un nuage plane sur le Montenegro ! — Sous la cendre, à Naples, le toit d'un marché s'écroule ! — Les habitants de Bosco-Trecase, de Torre-del-Greco, de San-Giuseppe sont en fuite ! » En fuite, ou morts. Et l'on revoit par la pensée ces villages ensoleillés, avec leurs odeurs d'orangers, leurs oliviers gris, les paysannes aux foulards jaunes ou rouges, telles que les peint Michetti, ces villages de lumière et de joie où les tarentelles montaient dans l'air, aux soirs d'été,— *Funiculi ! Funicula !* — et maintenant brûlés, écroulés, en ruines, avec, sous les décombres, des pauvres gens qui vivaient là, sous

le danger, fidèles à la terre volcanique et mortelle.

— Aussi pourquoi habiter un pays où « le sol tremble »? Pourquoi des berceaux sous ces toits menacés?

— Ah ! pourquoi ! Parce que c'est la terre nourricière, parce que de là sort le vin du Vésuve, le vin doré, le *lacryma-christi*, le vin de vie ! Pourquoi? Parce que c'est la patrie — et comme on y est né, qu'importe qu'on y meure ! On reste où sont les vieux qui cultivaient la vigne dont les fleurs promettaient hier encore des grappes aux vignerons.

Lacryma-christi ! La lave a dévoré la vigne. Larmes maintenant des vignerons. Larmes des choses. Et la nature implacable mais égalitaire étend sa nuit sur le pays noir et le pays bleu, sur Lens où gronde la grève, sur Naples où gronde le volcan.

Non, non, elle n'est pas toujours maternelle, la bonne Nature. Et pour le moment, elle montre les dents à ses enfants.

Les cendres tombent sur les rives de l'Adriatique. Est-ce qu'en 79, sous Titus, il n'en tomba point jusqu'en Syrie?

Mais pourquoi cette épouvante, qui aura fait vingt fois moins de victimes (espérons-le) que l'épouvante de la Martinique, nous secoue-t-elle d'une émotion plus violente? Ah ! c'est que la pitié et la terreur croissent en raison inverse de la distance. C'est là, ce volcan en éruption ; c'est près de nous, cette lave en fusion. En prenant le train, on pourrait voir, après quelques heures de wagon, le Vésuve furieux. Puis les souvenirs littéraires se mêlent invinciblement à nos

tristesses les plus fortes. Les chansons de Piedigrotta accompagnent d'un lamento ironique les litanies récitées par les Napolitains effarés. On songe à l'Octave des *Caprices de Marianne* disant avec Musset : « Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons ! » Tout est littérature en ce monde, eût dit Flaubert. Et l'ombre de Pline se mêle aux Pâques rouges que célèbre là-bas le volcan.

Et puis, à la Martinique, ce fut en quelques minutes que le mont Pelé supprima, dans un horrible étouffement, une cité qui fut comme affreusement escamotée, emportée, biffée par le désastre. La rapidité même et l'horreur de ce cataclysme lui donnent quelque chose de fantastique et de surhumain. Tandis que dans ces villages, les hurlements, l'affolement, la superstition, tout concourt à donner à la catastrophe je ne sais quel caractère de drame aux situations plus prolongées. Les pauvres martyrs de Saint-Pierre, là-bas, disparurent en quelques minutes, tandis que les Pompéiens peuvent fuir du moins la lapidation par le cratère.

Cette vision de Pompéi menacée — de Pompéi où l'on ne vend plus des débris de lave noire avec le portrait estampé de Garibaldi, mais où tombent les cendres rouges, de Pompéi visée par la coulée sinistre — me revenait hier matin encore, comme une obsession, dans cette salle pompéienne du Conservatoire où Francis Planté répétait le concerto de Mendelssohn et la *Romance* de Mozart qu'il jouera ce soir devant les fresques imitées, inspirées des peintures murales de là-bas.

Et la joie artistique éprouvée à écouter l'admi-

rable pianiste, à suivre aussi l'orchestre conduit par M. Georges Marty, qui tout à l'heure avait fait entendre *Parsifal*, cette sensation rare et profonde, la hantise des désastres la rendait presque douloureuse. C'était charmant cependant, cette scène occupée par les instrumentistes, cette salle emplie des chœurs auxquels on permettait d'assister à la répétition et, sous la lueur blafarde du plafond de verre, ces jeunes visages et ces chapeaux de paille rappelant l'aspect pittoresque, « gavarniesque », du temps où les concours avaient lieu ici.

Et c'était, dans la vie parisienne éperonnée et suractive, une halte heureuse que cette exquise matinée où Planté, merveilleux artiste, puissant et poétique à la fois, laissait tomber ses doigts comme chargés de mélodie sur les touches d'ivoire.

Pour que j'applaudisse
Si c'est du Mozart, que l'on m'avertisse,

disait Béranger. Mais Mozart eût applaudi lui-même son interprète, et j'ai rarement assisté à une ovation pareille à celle qui salua Francis Planté après le concerto. L'orchestre, les chœurs, — des artistes supérieurs, — M. Marty lui-même, et la salle et la scène, tous les auditeurs et les collaborateurs acclamaient le maître, et à son tour il applaudissait les chanteurs, les violons, les flûtes, les cuivres ; il remerciait, il rendait bravos pour bravos, et je me rappelais Gounod, ainsi fêté dans cette salle même, agitant son chapeau de feutre et envoyant des baisers au public après l'exécution de son trio de *Faust*.

Francis Planté avait connu là les premiers sourires de la gloire. Sur cette scène, sur ces planches où nous l'applaudissions hier, il remportait à onze ans son premier prix, et l'enfant prodige, devenu le grand poète du piano, a peut-être revécu là une des plus chères heures de sa vie. Pour nous, il nous a donné une heure de rêve.

Une heure de rêve, et nous n'en avons pas trop. La réalité, encore une fois, se fait redoutable. Elle prend même — et prendra de plus en plus — des aspects imprévus. Il faut nous habituer à l'improbable, et l'extrême civilisation nous fera, quelque matin, nous éveiller en pleine barbarie.

N'avons-nous point failli nous réveiller sans avoir de « courrier », ou du moins n'a-t-on point entrevu, hier, la perspective de quelque journée où, les facteurs s'étant mis en grève, nous n'aurions aucune lettre à décacheter? Pour moi, je ne m'en plaindrais pas trop, les lettres ne m'apportant guère que des demandes auxquelles je ne puis satisfaire, comme le téléphone — dont le placement en un logis n'est pas de tout repos — ne me pose que des questions auxquelles j'ai peine à répondre. Une cure de lettres, une diète de correspondance ne serait pas sans douceur. Mais enfin on ne s'imagine guère Paris tout entier sans billets du matin et sans cartes postales. On ne voit pas très bien toute une population contrainte, pour échanger des nouvelles, d'avoir recours aux annonces ou aux petites correspondances des journaux.

Et encore, les journaux ! Ils peuvent fort bien ne plus paraître, les journaux ! Comme la grève des fac-

teurs des postes fut esquissée, la grève des typographes peut être votée. Et que deviendrions-nous sans nouvelles?

Un « compagnon » pratique, qui a la connaissance des hommes et fait en action la philosophie même de la politique, déclarait hier justement qu'il fallait profiter de la période électorale pour multiplier les revendications. Un député soumis à la réélection, un candidat sollicitant un mandat du suffrage universel, ont, en effet, l'âme plus facilement attendrie, je n'ose dire amollie. On cède plus volontiers quand notre sort va se débattre dans l'urne, comme on donne plus facilement quelques sous à un pauvre diable lorsqu'on a quelque inquiétude ou quelque souci. « Tenez, prenez ! Et que cela me porte bonheur ! »

Mais une grève d'imprimeurs, à la veille et surtout au cours de la bataille électorale, ne semblerait pas un cataclysme à tout le monde.

— Voyez-vous les candidats mis dans l'impossibilité de faire imprimer leurs affiches injurieuses ! me disait tout à l'heure un homme d'infiniment d'esprit. Concevez-vous une élection sans placards diffamatoires? Ce serait la fin de tout. Une élection ne peut se passer sans qu'on se jette d'horribles épithètes à la tête et qu'on étale l'infamie du concurrent sur les murailles. Une élection sans affiches ! Une élection sans diffamations ! Où irions-nous?

On en serait réduit, en effet, à s'injurier dans les seules salles de réunions publiques et à s'insulter face à face. Les candidats n'ayant plus de typographes à appeler à la rescousse, les passants ne pourraient plus

lire les petits pamphlets pariétaires qu'échangent les adversaires, amoureux du même siège de député. On ne verrait plus les badauds arrêtés devant des proclamations de ce genre :

— X... est un misérable calomniateur !

— Z... en a menti !

— Y... est un faussaire !

— Je soufflette Balandard sur les deux joues !

— Mon indigne adversaire est un lâche !

Oh ! la grève de l'insulte, la trêve de l'injure par le chômage de l'imprimerie !

C'est une perspective que plus d'un candidat n'entrevoit pas sans espérance. Et les Parisiens qui se souviennent de la littérature étalée sur les murailles de l'avenue de l'Opéra, les palissades du Métropolitain en construction au temps de l'élection Syveton ne regretteraient pas ce débordement d'adjectifs boueux. J'avais, en dehors de toute opinion politique, de la gêne, et, comme Français, de la honte à lire ces placards ; je me disais : « Que doit penser de nous un étranger qui sort du Grand Hôtel et s'en va à travers Paris en débutant par l'avenue de l'Opéra? Quelle idée peut-il bien se faire de la Ville-Lumière en épelant les infamies étalées en plein soleil et imprimées là en grosses lettres, comme pour rendre l'injure plus cruelle, plus odieuse, en la rendant plus visible? »

Je sais bien que tous les pays ont une sorte de fièvre éruptive, un « purpura », aux heures des périodes électorales. Mais tout de même, c'était attristant, irritant, indigne de nous, cette collection d'insultes multicolores.

Et nous ne verrions plus cela ! Et la grève des typographes, arrivant en pleines élections, supprimerait les dialogues à la Vadé placardés sur les « injuroirs » ! Sans doute, la lutte en paraîtrait-elle un peu plus fade, mais elle en semblerait peut-être plus correcte.

Mais rassurons-nous. Nous aurons nos placards, nos affiches, nos injures. Le dictionnaire des interjections féroces et des méconnaissances utiles de la politesse courante ne sera point fermé. Les typographes continueront à composer — philosophes eux aussi, philosophes narquois — les affiches destinées à porter la conviction dans l'âme des électeurs sous la forme de calomnies.

Nous n'aurons pas cette grève des éclaboussures qui donnerait à des élections une apparence de courtoisie inacceptable. Nous aurons, comme d'habitude, les insinuations, les dénonciations, les inventions, les gros mots, les vocables odieux, les verbes orduriers, — toute la lyre ! Et les candidats, essuyant ensuite toute cette encre d'imprimerie, à l'heure où l'on déchirera les affiches et où on lessivera les murailles, se diront :

— Après tout, qui se souvient des vieux papiers et des vieilles calomnies ? Averse électorale. Cela mouille et ne tache pas.

Il faut bien qu'ils aient cette conviction — ou cette espérance — pour braver cette bataille à coups d'affiches dont la grève des typographes serait une sorte de conférence de la Haye mise en action.

Une élection toute spéciale, très parisienne, celle-là, — dans le sens spécial et mondain du mot, — c'est celle du marquis de Massa, succédant au marquis de

Vogüé comme président du Cercle de l'Union artistique, l'« Épatant » — puisque c'est son nom, — l'ancien cercle des « Mirlitons ». L' « Épatant » avec sa terrasse sur les Champs-Élysées, son hôtel, qui fut celui de Grimod de la Reynière, puis abrita l'ambassade de Russie, l'ambassade de Turquie, c'est, rue Boissy-d'Anglas, un des cercles les plus boulevardiers de Paris.

M. Philippe de Massa y régnait par le droit de l'esprit. Aimable, toujours jeune, c'est lui qui, tous les ans ou presque tous les ans, passait là en revue les événements de l'année, les chansonnait, les couplétait si je puis dire. Le voilà président ! Va-t-il cesser d'être *reviewer* ?

Avec Ludovic Halévy, qui conte si bien ses souvenirs, M. de Massa est comme un témoin toujours alerte d'un passé devenu légendaire. Il rimait les rondeaux de Compiègne, mettait en verselets les *Commentaires de César*. Il a distribué des rôles à Mme de Galliffet et à la princesse de Metternich avant d'en donner à Mily-Meyer ou à Mlle Ludwig. Très élégant sous l'uniforme d'officier des guides comme aujourd'hui sous le frac noir, il allait bientôt combattre dans l'Est, aux heures tragiques, et, aide de camp du général Bourbaki, il a fort dramatiquement conté le suicide du soldat fou de désespoir. Je crois même qu'il a gardé la balle qui s'aplatit sur le front de son général.

Tout cela est loin. M. de Massa est aujourd'hui le plus fidèle des *mardistes* de la Comédie, et au début de chaque saison, après le retour des bains de mer, avant le départ pour la chasse, lorsque la svelte silhouette de

l'ami de la Maison apparaît au seuil de la petite porte qui mène à la scène, nous nous disons :

— Ah ! voici M. de Massa ! La saison recommence.

Il sonne le rappel. Il donne le coup de cloche. C'est toujours le premier des Parisiens qui réintègre Paris, comme il est le dernier à le quitter, à l'heure du départ. Avec lui, — la moustache cirée, la barbiche au menton, — c'est toute une époque qui réapparaît, qui revit, et cet habitué de la Comédie y fit jouer jadis, au temps de M. Perrin, une pièce, *Service en campagne.* Il se contente maintenant d'applaudir celles des autres, et si le Foyer renaissait, ce Foyer dont je parlais l'autre jour, ce serait à des hôtes comme M. de Massa qu'on le devrait.

Il aura trop à faire avec les Salons de la rue Boissy-d'Anglas. Mais voilà du moins un élu qui n'a pas eu à subir les dures épreuves de l'affiche et à qui importait peu la grève des imprimeurs.

Mois de mai, joli mois de mai, que nous apporteras-tu bientôt? Alphonse Karr eût répondu :

— Dans tous les cas, des lilas et des roses !

XII

VOYAGE AU PAYS DE CORNEILLE ET DE FLAUBERT

20 Avril.

J'ai profité des vacances de Pâques pour faire au pays normand un rapide pèlerinage littéraire. Dans quelques semaines, la ville de Rouen célébrera le troisième centenaire de Corneille ; mais je crois bien qu'auparavant le comité qui acquit, pour l'arracher sans doute aux démolisseurs, le pavillon de Gustave Flaubert, à Croisset, aura inauguré cette demeure où l'auteur de *Madame Bovary* a passé.

Les Rouennais, que Flaubert n'épargnait guère lorsqu'il militait pour le monument de son cher Louis Bouilhet, ont depuis longtemps pardonné à leur illustre compatriote ses boutades et ses emportements. Ils sont très fiers — et ils ont raison — de cette gloire incontestée. Où est le temps (dont je me souviens) où l'on entendait, lorsqu'on parlait de Flaubert, une parole comme celle-ci :

— Le *fi* Flaubert (le fils Flaubert)? Ah ! oui, un bon garçon qui vit tantôt à Croisset et tantôt à Paris — et puis qui, tout d'un coup, part pour Carthage. Aller

à Carthage, comme ça, sans crier gare ! Nous n'aimons pas beaucoup ces manières-là, à Rouen !

Rouen a spirituellement oublié les coups de boutoir de son *fi*, et j'espère bien que quelque jour, non contente du bas-relief de marbre apposé au mur du musée, elle élèvera — comme à Armand Carrel — une statue à Gustave Flaubert. Un très vivant et expressif buste de marbre, déjà placé dans ce musée, montre ce que serait la statue. Comment M. Léopold Bernstamm, qui, je crois, n'a point connu Flaubert, a-t-il aussi étonnamment ressuscité ce bon grand Gaulois? Et non content de sculpter le buste, il a pétri la statue. L'image de l'auteur de *Madame Bovary* est toute prête.

Je venais de lire les *Lettres à ma nièce*, poignantes et fiévreuses, où l'écrivain se livre avec toutes les exaspérations de ses nerfs et toute la tendresse de son cœur. Je me souvenais de ce qu'avait dit ailleurs Gustave Flaubert de sa demeure de Croisset : « J'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis plus... J'ai laissé le grand mur tapissé de roses et le pavillon du bord de l'eau. Une touffe de chèvrefeuille pousse en dehors, sur le balcon de fer. A une heure du matin, en juillet, par le clair de lune, il y fait bon venir voir pêcher les calugots. »

C'est ce pavillon — tout ce qui reste de la propriété de Flaubert — qu'il s'agissait de sauver et qui va devenir un de ces coins de terre où les admirateurs vont évoquer, respirer comme un souffle les ressouvenirs de ceux qui y ont vécu. Il est sur le bord de la route et les

volets en sont clos comme lorsque Flaubert l'a quitté. Un pavillon percé de hautes fenêtres, au toit carré de briques moussues, et dont le balcon de fer gît présentement sur le chemin. On le scellera à nouveau devant les deux fenêtres qui s'ouvrent sur la Seine et d'où Flaubert regardait le pays vert au loin. J'imagine qu'en dépit du bon campagnard, Eugène Noël, le naturaliste exquis dont la *Vie des fleurs* semble sortie de la plume de Michelet, et qui dit, en son livre sur la *Campagne*, que ni Corneille ni Flaubert n'aimèrent la nature, l'admirable peintre du pays normand dans *Madame Bovary* devait aimer à ouvrir ses fenêtres sur l'horizon qui s'étend sous le pavillon de Croisset. « Non, dit Eugène Noël, il les fermait, au contraire, avec colère. »

Boutades encore que ces accès de fureur de l'écrivain contre la *belle nature* dont l'admiration bourgeoise et convenue le mettait en fureur. Mais il aimait tout, en pestant contre tout. Il aimait les hommes malgré leur bêtise, il aimait les roses malgré les piqûres de leurs épines.

C'est pourtant dans ce pavillon, aux boiseries du XVIIIe siècle, avec de hautes glaces étroites entre les panneaux blancs, que venait se reposer le robuste travailleur, s'étendre sur quelque divan, fumer. Il y écrivait peu, quoique la brave femme qui pour nous a poussé la porte d'entrée, retenue par des fils de fer, nous dise — et dise aux visiteurs — que ce fut là que Flaubert mourut, à la porte du pavillon, comme au seuil de son *studio*. Il s'y reposait. Le repos ! Pour certains êtres agités, poussés par la passion ou éperonnés par la nécessité, le repos, c'est la terre promise, *ignota*

terra, celle qui fuit et fuit toujours, terre de mirage.

On le voit, le pauvre Flaubert, dans ses *Lettres à ma nièce*, à court d'argent, attendant les revenus de son patrimoine, placé dans les scieries de Norvège. Il est fier, il est bon, il halette sur son œuvre qui ne lui rapporte pas le vingtième, le centième de ce que vaut une invention puérile à quelque romancier de pacotille. Il rêve le théâtre et il tombe de haut. C'est à Croisset qu'il vient conter ses désespoirs et bercer sa tristesse.

La maison n'existe plus, ni le jardin en pente où il trouvait « bête » de se promener. Pourquoi ? Pour faire de l'exercice, comme M. Homais ! Cette maison blanche, une distillerie l'a depuis longtemps remplacée, grande bâtisse en briques rouges dont les murs semblent avoir des lézardes et dont les vitres brisées laissent voir le vide... Elle va, la distillerie, faire place à une imprimerie bientôt. Et du moins, l'ombre de Flaubert retrouvera là la lettre moulée, l'encre d'imprimerie, le livre, le cher bouquin, ce qui fait vivre !

— Monsieur, nous dit la femme qui nous guide, M. Flaubert, lorsqu'il était là, dans son pavillon, parlait tout haut, si haut que les gens s'asseyaient là, sur la pierre, de l'autre côté de la route, pour l'écouter.

Légende, sans doute. Mais toute légende a un fond de vérité. Ce pavillon fut peut-être souvent le « gueuloir » où Flaubert débitait de sa voix superbe les phrases majestueuses de Bossuet, de Coeffeteau, de Chateaubriand,... ou de Flaubert.

— Mais, ajoute notre guide, vous pouvez voir M. Colange, là tout à côté, et il vous parlera de

M. Flaubert mieux que moi : il a été son cuisinier.

Et en effet, au-dessus d'un cabaret normand blanc et d'aspect hospitalier, près de la rouge distillerie déserte, nous lisons cette enseigne que nous n'avions pas aperçue tout à l'heure en voiture : « Colange, aubergiste, ex-cuisinier de M. Gustave Flaubert. »

Voilà un titre ! Et l'ex-cuisinier de Cambacérès ou de Talleyrand ne devait pas avoir plus de fierté.

Nous entrons chez M. Colange.

C'est Mme Colange qui nous sert, aimable, accueillante — et qui fut la femme de chambre de Mme Commanville. Je crois bien que dans les *Lettres à ma nièce* il est question de son mariage, et Flaubert en parle avec une affection pleine d'estime.

— Votre mari était le cuisinier de Gustave Flaubert, madame ?

Et M. Colange lui-même — avec son loyal visage et un sourire dans sa barbe noire encore malgré ses soixante-trois ans — nous répond, évoquant avec une joie visible, un peu attendrie, les souvenirs d'autrefois, les repas du dimanche où Zola, Daudet, Maupassant, Lapierre, venaient partager le repas du maître, causer, vivre de la vie cérébrale qu'active encore un bon repas.

— Et Flaubert devait être gourmet, aimer la bonne cuisine ?

— Ah ! oui, monsieur. Et alors, on en faisait du bruit autour de la table, on en disait ! J'ai suivi aussi M. Flaubert rue de Monceau, à Paris, mais c'était ici qu'il était heureux.

Eh ! sans doute. Croisset c'était la halte, et aussi le

calme pour ce grand ennuyé. Car Gustave Flaubert promena, comme Chateaubriand, son ennui à travers le monde. Mais si l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* « bâillait » sa vie, l'auteur de *Salammbô* la « rugissait ». Mais comme elles tombaient vite, ses colères ! Quel mouton, même tondu ras, que ce jaguar ! Gustave Flaubert eût, comme le Coulanges de Mme de Sévigné, mérité le surnom de « bien bon ».

Chose étrange ! J'ai suivi, sur la côte de Canteleu, le convoi de Flaubert, par un jour de mai d'une ironique beauté. J'ai vu ce logis en deuil et je n'en ai pas gardé l'image dans ma mémoire. Non, je ne m'en souviens pas. Comment était la maison maintenant en poussière ? Je n'en sais plus rien. Nous marchons entre des rangées de fantômes, hommes ou murailles.

Mais j'ai voulu refaire le chemin que je fis il y a tant d'années derrière le cercueil. J'ai gravi la côte de ce cimetière monumental où nous l'avons déposé. J'ai cherché sa tombe parmi les tombes. Il ne dort pas très loin du monument aux morts de 1870-71, qui se détache à l'entrée du lieu du repos — il n'est que là, le repos — sur la verdure sombre et lui fait un beau décor sévère. Flaubert avait eu sa rage patriotique, comme les vaincus dont le dévouement et l'héroïsme méritent un tel souvenir.

Et là-haut, à côté de sa mère, de son père le docteur qui fut un maître aussi, et de sa sœur, Gustave Flaubert repose. Quatre tombes, quatre pierres, portant ce même nom illustre : « Flaubert ». Mais la pierre de Gustave Flaubert est toute blanche. Marbre blanc, couronnes blanches sur ce marbre où l'on peut lire

les deux dates de la naissance et de la mort de l'écrivain, 1821-1880.

Comme Balzac du haut du Père-Lachaise, Flaubert domine Rouen du haut de la colline où les monuments se dressent plus orgueilleux que le sien. La ville laborieuse, la ville dont le pouls bat si vite au quartier Martinville, la cité du labeur et du négoce, de l'érudition aussi, de la science, la patrie des Pouchet, l'écrivain l'a conquise, le *fi* Flaubert la domine, comme ce Maupassant dont le mâle visage lui fait face, parmi les fleurs, dans le square du musée.

Et ils sont populaires ! Prophètes en leur pays ! Populaires (le mot eût fait bondir Flaubert) à ce point que j'ai vu, dans une revue d'un petit théâtre de Rouen, Gustave Flaubert et Guy de Maupassant en personne, sur la scène, celui-ci avec sa moustache brune, celui-là avec sa longue chevelure de Celte, et que, comme on sait, la marque suprême de la popularité, c'est d'apparaître, sous les traits d'un comédien, dans une revue de fin d'année.

Gustave Flaubert ne s'est pas vu ainsi « panthéonisé », mais nous avons assisté à ce spectacle. C'est là presque plus de la gloire que la statue même. C'est de la gloire par les couplets.

Tout naturellement, en cette revue, dans le défilé des grands hommes rouennais, il y avait aussi Corneille. Le vieux Corneille, sur le pont de pierre, semble veiller sur la cité. Il est l'aïeul vénéré de la grande ville. Sur la maison de l'ancienne rue de la Pie, à l'endroit où s'élevait sa maison (démolie comme le logis de Flaubert), un buste rappelle ses traits, et si la demeure n'est pas

une distillerie, on peut lire cependant, sous l'image de couleur bronzée de Pierre Corneille, ces mots : « Champoreau à 20 centimes. »

Le logis de Petit-Couronne, qui est un musée, n'a pas, du moins, de ces ironies-là.

Nous y allons par la route même qui, de Rouen, nous a conduits au pavillon de Croisset. Le pays est délicieux par ces jours d'avril. M. Maillet du Boullay, qui a écrit une notice intéressante sur cette maison de Corneille, cite pour caractériser la campagne rouennaise une expression de Sainte-Beuve : le *charme modéré*; mais le *charme continu*, ajoute-t-il bien vite. Les pommiers sont en fleurs, les crocus jaunes apparaissent par touffes dans les prés verts ; c'est un frottis de jeunes pousses sur les branches des arbres et les haies, la haie normande où Mme Bovary se piquait les doigts aux églantiers. Les fermes sourient au soleil.

Il nous faut passer la Seine en bac à Dieppedale. Des bicyclistes trop nombreux menacent de faire chavirer la barque et il faut mettre des cales à la voiture pour que le cheval, qu'on tient par la bride, ne nous jette pas à la rivière. Mais le voyage moderne est devenu si banal que le moindre imprévu y prend des airs d'aventure.

— L'autre jour, près de Caudebec, une automobile mal arrêtée s'est précipitée ainsi dans la Seine, nous dit le passeur.

Nous voici sur l'autre rive. La maison de Corneille est toute proche. La voici. Par son aspect rustique, avec ses fenêtres, ses solives, ce logis, demeure *manante* qui date du XVIe siècle, me rappelle vaguement la

maison de Shakespeare à Stratford-sur-Avon. Et j'y entre avec la même pensée de vénération. La maison natale du poète est abattue. Abattue, la maison mortuaire de la butte des Moulins. Ici, du moins, un peu de Corneille revit. Ces chambres l'ont vu passer. Il a dormi sous ce toit. C'est dans cette salle — dite salle de réception — qu'il causait avec ses amis. Le département de la Seine-Inférieure a restauré aussi bien et aussi pieusement que possible la pauvre vieille maison que les propriétaires, des paysans, des laboureurs sans argent, laissaient lézarder, eussent laissée tomber en ruine, lorsqu'un savant normand, — un de ces érudits moins illustres qu'un boulevardier spirituel et qui honorent la France sans que la France les connaisse, — Gosselin, retrouva dans les archives du tabellionage de Rouen l'acte d'acquisition par lequel le père de Corneille devenait propriétaire de la maison *manante* de Petit-Couronne, où il voulait envoyer son fils nouveau-né, Pierre, né comme Victor Hugo

... Sans couleur, sans regard et sans voix.

M. Maillet du Boullay n'a garde de faire ce rapprochement qui nous venait à l'esprit en songeant à ce petit Pierre que Pierre-Antoine Corneille, maître des eaux et forêts, amenait ici pour lui donner un air plus vivifiant que celui de la rue de la Pie. Elles devaient emplir leur siècle — et traverser les siècles — les voix de ces petits êtres qui semblaient n'avoir qu'un lendemain à vivre.

Le verger, la cour, le puits, la mare où Corneille enfant a regardé les têtards des grenouilles, le puits où

il s'est assis sur la margelle de pierre, l'auge où, nous dit-on, il faisait boire sa mule, tout est resté tel que du temps du poète.

— Corneille aimait les roses, nous dit le gardien qui nous guide (gardien de musée, car le logis appartient au département). On a planté l'espèce de roses qu'il aimait, et, dans la saison, elles fleurissent là et embaument.

Les roses de Corneille sont peut-être une légende ; mais en pareil cas, je le répète, les légendes sont séduisantes. Et lorsque le gardien, vieil homme fort aimable, nous explique la vie de Corneille dans son intimité rurale, nous l'écoutons en toute bonne foi, comme il nous parle.

Devant la porte d'entrée, une pierre est placée, et en nous la montrant :

— C'est là-dessus que Corneille posait le pied pour monter sur sa mule. Il n'était pas très bon cavalier. Il lui fallait cet appui.

Et devant la table de pierre où, dans le verger, l'auteur de *Cinna* s'est accoudé tant de fois, prenant pour siège une autre pierre que le lierre verdit :

— C'est ici que Corneille écrivait ses ouvrages. Il ne pouvait, paraît-il, écrire qu'en plein air. Chacun a ses manies. Il s'asseyait là et il travaillait.

Pourquoi ne serait-ce pas vrai? Les cartes postales, ces feuillets ambulants de l'histoire courante, ces bouts de carton qui transportent de l'érudition par la petite poste, ne disent-elles pas, ces *post cards* vendues officiellement à Petit-Couronne même : « La table de pierre sur laquelle Pierre Corneille écrivait ses œuvres. »

Je n'ai rien contesté des détails que nous donnait le guide, — ni le fauteuil « brodé par la reine de France » où il s'asseyait, ni la table, ni l'armoire normande qui lui appartinrent, — je n'ai fait qu'une observation lorsqu'on m'a montré dans la salle de réception l'esquisse du « monument de Corneille par Frémiet qui orne le foyer de la Comédie-Française ».

Hélas ! non, nous n'avons pas ce Corneille où Frémiet représente la Muse couronnant Corneille.

— Je vous garantis, me répondait ce guide, que ce monument est au foyer de la Comédie-Française !

— Je vous affirme que non !

Mon affirmation l'a-t-elle convaincu? Je crois bien que le *Guide Joanne* lui-même donne le renseignement sur l'œuvre de Frémiet et que les visiteurs de Petit-Couronne continueront à chercher ensuite au foyer de la Comédie un Corneille qui n'y est pas.

On a placé sur la table même de la salle de réception, à Petit-Couronne, un buste de Rachel. C'est Rachel qui, Muse de la tragédie, semble faire les honneurs du logis du grand tragique. Elle fut la prêtresse de ce dieu. « O mon vieux Corneille ! » écrivait-elle lorsqu'on lui demandait quelque autographe. Et elle traçait sur les albums la phrase que Scribe et Legouvé lui mettaient sur les lèvres dans *Adrienne Lecouvreur.*

Il y a à Petit-Couronne une signature de Corneille. Le comité des fêtes cornéliennes à Rouen organise en même temps que M. H. Marcel à Paris — à la Bibliothèque nationale — une exposition des souvenirs de Corneille, autographes, éditions « princeps », objets ayant appartenu au poète, s'il s'en trouve. Je crois à

l'authenticité parfaite des meubles de Corneille réunis en sa maison. Les livres précieux et curieux y sont nombreux aussi. Et les portraits y abondent, depuis le Corneille à la moustache altière que les bustes ont popularisé, jusqu'à ce Corneille vieilli, la lèvre rasée, sans barbe, que l'on voit au musée de Rouen et dont on revoit une copie à Petit-Couronne.

Il y a même un Meissonier, au crayon, un Corneille en pied, et une gravure du tableau de Gérome, *Une collaboration* : Molière et Corneille composant *Psyché*.

Du dessin de Meissonier, le guide nous dit :

— Un visiteur, un Anglais, en a offert 15 000 francs.

Tout se mesure, en ce monde, à la valeur marchande. Les visiteurs oublient peut-être les solives de bois sous lesquelles, dans les combles, Corneille baissait le front pour aller mesurer son blé, ou le four, près du logis, où il cuisait sa farine — poète rural faisant son pain lui-même comme il le gagnait, rudement ; ils oublient ce qui est la vie, ce qui reste encore de la vie du passé, pour regarder ce *Corneille* imaginaire qui vaut « quinze mille francs », s'il vous plaît !

Mais ce que nous cherchons, retrouvons sous les toits où ils ont vécu, c'est l'âme même des générateurs de nos âmes. Ici ils ont passé. Il reste d'eux plus que leur ombre.

Des couronnes sans nombre encombrent, près de la chambre à coucher, un petit cabinet où l'on a entassé, accroché — comme aux murailles des Jardies, dans la maison de Gambetta — les couronnes ornées de rubans apportées lors de quelque cérémonie, d'un anniversaire. Celles-ci datent du deuxième centenaire de la

mort de Corneille. Elles sont fanées, mais le troisième centenaire de la naissance va les rajeunir et les reverdir. Car Pierre Corneille aura eu, à peu d'années de distance, deux « centenaires » célébrés. Il mérite tous ces hommages.

— Je l'aurais fait prince, disait Napoléon I[er], s'il eût vécu de mon temps !

Le vieux Corneille est « plus que prince ». Prince d'*Horace* et duc du *Cid*. Ses victoires sont de celles que rien n'efface. Et je suis sorti de la maison de Petit-Couronne en emportant un souvenir du logis où, en pèlerinage, les admirateurs de Pierre Corneille reviendront bientôt quand le soleil de juin aura épanoui ces fleurs d'avril.

Il ne faut pourtant pas revenir trop souvent sur les routes qu'on a suivies jadis. Il y manque trop de compagnons. On compte alors ceux qu'on a perdus en chemin. Lors de ces fêtes de Corneille, il y a des années — quand M. Mounet-Sully dit des vers, sous la pluie, tête nue, devant la statue du pont de pierre,— M. Perrin était là, conduisant la Comédie-Française, et Auguste Vacquerie était venu, poète normand accouru pour saluer le grand Normand qu'Albert Sorel célébrera de nouveau bientôt. Et tout à l'heure, en me rappelant le convoi de Flaubert, la montée pénible de la côte de Canteleu, l'allée du cimetière qui menait à la fosse nouvellement creusée, je me rappelais que ce jour-là je marchais derrière Emile Zola, entre Théodore de Banville et J.-M. de Heredia.

Nous parlions du bon grand maître disparu. Nous disions sa franchise, la cordialité de sa main tendue.

— Il laisse un beau livre encore, disait Heredia. Je l'ai lu. Il a pour titre *Bouvard et Pécuchet.*

Zola est mort, Banville est mort, Heredia est mort. Les voyages au passé décidément sont trop mélancoliques. Tout homme qui retourne aux chemins parcourus ne retrouve que des lambeaux de sa vie aux ronces du chemin. Mieux vaut vivre de la vie de fièvre, près du cratère parisien, entouré des nouveaux venus qui, parce qu'ils sont jeunes, parce qu'ils s'agitent, parce qu'ils espèrent, nous font croire que nous prenons part à leur activité même, et qu'ils nous font rester jeunes en nous donnant un peu de leur jeunesse.

Les voyages ne servent peut-être qu'à regretter les étapes lointaines et à faire accepter la bataille quotidienne — le vrai voyage, celui qui plaisait à Renan, regardant la rive et descendant le fleuve : le voyage à travers la vie.

XIII

Le 1er mai. — Affiches et professions de foi. — Les arbres fruitiers et le poète. — Candidats. — Une revue, *Paris qui passe*, et les vieux murs du pavillon Récamier. — La vente de l'Abbaye-aux-Bois. — Une visite au salon de Mme Récamier.— Chateaubriand. — Mme d'Abrantès. — Comment on discutait entre maîtresses de maison à l'Abbaye-aux-Bois. — Lamartine rue de Sèvres. — Un écrivain disparu. — M. G. Vapereau et le *Vapereau*. — Les pensées de G.-M. Valtour. — Le 1er mai au temps jadis. — L'Histoire qui passe !

27 Avril.

J'ai connu le temps où l'approche du 1er mai apportait aux bonnes gens de souriantes idées. Les jeunes filles songeaient à leurs toilettes claires, et nous nous disions que ce jour-là nous mettrions enfin un pantalon blanc.

Joli mois de mai, quand reviendras-tu?

Ce n'était pas l'approche du « grand soir » ; c'était la venue de l'aurore printanière. Les poètes chantaient la date heureuse, comme ils pouvaient, sur le mirliton ou sur la lyre. Le 1er mai, c'était l'espoir : du printemps, des fleurettes ; le vernissage des Salons et le reverdissement des squares. Et voici que pour le Parisien — et un peu pour tout le monde — la date joyeuse devient une date anxieuse, et je me croirais, pour un peu, revenu

au temps du siège si j'écoutais les propos des trembleurs.

— Avez-vous fait des provisions?

— J'ai des sacs de pommes de terre dans mes caves !

— On dit que les manifestants vont empêcher les maraîchers de pénétrer dans Paris !

— Nous aurions le blocus des radis, la grève des salades !

On rit un peu. On réfléchit beaucoup. Il est certain que nous voici au seuil d'un monde nouveau. Le quatrième état (qui n'est point, comme on le pourrait croire, la presse, ce quatrième pouvoir) marche à grands pas et la littérature pariétaire qui fleurit sous forme d'affiches n'a jamais produit de morceaux de style aussi nets que ces revendications étalées sur les murs de Paris. Il faut les lire et les méditer. Le murmure sourd dont parlait Pierre Dupont en sa *Chanson du pain* semble souligner ces placards que les yeux distraits du passant regardent à peine. Ce sont là comme les cahiers des anonymes. Il y a cette fois quelque chose de plus poignant et de plus redoutable dans certains appels au nombre, à la foule. Et je voudrais qu'un collectionneur philosophe, étudiant un à un ces placards, dégageât ce qu'il y a de confus, de menaçant ou de juste dans ce chocs d'idées et d'appétits.

J'ai été surtout attiré, en regardant ces affiches, par la profession de foi d'un poète. Le « poète Bonnery » — ainsi a-t-il signé son papier — qui réclame, entre autres choses, la substitution à tous les arbres, même d'ornement, d'arbres fruitiers. Utilitarisme et philanthropie. Plus de platanes inutiles. Des pruniers, des

pommiers. Tous nos jardins, les Tuileries, le Luxembourg, plantés d'arbres à fruits. C'était aussi une idée de mon cher Henner, qui me disait, voyant les marronniers de mon jardinet :

— Pourquoi ne faites-vous pas de tout cela un grand verger? Les cerisiers et les pêchers sont aussi jolis que les autres arbres !

Ainsi le veut également le poète Bonnery qui ajoute :

« Tous les fruits de la terre à tout le monde. »

Cette conclusion ne déplairait à personne. Mais voilà : il y a le garde champêtre pour protéger les pommes vertes, comme il y a des mannequins de paille pour effrayer les oiseaux, qui sont les communistes de l'air. Les moineaux francs auraient tôt fait de tout dévorer, même avant les hommes, et les rêves des poètes ne sont applicables ni aux cerises ni aux bas de laine, ces bas de laine qui, aux jours d'épreuves, ont permis à la France de payer sa rançon.

Puis, à côté de ces affiches militantes, j'en vois une, moins politique, qui porte un titre alerte et des noms plus populaires : *Paris qui passe !* Un Paris sans souci et sans peur, le Paris des refrains et de l'oubli. C'est le titre d'une revue, et les noms qui s'étalent sur la muraille ne sollicitent point de mandat électoral, mais des bravos (et ils en trouvent) : Polin, Mayol, Anna Thibaud...

J'ai toujours aimé les revues. L'autre jour, à Londres, je me suis précipité, dès mon arrivée, vers le Coliseum, un vaste théâtre nouveau où l'on donne précisément sous ce titre *revue* un spectacle d'actualité. Je voulais savoir, par les allusions et les chansons, les couplets

satiriques, ce que le peuple anglais pense de la situation actuelle, du Maroc, de l'Allemagne. Quand le Parlement est fermé, le théâtre laisse parfois percer le bout de l'oreille de l'opinion. Mais — quel étonnement ! — en cette revue anglaise, le texte était de M. de Cottens, les décors de M. Amable, les costumes de M. Landolf. C'était Paris à dix pas de Trafalgar square.

Paris qui passe « parisine » du moins en son pays. Et tout à côté de cette affiche joyeuse, une autre grande affiche jaune s'étalait sur la muraille que je regardais — une affiche portant ces mots : « Vente sur surenchère du sixième, au plus offrant et dernier enchérisseur, en l'audience des saisies immobilières du tribunal civil de 1re instance de la Seine, séant au Palais de Justice, salle des saisies, à deux heures de relevée, en un seul lot, d'une grande et belle propriété sise à Paris, rue de Sèvres, 16, à l'angle de la rue de la Chaise... »

Alors je regardai le bâtiment qui, derrière une grille noirâtre surmontée d'une croix, s'élevait vieilli, vénérable, avec ses grands toits d'ardoise brune, ses clochetons. Sous la désignation sans pittoresque de l'affiche jaune : « Grande propriété, bâtiment élevé d'un rez-de-chaussée et de quatre étages sur une grande cour intérieure, cours, jardins, cloître de couvent, le tout d'une contenance superficielle de 7050 mètres carrés. Mise à prix : 1680000 francs... » je devinai, je reconnus (le plan dressé par l'architecte, M. Debrie, sur l'affiche même, portait le nom de cette demeure historique), je reconnus l'Abbaye-aux-Bois, un de ces lieux de pèlerinage littéraire où revit encore tout un passé qui va disparaître, qui eût disparu même si

l'Abbaye-aux-Boïs n'eût pas été mise en vente ; car, pour l'élargissement de la rue de Sèvres, le pavillon habité par Mme Récamier, illustré par elle, eût été emporté par la démolition. Paris qui passe !

Et c'était précisément sous les fenêtres de Mme Récamier que flamboyaient, à côté de l'affiche de la vente, ces noms plus fameux pour la foule que ceux de J.-J. Ampère ou du bon Ballanche : Anna Thibaud. Mayol, Polin !

O ironie ! cette annonce de *Paris qui passe*. sur ces murailles qui vont tomber !

J'ai voulu non pas revoir — je n'avais jamais visité l'Abbaye-aux-Bois, — mais voir ce salon où Mme Récamier tint pendant de si longues années une sorte de cour de respect admiratif, groupant autour du génie les hommages de tous les talents. Il semble qu'à l'Abbaye-aux-Bois deux seules ombres reviennent encore, Chateaubriand et Mme Récamier, René et Juliette.

La concierge, qui nous guide à travers les jardins, les corridors du cloître, nous montre la petite fenêtre où, tout d'abord, là-haut, au troisième étage, dans sa petite chambre carrelée, Mme Récamier voyait monter les ministres, les amoureux du souvenir :

— C'est de là que Chateaubriand apercevait les coteaux de Meudon et regardait, en bas, « tournoyer » les religieuses. Il y avait un grand acacia, aujourd'hui abattu, qui montait jusque-là. Les oiseaux jasaient dans le feuillage. Aujourd'hui la chambre est habitée par une ouvrière qui a accroché à sa fenêtre la cage de son oiseau. Vous la voyez d'ici.

Le jardin de Jenny l'ouvrière, l'oiselet de la Rigo-

lette d'Eugène Sue, à cette place même où l'auteur des *Martyrs* a rêvé, où, telle qu'elle apparut, inoubliable, à Ampère, en sa robe blanche, un premier janvier, la belle des belles s'est accoudée ! Le temps se plaît aux antithèses, comme Victor Hugo.

Et ce n'est pas sans émotion qu'on gravit l'escalier de pierre du pavillon Récamier, qui conduit au salon célèbre. Il est bien modifié, le salon, comme l'escalier lui-même. Les panneaux blancs en ont été arrachés, emportés. La cheminée, qui voyait à gauche Juliette sur sa chaise longue, à droite Chateaubriand pensif, est toute moderne. De Mme Récamier rien n'apparaît là qu'une photographie du portrait fameux de David appendue à la place où figurait le tableau de Gérard, *Corinne au cap Misène*. Mais les parois, le plafond, les fenêtres ont encadré ces réunions illustres dont Sainte-Beuve se fit tour à tour l'historien respectueux et le peintre narquois. Ce parquet où nous posons le pied, toutes les gloires l'ont foulé ! Sur ces marches de pierre, que de talons de grands hommes ou de femmes exquises — des spectres maintenant — se sont posés !

Ici Lamartine a récité ou entendu réciter ses premiers vers. Honoré de Balzac, ce Balzac dont M. Brunetière vient de nous donner l'image qui vaut une statue, Balzac a lu le début de *la Peau de chagrin* où, dit-on, et je n'en crois rien, il songeait à Mme Récamier en créant Fœdora. Là, rayonnante de beauté, avec sa haute taille et ses cheveux blonds, superbe, apparut un soir Delphine de Girardin, disant — d'une façon admirable — ses rimes de jeune Muse enivrée d'hommages. Rachel s'est dressée là pour réciter *Phèdre*. Il revient

de chères et grandes ombres entre ces vieux murs.

— Est-ce qu'on visite souvent le pavillon Récamier?

— Oh ! Mlle Duhem, qui l'habite, a bien été forcée de clore un peu sa porte. C'était un défilé de curieux. Mais dans une quinzaine, il y aura là, pour les pauvres, une vente de charité que Mlle Duhem, très bonne et très artiste, organise. Des ouvrages de femmes. On pourra faire une bonne œuvre en jetant un coup d'œil au portrait de Mme Récamier... Récemment, nous avons eu la visite de M. Georges Cain et de M. Victorien Sardou...

Georges Cain a même écrit un vivant article sur ce jardin de l'Abbaye-aux-Bois, maintenant désert, et qui fait songer à quelque béguinage de Bruges-la-Morte.

Mais il ne faudrait pas croire que Mme Récamier ait tenu seule ici bureau d'esprit. L'Abbaye-aux-Bois fut pendant longtemps un lieu d'asile pour les grandes dames littéraires, si je puis dire. Mme d'Abrantès parle de ces « retraites amies » où il fait bon vivre. En ces dernières années, Mme Foucaux, la sœur de M. Augustin Filon, qui signa du pseudonyme de Mary Summer des livres délicats et plus qu'agréables, tenait son salon à l'Abbaye-aux-Bois. Lorsque Mme d'Abrantès elle-même y mit sa fille, il y avait là dix ou douze dames, spirituelles et titrées, anciennes amies de l'impératrice Joséphine ou survivantes des guerres de Vendée, qui avaient leur « jour » comme elles avaient leurs souvenirs et leurs rancunes. Et c'était une série de caquetages et de papotages, de jolies évocations du passé aussi : Mme de Bradi racontait qu'elle avait

failli être fusillée en Vendée et disait, en plein salon de Mme de Gouvello, à Mme d'Hautpoul :

— Vous avez menti !

La Vendéenne et Mme d'Hautpoul, la « doyenne des femmes de lettres », en venaient souvent aux colères. « Il y avait là, dit Mme d'Abrantès, de quoi faire insurger trente paroisses de l'Ouest. »

— Elle me dit que j'ai menti ! s'écriait Mme d'Hautpoul. Quelle insolence ! Mais pis encore, elle m'a dit de me taire !... de me taire ! Moi !...

C'est encore chez Mme de Gouvello, à l'Abbaye-aux-Bois (ou peut-être chez Mme Récamier), que M. de Kératry, le père, fut salué par la Vendéenne de ce point d'interrogation :

— Savez-vous bien, monsieur, que dans « votre » Chambre des députés il y a, dans le côté gauche surtout, beaucoup de députés vieux et laids ?

M. de Kératry salua, sourit et répondit :

— Madame, si « vous » et les « vôtres » vouliez permettre qu'aux jours d'élection on les choisît plus jeunes, nous pourrions, je vous assure, vous offrir de plus jolis garçons !

De temps à autre, Mme de Genlis venait ajouter sa note à ces querelles de précieuses. Elle était l'aînée. On la respectait parmi ces quinquagénaires. Elle faisait son possible pour être aimable, et Mme d'Hautpoul disait en puisant dans sa tabatière une prise de tabac :

— J'engagerais Mme Récamier à la voir plus souvent. M. de Chateaubriand y gagnerait !

Charitables paroles. On se demande comment ces Philamintes ainsi réfugiées à l'Abbaye-aux-Bois n'en

venaient pas aux coups de griffe ou ne périssaient pas de mélancolie. On dirait qu'elles jouent, dans un décor aboli, des scènes du *Monde où l'on s'ennuie*, et je signalerais, à côté d'un Balzac ou d'un Humboldt, plus d'un Bellac dans ces salons maintenant fermés.

Et pourtant Mme Récamier disait à Mme d'Abrantès précisément, qui rapporte ces mots dans le vieil article des *Cent et un* où, un peu trop emphatiquement, mais avec beaucoup de détails curieux, elle énumère les hôtes et les « ruelles », les caillettes et les coquettes de l'Abbaye-aux-Bois :

— Je ne m'ennuie jamais. Je reçois des lettres de mes amis. Je leur réponds. Je pense à eux. Puis, quelquefois aussi, je pleure. Vous voyez, duchesse, que je n'ai pas le temps de m'ennuyer.

Mme Ancelot, en ses *Salons de Paris*, nous a présenté Mme Récamier comme une artiste en flatteries et une *poseuse.* Elle eût vu sans dépit fermer ce temple du dieu Chateaubriand. C'est aujourd'hui même, à l'heure où l'Odéon répétera *la Vieillesse de don Juan*, que sera vendu le pavillon où trouva son refuge la « vieillesse de René ». Puis on démolira l'Abbaye-aux-Bois dont une société financière fera ce qu'on appelle un « pâté de maisons ». Adieu le vieux logis dont Lamartine disait : « Quand je repasse par hasard dans cette grande rue *suburbaine* et tumultueuse de Sèvres, je m'arrête machinalement devant la grille de fer de la cour silencieuse de l'Abbaye sur laquelle ouvrait l'escalier de Juliette. Je regarde et j'écoute si personne ne monte ou ne descend encore les marches de cet escalier. » Et depuis Victor Hugo jusqu'à Louis-Napoléon Bonaparte,

le futur Napoléon III, venant visiter Mme Récamier, il énumère toutes les gloires qui ont passé là — « la gloire intellectuelle des cinq règnes de cette France tantôt libre, tantôt esclave, mais toujours la France et qui reste le réveille-matin du monde ».

Personne, dans quelque temps, ne verra plus ce logis. Tout passe, et ce n'est pas seulement comme le dit la revue -*Paris qui passe!* Et qu'on ne s'étonne point que des entêtés de souvenirs se plaisent à évoquer ce qui n'est plus, surtout ce qui ne sera plus demain.

— Vous avez l'art des adieux, me disait Gustave Vapereau en souriant. Vous me donnerez bien un salut quand je partirai.

Il me semble que les journaux, qui doivent tant à Vapereau, au *Vapereau*, ont été un peu trop discrets pour témoigner de leur reconnaissance à l'écrivain disparu. Dieu sait ce qu'a été, ce qu'est encore pour les journalistes le *Vapereau*, qui donne, sur les hommes et les choses, le renseignement immédiat et sûr. Une célébrité meurt. Vite, un entrefilet ! On ouvre le *Vapereau*. Le *Vapereau* est le collaborateur nécessaire. Le *Dictionnaire des contemporains* a été pillé, cité, démarqué durant des années par des milliers de publicistes.

Aujourd'hui, c'est le *Larousse* que l'on consulte. Mais le *Vapereau* subsiste. Il est plus spécial et plus maniable. Et c'est lui qui nous donne, comme l'escalier de l'Abbaye-aux-Bois, des leçons de philosophie. Chaque édition nouvelle fait du *Dictionnaire* un cimetière. Des noms illustres disparaissent. Il faut effacer, emporter les morts. D'autres gloires remplacent les

gloires défuntes qui s'en vont où vont les vieilles lunes. M. Vapereau, à quatre-vingts ans depuis longtemps passés, continuait à prendre des notes, à entasser les fiches pour l'édition nouvelle, l'édition future du *Dictionnaire*. Car les nouveaux venaient qui réclamaient leur place à ce Panthéon portatif, le *Vapereau*.

Un octogénaire notait...

Et tout en notant, M. Vapereau, sous le pseudonyme de G.-M. Valtour, donnait à *l'Illustration* des pensées, des maximes qu'il a réunies sous ce titre : *l'Homme et la Vie*, en un petit volume exquis dont je recommande la lecture aux délicats.

M. Vapereau, libéral de 1848, fidèle à son poste, « vieille barbe » loyale, aura laissé bien des ouvrages remarquables, le *Dictionnaire des littératures*, les volumes de *l'Année littéraire* (où il fut cordial à mes débuts). Mais il n'espérait survivre que par ce petit livre où, en phrases courtes, il avait mis, au cours des années, le meilleur de sa vie et de ses idées, tout ce qu'il avait observé dans une longue existence droite.

« Toute la vie garde le reflet des feux allumés par la jeunesse sur ses premières cimes », écrivait-il.

Cette pensée se pouvait appliquer à lui-même.

C'était un clairvoyant, non un pessimiste. Mais il avait depuis longtemps fait bon marché des illusions.

« Quand je dis du bien de l'homme, c'est de moi que je parle ; quand j'en dis du mal, c'est aux autres que je pense. »

« Nos vices, quand nous les quittons, nous laissent

des remords, et quand ils nous quittent, des regrets. »

« Les intérêts soutiennent les principes, tant qu'ils en vivent. »

« A en juger par ses élus, la politique n'est pas moins aveugle que la fortune ou l'amour. »

Ainsi pensait, se consolant de vieillir, l'auteur de *l'Homme et la Vie*. Il faisait de la philosophie non seulement en paroles, mais en action. Pourtant, la mort de sa femme ne laissa point le vieillard philosophe, et, l'ayant perdue, il ne tarda pas à la rejoindre. Le *Vapereau* prochain ne contiendra plus la biographie de cet honnête homme, républicain d'autrefois et de toujours.

Paris qui passe !...

Au temps jadis, au 1er mai, la corporation des orfèvres portait à Notre-Dame de Paris un arbre aux feuilles nouvelles qu'on appelait le « mai verdoyant ». On plantait le mai, l'arbre de mai, dans les campagnes. Le mai évoque, pour nous, une idée d'idylle et de joie. Les orfèvres aujourd'hui fêtent le 1er mai d'une autre façon. Et le sort veuille que le mai verdoyant ne porte pas de fleurs rouges !

> Mai rose et verdoyant,
> Mai dont la robe est verte...

disait Victor Hugo. Pour le spectateur et pour le philosophe, ces jours de mai nouveaux ont leur enseignement. Et si la fête du travail est pacifique, pourquoi ne point laisser fêter l'éternel labeur? C'est ce qui couve dans les profondeurs qui est redoutable, non ce qui s'étale au grand jour.

Et qu'on le veuille ou non, devant l'affiche de la revue de café-concert, comme devant les placards des candidats, — devant « Paris qui passe » ou Paris qui vote, — c'est l'histoire qui passe ! Est-ce l'avenir qui vient ?

XIV

Les affiches électorales. — Ce que pense le monsieur qui passe. — L'*Homme qui lit.* — L'*Homme qui ne dit rien.* — Le fond du silence. — Un mot de vieil ouvrier. — Les sceptiques. — Le candidat aux billets de théâtre. — Le théâtre gratuit. — *Panem et circenses.* — *Les Caprices de Marianne* et le 1er mai. — L'anniversaire de la mort de Musset. — Alfred de Musset au château de Gurcy. — M. de Rémusat jouant Alceste. — Les théâtres de société. — Lettres de X. Doudan et *Courrier de Paris* du vicomte de Launay. — *On ne saurait penser à tout.*

4 Mai.

Ainsi nous avons maintenant une année devant nous avant de voir refleurir les muguets du 1er mai, et filer les « francs-fileurs ». Les Parisiens ont, hier matin, poussé un soupir de soulagement et répété : « Tout est fini ! » Comme si les questions redoutables se résolvaient par une promenade de « chômeurs » et un défilé de cavaliers. Et la vie a repris son train ordinaire, avec les mêmes problèmes à l'horizon et les mêmes nécessités du lendemain. On va rentrer après être parti, et l'on se croira très brave parce qu'on viendra voter dimanche ou très prudent parce qu'on attendra je ne sais où les résultats du vote.

— Songez donc, disent déjà les éternels alarmistes, songez qu'il y a encore « la journée » du ballottage !

A ce compte, toutes les journées que nous avons à vivre pourraient être des « journées ». Il faut pourtant

bien s'y habituer, et j'ai été stupéfait de voir se fermer les théâtres. Les théâtres fermés, à Paris, sait-on bien l'effet que la nouvelle a pu produire dans le monde? Les théâtres parisiens se condamnant à une clôture, même temporaire ! On ne fermait les théâtres, jadis, que devant un désastre ou un deuil national, et le Gymnase jouait, avec bien d'autres encore, pendant le siège et la Commune.

Le soir de mai où les troupes de Versailles pénétrèrent dans Paris, un employé du Gymnase se précipita vers le vieux Derval, régisseur de la scène, et lui dit, essoufflé, effaré :

— Monsieur Derval, monsieur Derval, les Versaillais sont entrés ! Ils seront peut-être ici dans un moment. Il faut prévenir le public !

— Oui, mon ami, fit l'excellent Derval très froidement. Mais on joue la comédie ici. Attendez l'entr'acte !

Il faut toujours « attendre l'entr'acte » pour donner les nouvelles dramatiques et ne point risquer de semer la panique dans une salle ou dans une foule. Nous devenons vraiment d'une nervosité désespérante, et l'autre soir, dans un théâtre que je sais, les informations les plus folles, les renseignements « certains » les plus incroyables couraient les coulisses, pendant que dans la salle on applaudissait Musset comme s'il se fût agi d'un jour d'apothéose. Je pensais justement à Musset et à son *Fantasio* devant ces affiches électorales qui colorent de leurs tons divers l'avenue de l'Opéra et les rues de Paris. « Si je pouvais, dit Fantasio à l'ami Spark, être ce monsieur qui passe ! » Et après avoir décrit la belle culotte de soie et les belles fleurs

rouges du gilet et les breloques de montre et les basques de l'habit du monsieur, il ajoute : « Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ! » Oui, ce sont les idées du « monsieur qui passe » ou plutôt du « monsieur qui s'arrête devant une affiche électorale » qu'on voudrait connaître. Le monsieur qui se campe devant le placard imprimé (placard socialiste ou conservateur) et le lit de la première ligne à la dernière, sans que son œil laisse transparaître une pensée, sans que sa lèvre laisse tomber un seul mot, puis qui s'éloigne sans un geste et redevient en effet le « monsieur qui passe », le « monsieur qui s'en va », celui-là me trouble et m'inquiète, qu'il porte un patelot, un veston élégant ou une veste de travail.

C'est même un peu effrayant, le mutisme de ces passants et de ces lecteurs successifs qui regardent, semblent méditer et s'éloignent sans avoir livré au voisin — comme s'ils redoutaient de se compromettre — l'ombre même de leur opinion. Et c'est pourtant lui, le « monsieur qui passe », le monsieur muet, le monsieur indéchiffrable, le monsieur-mystère, qui est le grand-électeur de dimanche et tient notre sort dans sa main.

Les réunions publiques nous livrent la pensée de ceux qui n'ont point peur de parler tout haut. Mais le « monsieur qui passe » (et j'entends par là l'ouvrier qui lit et ne bronche pas) est celui qui importe, car il pense tout bas.

Victor Hugo a écrit *l'Homme qui rit*. Je rencontre souvent ainsi, planté devant ces affiches, *l'Homme qui*

lit. Et l'*Homme qui sourit.* De celui-là, on peut encore interroger le sourire. Il est tantôt indulgent et tantôt narquois. Il est ironique ou charmé. Il est bienveillant ou hostile. Mais l'*Homme qui ne dit rien*, comment deviner sa pensée? Fantasio a raison : cet homme-là a dans la tête des milliers d'idées qui nous sont étrangères et nous ne les connaissons pas !

C'est même ce silence des lecteurs d'affiches qui m'étonne et que j'ai noté comme un symptôme de cette absurde crainte du voisin devenue la marque même de ce temps. Je sais bien que le silence, comme le sommeil, peut-être une opinion. Mais cette opinion, quelle est-elle? A coup sûr, ce n'est pas de l'enthousiasme. L'enthousiasme se traduit toujours par quelque mot ou quelque geste involontaire. On n'a pas besoin de crier un « bravo » pour le faire entendre. Le silence est plutôt une forme du doute et de la méfiance. Et ce sont pourtant ces silencieux qui, je le répète, feront dimanche la majorité dans le scrutin. Seulement, jusque-là, ils ne veulent pas se livrer. Ils gardent secret leur sentiment. Ils en ont la pudeur ou la crainte. Nous sommes loin de l'héroïsme d'une affirmation publique. Mais si l'avenir, disait-on autrefois, est aux flegmatiques, cet avenir, qui est le nôtre, appartient aujourd'hui à l'*Homme qui ne dit rien* et qui, dans trois jours, déposera son bulletin dans l'urne.

J'ai pourtant, je dois le reconnaître, entendu une réflexion devant ces affiches multicolores — une seule et que j'hésite à reproduire, car elle va paraître d'un scepticisme un peu amer et frisant le pessimisme — et nous espérons toujours que l'avenir, l'avenir en ques-

tion, nous apportera quelque douce surprise, un peu de bonheur, beaucoup de progrès.

— Bah ! disait une voix gouailleuse dans le groupe qui déchiffrait une immense affiche où la liste des réformes proposées alternait avec les injures adressées au concurrent, ils nous promettent tous du beurre, et en fin de compte il ne nous restera que des croûtes !

Je regardai celui qui parlait, tandis que sept ou huit spécimens de l'*Homme qui ne dit rien* continuaient à lire, immobiles, muets. C'était un vieil ouvrier qui avait dû, en 1870, faire le coup de feu, et même un peu plus tard sans doute. Il souriait dans sa barbe grise et haussait les épaules sous sa veste très bien brossée. Ses yeux rougis aux prunelles fatiguées gardaient encore, dans leur expression lassée, l'acuité particulière à la gouaillerie parisienne ; et ce faubourien, Gavroche devenu burgrave, s'éloigna en hochant la tête, ni révolté, ni résigné — blagueur — et allant à son labeur après avoir exprimé sa philosophie personnelle dans une forme qui eût fait bondir M. Cousin, mais n'eût pas déplu à Schopenhauer, ni même à Nietzsche.

Du moins, celui-là n'était pas un silencieux. Le silence est chose terrible. C'est de l'ombre, c'est de l'inconnu, c'est de la nuit. Et arrêtez-vous devant les placards qui sont les feuilles printanières les plus largement épanouies de ce triste mai humide et froid : vous rencontrerez comme moi, vous coudoierez comme moi cet être qui tient notre destinée dans un petit bout de papier et qui, maître anonyme de notre sort, auteur des futures lois puisqu'il nomme les législateurs, s'appelle de ce nom qui n'en est pas un :

— *L'Homme qui ne dit rien.*

Et qui garde le secret de la France.

Une de ces affiches, en vérité, mériterait pourtant qu'on s'exclamât devant elle et qu'on en remerciât tout haut le signataire. Je l'ai vue collée presque sur les murs de l'Opéra.

C'est la profession de foi d'un négociant qui se déclare socialiste et qui donne de ses convictions cette preuve évidente :

« J'offre un billet de théâtre à tous mes clients... »

A cela je ne vois rien à répondre. Ce candidat a résolu le problème du théâtre populaire. Il a créé le théâtre gratuit, le théâtre électoral. Il donnera, je pense, un billet de théâtre à chacun de ses électeurs comme il en fournit à ses clients. Il connaît l'âme du Parisien, épris de spectacles. Du pain et des jeux. Les jeux d'abord.

— Votez pour moi, dirait-il volontiers, ô citoyens ! et vous irez tous au théâtre !

Au théâtre, soit ! Mais à quelles places ? Au théâtre, bien. Mais aux répétitions générales ou aux « premières » ? Ah ! le candidat aux billets de théâtre ne sait pas à quoi il s'expose ! Ses électeurs commenceront par accepter le strapontin et exigeront un coin dans une avant-scène, jusqu'au jour où quelque concurrent plus audacieux ou plus généreux dira :

— Je vous offre l'avant-scène tout entière !

Puis un autre viendra qui ajoutera :

— Et moi, je m'engage à payer le souper après le spectacle !

Ainsi le suffrage universel mis à l'enchère nous

mènera aux théâtres où personne ne payera plus sa place et où l'État, impresario magnifique et gigantesque, invitera les populations à des spectacles donnés pour rien.

Et ce sera très cher.

Mais puisque nous parlons du théâtre, je demande, par exception, la parole pour un fait personnel. Il se rattache d'ailleurs à la « journée historique ». Croira-t-on que j'ai reçu des lettres anonymes parce que, le 1er mai, j'avais affiché, quoi? *les Caprices de Marianne.*

« Les caprices de Marianne? Tu plaisantes? Eh bien, tu verras demain ! » (J'adoucis les termes de ces missives.) Je ne plaisantais point. Je donnais, à la date fixée, la pièce que les abonnés de la série n'avaient pas entendue et je ne m'imaginais pas qu'on pût faire un rapprochement entre la pièce de Musset et la « journée » du 1er mai. Il faut toujours compter avec les gens d'esprit. Les auteurs des lettres et dépêches anonymes en avaient sans doute infiniment. Moins cependant que de mots violents — et de menaces. La Marianne de Musset ne m'avait point du tout fait songer à la Marianne symbolique.

Et — par une rencontre extraordinaire — il se trouvait que c'était, ce 1er mai, l'anniversaire de la mort du pauvre Musset. Je n'y avais point pensé davantage.

Ce n'est pas le 1er mai d'ailleurs exactement, mais dans la nuit du 1er au 2 que Musset mourut. A une heure du matin, il dit : « Je vais dormir ! » Il s'endormit en effet et ne se réveilla plus. C'est donc, à dire vrai, le 2 mai que le poète de la *Nuit de mai* est mort.

Et c'était presque l'autre jour son cinquantenaire. Il y a quarante-neuf ans qu'il a disparu. L'an prochain, peut-être, la Comédie redonnera-t-elle à cette date et sans songer à mal *les Caprices de Marianne*.

Ces *Caprices de Marianne* ont d'ailleurs une histoire singulière. Il était dit que le théâtre de Musset arriverait à la scène par les salons. Ce ne fut pas du tout par nos comédiens qu'ils furent joués pour la première fois. Ce sont des amateurs (et quels amateurs !) qui demandèrent à l'auteur lui-même d'arranger pour une représentation sur un théâtre de société la pièce publiée par la *Revue des Deux Mondes*. Musset y consentit et les comédiens du château de Gurcy, qui comptaient parmi eux M. de Rémusat, le futur collaborateur de Thiers pour la libération du territoire, et la comtesse d'Haussonville, mère de l'académicien actuel, interprétèrent l'œuvre du poète avec un succès dont le retentissement dépassa les portes du château.

X. Doudan, en ses lettres, nous a donné l'écho de cette représentation qui précéda celle de la Comédie, comme l'interprétation d'*Un caprice* par la comtesse Rostopchine dans un salon de Saint-Pétersbourg précéda celle de Mme Allan. Le château de Gurcy fut, comme celui de Coppet au temps de Mme de Staël, un foyer d'art dramatique. On y jouait Molière, on y jouait Sedaine, on y jouait Musset. Les députés les plus éloquents, les doctrinaires les plus graves s'y délassaient, en devenant acteurs, des travaux de la Chambre.

Doudan raconte que M. d'Haussonville le père, arri-

vant de Paris, on compte qu'il va donner des nouvelles du ministère. Ah ! bien, oui !

— Louise sait-elle son rôle de Victorine? Répétons *Victorine !*

Le 3 juin 1844, X. Doudan écrit à M. Albert de Broglie :

« Hier, au dîner, on a parlé exclusivement du *Philosophe sans le savoir* et du *Misanthrope.*

« Je vois dans la cour de Mme d'Haussonville des voitures qui font penser à l'attirail du *Roman comique.* Il part tous les jours des barbes et des perruques par la diligence. J'ai vu deux répétitions par le trou de la serrure. On joue vraiment bien... On peut donner dès à présent un ordre de début à M. de Résumat ; c'est un grand acteur. Pendant qu'il joue la comédie, je lis sa dissertation sur la Trinité et sur la querelle entre Abélard et saint Bernard. On ne se douterait pas que c'est la même personne. »

Enfin, le grand jour de la représentation arrive. Le lundi 10 juin 1844, on donne à Gurcy *les Caprices de Marianne* avec *le Misanthrope.* Et M. de Sahune avait, paraît-il, excellemment joué dans ces *Caprices* le rôle de Tibia. « Il est à mourir de rire. »

Doudan annonce alors une lettre de M. de Bourgoing qui écrit à A. de Broglie « dans le plus grand détail » sur la représentation : « S'il ne te dit rien de lui-même, je lui dois rendre justice, et il a bien joué son petit rôle de Basque ; on avait beaucoup prétendu qu'il ne savait pas ce rôle, mais ce sont de mauvaises plaisanteries des Gaussin et des Clairon de l'endroit qui ont de grands airs avec les « utilités ». As-tu lu ces *Caprices de Ma-*

rianne? Ce n'est pas une pièce bien raisonnable, et j'aurais cru que cela tomberait tout à plat, et que, de plus, les faibles seraient extrêmement scandalisés de l'étrange témérité du langage ; mais non. Mme Foy a une charmante figure, un peu tragique, et rien de ce qu'elle dit ne peut être pris en mauvais sens. M. de Rémusat a mêlé un peu de philosophie platonicienne à l'épicuréisme dévergondé de son personnage, et tout a bien tourné. J'espère que les journaux voudront bien ne pas disserter sur ces amusements de Gurcy. Ta sœur a été charmante dans son rôle de Célimène. Tout ce peuple d'acteurs vit paisiblement, dans la meilleure intelligence et sans rivalité d'amour-propre. Cela est bien rare dans des gens de cette classe... »

— J'espère que les journaux voudront bien ne pas disserter...

Les comédiens sont tous les mêmes, fussent-ils comédiens de salons. Ils redoutent la presse. Ils réclament le silence. Le réclament-ils de bien bon cœur? Ne seraient-ils point tentés de dire :

— Ou loue-moi ou tais-toi !

Toujours est-il que ces représentations de Gurcy durent faire tapage. On en parla dans les gazettes. Et Doudan écrivait, le 19 juin, à Albert de Broglie :

« ... On m'apporte le feuilleton de *la Presse* sur la société dramatique. Il est bienveillant... On y dit qu'au grand étonnement, à la stupéfaction de tout le monde, il s'est trouvé que dans cette société doctrinaire il y avait de l'esprit, de la bonne grâce et de la politesse. Voilà ce qu'on fait quand on veut louer les gens avec délicatesse : *On m'avait dit que vous n'étiez qu'une bête*

mais je vois qu'il n'en est rien. On a beau dire ce qu'on voudra des mœurs des comédiens, ce sont de braves gens. »

Qu'était ce feuilleton de *la Presse* qui rendait compte d'une représentation des *Caprices de Marianne* chez des grands seigneurs? C'était une causerie du vicomte de Launay, un *Courrier de Paris* de Mme de Girardin, et je ne sais pourquoi le passage en question n'a pas été réuni dans l'édition des *Lettres parisiennes* du « chroniqueur ».

J'ai trouvé curieux de le faire rechercher dans la collection de *la Presse.* Mme de Girardin avait ainsi parlé de ce théâtre mondain de Gurcy :

. . . .

« Depuis huit jours, les plaisirs parisiens ne sont plus dans Paris ; on joue la comédie tout autour de la capitale ; à G...y, on a joué lundi *le Misanthrope* et *les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset. Un ancien ministre du 1er mars a représenté Alceste avec un rare talent : il est facile de comprendre un rôle de misanthrope quand on a été quelque temps ministre. M. de R... a su donner à cette noble amertume un caractère nouveau, un accent de mélancolie plein de dignité ; on devinait que l'honnête grondeur sentait déjà l'inutilité de sa colère, et qu'il ne l'exhalait que par acquit de conscience, comme un homme supérieur qui accomplit un devoir de loyauté, en disant au monde des vérités sévères, sans illusion et sans espoir. La belle Mme d'Hauss... était une Célimène charmante. *Les Caprices de Marianne* ont été joués admirablement par Mme F... et M. A... ; c'était dans toute cette troupe

une vivacité d'esprit, une élégance de manières, une grâce, une gaieté, un entrain dont tout le monde était stupéfait. Bref, ils étaient tous séduisants ; on ne reconnaissait plus du tout les doctrinaires. On a joué jeudi encore *le Misanthrope* et *le Philosophe sans le savoir* ; c'était un peu long, dix actes de haute comédie. Eh bien, les spectateurs ont supporté ce grave plaisir très joyeusement ; il y avait là plus d'un philosophe sans le savoir. »

Le *Courrier de Paris* est du 16 juin 1844. Il donne bien la note de l'écrivain et porte aussi la date d'une époque. M. de Rémusat jouant Alceste et les spectateurs d'une comédie de société écoutant dix actes de répertoire ! Aujourd'hui on joue des revues.

Musset n'assistait pas à la représentation de son œuvre. On lui en conta le succès. Il fut très vif. M. Othenin d'Haussonville se souvient parfaitement d'avoir commencé l'équitation et pris ses premières leçons de cavalier sur une jument que son père avait baptisée Hermia en souvenir de ce triomphe des *Caprices de Marianne* à Gurcy.

L'exemplaire de la *Revue* sur lequel Alfred de Musset avait fait les modifications qu'il souhaitait (entre autres, la suppression de la scène finale au cimetière) appartient aujourd'hui à M. Bocher, le doyen des abonnés de l'Opéra et le plus alerte des vieux Parisiens. Il serait intéressant de retrouver ce précieux souvenir et de le publier même avec les variantes du poète. Il est probable que Musset apporta les mêmes lorsqu'il donna son œuvre à la Comédie-Française.

Et voilà comment, le 1er mai, j'aurai — en ne chô-

mant pas — célébré sans le savoir la date anniversaire de la mort de Musset et fait sans le vouloir une allusion à une autre Marianne que celle du poète.

J'aurai joué — de bonne foi — un autre proverbe : *On ne saurait penser à tout.* Surtout à l'infinie malice humaine.

XV

A propos de la mode. — La croisade du *Petit Chapeau.* — Grands et petits chapeaux. — Ce qu'on voit au théâtre. — La comtesse Greffulhe et la réforme. — La révolte des spectateurs. — Ce que Mme de Girardin dit des petits chapeaux de son temps. — Ils grandiront ! — La mode masculine. — Nos habits noirs. — Les vêtements du dix-huitième siècle. — Une toilette de Rachel. — Comment Rachel faillit devenir chrétienne. — Un roman mystique en 1857. — Le marin et la tragédienne. — Rachel et Gabriel Aubaret. — Le secret du tombeau.

18 Mai.

— Eh bien, que dites-vous du Petit Chapeau?

— Le Petit Chapeau? Oh ! je vous en prie, ne parlons pas politique !

— Mais il ne s'agit pas de politique ! Qui vous parle politique? Je vous demande ce que vous pensez non du petit chapeau de bataille et de la redingote grise, mais du petit chapeau de théâtre, du petit chapeau qu'il s'agit de substituer, dans nos salles de spectacles, aux terribles échafaudages que nos élégantes arborent sous prétexte de coiffure et qui empêchent les braves gens de voir la scène, les acteurs, les toiles de fond...

— Comme les arbres empêchent de voir le paysage !

— Ne raillez pas ; la question du « petit chapeau » passionne depuis quelques jours l'opinion publique, une partie de l'opinion, l'opinion des spectateurs qui vont au théâtre — les naïfs ! — pour voir autre chose

16.

que de la paille et des plumes. Mme la comtesse Greffulhe a pris en main la réforme de la coiffure au théâtre. Ce n'est pas une petite affaire, et il est en France plus facile de renverser un gouvernement que de modifier un costume. Les révolutions les plus mal aisées sont celles de la mode. Vous savez ce que dit l'autre sur la difficulté de corriger les enseignes.

Habitudes, préjugés, entêtement. On s'accroche à la coutume de la veille. On est fidèle à son chapeau comme on devrait être attaché à ses convictions. Et pourquoi, soit dit en passant, la coiffure est-elle, dans le costume masculin comme dans l'habillement féminin, ce qui tient le plus au cœur? Un clou déchire notre pardessus, nous en prenons notre parti en souriant : ce n'est rien, un simple accroc. Mais qu'un maladroit nous écrase ou nous bouscule notre chapeau, nous voici brusquement de la plus méchante humeur. On provoquerait volontiers le malotru. Il semble que la coiffure soit, pour l'homme comme pour la femme, le couronnement même de la toilette. C'est au chapeau que s'attaque l'ennemi qui veut insulter son adversaire. La coiffure, c'est un peu le cadre, le complément du visage.

— Suis-je bien coiffée?

Cette question, si souvent posée, redite, est comme une version spéciale de ces autres phrases interrogatives très fréquentes :

— Suis-je assez jolie?... Puis-je être remarquée?

Remarquée — lisez aimée.

Et c'est pourquoi les femmes tiennent à leurs chapeaux. Le chapeau leur est un instrument de règne,

étant un moyen de séduction. L'effroi, l'indignation, la colère d'une spectatrice à qui l'ouvreuse vient déclarer qu'on ôte son chapeau aux fauteuils d'orchestre atteignent souvent les proportions de la terreur tragique. « Mon chapeau ! Enlever mon chapeau ! » Autant vaut être privée à tout jamais de théâtre et renoncer à écouter la comédie.

Il suffit cependant de déclarer que les chapeaux sont interdits à de certaines places pour que les têtes blondes, brunes ou grises se résignent à assister au spectacle même sans chapeau. Soyons juste : sous prétexte de coquetterie, les spectatrices aux très élégants mais aux énormes chapeaux Gainsborough en arrivaient à boucher absolument la vue des planches aux infortunés placés derrière leurs étalages empennés. Il fallait — il faut encore — braver le torticolis pour apercevoir la moitié du visage de nos comédiennes ou le bout du nez de M. Max Dearly. En vérité, les femmes n'y mettent pas de discrétion. Le théâtre, grâce à leurs immenses chapeaux, aux chapeaux géants, aux chapeaux-écrans, aux chapeaux-paravents, aux chapeaux de Brobdingnac, est devenu une manière de supplice. On entend — quand on entend ; on ne voit que des demi-décors et des demi-acteurs. C'est le théâtre hémiplégique.

Maurice Donnay, moraliste souriant, voit en ces chapeaux les symboles mêmes de notre existence de grenouilles, qui se veulent faire aussi grosses que le Bœuf d'Or et ne songent qu'aux festons et aux panaches. « On n'aperçoit la vie, dit-il, qu'à travers les chapeaux, comme au théâtre. » Mais à la fin, les

voisins se lassent de ces plumes, et il était temps que la comtesse Greffulhe se mît à la tête de la Ligue du Petit Chapeau. Les malheureux représentants du sexe faible (je parle des hommes) n'allaient-ils pas se révolter enfin contre la tyrannie des chapeaux monumentaux? N'avaient-ils point projeté, esclaves désolés de la mode féminine, n'avaient-ils point résolu de se couvrir la tête au théâtre et d'opposer au gainsborough élégant le géométrique haute-forme? Ils avaient juré, ces Spartacus du huit-reflets, de se coiffer hardiment du tube de soie et d'opposer chapeaux à chapeaux à travers les rangées des fauteuils d'orchestre. Quel coup d'État !

Je comprends leur irritation. Mais je suis reconnaissant à la comtesse Greffulhe d'avoir évité cette guerre mondaine qui eût rappelé les héroï-comiques combats du *Lutrin*. L'influence de son charme et la grâce de ses doigts de fée ont aplani la querelle des chapeaux avant qu'elle dégénérât en bataille. Il ne s'agit plus d'imposer aux spectatrices « la tête nue », — ce qui pourtant a été fait quelque part, et qui se fait dans tous les théâtres en Angleterre ; — il s'agit d'adopter le plus élégant des moyens termes, le modèle créé par la comtesse et qu'elle propose et dont elle offre de faire l'essai avec quelques autres directrices de la mode : une sorte de diadème avec une fleur ou du tulle. Un chapeau qui n'est plus un chapeau. Un minuscule chapeau, une parure plutôt qu'une coiffure. Un prétexte, un semblant de chapeau. Un amour de chapeau, qui n'aurait de nom qu'en un de ces délicieux diminutifs des langues latines : *capello*,

capellino, *capellettino*. Le *capellettino* des spectatrices parisiennes !...

Je ne sais ce qu'il adviendra de la croisade. Il est possible, par exemple, qu'on retourne aux capotes, moins tapageuses que les grands chapeaux du « paroistre » d'aujourd'hui. Les capotes, qui vieillissent un peu les visages, auront contre elles les vieilles femmes. Mais, quoi! ce que femme veut, la mode le veut aussi, et la comtesse Greffulhe, avec sa volonté séduisante, fera pour le petit chapeau ce qu'elle a fait pour Wagner et Shakespeare. Il est bon qu'il y ait dans notre République de ces souveraines du goût qui rappellent un peu nos élégances à la mesure, à la distinction, à la vérité. Lorsque le prince de Galles avait adopté une mode, le « high life » suivait. Il ne s'agit pas seulement ici de « high life » dans notre Paris démocratisé, et si elle mène victorieusement — ce dont je ne doute point — la campagne du « petit chapeau », la comtesse Greffulhe aura rendu service à tout le monde, à M. Perrichon comme au prince d'Aurec. Et je propose que le sexe laid, la cohorte de ces horribles « tuyaux de poêle » que quelque Brummel (s'il en naissait) devrait bien remplacer et faire remplacer par quelque feutre pittoresque et moins « migrainigène », je demande que les spectateurs votent une adresse à la grande dame qui défend nos droits au spectacle : « *A la créatrice du Petit Chapeau, les spectateurs reconnaissants.* »

J'ai peur seulement que, s'il est définitivement adopté, le petit chapeau, bien qu'il soit essentiellement parisien, ne grandisse peu à peu, comme l'Espagnol de

l'opérette. Tout d'abord il sera coquet, discret ; il se fera délicieux et simple à la fois. Il sera cet exquis diadème imaginé par Mme Greffulhe. Puis il aura tout naturellement la tentation de se surcharger d'ornements nouveaux. Il sera ambitieux. Il voudra paraître, être lorgné, être décrit, tenter les photographes. Et la fleurette se fera fleur. Les pétales s'élargiront. Les folioles se feront touffes.

Petit chapeau deviendra grand
Si la mode lui prête vie...

Puis, en bonne justice, comment mesurera-t-on la dimension du petit chapeau? Où commencera le grand chapeau?

— Bonnet, c'est un bonnet, ce n'est pas même un chapeau, diront les vieilles dames en arborant des dentelles superposées qui dépasseront la hauteur du petit chapeau.

Le parti pris est plus désagréable, mais plus radical, qui supprime tout net le chapeau à l'orchestre et au balcon. Il n'est plus de contestation possible. Ni grand ni petit. Pas de chapeau. Plus de chapeau.

Les révoltés masculins dont je signalais la mauvaise humeur et les complots antiféminins ne seraient-ils pas en droit de dire :

— Nous renonçons à nos chapeaux haute-forme, soit ; mais nous aussi nous porterons le petit chapeau. Le chapeau mou, le chapeau rond, l'*Opera hat.*

D'autant plus qu'ils sont souvent chauves, ces spectateurs aux têtes nues, désolés que quelque vent coulis leur caresse le crâne, et qu'au total et au con-

traire les spectatrices ont toutes des cheveux, vrais ou faux. La partie n'est pas égale.

Et voilà donc un nouveau paragraphe à ajouter au fameux « chapitre des chapeaux » que Molière a découvert dans Aristote !

Mme de Girardin, qui a dicté au vicomte de Launay cet axiome : « La femme élégante ne suit pas la mode, elle la fuit », s'élève, en mars 1844, contre ce qu'elle appelle « ces horribles petits chapeaux qui sont à la mode depuis un mois ». Elle les compare à des « assiettes à soupe en crêpe blanc ». Elle cite le cri indigné d'une « lionne » de son temps répondant à sa modiste :

— C'est une coiffure de poupée ! Je n'en veux pas !

Le « petit chapeau » de la comtesse Greffulhe n'a rien de commun avec les « petits chapeaux » que Mme Émile de Girardin attaquait, maudissait, déchirait avec une « indignation légitime » (c'est elle qui l'écrit). Ils ont la prétention non pas de diminuer, mais d'augmenter le prestige et la renommée du bon goût français.

Et il sera dit qu'en l'an de grâce 1906, à l'heure où l'empereur d'Allemagne caracolait près de la frontière de France et faisait de la science avec des archéologues lorrains après avoir livré une nouvelle bataille de Rezonville sur ce terrain même où passèrent les chevauchées de la mort ; au lendemain du jour où, dans Paris sillonné de patrouilles de fantassins et d'escadrons de cavalerie, le roi d'Angleterre traversait nos rues, les mains dans ses poches, regardait les distributeurs de bulletins devant les sections de vote et

montait en automobile pour aller voir l'étang de Corot à Ville-d'Avray ; à l'heure où un autre roi regrettait de partir pour Wiesbaden et la Suède parce que Paris lui semblait délicieux même en temps de grève, et qu'il y admirait nos dragons comme il passe en revue ses drabans, — des Parisiennes élégantes comme des Athéniennes se réunissaient pour discuter la hauteur d'un nouveau chapeau de théâtre et s'inquiétaient non pas des terreurs semées par les éternels alarmistes, mais bravement et en souriant, comme il convient à de vraies Françaises, du plaisir de voir des décors et du bonheur de vivre.

— Je soutiens, répète Pancrace à Sganarelle, qu'il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme !

Je soutiens, moi, qu'il faut réformer la coiffure au théâtre, rendre les stalles habitables, et si l'on trouve enfin « une forme » ou « une figure » de chapeau, chapeau-jouet, chapeau-joujou, miniature de chapeau, chef-d'œuvre de chapeau qui soit adopté par les spectatrices — et, surtout, ne grandisse pas en vieillissant — j'en serai enchanté.

Et ce chapeau rêvé, il me semble bien que la comtesse Greffulhe l'a chiffonné, l'a lancé, l'a officialisé. Seulement, il ne s'agit pas de l'imposer, mais de le conseiller. Nombre de femmes préféreront peut-être encore aller au théâtre « en cheveux ». Mais si le petit chapeau leur sied bien, leur sied mieux, elles y viendront toutes, pour la plus grande joie de leurs voisins, qui n'ont pas, eux, le droit de porter des chapeaux à plumes et qui, depuis tant d'années, les maudissent.

Seulement — puisque j'ai cité le philosophe du *Mariage forcé* précisément — il ne faut pas que cette innovation, cette réforme, cette révolution, cette union avec le petit chapeau soit un « mariage forcé », mais un « mariage d'inclination ».

Et la question spéciale du Petit Chapeau se double maintenant — depuis hier — de la question « mondiale » du costume masculin. Il ne s'agit plus seulement de supprimer les chapeaux de bersaglieri ou de chevaliers-gardes que nous subissons. Sus à la redingote ! A bas les élytres de l'habit noir ! M. Albert Lambert fils, interviewé par un reporter du *Matin*, a fulminé contre nos vêtements modernes et, disciple de M. Mounet-Sully, déclaré que le pourpoint conviendrait mieux à nos torses. Romantique et artiste, il a porté avec fierté les vêtements de Musset et le manteau d'Antony. La cape espagnole sied à ses épaules et ne messiérait pas aux nôtres. Il est possible que l'hiver prochain les *swells* parisiens nous apparaissent drapés dans le manteau de drap à revers de velours rouge des derniers Andalous. Le pittoresque de nos rues n'y perdrait rien, et un peu de couleur dans nos costumes romprait cette note uniforme de notre livrée de deuil.

Les statues en redingote de nos contemporains prouvent assez que nos vêtements manquent de style. Mais il faut peut-être au costume l'éloignement — cette forme de l'idéal — pour qu'on le trouve pittoresque ; et Diderot, qui n'avait prévu ni Meissonier, ni Delort, ni Maurice Leloir, ni François Flameng, affirme qu'on ne peut « rien tirer » de l'affreux costume de son temps — ces habits de velours et de soie que

nous trouvons irrésistibles, lorsqu'un Delaunay ou une Déjazet les portent.

Quoi qu'il en soit, nos « jeunes premiers » réprouvent le veston et maudissent l'habit noir.

Et il est naturel que l'on consulte nos comédiens sur la façon dont nous devons interpréter ou corriger la mode. Une femme comme Mme Bartet serait l'arbitre tout naturel du goût. Rachel, en son temps, avait, comme Mlle Mars, l'art de se parer sans fracas, et je me rappelle — j'étais tout enfant — l'avoir vue dans un concert populaire de la rue Neuve-Saint-Jean (non loin, s'il vous plaît, de la maison du bourreau) arriver en simple robe de mousseline garnie de violettes naturelles, et séduire tout le monde en cette toilette de romance, en

Robe légère
D'une entière blancheur.

Hermione triomphait par elle, et elle portait avec la même grâce la sainte mousseline de Sardou que la tunique de Camille. Une femme est toujours femme. Et si Rachel avait voulu convertir ses contemporains à la parure de violettes ou même au peplum et au demi-nu comme aux belles nuits du Directoire, elle y eût certainement réussi.

Convertir ! Je viens d'écrire là un mot qui précisément à propos de Rachel me pousse à poser un problème biographique que j'ai fait entrevoir déjà en une de nos causeries.

Rachel, au moment de mourir, s'est-elle convertie ou voulait-elle se convertir au catholicisme?

On l'a affirmé. On l'a nié. Mais voici que j'en trouve

la preuve dans un ouvrage où certes on ne se serait pas avisé de la chercher. C'est en un livre consacré à la mémoire d'un marin remarquable, le capitaine Gabriel Aubaret, devenu consul de France, et mort ministre plénipotentiaire, que je trouve cet épisode inattendu et qui ferait songer un peu à la *Double conversion* de Daudet, au moins par la tendresse.

Gabriel Aubaret, dont on vient de nous conter la vie, était en 1857 lieutenant de vaisseau, et, à bord du bateau qui le transportait de Marseille à Alexandrie, il avait rencontré Rachel — Rachel mourante, et allant demander au Caire le soleil, la santé. « Je sens souvent quelque chose qui fait « crac » en moi quand je me monte pour jouer, disait-elle peu de temps encore auparavant. Avant-hier, dans *Horace*, en disant son fait à Maubant, j'ai senti le « crac ». Oui, mon ami, je craquais... »

Le jeune marin souligne ainsi ce mot sinistre : « La malheureuse tragédienne en est à son dernier souffle, écrivait-il ; elle ne peut prononcer un seul mot et se voit condamnée à habiter les bords du Nil ; il y a tout à craindre qu'elle y reste... »

Elle n'y resta pas, et Gabriel Aubaret devait la retrouver mieux portante à son retour d'Égypte, à Marseille. Et une liaison toute cérébrale, d'une intimité touchante, quasi mystique, s'établit alors entre le marin et l'actrice, lui très ému des souffrances de la jeune femme, elle touchée au cœur de l'affection de ce lieutenant, si différent des autres hommes et qui, ne lui disant pas : « Je vous aime ! » lui répétait : « Je vous plains ! »

Gabriel Aubaret était très pieux. Il parlait à Rachel de ses premières années d'enfance, à Montpellier, des souvenirs de famille, de tout ce qu'il y avait de tendre dans un passé évanoui. Elle avait, sur ses conseils, loué près de Montpellier une petite maison de campagne, près de la propriété des Aubaret, et là, pâle et triste dans sa robe de soie verte, elle aspirait les bouffées du printemps, son dernier avril, une dentelle noire posée sur ses bandeaux. Les enfants la regardaient, respectueux. Elle avait toujours pour eux des bonbons turcs, des sucreries bizarres rapportées du Caire.

Ce fut là que le marin entreprit — chose ignorée — de convertir Rachel au christianisme ; et Gabriel Aubaret, âme d'apôtre, fit si bien qu'avec l'aide de l'évêque de Montpellier, M. Thibault, il décida la tragédienne à abjurer le judaïsme et à se faire baptiser dans la chapelle du grand séminaire.

Le roman de ces deux âmes est curieux et rappelle ceux qu'Octave Feuillet, le Feuillet de *Sibylle*, et Mme Sand, dans *Mademoiselle de la Quintinie*, allaient écrire bientôt.

Une dépêche survint qui empêcha la cérémonie projetée. Rachel était brusquement appelée à Paris par la maladie d'un de ses enfants. Elle venait alors de changer d'appartement. Elle habitait place Royale, d'où j'ai vu partir son convoi. Gabriel Aubaret vint l'y retrouver, la saluer, la consoler, lui reparler de cette conversion dont il s'était fait l'instigateur. « Je vis depuis deux semaines place Royale, écrivait-il à un ami. Je ne vois personne que la chère malade et je suis

le témoin de tant de souffrances que je m'en imprègne... »

L'été passa. Au mois d'octobre, Rachel partit pour Cannes, s'établit au Cannet, dans un chalet appartenant à A.-L. Sardou, le père de Victorien Sardou, et de Toulon, où il était au service, le lieutenant allait le plus souvent possible voir la malade.

— Voici, lui dit-il un jour, un chapelet en grenats que le pape Pie IX m'a donné lui-même à Gaëte.

La juive prit le chapelet, le regarda.

— Voulez-vous que je vous apprenne le *Pater*?

— Oui, répondit celle qui avait été Phèdre. Je ne le connais pas.

Et de la même voix qui avait tonné : « *Rome, unique objet de mon ressentiment* », elle murmurait : « Notre Père qui êtes aux cieux... »

Un soir, elle dit à Gabriel :

— Je consens à être baptisée. Mais comment faire? On me surveille. Sarah est là. Je ne pourrai jamais.

Le soldat fit :

— Vous serez baptisée par moi !

Il put obtenir, raconte son biographe, toutes les autorisations voulues. Convertir Rachel était pour le clergé une victoire assez éclatante. Aubaret eut les pleins pouvoirs.

Elle lui répétait : « Vous sauverez mon âme ! »

Il y a là, je le répète, un petit roman mystique d'une curiosité particulière. Le lieutenant ne pouvait quitter Toulon autant qu'il l'eût voulu, et le mal dévorait Rachel qui n'avait plus que quelques jours à vivre. Et tous deux répétaient comme un duo à la *Polyeucte*.

— Demain, j'apporterai l'eau bénite, dit enfin Aubaret.

— Ce seront mes étrennes ! fit-elle.

Et le 2 janvier, le lieutenant arrivait, portant dans une petite fiole un peu d'eau que lui avait donnée un prêtre.

Elle prit de ses mains maigres le chapelet, et, étendue sur sa chaise longue, la mourante inclina la tête... Le lieutenant allait prononcer les paroles sacramentelles. A ce moment même — comme au théâtre — la porte s'ouvrit.

Un visiteur entra. C'était le prince Napoléon.

— Vous ! s'écria Rachel.

Le prince regarda dans les yeux le lieutenant de vaisseau, qui salua lentement, froidement, et sortit.

— A demain ! songeait-il.

Le lendemain il était à bord lorsqu'on lui dit :

— Rachel est morte !

A onze heures de ce soir même où elle avait accepté, souhaité le baptême. Un dimanche.

Gabriel Aubaret racheta le chapelet mis aux enchères à la vente de la tragédienne, et Lacordaire seul put triompher du désespoir de ce jeune homme répétant : « Rachel est morte ! » comme si sa propre vie eût été close.

Le docteur Tampier, qui a soigné la tragédienne avec le docteur Bergonnier et raconté les *Dernières heures de Rachel*, ne dit pas un mot de cette aventure, et, si les lettres de Rachel à Gabriel n'existaient point, on pourrait douter. Elle avait passé la nuit du 2 au 3 à dicter ses dernières volontés. Elle les a relues

signées. Elle ne dit pas un mot de cette entrevue suprême.

Elle était morte aux chants de l'agonie entonnés dans la langue des Prophètes par les rabbins appelés télégraphiquement du consistoire de Nice.

— Vole vers Dieu, fille d'Israël !

Le rabbin Isidor fit sur la tombe une allusion à la prétendue conversion de Rachel. « Rachel, dit-il, est morte israélite ! »

Le secret du roman mystique, du drame que nous révèle le biographe de Gabriel Aubaret est au Père-Lachaise, où gisent tant d'autres secrets : il est dans le cercueil de noyer qu'enferme le cercueil de plomb scellé sur le corps de Rachel (1).

(1) Mon savant confrère de l'Académie des inscriptions, M. S. Reinach, m'écrit à propos de ce récit :

« Cher confrère,

« On lit dans les *Mémoires* d'A. Houssaye (tome V, page 137) une phrase d'où il résulte que Sarah avait conté heure par heure la dernière journée de Rachel et que le manuscrit de cette relation était connu de Houssaye ; c'est de là sans doute qu'il a extrait les quelques phrases qu'il rapporte, sans indiquer d'autre source, au même endroit.

« Si cette lettre de Sarah est quelque part et encore inédite, nul n'est mieux qualifié que vous pour en provoquer l'exhumation.

« Sentiments dévoués.

« SALOMON REINACH. »

En effet, il serait intéressant de retrouver cette lettre de Sarah Félix. J'ai ouvert les *Mémoires* d'Arsène Houssaye à la page indiquée. La dernière journée de Rachel y est ainsi contée :

« Quoiqu'elle prît la mort au sérieux, il y avait encore en elle des retours de gaieté : elle se moquait des médecins par des gestes de gamine de Paris. « C'était à rire et à pleurer », écrivait Sarah à Jules Janin. »

Et encore :

« Sarah lui fut douce jusqu'au dernier moment, comme Rachel

elle-même fut douce envers la mort. On retrouvera un jour une lettre de Sarah où elle conte heure par heure la journée funèbre.

« Il semblait à Rachel que sa sœur Rébecca venait la chercher Elle dit à plusieurs reprises à Sarah :

« — Tu ne la vois pas penchée au pied du lit ?

« Elle ne pouvait déjà presque plus parler quand elle dit :

« — Je suis contente de mourir un dimanche. Il est triste de vivre un lundi. »

La famille de Rachel proteste contre ce qu'elle appelle une légende, la conversion de la tragédienne.

XVI

L'exposition des chiens. — Le chien et la photographie. — Les lauréats. — De la gloriole chez les animaux. — Darwin et Kropotkine. — L'*entr'aide*. — *Black*, d'Alexandre Dumas, et *Sac à Tout*, de Séverine. — Les chiens de luxe. — La mort d'Ibsen. — H. Ibsen et Dumas fils.

25 Mai.

Lorsque le professeur Metchnikoff commença sur la guenon qu'on lui avait envoyée d'Afrique les expériences qui l'auront mené sans doute à l'admirable découverte destinée à préserver quelque jour l'humanité d'une affreuse et désolante maladie, peu s'en fallut que les reporters ne vinssent interviewer l'animal inoculé par le savant. Ils s'empressaient à contempler la nouvelle venue. Ils nous donnèrent sa biographie. Ils braquèrent sur la guenon leur objectif photographique. A ce point que le docteur Metchnikoff remarqua — très sérieusement — que cette femelle de l'orang-outang devenait « poseuse ». Elle prenait des attitudes. Elle était en représentation. Elle se sentait visée par l'objectif. Elle se faisait coquette. Il y aurait à écrire un chapitre d'histoire morale : *Des dangers de la photographie.*

Le kodak est un instrument de perversion. Il saisit les bébés au berceau, les comédiennes au bercail (j'entends au Conservatoire), les lauréats au collège, et

il leur donne cette « gloire » en herbe — pardon ! — que dévore le moindre coup de soleil, mais qui suffit à gonfler comme des ballonnets les petits amours-propres et à griser les jeunes cerveaux. Est-ce que ces bons et braves chiens qu'on expose sur la terrasse des Tuileries ne vont pas devenir « poseurs », eux aussi, comme la guenon de M. Metchnikoff? Ils ne sont pas seulement regardés, admirés, caressés des yeux, adulés, acclamés ; ils sont photographiés comme des ténors, et je trouve leurs « instantanés », leurs « portraits » dans les journaux du matin, à côté des images des derniers élus du suffrage universel, les législateurs nouveaux et les lauréats de l'exposition canine entrant de compagnie dans ce Panthéon de l'actualité où le « bon juge » semble faire face au « bon chien ».

C'est une banalité de dire que les chiens consolent les hommes et que nos meilleurs amis sont ces compagnons muets qui nous parlent avec leurs yeux profonds.

Et Ponto me regarde avec son œil honnête.

Si l'on avait institué des prix de vertu pour les chiens comme on leur a légué des sommes pour leur élever des tombeaux, il y aurait un livre d'or à écrire sur le dévouement canin et il ferait pâlir nos rapports annuels sur les prix Montyon. Alphonse Karr a beau dire que le chien aime son maître à peu près comme il aime le bifteck et qu'il le flatte en attendant qu'il le dévore, l'auteur des *Guêpes* calomnie le chien, comme il méconnaît le chat lorsqu'il lui attribue un égoïsme forcené : « Le chat ne vous caresse pas, il se caresse à vous. »

J'ai eu des chiens et je les ai aimés comme des êtres. Certains savants ont beau déclarer que la zoophilie est une sorte de manie, une façon de faiblesse cérébrale, l'amour de ces « frères inférieurs » est un élargissement de ce besoin d'affection qui est en nous. D'autant plus que l'étude de l'esprit des bêtes nous paye, par tant de découvertes inattendues, de l'amour des bêtes. Toussenel et Cherville nous ont assez dit et redit que nous avons fort à gagner à suivre un peu l'exemple des animaux. Et voici que le prince Kropotkine nous révèle, après expérience, que les bêtes, et les bêtes réputées les plus bêtes, — la grue, par exemple, cette calomniée de l'histoire naturelle du vulgaire — nous peuvent donner d'étonnants et utiles exemples de dévouement.

Au contraire de Darwin, qui prétend que la « lutte pour la vie », c'est-à-dire le droit du plus fort, le carnage et le massacre du plus faible, est la loi de nature, le prince Kropotkine, donnant pour exemples des associations, des groupements d'animaux, nous prouve que la loi naturelle c'est « l'entr'aide ».

« Il se faut entr'aider. » N'est-ce pas le conseil, la morale même de ce naturaliste supérieur que fut La Fontaine, et le prince Kropotkine n'a-t-il point raison de rechercher chez les bêtes des leçons de socialisme pratique et de bon altruisme ?

Ces leçons, on pourrait les trouver sur la terrasse du bord de l'eau de l'exposition canine, où les amis du chien, ami de l'homme, trouveront toutes les variétés de chiens, depuis les petits chiens de luxe qui ressemblent à des singes jusqu'aux grands chiens de montagne qui font penser à des hommes.

Ah! ces regards pensifs, ces mélancolies des prunelles, ces immobilités de colosses blancs comme la neige qu'ils semblent aspirer, demander, regretter! L'un d'eux, superbe, dressé dans sa cage, me faisait songer à mon pauvre Brutus ramené de la vallée de Campan pour venir mourir exilé dans un coin de Viroflay.

C'est une exhibition de Landseer que ce Salon vivant des espèces canines où les cokers aux larges oreilles font penser aux coiffures tombantes des héroïnes de Mme de Girardin ou de la Dame aux Camélias, où les meutes de briquets d'Artois ou de bâtards du Haut-Poitou, avec leurs piqueux galonnés, évoquent les grandes chasses et les joies cynégétiques en quelque sorte féodales. Des étiquettes triomphales brillent au-dessus des chenils : *Mention simple* ; *Mention honorable* ; *Mention très honorable* ; *1er prix* ; *2e prix* ; et les vaincus du concours semblent, sur la paille, cuver leur défaite, — comme un candidat battu, — tandis que les « primés », les « élus » attendent fièrement les photographes.

Et les photographes accourent. Ils sont là, accroupis, braquant leurs appareils sur les lauréats tenus en laisse. J'ai vu un de ces triomphateurs regardant d'un œil stupéfait le lion de Barye écrasant un serpent de bronze sur la terrasse du bord de l'eau. Il semblait prêt à s'élancer sur le colosse.

— Ne bougeons plus !

Et il voulait bouger, le brave chien. Il voulait mordre. On pourrait lui décerner le prix de courage.

Puis c'est, dans toute l'exposition, un concert de jappements, des appels éperdus, des plaintes, des

hurlements de captifs donnant une forme spéciale à leurs *Mie prigioni*. Quelque bonne maîtresse vigilante vient consoler ces condamnés et lire un roman auprès de son chien captif :

Je vais, aux prisonniers,
Des romans que je lis partager les chapitres...

On déballe, comme des colis, des braques éperdus qui, la queue basse, se laissent traîner vers la paille de ces cachots temporaires.

Il faut souffrir pour être lauréat comme pour être député.

Et sur la place de la Concorde, c'est le marché des petits chiens nouveau-nés, une sorte de Salon des refusés en plein air, des chiens attachés aux colonnettes des galeries et quêtant du regard un acheteur bénévole, un passant qui les délivrera. Prolétaires de la pâtée, à côté de ces triomphateurs enrubannés de tricolore et étiquetés de mentions glorieuses !

Les ennemis les plus acharnés des hommes aiment les chiens — et qu'ils ont raison ! Alceste, j'en suis sûr, en cherchant un endroit écarté

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté,

ou tout simplement « ce petit coin sombre » où il se rencogne et se plaît, avec « son noir chagrin » Alceste eût volontiers emmené son chien. Il devait avoir un chien, Alceste, ne fût-ce que pour se consoler de Célimène.

A-t-on souvenir de ce que Corancez appelle « l'abominable aventure » de Jean-Jacques Rousseau renversé sur la butte de « Mesnil-Montant » par le chien

danois de M. de Saint-Fargeau qui lui passe entre les jambes et le jette à terre? Rousseau, cet Alceste genevois, se relève tant bien que mal après avoir glissé le long de la butte, et le lendemain, lorsque Corancez va le voir, il le trouve avec une infinité de petites bandes de papier collées sur les blessures du visage.

— Ce pauvre chien, dit le philosophe, il courait un peu trop vite pour regagner le carrosse de son maître. Il voulait m'éviter. Il ne l'a pas pu. Je lui pardonne! Ah ! si ç'avait été un homme !

Si ç'avait été un homme, Rousseau eût déclaré qu'on en voulait à sa vie, et qu'il venait d'être victime d'un attentat prémédité. Mais un chien ! « Je n'ai pas su me garer, je suis tombé. C'est ma faute ! »

Et c'est ainsi que les chiens sont amnistiés même par les misanthropes, les persécutés et les ennemis des humains.

Mais on nous les gâtera, les braves chiens, si on les photographie. On les rendra glorieux et importants. Les yeux honnêtes de Ponto se fixeront sur ces gravures et, lauréats d'un jour bouffis de leur triomphe, ils voudront, eux aussi, se faire aussi gros que le bœuf.

Le kodak perdra toutes choses. Même la race canine. Et les bouledogues seront avant peu aussi « poseurs » que la guenon de M. Metchnikoff.

Le chien qui dictait ici même des réflexions excellentes, tout à fait pratiques, à M. Cunisset-Carnot, si averti sur ce chapitre, — le chien, compagnon fidèle de nos promenades ou de nos songeries, a inspiré toute une littérature, et l'on en pourrait faire, en vérité, une littérature spéciale.

Il a sa revue, comme tous les animaux du reste, la *Revue des animaux illustrée*, organe de la Ligue pour la défense des bêtes, et j'y lis bien souvent des traits de dévouement canin qui me consolent un peu des égratignures humaines. *Les Mille et un traits de bonté du chien !* C'est un livre qu'on pourrait écrire. Dans un roman de Dumas père (qui eut là pour collaborateur Cherville), il nous est conté l'histoire d'un brave homme qui perd son ami le plus cher et retrouve un jour le regard même disparu, le regard confiant, le regard tendre, le regard caressant et bon, dans les yeux de son chien. Et il n'en doute plus : Black est la réincarnation même de l'ami mort, Black est l'être fraternel redevenu le camarade sous la forme d'un chien. L'histoire, écrite avec émotion, est aussi émouvante — et plus intime — que les étonnantes histoires de la *Jungle*, et le *Black* de Dumas et Cherville vaut les serpents et les tigres de Rudyard Kipling.

Partout je trouverais, sur le chien, des témoignages attendrissants. J'ouvrais naguère un livre d'Eugène Noël, *la Campagne*, et j'y trouvais un délicieux chapitre sur la légende des bêtes. Des légendes qui sont de l'histoire, comme beaucoup de légendes. Par exemple, l'étonnante bataille des rats qui a duré cent cinquante ans en France, — la guerre du rat national, le rat noir, envahi et dévoré par le rat gris venu de l'Inde vers le milieu du XVIIe siècle. Guerre de races qui a fini par la victoire de l'étranger. Elle battait son plein ; le rat français se défendait terriblement contre le rat hindou lorsque Buffon écrivait, et, peu averti sur ce point, le naturaliste attribua à de la

férocité chez le rat ce qui n'était que l'exaspération d'une autre façon de patriotisme.

Les *bêtes* ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Et pour le prouver, Eugène Noël cite ce trait vraiment étonnant d'un chien :

« Un chien et un chat, en l'absence de leurs maîtres, se trouvèrent par mégarde enfermés deux jours dans l'office. Une côte de bœuf suspendue au plafond devint pour le chat un sujet de fervente dévotion. Ce qui se passa entre les deux personnages, on ne le saurait dire, la comédie qu'ils jouèrent n'ayant pas eu de témoins ; mais pour dénouement on trouva le morceau de bœuf à terre, intact ; le chien, assis auprès, tenait le larron à distance. Le pauvre animal, pendant soixante heures, avait gardé *à jeun* le dîner de ses maîtres. La faim, le sommeil, tous les autres besoins avaient été domptés. »

Et parlez-nous ensuite des dévouements humains et des cochers fidèles ! Auprès de la viande, le chien jeûne. Il garde. Et le *Sac à tout* dont Mme Séverine a écrit les mémoires, le petit chien dont sa maîtresse nous fait connaître avec une pitié profonde « la vraie âme malicieuse et sensible, enjouée et tendre » (saint Thomas d'Aquin reconnaissait aux chiens une âme), *Sac à Tout*, « petit chien laid, petit chien vulgaire, petit chien de rue », que Séverine déclare son meilleur ami, — il mérite aussi, et plus que tous les chiens de luxe, d'entrer « avec les petites étoiles de ses yeux vifs » dans la galerie des chiens illustres.

Quand on aura lu *Sac à Tout*, on pourra se rendre compte de ce qui peut entrer de tendresse dans le

« cœur minuscule d'un chien », — et c'est une femme de cœur qui a en compté pour nous, en poète, les battements.

Sac à Tout eût-il eu sa place auprès des petits chiens choyés qui dorment dans des berceaux de soie, sur des coussins de peluche ou des couvertures de fine laine, dans les boxes des Tuileries? Je l'ignore. Aujourd'hui, c'est le jour « select » sur la terrasse de l'Orangerie, comme c'était hier, au Palais de Glace, le grand jour, l'ouverture du concours des Arts de la femme. Et la femme ici se révèle deux fois exquise : artiste aux Champs-Élysées, protectrice à l'exposition canine.

C'est le concours des chiens de luxe à poil ras, tenus en laisse et présentés par des dames. Demain, ce sera le concours des chiens de luxe à poil long, tenus en laisse aussi par la main des dames. Et ce triomphe du chien, cette exposition des chiens, ce Salon des chiens, ce serait parfait si la photographie et la gloriole ne devaient pas, je le répète, gâter et affoler ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, au dire du bon Charlet.

Je reçois, ce matin, la nouvelle de la mort d'Ibsen. Le vieillard, qui luttait depuis de longs mois contre la maladie, a cessé de souffrir. Il a cessé de penser. C'est un grand cerveau qui s'éteint. Son influence sur la pensée de son temps aura été profonde. Il a fait sentir au clair génie français l'attrait, la puissance du mystère. Il a fait passer aussi dans les âmes de nos Parisiennes un peu de cette mélancolie qui saisit les femmes de son pays rêvant dans les longues nuits au bord des fjords, dans les petites maisons rouges. La révolte d'une Hedda Gabler fut un article d'importation. Le Nord nous

apporta de son brouillard et aussi de sa lumière. Une lumière de soleil de minuit.

Henrik Ibsen sembla tout heureux lorsque je lui dis que Dumas fils, dans sa *Route de Thèbes*, s'était non pas inspiré, mais vaguement imprégné d'ibsénisme. Son œil brilla derrière ses lunettes. Son visage ridé s'éclaira d'un sourire.

— Je voudrais, me disait Dumas, montrer que l'ibsénisme peut être traité à la française !

Le jour où l'on connaîtra *la Route de Thèbes*, on verra s'il avait atteint son rêve. Mais je l'entends encore louer *a Dame de la Mer*. Ce Parisien comprenait, admirait, saluait ce Wiking de l'art dramatique.

XVII

Du général Dessirier à Alexandre Dumas fils. — Souvenirs de Besançon et de Beaune. — Un soldat et un peintre. — *La Route de Thèbes.* — Ziem et Monge. — *Anciens théâtres de Paris.* — Un livre de Georges Cain.

8 Juin.

Les figures disparaissent qui ont un moment occupé l'histoire — ou l'actualité — et j'essaye de les fixer au passage quand j'ai pu connaître ceux qui s'en vont, leur journée finie.

C'est à Besançon que j'avais rencontré ce galant homme, ce charmant homme que fut le général Dessirier, une originale et cordiale figure de soldat, très lettré à la fois et très troupier, fumant sa pipe à la manœuvre et lisant le livre nouveau entre deux dépêches officielles, élégant et mâle, portant joliment l'uniforme et donnant fort bien l'idée de ces généraux diplomates, les Duroc et les Clarke, les Canclaux et les Gouvion Saint-Cyr, dont un de nos officiers supérieurs, fils d'un général ambassadeur, qui signe A. Dry, vient de nous donner une galerie tout à fait attirante, *Soldats ambassadeurs sous le Directoire et le Consulat.*

Mais le général Dessirier, qui eût certes fait bonne figure sous le lustre du salon d'une chancellerie, avait eu une aussi belle tenue et une chevaleresque allure sous le feu, dans les montagnes d'Algérie ou les dessous

de bois de Frœschwiller. Il avait sa page, tachée de son sang, dans l'histoire de ce légendaire 2e zouaves qui compta parmi ses colonels un admirable écrivain, le général Cler, homme d'action et homme de pensée comme Dessirier lui-même.

J'avais connu le gouverneur de Paris en Franche-Comté, lors des fêtes du centenaire de Victor Hugo en 1902, et je revois encore ce beau soldat portant toute sa barbe grise, aussi jeune cependant de démarche et de regard à soixante ans qu'à quarante ans, et salué avec une sorte de familiarité respecteuse par toute cette population bisontine, très fière d'avoir pour chef d'armée un enfant du pays, ce « petit Dessirier » que les vieux de « la vieille ville espagnole » avaient vu passer par leurs rues, ses cahiers d'écolier dans le carton pendu à son côté.

— Et maintenant il commande le 7e corps, celui du duc d'Aumale, un corps de frontière ; il nous commande et il n'est pas fier !

Certes non. Et pourtant le général d'armée n'affectait aucune de ces manières à la fois cordiales et triviales qui semblent quêter la popularité. Ce n'était ni par le costume ou les dragées, comme Castellane à Lyon, ni par les poignées de main faciles, comme d'autres, qu'il prétendait se faire aimer. Il était simple parce que la simplicité était dans sa nature même, faite de bonté mâle, et qu'instinctivement il savait bien que, partout où il allait, il était de ceux que la franchise de son visage, son port de tête, son coup d'œil et sa voix eussent fait remarquer entre tous, même sans l'éclat de l'uniforme.

Je le vois encore à cette représentation des *Burgraves* que la Comédie-Française alla donner au pays de Victor Hugo. Besançon ayant, je crois, son théâtre en réparation, on avait logé le poète et ses interprètes dans une façon de cirque très vaste où la foule se pressait par une chaleur étouffante, un terrible temps orageux qui allait couper de ses coups de tonnerre la foudre des vers de Barberousse et de Guanhumara. Quelle poussée ! Quelle atmosphère ! Pas une place disponible. Dans la loge officielle, le ministre, le maire, le préfet, les autorités, sénateurs et députés. On m'avait réservé une stalle au premier rang. Et le général commandant le 7e corps, près de la muraille, restait debout, son chapeau à plumes sur son bras.

Je refusai de prendre place.

— Asseyez-vous, général !

Il eut un charmant geste de refus :

— Non, non. Fête littéraire. *Cedant arma togæ.* Et puis vous êtes notre hôte et je suis chez moi !

— Mais non, mon général, puisqu'ici la Comédie est chez elle !

Bon gré mal gré, il fallut bien que le général Dessirier prît, occupât la place qui lui convenait ; mais il le fit avec une bonne grâce qui s'excusait de sembler déposséder quelqu'un ; il s'assit à son rang, mais en disant, souriant et aimable :

— J'étais très bien dans mon coin, moi. Dieu, que c'est « embêtant » d'être général !

Il avait tous les titres, le commandant du corps d'armée de Besançon, pour apparaître au premier rang de cette « fête littéraire ». Son nom, mêlé à l'histoire

des lettres comme à notre histoire militaire, ne figurait-il pas sur l'acte de naissance du poète dont nous célébrions, ce jour-là, le centenaire?

L'acte de naissance de Victor Hugo est ainsi libellé (je le copie sur une photographie) :

8 ventôse an X.

Acte de naissance de Victor-Marie Hugo,
né le jour d'hier, à 10 h. 1/2 du soir.

Premier témoin, Jacques Delelée, chef de brigade, aide de camp du général Moreau, âgé de quarante ans, domicilié audit Besançon.
Second témoin, Marie-Anne Dessirier, épouse du citoyen Delelée, âgée de vingt-cinq ans, domiciliée à ladite ville.
Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, père de l'enfant.
Et ont signé : Hugo, Dessirier, épouse Delelée, Delelée.

Et j'écrivais, en revenant de la cérémonie, sur le général Dessirier, quelques lignes où, parlant du soldat défenseur de sa terre natale, de son *home* même, je disais qu'il était le petit-fils de cette Marie-Anne Dessirier, témoin dans cet acte immortel et femme du soldat de l'an X. Je me trompais et le général releva mon erreur avec sa bienveillance ordinaire :

« Avec tous mes remerciements, cher maître. Seulement, je ne suis pas le petit-fils, mais le petit-neveu de Mme Delelée, qui était la sœur de mon grand-père. Je n'insiste pas.

« Très touché du souvenir que vous gardez de nous et qui est bien « le réciproque » de celui que vous avez laissé parmi nous.

« Mes hommages.

« Général Dessirier. »

Depuis, devenu gouverneur de Paris après cet autre soldat lettré, le général Faure-Biguet, qui a écrit sur la chasse en France un livre moins dramatique sans doute mais aussi intéressant que le livre classique du général Daumas sur les chasses d'Algérie, le général Dessirier m'avait toujours gardé et témoigné une affection qui me touchait. Nous causions en toute rencontre.

Je n'oublierai jamais les angoisses cachées sous l'élégance calme et la fierté sans bravade de ce soldat, revenant, il y a un an maintenant, d'inspecter nos forts de l'Est et nos troupes de la frontière, à une heure inquiétante et qui pouvait devenir tragique. On sentait en lui une froide résolution qui différait étrangement des fanfaronnades d'autrefois. Comme toute l'armée, comme tout le pays, le général Dessirier était prêt à défendre cette France à qui l'on paraissait alors chercher une si étrange querelle.

— Ainsi, général, vous êtes satisfait de ce que vous avez vu? lui demandions-nous, un peu indiscrètement peut-être.

— J'ai vu des braves gens qui sont prêts à tout. Et ce qui me plaît, c'est que ce sont les plus jeunes qui sont les plus résolus. Oui, je suis satisfait

Et ne redoutant point la guerre, il ne pensait, ce soldat, qu'à assurer la paix.

Il y a un an. Déjà un an ! Et c'est hier. Hier, le départ du roi d'Espagne. Hier, le dernier salut du président de la République et du gouverneur de Paris à la gare des Invalides. Et ce beau général, qui portait si élégamment la plume blanche, cet officier de zouaves qui, blessé et prisonnier, avait sauté d'un train en

marche pour rejoindre les défenseurs de Bitche, le voilà étendu dans le cercueil, sous les toits du vieux palais des Invalides. Les drapeaux déchiquetés de l'église se pencheront une dernière fois sur sa bière, pour saluer son uniforme. Ces drapeaux ! Le temps en fait de la poussière.

Il y a quelques mois, pendant le mariage de la fille du général Marcot, à cette église des Invalides, un petit fragment des trophées appendus à la voûte se détacha, effiloché, et tomba, tournoyant, comme un lambeau de gloire, sur les fronts, puis aux pieds des assistants.

Il y avait là des jeunes gens de l'École de Saint-Cyr, officiers de demain, rêveurs de revanches futures.

Un général, présent à la cérémonie, se pencha, ramassa le fragment du drapeau dont la soie usée se déchiquetait entre ses doigts et, distribuant ces lambeaux aux saint-cyriens :

— Ceci vous revient de droit, messieurs ! C'est le drapeau qui vous baptise !

Le gouverneur de Paris eût souhaité (tout le monde rêve en ce monde) rapporter aux Invalides d'autres drapeaux que ces loques glorieuses, des drapeaux qui ne sont plus chez nous, des drapeaux captifs qui décorent d'autres églises, hors de France. Mais, pensif et doux, comme l'émir du poète que Marie-Anne Dessirier vit venir au monde, il songeait peut-être plus souvent encore que les soldats servent aussi la patrie lorsque, bras nus, ils aident les paysans à couper le blé, à faire la moisson, la moisson d'or des champs de nos pays !

Il sera dit qu'aujourd'hui, après un acte de décès,

notre causerie ne fera que relever des actes de naissance.

Un comité, qui s'est constitué à Beaune pour placer sur la maison natale du peintre Ziem une plaque commémorative, me rappelle l'affection qui m'unit au grand artiste et me demande d'aller donner dimanche un salut à mon vieil ami.

Ziem, qui revient de Nice où il passe ses hivers, s'est arrêté tout juste à temps pour promettre à Marseille de faire ériger là un monument au maître peintre Ricard, et il est reparti pour Beaune où ses compatriotes l'attendent et le veulent fêter.

Il y a, à Beaune, une maison deux fois historique : celle où naquit le mathématicien Monge et où Félix Ziem est né. C'est la même. Le sculpteur Rude a érigé une statue au Bourguignon illustre ; le comité de Beaune veut consacrer, du vivant même de Ziem, la mémoire du grand peintre, du magicien de la lumière. Et au bras de Mme Ziem, l'artiste, qui fuit pourtant le bruit comme d'autres le recherchent, assistera vivant à son apothéose.

Les registres conservés à la mairie de Beaune portent :

Ce 10 mai 1746 a été baptisé Gaspard, né ledit jour, fils de Jacques Monge, marchand forain, demeurant à Beaune, et de Jeanne Rousseau, son épouse. Le parrain Gaspard Deschamps, marchand mercier, la marraine Jacqueline Jouard, le père présent, ont signé,

Jacques Monge, Gaspard Deschamps, Jacqueline Jouard, Lhomme, archiprêtre, curé de Beaune.

Voilà pour le savant.

Voici pour le peintre, né soixante-quinze ans après dans le même logis :

L'an mil huit cent vingt et un, le 26 février à midi, par-devant nous François-Marie-Auguste Friquet, second adjoint de l'officier de l'état civil de la ville de Beaune, est comparu George-Barthélemy Ziem, tailleur d'habits, demeurant à Beaune, âgé de trente-sept ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né à Beaune le jour d'hier, du mariage contracté à Nuits il y a environ deux ans entre lui déclarant et Anne-Marie Goudot, et auquel il a donné les prénoms de Félix-François-Georges-Philibert. Lesquelles déclaration et présentation nous ont été faites en présence de Mathurin Bernard, propriétaire, demeurant à Beaune, âgé de quarante-sept ans, et François-Joseph Hutet, propriétaire, demeurant audit Beaune, âgé de vingt-six ans, et ont le père et les témoins signé avec nous le présent acte après que lecture leur en a été faite.

(Suivent les signatures.)

Ainsi le fils du marchand forain Monge et celui du tailleur d'habits Georges Ziem ont glorifié tour à tour leur patrie, et la cité de Beaune a raison de les glorifier à leur tour. Le comité Ziem, présidé par M. A. Changarnier, me fait l'honneur de croire que ma présence à cette fête de famille ferait plaisir à mon vieil ami. Elle me ferait plaisir à moi-même, voilà le certain, et je voudrais que la liberté me fût donnée d'aller en Bourgogne, comme j'aurais voulu en Normandie aller fêter Corneille.

L'écrasant labeur parisien (dont je dirai quelques mots bientôt pour remercier mes collaborateurs et montrer ce qu'ils ont fait) ne le permettra pas. Et Alexandre Dumas est là, dont la statue nous réclame. Il faut le fêter aussi et lui donner, à la Comédie, sa soirée, à lui qui lui en donna tant et de si éclatantes.

Et il n'y aura pas moins de dix discours autour de la statue de Saint-Marceaux. Dix discours, alors qu'il défendait d'en prononcer un seul au bord de sa tombe !

Je me rappelle aujourd'hui, en feuilletant ce passé

qui m'est cher, je réentends les paroles mêmes de Dumas — et il me semble que son verbe a la valeur d'une décision testamentaire :

— Après avoir bien réfléchi depuis longtemps déjà, après m'être bien étudié dans mes idées et dans ma santé qui s'altère de plus en plus, je renonce définitivement au théâtre. J'ai fait un gros effort pour Perrin avec *Denise*, je l'ai renouvelé pour vous avec *Francillon*, je suis incapable d'un *troisième.* Le malaise perpétuel dans lequel je vis et qui me condamne tout à coup à des repos dont je ne peux prévoir la durée ne me laisse pas l'esprit dans les dispositions nécessaires à ce travail où, pour moi du moins, la lutte est permanente.

« Je n'ai plus l'âge des revanches et je redoute la vieillesse des Scribe et même des Corneille. Je m'endormirai sur les deux succès de *Denise* et de *Francillon*, qui complètent très bien le septième volume que je vous envoie aujourd'hui. Je veux que l'administrateur et les comédiens du Théâtre-Français me voient toujours venir sans inquiétude ; je ne leur demanderai même pas de reprendre mes anciennes pièces. Je suis tellement las que, s'il faut tout vous dire, mon rêve serait de ne plus entendre parler de moi. Je pousse cette idée si loin que, bien que les morts n'entendent plus rien, j'ai défendu toute espèce de discours sur ma tombe. C'est de la besogne de moins pour vous. Vous ne pourrez pas dire que je n'aurai pas été un bon ami jusqu'à la fin. »

Oui, je l'entends en ses heures de lassitude. Mais sa voix aussi me revient lorsqu'il se redresse, se ressaisit, se remet à l'œuvre.

— Je me suis remis au travail, et, je vous en donne ma parole d'honneur, ce n'est absolument que pour vous. Grau est venu m'offrir, il y a quinze jours, deux cent mille francs de droits d'auteurs payés d'avance si je veux faire à Sarah une pièce dont je lui ai raconté le sujet et qu'il n'y a plus qu'à écrire. J'ai refusé. J'ai refusé à cause du Théâtre-Français. Je ne me reconnais pas le droit d'écrire une pièce, si j'en écris encore une, pour un autre théâtre que celui-là. Mais si je considère que je me dois à la Comédie, je considère aussi que je me dois à moi-même, et ce que je ne fais pas pour les deux cent mille francs de Grau je ne le ferais pas pour un million d'un autre. Pour quoi que ce soit je ne m'engagerais à fournir une pièce pour une date fixe, avant qu'elle fût terminée et que je fusse bien sûr d'avoir mis dedans tout ce dont je suis encore capable... Je veux bien risquer la bataille, mais avec toutes mes ressources et le temps, et la liberté !

Voilà l'homme qu'on a accusé d'aimer l'argent ; voilà l'artiste scrupuleux, l'esprit indépendant et fier que fut Alexandre Dumas fils. C'était bien le même homme qui sous l'Empire, ne combattant certes pas le régime, refusait pourtant d'écrire une cantate.

Lorsque je le pressais de me donner enfin cette *Route de Thèbes*, à laquelle il se remettait à travailler :

— Nous ne nous faisons d'illusions ni vous ni moi, me répondait-il, sur les réputations littéraires, et surtout sur les réputations des auteurs dramatiques. Ceux-ci prennent une telle place, momentanément, quand ils réussissent ; ils accaparent une telle attention et ils empochent de telles sommes, qu'ils

ont contre eux tous ceux qui voudraient et ne peuvent pas en faire autant.

Et il ajoutait :

— Je répéterai ce que j'ai pendant vingt-trois ans répété à Montigny qui disait toujours : « On peut compter sur Dumas, mais on ne doit jamais l'attendre ». C'est par ce procédé de travail que je suis arrivé à faire quelques bonnes choses.

Dans quelques jours, des voix autorisées célébreront ces « bonnes choses ». Et c'est pourquoi, pris ici, et par de multiples tâches, je ne pourrai aller saluer à Beaune mon vieil ami Ziem, le Vénitien de Bourgogne, mais en félicitant Beaune de mettre en pratique, comme le fait Paris, le conseil de sir John Lubbock : « La mémoire des grands hommes est un legs précieux qu'il faut conserver. »

Et pour passer de Beaune à Paris en Parisis, qu'il me soit permis de signaler l'apparition d'un volume qui intéresse à la fois et la chronique théâtrale et la *Vie à Paris*. C'est le nouvel ouvrage de l'auteur des *Coins de Paris*, M. Georges Cain, qui s'est fait de l'archéologie parisienne, de l'histoire anecdotique de nos monuments et de nos rues une spécialité tout à fait agréable. C'est un Parisien de Paris, fils de Parisiens et aimant et adorant Paris jusqu'en ses carrefours et ses recoins inconnus, redoutables au besoin. Artiste et érudit, il a, dans cette vieille maison de la rue des Marais où, parmi les bronzes de J.-P. Mène et d'Auguste Cain, l'aïeul et le père, on racontait tant de souvenirs, entendu la légende même de ce Paris dont il conte l'histoire, les historiettes aussi, Tallemant des

Réaux de nos quartiers antiques ou nouveaux.

Aujourd'hui c'est la légende du boulevard du Crime et des théâtres du boulevard, l'Ambigu, la Gaîté, la Porte-Saint-Martin, que Georges Cain nous conte sous le titre *Anciens théâtres de Paris.* Le théâtre, il le connaît comme pas un. Les auteurs, les acteurs, ceux d'hier et ceux d'à présent, il les a applaudis, écoutés. Il les aime. Sardou lui a donné ses conseils, Halévy lui a conté les souvenirs des Délassements-Comiques, ces Délassements où les revues de Blum et Flan, Blum, toujours jeune, et Flan, suicidé (pendant le siège de Paris), amusèrent notre jeunesse avec les rondeaux chantés par Clara Lemonnier sur la musique de Suzanne Lagier :

C'est la première du printemps :
Au théâtre de la nature,
On va commencer l'ouverture...

Ah ! les couplets de nos vingt ans ! Le boulevard du Temple où les théâtres, les anciens théâtres que ressuscite Georges Cain, s'alignaient, offrant, comme en un étalage de rêve, du rire, des larmes, de la terreur, les pétarades des pièces militaires, la poudre des batailles, la farine des pantomimes de Pierrot — Debureau sortant de son œuf blanc, Napoléon rayonnant dans un feu de bengale... Je revois tout cela en feuilletant ce volume — et il me semble encore entendre la grêle sonnette du marchand de coco : « A la fraîche ! Qui veut boire ? »

Qui veut boire des souvenirs ? Hâtons-nous. Ce n'est pas seulement maintenant l'entr'acte qui va finir.

XVIII

A propos d'un concert de bienfaisance. — Francis Planté et la « Maison des comédiens ». — La Sorbonne et la Gaîté. — M. Coquelin. — Souvenirs d'un pianiste. — Le peintre Sorolla. — Le Midi.

22 Juin.

On ne dira pas que la saison est fade. Paris printanier a des aspects exquis et d'étonnantes surprises. Un roi — européen par le chapeau de soie, asiatique par le haut-de-chausse — arrive tout droit du Cambodge pour voir, s'il lui plaît, les boulevards en fête, les illuminations des cafés, l'invasion des trottoirs par les tables multipliées, les robes claires des femmes, les valses lentes des tziganes, — les théâtres fermés devenant des restaurants ouverts, — une intensité de fièvre singulière, une sorte de joie de vivre, un flamboiement de gaieté.

— Comme ces gens-là sont heureux ! se dira le Cambodgien.

S'il lit les journaux — ou si on les lui traduit — il ajoutera que l'éloquence n'est pas morte en France et il verra que la tribune y entend de belles harangues et y sert de terrain à des duels historiques. Il pourra même, s'il est au courant du drame qui divisa la France et la coupa en deux, assister à l'épilogue de la tragédie

morale. Et si le Parlement ou le Palais lui paraissent trop sévères, il aura l'Opéra pour oublier les danseuses cambodgiennes laissées en chemin, et même la fête de Neuilly si l'Opéra lui semble un peu officiel.

Il y avait longtemps que Paris n'avait eu son « roi » en visite. Celui-ci lui plaît comme un bibelot exotique. Le souverain sourit, on le salut. Il passe. Il anime encore Paris qui n'a jamais été plus animé.

Je redoutais pour un autre roi, Francis Planté, que Paris ne fût un peu déserté lorsque le maître pianiste viendrait donner le concert qu'il a promis à M. Coquelin pour la maison de Pont-aux-Dames. Mais point du tout. La saison parisienne se prolonge maintenant assez tard, et mercredi prochain la salle du théâtre de la Gaîté sera comble pour applaudir Planté, qui vient tenir sa promesse.

Quelle promesse? Celle de jouer, tout seul, avec l'admirable musique de la garde républicaine, au bénéfice de cette maison de retraite que Coquelin a bâtie en Seine-et-Marne pour les vieux artistes — les Invalides des comédiens. Coquelin, qui se fiait à M. Georges Petit pour la vente de ses tableaux et qui se faisait applaudir à Londres pendant que le commissaire-priseur dispersait ses Cazin, s'est fié à Planté pour l'organisation de cette matinée qui sera un événement musical, et je dirai un événement littéraire, car Planté veut commenter brièvement les morceaux qu'il exécutera. Et comme il est éloquent, charmeur par la parole comme par le talent, le régal sera double.

C'est le plus généreux des hommes, vraiment, ce Planté, que Rossini, qui l'aimait tant, appelait son

caro Plantino, se nommant lui-même *il papa secondo* du virtuose. Il va quitter son home heureux de Mont-de-Marsan pour venir donner à des comédiens pauvres quelques heures de sa vie. Sa vie est le mot. Lorsqu'il joue, tout son être vibre. Ses doigts évoquent le maître qu'il traduit, mais son cerveau cherche, explique la pensée même de celui dont il tient à rendre l'œuvre et l'âme.

Son plaisir est d'obliger, mais ce sont ses nerfs qu'il donne. Il se livre. Il se dépense. Mais d'ailleurs jouer est pour lui une volupté et comme une nécessité de toutes les heures. Quand il ne joue pas, il chasse. Quand il ne chasse pas, il joue.

Je crois bien que M. René Bazin a raconté — ou me raconta du moins — l'aventure du romancier arrivant à Saint-Avit, un coin des Landes, et entendant sortir de la petite église paroissiale une musique délicieuse.

— L'instrument d'où sort une telle mélodie doit être bien beau !

— Oh ! monsieur, non, c'est un vieil harmonium...

— Mais alors, l'organiste est un artiste bien habile !

— Eh ! monsieur, répond le paysan landais, c'est M. le maire !

— Comment, M. le maire? Vous avez un maire qui a ce talent-là sur l'harmonium?

— Ah ! monsieur, c'est que M. le maire c'est M. Planté !

Et « monsieur le maire » va quitter Saint-Avit pour venir à Paris jouer pour autrui. C'est sa vocation, c'est son habitude. S'il écrivait ses *Souvenirs* (et s'il

les écrivait comme il les *cause*, ce serait une autre séduction), il pourrait énumérer toutes les charités qu'il a faites de ses merveilleux dons. Mais je le connais, il n'en parlerait pas. Il aurait, fort heureusement, bien d'autres traits à nous révéler, et s'oubliant lui-même, selon son habitude, que de piquants portraits il pourrait nous faire des autres !

Quiconque a beaucoup vu devrait conter sa vie. Il est navrant de se dire que tel vivant emporte, à l'heure inévitable, le capital de souvenirs qu'il emmagasina. Dumas fils était inépuisable lorsqu'il évoquait le passé. Le duc d'Aumale était étonnant, rappelant les figures des généraux ou maréchaux de l'Empire, les guerres d'Afrique, les images de Benjamin Constant, de Hugo, du roi son père. L'un et l'autre ont disparu sans laisser de Mémoires. Et que de faits, de témoignages sont avec eux ensevelis !

Un artiste tel que Planté a beaucoup retenu et pourrait, devrait (il le fera) nous rendre Liszt, qui l'encouragea, Thalberg, Mercadante, Orfila, Berryer. Il se revoit jouant du Weber à Berryer qui écoute.

A la villa Médicis, il lui semble être assis encore et jouant l'œuvre de Liszt, *Saint François de Paule marchant sur les flots*. C'est Franz Liszt lui-même qui a voulu faire entendre pour la première fois son œuvre à la princesse Wittgenstein, sœur du cardinal de Hohenlohe, qui est là, tout émue. Planté joue. Ernest Hébert, pensif, l'œil profond, écoute. La princesse pense au mariage avec Liszt, et Liszt songe à la prêtrise. C'est un des derniers jours qu'il portera l'habit laïque. Planté n'oubliera jamais ce tableau, ce salon rouge du

directeur Hébert, cette crise d'âme du musicien épris de solitude.

Et il a connu bien d'autres « illustres » depuis qu'il a, le petit Pyrénéen destiné à devenir si vite un grand artiste, quitté les platanes des promenades d'Orthez, sa ville natale.

Le père d'une de ses compagnes d'études était le fameux Isabey, le peintre, et quand le petit prodige faisait de la musique dans le salon de l'Institut, — au-dessus de la porte d'entrée si connue des Parisiens, — il avait autour de son piano un entourage de ces merveilleuses miniatures exécutées jadis d'après nature, à Tilsitt, les rois, les empereurs, et aussi, à côté de Napoléon Ier, le portrait de cet autre souverain, Talma. Enfant, Francis Planté avait ainsi, comme Talma lui-même, un auditoire de rois.

A dix ans, il était entré au Conservatoire, dans la classe de Marmontel. A onze ans, il enlevait son premier prix à l'unanimité. On le cherchait, on le choyait, on l'acclamait. Il débutait dans le salon de M. de Nieuwerkerke, au Louvre, où un autre débutant, d'un genre tout différent, Nadaud, faisait, le même soir, entendre pour la première fois une chanson qui devenait vite fameuse, *les Deux Gendarmes* :

> Deux beaux débuts, un beau dimanche !...

Mais un autre début, qui date de plusieurs années auparavant, est resté plus cher à Planté. C'était au quai Malaquais, pour une fête de bienfaisance (comme bienfaiteur aussi, le virtuose, on le voit, débutait jeune), et la principale attraction du programme était

l'apparition de deux petits prodiges, camarades et amis dès cette époque, Camille Saint-Saëns et Francis Planté ; l'un, Planté, âgé de sept ans ; Camille Saint-Saëns vieux de dix ans, s'il vous plaît.

Et le souvenir est touchant à rappeler au lendemain du glorieux festival qui fut comme l'apothéose de l'auteur de *Samson et Dalila*, au mois de mai dernier, dans la salle Erard. Le compagnon des premiers pas du maître musicien avait tenu à cœur de venir fêter Saint-Saëns, soixante ans, jour pour jour, après leur première collaboration d'art et de charité, — tous deux fidèles, après tant d'années, à leur amitié, à leur besoin de dévouement.

Lorsque Francis Planté parle de Camille Saint-Saëns, il s'attendrit. Et lorsque je publiai, ici même, l'acrostiche que le musicien poète composa sur le nom de Planté, je reçus cette jolie lettre spirituellement attendrie, que M. Saint-Saëns me pardonnera de citer. Je n'y puis résister, tant elle est charmante :

Braganza Hotel, Lisbonne,
12 avril 1906.

Mon cher confrère,

Je relis vos chroniques de 1905 et j'y trouve cette phrase mélancolique : « Je suis plus habitué aux oublis qu'aux remerciements. » Il ne sera pas dit que j'aurai été moins reconnaissant qu'un singe. Laissez-moi donc vous exprimer ma gratitude et vous dire le plaisir que j'ai éprouvé en trouvant enchâssé dans vos causeries l'acrostiche que j'ai tressé à la gloire de Planté. Il en est fier comme d'un trophée, bien que la pièce n'ait rien de commun — hélas ! — avec les célèbres *Trophées* que vous connaissez.

Nous nous sommes connus à nos débuts, Planté et moi. Nous étions alors des « enfants prodiges », et nous faisons partie maintenant du groupe des « vieillards prodiges » ; car si je ne joue plus du piano à Paris, j'en joue encore à l'étranger, et je viens d'être applaudi et complimenté encore par les souverains du Portugal,

qui sont venus deux jours de suite au théâtre pour m'entendre, me faisant ainsi un honneur insigne.

Dans quelques jours je rentre à Paris, après quatre mois d'absence, et un de mes premiers soins sera d'aller à la Comédie, que j'aime tant, comme vous savez, et d'échanger à cette occasion quelques mots et une poignée de main avec vous. Je vous parlerai de ce que j'ai fait à la gloire de Corneille, qui s'en serait bien passé ; et je compte un peu sur vous pour me défendre, car on me reprochera d'avoir mis en musique ses vers immortels. Je vous expliquerai pourquoi je l'ai fait et comment je ne pouvais faire autrement. Gluck l'a fait avant moi, dans *Iphigénie en Aulide* ; il est vrai que je ne suis pas Gluck. On est ce qu'on peut !

Votre confrère et ami,

C. Saint-Saens.

« Vieillards prodiges » ! Le mot est joli. Mais il y a là de la coquetterie et, sous leurs cheveux blancs, la jeunesse d'âme et le talent persistent. Ils ont blanchi, les deux petits virtuoses du salon du quai Malaquais, mais — pour rappeler le vers de Musset à Nodier — comme les amandiers au printemps. Ils ont la même ardeur, la même vaillance et la même foi que jadis. Cette apothéose de Corneille, dont M. Saint-Saëns parle là comme avec timidité, comme d'une façon de sacrilège, Corneille en eût été ému et son cœur eût battu aux harmonies du maître.

Saint-Saëns (je le voyais, l'autre jour, à cette Comédie-Française où Mme Bartet réapparaîtra quelque soir sur sa musique, celle d'*Antigone*) est aussi vigoureux et inspiré qu'aux heures de fièvre juvénile et de foi. Ou plutôt, comme Planté, il a la même foi et les mêmes fièvres. L'art est mieux qu'un consolateur. Je dirais volontiers qu'il est un Conservatoire.

Autre souvenir encore — et que Planté évoque avec son esprit à la fois narquois et indulgent. C'était dans le salon du comte Tanneguy-Duchâtel, l'ancien mi-

nistre de Louis-Philippe. Planté jouait. M. Guizot était là, et aussi Berryer. M. Guizot était plutôt habitué à la musique rossinienne qu'à la grande école allemande, et le jeune virtuose assis au piano faisait redouter à l'homme d'État quelque terrible sonate dont on prévoyait le début. Et déjà M. Guizot tenait, pour sortir à l'anglaise, le bouton de la porte, lorsque Planté aperçut le geste, devina l'intention et tout aussitôt mit une coquetterie à remplacer la sonate, non annoncée d'ailleurs, par l'ouverture de *Sémiramis*. L'effet fut immédiat. L'austère auditeur, faisant volte-face, tourna le dos à la porte fermée et entendit l'ouverture jusqu'à la dernière note. Le pianiste avait eu raison de l'homme d'État.

Qu'eût-ce donc été si Planté eût joué du Mozart à l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*? Les Anglais, qui sont incomparables en matière d'annonces humoristiques, ont imaginé un prospectus, celui d'un piano d'invention nouvelle, où l'on aperçoit, dans le piano même devant lequel le pianiste est assis, une ombre, un fantôme, une apparition fluide, blanche, fantastique — le spectre même de Mozart. Comme si Mozart, logé dans l'instrument, en était l'âme même. Eh bien, ce fantôme de Mozart, je l'ai vu, de mes yeux vu, le jour où, tout en causant, en expliquant, — en rêvant, dirais-je, si tant d'inspiration n'était point doublée de tant de science, — Francis Planté, laissant courir sur le clavier ses doigts, jouait pour quelques amis reconnaissants — ou plutôt pour lui-même, pour la joie de « mozartiser » — une sonate de Mozart. Il s'arrêtait, reprenait, commentait,

ajoutait au mot pittoresque la note exquise, nous donnait un régal incomparable — quelques instants de rêve.

Et si simple, si heureux de jouer, de se donner, de travailler...

O lui, dont le travail est joie !

— Mais, mon cher maître, lui disait un jour quelqu'un, vous avez dû infiniment étudier ce morceau pour y découvrir tant de merveilles?

— Mon Dieu, cher ami, répondit-il en riant de ce bon rire franc et fin qui relève sa lèvre et fait pétiller ses yeux, ceci vous représente soixante ans de travail !

Et, encore une fois, il semble se faire pardonner cette virtuosité souveraine par une bonne grâce séduisante justifiant le mot d'un de ses auditeurs madrilènes qui disait après un concert :

— Pour moi, je préfère Planté à Paderewsky, et voici pourquoi : Paderewsky se fait prier pour se faire entendre ; Francis Planté vous remercie de l'avoir entendu !

Et Planté fait mieux encore que de dire « merci », il donne et ne demande aucun remerciement. Il est de ces êtres privilégiés qui semblent racheter les dons qu'il ont reçus en les partageant.

En vérité, ce grand artiste a la vocation de la bienfaisance. Les œuvres sont nombreuses pour lesquelles il s'est multiplié. Il a joué jadis pour la libération du territoire, il a joué pour les orphelins de la guerre. Lorsque le vénérable baron Taylor fonda l' « Association des artistes musiciens », Francis Planté joua

pour elle. Il fonda là, à son tour, une rente annuelle attribuée à un « vieil artiste, le plus digne d'intérêt ». Et la pension porte ce titre : «Pension Francis Planté ».

Je ne voudrais pas trop louer cette générosité admirable. Les demandes accableraient le maître. La bonté attire les quémandeurs comme le miel attire les mouches. Et Planté veut s'en tenir à cette manifestation suprême : la journée inoubliable pour la « Maison des comédiens ». Il eût souhaité la donner à la Sorbonne, dans le grand amphithéâtre, devant la noble et poétique fresque de Puvis de Chavannes, comme il jouait jadis devant les poétiques toiles d'Hébert. M. L. Liard, le vice-recteur de l'académie de Paris, n'eût pas demandé mieux que de mettre au service de l'art ce merveilleux amphithéâtre où la science d'un Curie nous expliqua des miracles. Mais la loi est formelle : aucune réunion de ce genre ne peut avoir lieu dans ce palais, où tout est gratuit, même le génie.

Coquelin a donc logé chez lui, à la Gaîté, le maître qui veut donner au logis des comédiens une journée de sa vie.

Est-ce que la mythologie serait de l'histoire? L'histoire étant souvent une mythologie, tout est possible. Ce musicien qui apporte ainsi sa pierre à la « Maison des comédiens » me fait songer à Amphion, dont la lyre d'or bâtit les murailles de pierre. Amphion jouait et les moellons se plaçaient d'eux-mêmes les uns sur les autres. Les doigts de Planté courant sur les touches d'ivoire valent les cordes d'or du roi de légende. Je sais bien que le logis de Pont-aux-Dames a tous ses murs construits. Mais Coquelin, toujours ambitieux, ne

trouve pas ses vieux camarades assez riches et il est profondément reconnaissant à Planté de cet appoint d'un art supérieur expliqué par une parole exquise.

Beethoven, Mozart, Gluck, Brahms, Saint-Saëns joués et expliqués verbalement par Planté, la collaboration de notre musique de la garde républicaine avec le virtuose, Parès et Planté, quelle bonne fortune singulière ! Les maîtres du piano, les Diémer, les Edouard Risler seront là pour applaudir le musicien venu des Landes et qui, aussi vite qu'il sera venu, disparaîtra après cette journée de bienfaisance qu'il regarde comme le couronnement de sa carrière.

Ah ! si la Maison des étudiants que l'on se propose de construire, comme j'ai vu déjà bâtie, rue de Lille, la Maison des télégraphistes, avait eu Planté pour en jeter les fondations ! Mais vraiment on ne pourrait demander même à un tel homme de renouveler un tel effort. Il a fallu l'intervention d'un ami, Edouard Noël, pour arracher l'artiste à son home.

Et leste comme un chasseur, entraîné comme un Basque, Planté a répondu :

— Il s'agit d'une bonne action, je viendrai !

Ces Méridionaux ont une alacrité prodigieuse. Il y a du soleil dans le jeu de Planté comme il y a de la lumière — et quelle lumière ! — dans ces vigoureuses toiles de Sorolla que je regardais, l'autre jour, rue Godot-de-Mauroi. Il m'a semblé faire avec le peintre espagnol un voyage au delà des Pyrénées. Des roches rouges, des mers de cobalt, des bois d'orangers, des paysages d'une intensité superbe — et dans ces décors de joie, des personnages vivants et d'une maîtrise

unique. Et comme je regardais ces intérieurs lumineux, ces portraits hardis, ces grèves où, comme dans les fjords de Zorn, courent pour se baigner des enfants nus, je vois un homme jeune, solide, sympathique, et qui a empli des salles entières de ses œuvres, et c'est le peintre lui-même, M. Sorolla y Bastida, dont l'exposition est un des événements de l'heure présente.

Il est de Valence. Il s'est fait lui-même, rêvant sous les orangers de son pays. Chose singulière, c'est Adolphe Menzel, le peintre allemand, qui le révéla à lui-même. En étudiant les dessins du maître, les soldats du temps de Frédéric II, il se dit : « Je serai peintre! » Le soleil fit le reste. Et la peinture moderne compte un maître de plus.

Ce diantre de soleil ! eût dit Mme de Sévigné comme elle disait : « Ce diantre de Rhône ! » Encore une fois, il y a je ne sais quoi d'ensoleillé dans l'art du musicien qui va jouer, à la Gaîté, pour la Maison de Coquelin. Et que les reporters ne cherchent pas à interviewer Planté ! Il a, près de Paris, un coin discret où il se terre. Il vient à son concert en automobile et s'enfuit en hâte, après le triomphe.

Un de ses biographes, M. de Rivière, conte ce joli mot d'une Parisienne à qui l'on demandait où, lors de son dernier voyage, le grand artiste était descendu :

— Planté? Mais il ne descend pas, il monte toujours !

Et en vérité, si le mot de Socrate, tant de fois répété: « Chacun est bon dans les choses qu'il sait » est juste, on peut dire que Planté, dans ce qu'il sait et dans ce qu'il enseigne, est encore meilleur.

XIX

ALBERT SOREL

NOTES INTIMES.

Aux hommages solennels qui sont rendus au maître historien, je voudrais joindre un souvenir ému donné au confrère, à l'ami.

J'étais assis auprès de lui, le jour de l'inauguration de la statue de Corneille, place du Panthéon. Il écoutait les discours avec une attention passionnée. Cette cérémonie n'était pas seulement pour lui une sorte de fête officielle, très précise dans sa succession de harangues, c'était la glorification d'une race dont il était issu et à laquelle filialement il demeurait fidèle. Le Normand qu'il était, et qu'il était fier d'être, jouissait de cette glorification superbe du grand Normand dont l'image se dressait là, se détachait sur le fond gris de l'église Saint-Étienne-du-Mont.

Albert Sorel aimait ce pays normand dont il voulait célébrer la contribution au domaine des idées. Sa grande histoire achevée, c'était une sorte d'histoire de l'esprit normand à travers les siècles qu'il voulait entreprendre. Il avait commencé en écrivant cette admirable étude sur Gustave Flaubert qu'il donna à la *Revue de Paris*. Il continuait en prononçant devant la Table de Marbre,

à Rouen, ce discours sur le vieux Corneille qui lui causa à la fois tant de joie et tant de fatigue.

Très las, condamné au repos et au régime, il voulut cependant aller en personne saluer l'image et le souvenir du grand ancêtre. C'était son devoir, mais c'était aussi son plaisir. Un de ses proches exprimait fort bien le sentiment de juste orgueil que devait ressentir ce fils de la Normandie :

— Être parti tout petit garçon de Honfleur, et célébrer Corneille dans la grande salle du parlement de Normandie !

Albert Sorel n'en tirait point vanité. Mais tous ses souvenirs d'enfance lui revenaient tandis qu'il caressait, comme d'un ciseau respectueux, l'effigie du grand Corneille, l'honneur de son temps et de sa race. Je crois bien que cette tâche, si vaillamment acceptée, et d'un cœur juvénilement joyeux, lui causa une fatigue douloureuse.

La harangue, fort belle, était longue. A la fin, Albert Sorel sembla défaillir. Son fils, anxieux, le vit pâlir et s'appuyer sur la Table de Marbre pour ne point tomber. Il eut peur.

— A ce moment, dit le fils à quelqu'un, il me sembla que l'Ancien l'appelait, le venait chercher !

Parole saisissante et vraie. Le vieux Corneille faisait en effet un signe à l'historien remplissant là son devoir. Devoir de lettré et d'enfant pieux, apportant, au péril de sa santé, à l'ancêtre, l'hommage des générations nouvelles.

Il faut avoir connu Albert Sorel, avoir longuement causé avec lui pour savoir combien ce bon Français

était demeuré bon Normand. Ce livre, ce livre suprême dont il voulait faire le testament littéraire de sa vie, il en parlait avec amour :

— Je veux résumer en quelques figures cette robuste race normande qui a tant fait pour les lettres. J'ai fait Flaubert, j'achève Corneille. Je vais faire Barbey d'Aurevilly... Le livre de M. Grelé est très complet. Mais je vois un Barbey tout nouveau, et si Normand !.. Je ferai Maupassant...

— Et Louis Bouilhet?

— Et Bouilhet. Mais Barbey et Maupassant d'abord!

Ah ! les projets, nos beaux projets ! Tout ce que nous entrevoyons, tout ce que nous rêvons ! Les plus beaux livres se font peut-être en regardant passer, filer les nuages. Ce livre parlé d'Albert Sorel eût été superbe. Ce qu'il en a écrit est de premier ordre, et l'hommage rendu par l' « enfant de Honfleur » à sa patrie est, par ses fragments, digne de l'entreprise.

Albert Sorel était resté si profondément Normand de cœur que dans sa maladie, alors que l'hémiplégie paralysait tout le côté gauche de son corps, il disait, la pensée intacte, doux et résigné, à ses enfants, son fils et sa fille, supérieurs par l'intelligence et le dévouement :

— N'est-ce pas que je suis très facile à soigner et pas du tout violent — pour un Normand?

Nous allions, quelques amis de l'Académie et moi, prendre de ses nouvelles, après la séance où fut élu le cardinal Mathieu, et dans le salon du petit hôtel de la rue de Vaugirard, j'étais ému profondément en regardant le portrait en pied où Albert Sorel, debout, nous apparaissait dans son cadre, avec sa belle prestance, sa

franche figure souriante et mâle, sa haute taille élégante, — et en songeant qu'à quelques pas de nous ce travailleur robuste, acharné, incessant, cette force vivante, ce lutteur laborieux, était couché...

Il portait cependant le fardeau du labeur d'un bras robuste. Les épaules étaient larges qui, finalement, ont *touché.* Il se reposait de ses tâches austères par quelque souriant intermède. L'historien très grave était un causeur très charmant. On s'en souvenait dans le salon maintenant fermé de Gaston Paris, autre grand esprit. C'était un régal, en nos dîners de camarades, de demander à Albert Sorel quelqu'un de ces étonnants pastiches de Victor Hugo auxquels il se plaisait et qu'il disait si bien. Parodies ou suites, en quelque sorte, et qui dépassaient les fameux *Hommes d'armes* de Delprat.

— On ne sait pas, disait Dumas fils, si c'est du Hugo ou du Sorel.

Victor Hugo en avait eu connaissance jadis. On assure qu'il s'était mis à sourire.

Un soir, il laissa tomber ce trait :

— On dit que M. Albert Sorel fait mes vers aussi bien que moi. Mais moi, je ne fais pas les siens !

Nous avions supplié Sorel de laisser imprimer à un nombre tout à fait restreint d'exemplaires ces pastiches réellement curieux et précieux, en nous engageant à tenir sous verrou les exemplaires. Respect ou modestie, il ne voulut pas. Quelques-uns les savent par cœur, ces vers, et ils seront évidemment publiés quelque jour. La gloire de Victor Hugo ne s'en offusquera pas, et la renommée d'Albert Sorel y gagnera, car on verra quel lettré délicat, pénétrant, fin, pittoresque, narquois,

s'unissait en lui à l'historien de l'Europe pendant la Révolution française et l'Empire.

Le prix Osiris, de cent mille francs, que le donateur destinait surtout, dans sa généreuse pensée, à quelque invention scientifique, avait été décerné par l'Institut à l'œuvre d'Albert Sorel. Le rapport fait au nom de la commission par M. le comte d'Haussonville dit tout en cette conclusion si juste : « Vous couronnerez l'œuvre patriotique d'un bon citoyen. »

Et ce bon citoyen fut un charmant homme, un maître écrivain, un chef de famille admirable et un bon ami.

XX

Le roi du Cambodge à Paris. — Une fête à l'Élysée. — Les danseuses du roi Sisowath. — Une féerie faubourg Saint-Honoré. — De la beauté. — Qu'est-ce que la beauté? — Le Pré-Catelan. — Le théâtre de Verdure. — En 1857 et en 1906. — Une revue des Variétés. — Sa Majesté la Pluie. — Manuel Garcia. — Un centenaire. — Le frère de la Malibran. — Ma tante Fontette.

6 Juillet.

Celui qui n'a pas vu le faubourg Saint-Honoré au moment de la sortie du roi Sisowath, après la garden-party de l'Élysée, a manqué un des spectacles les plus pittoresques et les plus inattendus que puisse donner le Paris moderne, ce Paris où tout aboutit, les splendeurs et les curiosités de l'Extrême-Orient, les raffinements et les complications de l'extrême modern-style. Toutes les fenêtres du faubourg garnies de curieux et de curieuses. Toute l'avenue qui conduit aux Champs-Élysées noire de monde. Je dis noire et je me trompe : des toilettes claires dominaient dans ce dimanche d'été, et juillet mettait son soleil couchant sur les robes chantées par les romances :

Une robe légère
D'une entière blancheur !

Aux balcons les femmes se penchaient pour apercevoir le souverain en robe d'or, et les Parisiennes

ouvraient de grands yeux devant les splendeurs de ces costumes asiatiques qui passaient dans les landaus découverts, parmi les casques et les cuirasses de l'escorte. Une haie de spectateurs sympathiques attendaient les voitures royales et des cris partaient de cette foule, pourtant démocratique : « Vive le roi ! » — ou plus intimes et comme familiers : « Vive Sisowath ! »

Lui, souriant d'un large sourire confiant sous ses cheveux gris et son large chapeau constellé de pierreries, faisait de la canne ou de la main des gestes aimables, satisfaits et paternels, et j'ai vu le moment où il répondait par des baisers aux baisers que lui envoyaient du haut de leurs balcons les Parisiennes éblouies par le ruissellement de ces étoffes d'or. Il est populaire décidément, il est sympathique, le roi Sisowath. Il donne à la population parisienne la sensation et le spectacle d'une féerie en plein air et qui passe. La suite du roi est vêtue de costumes somptueux, les favorites aux noirs cheveux courts ont de grands yeux profonds, à la fois rieurs et songeurs, et leurs petites figurines délicates font songer à de précieux bibelots d'étagère. Ces personnages de légende ou de rêve, encadrés dans le décor un peu gris d'un élégant faubourg de Paris, semblent des héros ou des dieux en voyage, dépaysés parmi nos moellons et exilés même sous les feuillages des marronniers des Champs-Élysées. Ils doivent nous trouver fort laids dans nos costumes médiocres.

Oui, que doivent-ils se dire en regardant nos complets gris et nos petits chapeaux de paille à ruban noir? J'ai entendu des Parisiens contester la grâce de petits

chats caressants de ces favorites aux petits nez courts. Mais elles ressentent évidemment la même impression étonnée devant nos pâles visages. Elles ont l'air de statuettes de cuivre ou de bronze clair. Nous leur faisons l'effet de bonshommes de plâtre.

Tout est relatif dans la beauté. Les traités d'esthétique n'y font rien. La beauté, c'est ce qui plaît. L'horrible Vénus hottentote que le roi du Cambodge a pu voir au Jardin des Plantes est réellement une Vénus, c'est-à-dire la plus séduisante des créatures, pour les Hottentots. On s'est peut-être là-bas suicidé ou égorgé pour ce monstre noir qui nous fait horreur.

Les Parisiens qui sourient du teint des Asiatiques ne remarquent pas le sourire de ces fils et de ces filles d'Asie qui semblent dire :

— Eh ! quoi, sont-ce là les élégances du peuple le plus élégant de l'univers?

La vérité est que nos vestons sont antipittoresques, comparés aux robes lamées d'or de ces êtres de féerie, et que nous avons eu, grâce aux Cambodgiens, la représentation vivante du *Songe d'un jour d'été.*

Imaginez des princes et des princesses de conte de fées apparaissant et disparaissant, avec leurs vêtements d'or ou d'argent, dans une des rues de Paris. C'est la vision que purent avoir le dimanche 1er juillet, vers 6 heures du soir, les habitants des environs du palais de l'Élysée.

Et à travers les têtes des spectateurs et les branches du jardin, nous avions eu un autre spectacle, celui des danseuses aux habits somptueux et aux casques d'or délicieusement ornés et fouillés, évoluant sur le tapis

vert d'eau qui recouvrait l'herbe de la pelouse. Jamais Louis XIV, recevant avec solennité des ambassades imaginaires rappelant le défilé des enturbannés autour du mamamouchi de Molière ; jamais Napoléon III, voyant les ambassadeurs siamois ramper, comme dans le tableau de Gérome, devant l'impératrice Eugénie, n'eut ce spectacle unique d'une vision même du *Ramayana* réalisée presque sous les arbres de l'Élysée. Rien de plus délicieux et de plus imprévu. L'Orient fabuleux chez le président de la République. Les invités, les petites élèves de la Légion d'honneur, stupéfaites, assistant à la pantomime idéale de ce poème en action. Encore une fois, la réalisation d'un songe. Tout ce qui paraît perdu dans un lointain inaccessible amené là par la volonté d'un souverain, offrant, impresario royal, à des Parisiens étonnés, le régal d'une légende dramatique réservée seulement d'ordinaire à des hôtes de choix dans quelque palais mystérieux.

J'imagine le bon Théophile Gautier ou le rutilant Paul de Saint-Victor ayant la délicieuse surprise de cette excursion des danseuses de la cour de Pnom-Penh dans le jardin de l'Élysée. Quels feuilletons stupéfaits et merveilleusement pittoresques ils eussent écrits sur ce miracle ! Quels récits ils nous eussent faits de cet enlèvement du prince Ounaroute porté dans la chambre de la princesse Oussa, et des combats du prince amoureux contre Krang-Péam, roi des géants !... Mais nous avons, nous, l'habitude des choses improbables. Tout nous semble suivre avec une facilité prodigieuse la loi constante du progrès. Rien ne nous étonne. Les petites danseuses du roi du Cambodge, toutes drapées d'or et

constellées de pierreries, danseront au Pré-Catelan, de par la volonté de leur maître, et rien ne nous paraîtra plus naturel. Plus de distances, plus de surprises. Le roi Sisowath est un Parisien comme nous, et je dînais l'autre soir avec un Norvégien qui me disait le plus simplement du monde : « Je pars demain pour le pôle Nord, et je vais tenter ce qu'a essayé Andrée ! Au revoir ! A bientôt !... »

Nous avons touché du doigt le fabuleux, les rayons Röntgen, la télégraphie sans fil ; nous allons voir tantôt la photographie à distance. Que d'exquises petites créatures, souples et fixes dans leurs vêtements de soie ou sous leur casque d'or, que soupèserait, étonné, M. Josse, lequel, comme on sait, est orfèvre, nous apportent, sur des airs inquiétants et d'une harmonie plaintive, des visions de légendes d'Asie, des poèmes vivants, des apparitions de créatures irréelles, aux masques diamantés et aux ailes de pierreries, cela semble tout simple à nos curiosités sans fin, à nos yeux habitués aux visions impossibles.

— Avez-vous vu les danseuses cambodgiennes ?

— Non ; j'irai les voir au Pré-Catelan.

— Il sera curieux de comparer les mouvements de couleuvre de Sâat, la première danseuse, au vol de libellule de Carlotta Zambelli !

— Oui, la poésie de deux races !

Et l'on échange ces propos sans se douter de tout ce qu'il y a de stupéfiant, de paradoxal, de séduisant et d'exquis dans ce rapprochement, dans ce simple énoncé, dans ce programme : les danses grecques et les danses du Cambodge encadrées par les décors à la fois

parisiens et attiques, si je puis dire, de l'Élysée et du théâtre de Verdure.

Des danses grecques, on a déjà tout dit. M. Edmond Pottier est là pour interroger les vases et les statuettes. Pour les danses cambodgiennes, il faut consulter M. Pavie, qui nous a rapporté des observations prises sur le vif, au temps du roi Norodom, sur la littérature et l'art du Cambodge, du Laos et du Siam. Il a écouté la musique, non écrite mais transmise traditionnellement, des gongs et des lames de métal, suivi les représentations théâtrales où se succèdent les voyages, les batailles et les danses, les flûtes laotiennes de bambou léger et les xylophones accompagnant ces mimodrames.

Mais il nous a surtout expliqué que la mimique, les marches lentes (comme nos valses) des danseuses et actrices ont pour originalité d'être inspirées — eh ! mon Dieu, c'est bien explicable — du balancement même de l'éléphant. Il est plus leste qu'on ne croit et plus gracieux, l'éléphant. Le balancement en arrière du pied avant qu'il pose à terre est, dit M. Pavie, l'imitation même du mouvement familier à l'animal. Ces délicieux petits êtres serpentins imitent le pachyderme. Puis viennent chez ces danseuses aux gestes hiératiques l'assouplissement des bras, qui semblent disloqués, et des doigts aux ongles dorés qui paraissent brisés, les renversements de corps, une grâce qui eût paru étrange à une Taglioni et ridicule à une Guimard, et qui est charmante, grisante comme une liqueur fermentée des pays du soleil. Ah! le délicieux concours de danses au théâtre de Verdure reverdi soudain, à dix minutes d'automobile du boulevard parisien !

Et ce théâtre de la Nature, qui entendit l'an dernier le gémissement d'Œdipe aveugle, il va reprendre, pour un soir, l'aspect qu'il eut, il y a tant d'années, lorsque la fantaisie d'un Nestor Roqueplan en fit un lieu d'élection au temps du « quadrille des lanciers », des guides chamarrés et des crinolines. Je ne sais comment Roqueplan avait obtenu le privilège de construire là un théâtre. Un théâtre d'été. L'endroit était délicieux. Un coin de forêt shakespearienne, à vingt minutes du café Anglais.

Le succès d'argent importait peu à l'inventeur de la « parisine ». Roqueplan est cet ancien directeur de l'Opéra qui, lorsqu'il prit le théâtre du Châtelet, comme on lui faisait observer qu'il allait y mettre au moins un million, répondait d'un air détaché ce mot épique, cité par moi déjà, je crois bien :

— Un million ! Oh ! non !... Non !... Vous exagérez ! Huit cent mille !

Le théâtre du Pré-Catelan eut son heure. On y joua des ballets où des brigands, avant *les Brigands* de Meilhac et Halévy, enlevaient de jolies Anglaises qu'ils forçaient non pas à chanter, comme dans *Fra Diavolo*, mais à danser.

On peut voir, dans je ne sais quel numéro de *l'Univers illustré*, l'image d'une représentation à ce théâtre du Pré-Catelan. Tout renaît. Le théâtre de la Nature, par un coup de baguette de M. et Mme Georges Leygues, va nous montrer Tanagra unie au Cambodge, et les échos du bois de Boulogne pourront croire qu'ils répètent encore les musiques d'Arban. Ils seront rajeunis, les arbres, et se rappelleront les ballets d'autre-

fois, si les arbres ont une mémoire. Mais l'évocation, cette fois, est de l'Art, et les danseuses du roi Sisowath valent mieux que les ballerines (où sont-elles?) engagées par les successeurs de Nestor Roqueplan, — car le concessionnaire du Pré-Catelan avait lestement « passé la main ».

Seulement, comme au temps du théâtre des Fleurs (car le théâtre du Pré-Catelan s'appelait il y a quarante ans passés le théâtre des Fleurs), il faut compter avec la pluie. « Si le temps le permet », disent les programmes des courses de taureaux. Le temps est taquin et ne permet pas toujours. Les danseuses du Pré-Catelan dansèrent maintes fois leur ballet sous l'abri cher à Louis-Philippe, et les revues de fin d'année s'en amusaient comme elles s'amusent de tout.

J'étais bien jeune échappé du collège, lorsque les Variétés donnaient une revue qui fit fureur, sous ce titre singulier d'une chanson alors populaire : *Ohé! les p'tits agneaux!* et où de jolies filles, aujourd'hui disparues ou qui auraient besoin de boire à la coupe de cette *Fontaine de Jouvence* que chante Émile Bergerat, chantaient leurs couplets, montraient leurs beaux yeux et leurs épaules blanches, Judith Ferreyra, Rose Deschamps, Géraudon, Gennetier (où sont-elles?), et cette revue de 1857 présentait tout un tableau joyeux qui était, comme on devait dire plus tard, un des « clous » de la soirée : le théâtre des Fleurs au Pré-Catelan.

Allons au Pré-Catelan,
C'est le séjour des miracles !
Bals, fêtes, jardin, spectacles,
Là, tout est mirobolan !

chantaient les jolies filles sur des vers qui ne valaient ni ceux de M. Abel Bonnard, ni ceux de M. Maurice Magre, ni ceux de M. Charles Derennes, les concurrents du prix de Rome des poètes.

Et l'on allait au Pré-Catelan, où l'on jouait le ballet de *Nella* (la jeune fille enlevée par les brigands d'opérette).

Alors, l'orage éclatait sur le ballet et les ballerines. Éclairs au lycopode, tonnerre au bruit d'une plaque de tôle, comme celui de Calchas, pluie simulée par des rayons métalliques. Le public tenait bon, ouvrait des parapluies. Et Nella, les compagnes de Nella et les brigands napolitains dansaient toujours. A la fin, ils dansaient aussi sous des parapluies. « Pas de deux avec riflards », dit l'indication même de la brochure que j'ai sous les yeux. Autant de nymphes, autant de parapluies. L'orage cependant devenait si violent que les artistes du ballet ne pouvaient plus bouger et se groupaient sous leurs abris de taffetas. Le public lui-même, n'y tenant plus, quittait la partie, et tout s'achevait par un chœur général chanté sur l'air que tous les Parisiens répétaient en ce temps-là comme la « scie » annuelle, universelle :

Ohé ! les p'tits agneaux,
Évitons la pluie !
Ohé ! les p'tits agneaux,
Prenons nos pal'tots !
Prenons nos pal'tots,
Nos manteaux,
Notre parapluie,
Évitons la pluie,
Les rhum's de cerveaux !

O poésie de Théodore Cogniard et de Clairville ! Ces couplets amusèrent des gens qui n'étaient point des sots, et la pluie tombant sur le théâtre des Fleurs, les danseuses aux parapluies faisaient rire.

M. et Mme Georges Leygues ont voulu éviter pareille aventure à leurs invités, et dans ce théâtre de Verdure, si artistiquement aménagé par leurs soins, ils attendront que le soleil ait séché les feuilles, bu l'eau du terrain mouillé, — et les privilégiés verront alors, dans ce cadre unique, évoluer les danses antiques, les danses françaises et les danses d'Asie, régal des yeux, sensation d'art délicieuse, visions de poète qui eussent charmé Shakespeare, mais qui ne pouvaient apparaître vraiment dans *la Forêt mouillée* de Victor Hugo.

Attendons.

Il eut l'art d'attendre, en vérité, ce Manuel Garcia qui meurt à cent un ans passés, après une vie artistique si bien remplie. A-t-il laissé des *Mémoires*? Que d'hommes et de choses il avait pu voir ! Le frère de la Malibran ! Le frère de cette admirable Mme Pauline Viardot qui est comme le témoin de tant de gloire et qui peut encore nous émouvoir avec la plainte d'Orphée !

Cent un ans ! Ces chênes humains sont vénérables. Il semble qu'ils portent et emportent avec eux des souvenirs par milliers — comme des nids. J'ai eu une vieille tante, qu'on appelait la tante Fontette et qui vécut plus que centenaire dans la toute petite ville de Limeuil, perchée haut, comme une citadelle, au bord de la Vézère, en Périgord. Morte vers 1857 ou 1858, à cent sept ans, la tante Fontette était donc née vers 1750.

Elle avait vu, du fond de sa petite maison périgordine, défiler tout un siècle. Elle se rappelait tout. Je la revois encore, maigre et d'aspect fantastique, entassant sur son assiette les peaux des figues dont elle se nourrissait presque uniquement dans la saison. Frugale, buvant à peine un peu de piquette trempée d'eau. A cent ans passés, elle descendait encore à la cave. Elle gravissait les sentiers du jardin grimpant. Quand elle parlait des prisonniers espagnols de Mina amenés à Bergerac, elle disait :

— Ils étaient noirs comme des rats, mais ils avaient des yeux de diamant noir !

Elle avait déjà plus de cinquante ans à l'heure de cette guerre d'Espagne dont elle m'entretenait comme d'un événement de la veille.

Elle disait, en parlant de Voltaire, « monsieur Arouet ». Elle assurait avoir vu passer à Limeuil Mandrin, le terrible Mandrin, enchaîné. Mais elle devait confondre le contrebandier sinistre avec quelque autre bandit.

Pendant les journées de juin 1848, elle haussait les épaules, disant :

— J'en ai vu bien d'autres !... J'ai vu le « jour de la peur ! »

Et elle contait que le « jour de la peur », au temps de la Révolution, toutes les cloches de France sonnèrent le tocsin à la fois, comme si magnétiquement la panique se fût répandue dans le pays.

Sous la courtine de toile bleue du vieux lit de chêne, tante Fontette me faisait joindre les mains et me disait, ne me tutoyant pas :

— Priez pour la France !

Quand on me parle de centenaires qui s'en vont à cent un ans, comme le frère de Mme Viardot et de la Malibran, je suis tenté de dire, comme le vieux burgrave du poète : « Ce sont des jeunes gens ! » Je me rappelle la tante Fontette, son alacrité, son esprit, sa bonté, cet être actif et maigre qui avait vécu au temps de Louis XV, de Louis XVI, de Robespierre, de Napoléon, qui était une vieille femme au temps de Louis XVIII, une très vieille femme au temps de Cavaignac, une aïeule — et quelle aïeule ! — au temps de Napoléon III, et qui, après le « jour de la peur », la Terreur, Waterloo, 1830, — 1830, où elle avait vu le drapeau tricolore reparaître à Limeuil, — après 1848, après le coup d'État, répétait, de sa voix un peu cassée qui rappelait le son d'une épinette faussée :

— Priez pour la France !

Pauvre vieille tante Fontette ! Pourquoi la mort de Manuel Garcia, à cent ans passés, m'a-t-elle rappelé votre chère image vénérée? C'est peut-être que je ne vous ai oubliée jamais, jamais, ô bien-aimée tante Fontette, endormie là-bas après cent sept ans de dévouement et de bonté !

XXI

Un été dramatique. — Les paquets homicides. — Les ennemis inconnus. — De l'amitié et de la haine. — N'ayez pas d'ennemis. — Une maison de repos. — La journée de Pont-aux-Dames. — La revanche de Molière. — Une maison de retraite pour les journalistes. — Le fard et l'encre.

27 Juillet.

Semaine d'orage. L'été traîne, dirait-on, la grosse artillerie des tonnerres. Là-bas, la Douma fermée semble un temple de la Liberté soudainement désaffecté — une Maison d'espoir transformée en boîte de Pandore. Mais ce n'est pas en l'ouvrant, c'est en la verrouillant qu'on aura déchaîné bien des maux. Rêves d'affranchissement ! Espérances vaines ! Nous avons connu ces portes closes où viennent se heurter les représentants d'une nation. Et nous savons ce que les coups d'État coûtent à un peuple.

Le soleil était rouge à son coucher ce soir,

dit une *Orientale* de Victor Hugo. Allons-nous assister à de nouveaux massacres, et sera-t-elle plus rouge encore, l'aurore de demain? En attendant qu'on réforme ou qu'on déforme l'orthographe française, l'histoire courante ajoute de nouveaux mots à la langue, et

il nous faut épeler des vocables inattendus — *pogrom* par exemple, six lettres sinistres qui sentent l'égorgement et puent le sang. Le Dictionnaire s'enrichit.

On prétendait qu'aux jours d'été, l'Histoire même prend ses vacances. Elle chôme comme les autres tribunaux.

Les dépêches d'été, cette fois, n'ont rien de banal, ni de vain, ni de reposant. Ce sont des dépêches inquiètes. Les Russes songent à leur sécurité, les Français songent à leurs coupons. « Mes gages ! Mes gages ! Mes gages ! » s'écrie devant don Juan foudroyé le Sganarelle de Molière, ce Sancho d'un don Quichotte épris non de l'honneur, mais du plaisir. Et Sganarelle est peut-être un égoïste, mais il n'est pas un sot. Il avait assez souvent averti son maître : « Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise... » Sganarelle touchera-t-il ses gages et les emprunteurs payeront-ils leurs coupons? Ainsi les calamités ont leurs répercussions intimes, et l'égoïsme humain prend tout naturellement sa part de l'anxiété générale.

Ce siècle n'a pas six ans et il a déjà passé son baccalauréat ès brutalité. Il a fait ses dents sur la peau humaine. Et peut-être nous garde-t-il encore d'autres morsures. Les réparations qu'il nous donne consolent de ses tristesses. Mais l'écroulement de tant d'espoirs cause aux moins timorés une angoisse profonde. L'Europe a fait depuis dimanche un saut dans l'inconnu.

— Bah ! répondront les plus confiants, — qui sont souvent les plus forts, — toute la marche en avant de l'humanité n'est-elle pas une succession de bonds dans

la brume? L'homme traverse le brouillard comme le clown le cerceau de papier, et, la culbute faite, il se retrouve presque toujours en selle. Pour ceux qui se rompent les os, l'aventure finit tout, et si le dénouement n'est point gai, ce n'en est pas moins un dénouement. Lisons les dépêches d'Odessa et attendons la fin du drame.

Mais ce diable de Sganarelle pousse toujours son cri avec une obstination fort naturelle :

— Mes coupons ! Mes coupons ! Mes gages !...

Tandis que d'autres mécontents affirment leur mauvaise humeur en fabriquant des engins féroces. L'explosion de la rue de Bondy fait même prévoir le délicieux moment où la bombe deviendra un argument intime. La joie d'ouvrir un paquet contenant une surprise se doublera du petit frisson de l'incertitude : si cette surprise était assez simple pour qu'elle sautât aux yeux !

J'ai lu que le malheureux homme qui a fait l'expérience de cet attentat à distance et par messager devait d'autant moins s'attendre à être mitraillé *at home* qu'il était aimé, estimé et ne faisait de mal à personne. « On ne lui connaissait pas un ennemi », a dit un journal qui peut être fort bien renseigné, mais qui visiblement ne connaît pas le cœur humain.

Comment voulez-vous qu'un homme qui rend volontiers service aux gens n'ait pas un ennemi?... Il serait le seul.

M. Hægeli n'avait pas un ennemi? Il n'avait donc fait de bien à personne?

En vérité, — et je n'ai pas ici le facile plaisir du para-

doxe, — ce sont surtout les bonnes actions ou les bonnes intentions qui nous font des ennemis. J'ai connu des hommes méchants. Ils n'avaient pas d'ennemis.

Peut-être parce qu'on les redoutait? Non, pas même. Parce qu'on leur savait gré, les sachant méchants, du moindre sourire. « Que m'avez-vous dit que X... était détestable? Mais il est charmant. »

Avoir des ennemis est, dit-on, une force.

— Savez-vous ce qu'il vous faudrait? me disait Villemessant à mes débuts. Il vous faudrait des ennemis !

Il en avait beaucoup. Il s'en souciait peu. « Ils font cortège ! »

On en a toujours. Il suffit d'attendre. On peut même dire que la vie est une longue étape où l'on perd en chemin ses amis, mais où l'on retrouve toujours des ennemis au cours de la route. C'est une compensation.

Et comment se fait-on un ennemi? Voilà le mystère. Il y a quelque chose d'inexpliqué dans la germination de cette mauvaise herbe, la haine. Victor Hugo prétend que la plupart du temps c'est un mot, jeté en riant, ramassé par on ne sait qui, colporté un peu partout, qui crée brusquement l'ennemi inattendu. Le mot, à peine prononcé, va, vient, court, monte l'escalier, se glisse sous la porte, entre par la serrure, se faufile, susurre, frétille, bourdonne, — insecte et reptile à la fois, — et répété, réentendu, grossi, macéré, empoisonné, métamorphosé, empiré, devenant balle alors qu'il n'était qu'un volant de raquette, nous fait un ennemi de celui qu'il atteint.

C'est possible. Ce n'est pas certain. Les faiseurs de mots les plus redoutables, les épigrammatistes les plus acérés ne sont pas toujours ceux qui ont le plus d'ennemis. Chamfort, pessimiste armé en guerre, en avait moins que Molière, qui était le meilleur homme du monde. De nos jours, un Aurélien Scholl, qui n'épargna point les « mots » et en cribla ses contemporains, n'avait pas d'ennemis, et son esprit lui faisait même des amis de ceux qu'il égratignait en riant : « Vous savez, disait un boulevardier, le dernier mot que Scholl a ciselé sur moi? » C'était un titre comme ceux que l'on porte après les avoir achetés ; on le colportait après l'avoir subi.

« M. Hægeli n'avait point d'ennemis ! » Il est probable que ses « mots » ne couraient pas la rue de Bondy. Mais il suffit de moins que d'un mot pour avoir un ennemi, et, encore un coup, le moyen le plus certain d'en recruter, c'est de rendre service.

Le baron Taylor, qui fut un bienfaiteur acharné, un mutualiste avant la lettre, eut plus d'ennemis que personne parce qu'il rendit plus de services à plus de gens. Vingt ans de dévouement lui étaient moins comptés qu'un léger refus. Il aurait pu dire, en mourant, non pas comme ce général espagnol que l'on suppliait de pardonner à ses ennemis : « Mes ennemis? Je n'en ai plus, je les ai tous fait fusiller ! » mais : « Mes ennemis? Je les ai tous désarmés par ma bonté ! »

Désarmer ses ennemis autrement qu'en liant le fer? Tâche difficile. Encore l'ennemi déclaré, celui qui combat à visage découvert, celui qui hait et fait profession de haïr n'est-il pas le plus redoutable. Les coups

sont amoindris parce qu'ils sont signés. L'ennemi dangereux, c'est l'ennemi caché, c'est celui qui distille sa calomnie comme l'expéditeur de paquets explosibles mesure sa poudre chloratée. C'est l'ennemi masqué, l'ennemi à distance, l'ennemi anonyme, comme sa lettre, l'ennemi qui expédie sa haine et va jusqu'au meurtre par la poste.

Et quoique tout finisse par des chansons, comme a dit l'homme de France qui compta peut-être le plus d'ennemis et qui s'en moqua le mieux, j'espère pourtant que la tragique aventure de M. Hægeli n'inspirera pas nos chansonniers, comme le fameux *Missel explosible* expédié jadis à M. Constans. Il y aurait pour M. Fursy un sujet de chanson plus ironique encore :

L'homme à qui l'on ne connaît pas d'ennemis.

Et qui reçoit un revolver chargé par les messageries.

La consultation donnée par un chimiste à un de nos confrères sur la meilleure façon d'ouvrir les colis postaux afin d'éviter les explosions ne manque pas non plus d'une douce ironie :

— Immergez le colis suspect, ou apportez-nous-le. Nous nous chargerons de ce soin. Mais, croyez-moi, le plus sûr est encore d'éviter les motifs de vengeance !

Au total : n'avoir pas d'ennemis. Comme c'est facile !

Je sais quelqu'un qui, ayant des ennemis sans doute, — et encore n'en croiré-je rien ! — peut compter sur ses amis comme ceux-ci peuvent compter sur lui. C'est ce grand comédien qui vient de débuter sur un théâtre par lui bâti pour les vieux comédiens — un théâtre antique tout neuf (encore un théâtre antique !) C'est ce remueur d'hommes, d'idées et de foules qui s'appelle

Constant Coquelin et qui n'est pas seulement l'artiste populaire, acclamé, légendaire, mais qui est encore un bienfaiteur de ses camarades, comme ce bon baron Taylor, dont je parlais tout à l'heure, avec cette différence que le vieux baron était une sorte de philanthrope attendri et que Coquelin, toujours jeune, est une force de la nature.

Il a eu sa journée hier, à Pont-aux-Dames, et il a eu le mot de la journée. Un mot qui ne lui fera pas d'ennemis. En saluant le président de la République venu familièrement avec une bonne grâce charmante pour inaugurer le théâtre en plein air de la Maison des comédiens (une légère et élégante construction circulaire de M. René Binet, décor tout blanc dans un décor de verdure, portique athénien près d'un pont de bois japonais) ; — en remerciant les présidents du Sénat et de la Chambre et les ministres entourant le chef de l'État, Coquelin, rappelant les préjugés iniques dont les comédiens étaient accablés, s'est écrié fort joliment :

— C'est la revanche de Molière !

Et en effet, le chef de la République s'asseyant à la table des comédiens retraités comme — dit-on — Molière s'assit à celle de Louis XIV pour goûter à l'en-cas de nuit (M. Ingres a fait de l'anecdote lointaine un tableau qui figure à la Comédie-Française, et M. H. Varenne en a fait pour l'inauguration d'hier un prologue, un petit poème qui vaut un bon sonnet), c'est la constatation intime et officielle à la fois de l'importance du rang que le comédien a pris dans le monde. En une République qui doit songer à Athènes, tous les serviteurs de l'Art doivent être à leur rang. Les

artistes, quels qu'ils soient, n'en font-ils point la gloire ?

Aussi fallait-il voir la joie de Frédéric Febvre lorsque le président de la République lui attacha à la boutonnière la rosette de la Légion d'honneur !

— Aux pieds de la statue de Molière ! disait, rayonnant, l'excellent interprète de Dumas fils en montrant la statue que Mélingue a signée et que le fils de Mélingue a donnée à Pont-aux-Dames.

Coquelin était joyeux de cette joie, et il pouvait se dire (mais il ne le disait pas) que c'est bien lui qui a le plus vigoureusement fait campagne pour qu'on décorât les comédiens comme comédiens. Jadis, c'était du temps de Got et de Delaunay. Pour eux, Coquelin, avec sa verve et sa verdeur ordinaires, demandait, réclamait la croix, cette croix que Jules Ferry allait porter à Delaunay au foyer de la Comédie.

On disait alors à Coquelin (on l'écrivait) :

— Bah ! c'est pour vous, comédien, que vous demandez la croix pour les autres !

Il répondait :

— Vous vous trompez. Je la demande à la condition qu'on la donne aux autres, et non pas à moi !

Il ajoutait même, non sans fierté (j'ai cité la réplique) :

— Je n'en ai pas besoin ! Ma décoration, c'est mon nez !

Il n'en est pas moins vrai qu'il mena bravement la campagne, comme il le ferait aujourd'hui pour Sarah-Bernhardt. Et il a pu parler du préjugé vaincu — en partie vaincu par lui — en portant un toast au président de la République, en écoutant debout les paroles

hautement élogieuses et émues de M. Fallières, cela devant le grand portrait de Talma que M. Victorien Sardou a donné à la Maison des comédiens — un Talma grandeur nature, en robe de chambre, Talma étudiant l'*Agamemnon* de Lemercier sous le buste de Lekain, Talma familier, avec un volume de Racine auprès de lui, *Andromaque*, *Britannicus*, Talma dans son salon, à Brunoy, avec un coin du jardin qu'il aimait tant, aperçu par la porte entr'ouverte (et ce tableau, signé de Vigneron, a figuré dans la maison même de Brunoy) ; — ce Talma que Napoléon Ier aimait, consultait, respectait — et qu'il n'osa pas décorer, lui qui décora un espion, d'ailleurs épique.

C'était un spectacle qui avait son prix : Talma assistant, en effigie, — non loin du buste étonnant de Dumas fils par Carpeaux, — à cette « revanche de Molière ».

Ce Molière ! Coquelin l'a servi avec éclat. Il l'a vengé avec esprit. Mais Molière a-t-il besoin d'être vengé ?

En vérité, oui. Quelque grand qu'on soit, on a toujours affaire à des ignorants ou à des aveugles. Molière, bienfaiteur d'âmes, a ses ennemis comme tout le monde. C'est chez Molière même, — chez nous, — un soir que je donnais *le Misanthrope* et *le Médecin malgré lui*, que deux spectateurs qui avaient écouté les plaintes d'Alceste sans broncher quittaient leur place après le coup d'éventail final de Célimène et, sans échanger une impression, muets, allaient dans le couloir consulter l'affiche... Ils lisaient les titres des pièces, *le Misanthrope*, celle qu'ils venaient de voir, *le Médecin*, celle qu'ils allaient entendre...

Alors, après avoir lu, l'un d'eux, d'un ton effaré,

consterné, résigné, dit à l'autre ces simples paroles avec un soupir :

— Et c'est du même !...

Le soir des débuts de Mlle Géniat, un 15 janvier, jour anniversaire de Molière, j'ai reçu cette carte postale, que je garde :

— *Les Femmes savantes* et *le Malade imaginaire* le même soir? Ah ! çà, monsieur, est-ce que vous vous moquez du monde?

Et j'adoucis.

Donc il a eu sa revanche, ce Molière ; je veux dire une revanche officielle. Et Coquelin a eu officiellement aussi sa récompense, qu'il ne demandait ni n'attendait.

Comme ses invités longeaient les champs et le poulailler pour se rendre à la maison même où les vieux comédiens sont logés, le président de la République dit gaiement en montrant le blé, le pigeonnier, l'horizon :

— Si vous n'avez point la croix, vous mériteriez le Mérite agricole !

Le ministre de l'Intérieur avait entendu. Et M. Clemenceau, avec un à-propos spirituel, annonça à Coquelin qu'il lui décernait, au nom de l'Assistance publique, une de ces très rares médailles (il n'est que quatre ou cinq titulaires, je crois) que l'on accorde aux grands bienfaiteurs. Et il fut très ému, Coquelin. Toujours, comme eût dit M. Febvre, au pied de la statue de Molière !...

Notez qu'il n'y avait rien de théâtral en cela. C'était, par un beau soleil, dans un joli cadre champêtre, une fête cordiale et heureuse comme les vignet-

tistes du XVIIIe siècle en ornaient les livres de choix. De bonnes vieilles encore charmantes regardaient, de leurs yeux attendris, comme de braves gens de Greuze, ces puissances qui leur rendaient visite, et je pensais à la chanson que détaille si bien Mme Anna Thibaud :

Mais, hélas ! un soir la pièce qu'on joue
Finit par montrer l'envers du décor...
Le fard d'autrefois tombe de la joue,
L'artiste s'en va, plein d'espoir encor.

Je ne me rappelle les vers qu'à demi. Il n'y avait point de fard sur les joues, hier, dans la Maison de Pont-aux-Dames, jadis abbaye, — une abbaye où se réfugia un moment, s'il vous plaît, la Du Barry. Non, non, il n'y avait pas de fard. Les larmes — et de bonnes larmes — l'eussent effacé.

Et je suis revenu à Paris, emportant le souvenir de paroles charmantes, le rire étonnant de Polin, les duos de Mme Simon-Girard et de M. Huguenet, l'écho de la chanson de *Chérubin* modulée par Mme Carré... Vous auriez été ravi, mon cher Planté, et votre nom ne fut pas oublié par nos hôtes, s'il manquait sur le programme où figurait Mozart.

En wagon, la fête continue. M. Galipaux, inépuisable, conte, avec sa verve qui semble faite d'esprit boulevardier et d'humour anglais, des souvenirs de théâtre, et qu'il n'a pas osé dire tout à l'heure tel monologue où il raille non pas l'air ni l'esprit, mais les paroles de la *Marseillaise*.

— Savez-vous bien, lui dit quelqu'un, que certain poète fort connu voulait les récrire, ces paroles, ou du

moins en écrire d'autres sur la même musique entraînante?

— En vérité ! Et qui cela?

— Victor Hugo.

Et si le scrupule de Galipaux, n'osant pas toucher publiquement aux vers de la *Marseillaise*, inspirait à un autre poète ce que Victor Hugo a rêvé, il serait curieux que ce fût dû à cette journée de Pont-aux-Dames.

Mais les paroles, que Hugo n'aimait pas, font corps avec la musique même de l'hymne national.

Et Galipaux est rentré à Brunoy où il villégiature. Que l'ombre de Talma le protège !

Pour moi, je songe que si les gens de lettres avaient eu un Coquelin, depuis longtemps ils auraient leur maison de retraite. Balzac y avait songé, bâtisseur de projets. Mais un des nôtres, journaliste et homme d'État, me disait hier dans la claire salle à manger du logis de Pont-aux-Dames, devant les peintures de Bellery-Desfontaines :

— Il faut que nous ayons notre maison pour les vieux journalistes ! Nous l'aurons. Je m'y engage !

Si je vous le nommais, vous verriez que la maison sera bâtie. Et les publicistes vieillis, dont l'encre est desséchée, n'envieront plus les vieux comédiens dont le fard est tombé.

XXII

Un moment psychologique. — La vieille Europe est fatiguée ! disait Gavarni. — Le repos dominical. — La course au bonheur. — Dimanches français et *sundays* anglais. — Le travail. — Et les théâtres ? — L'encyclique. — L'abbé Delarue. — Les ducs d'Orléans. — La légende. — Comment elle se forme. — Les témoignages. — Ce que peut un kodak. — Sheridan en goguette. — Une photographie du jeune Lebaudy. — Le professeur hindou. — Feringhea. — Les sorciers et les savants. — Un souvenir de M. Jaurès. — Pourquoi l'abbé Delarue devait finir assassiné.

19 Août.

Jamais, je crois bien, occasion ne fut plus propice de vivre, comme dit L'Angély, par curiosité. Le monde me paraît devoir assister avant peu à des spectacles inattendus, dramatiques peut-être, et rien ne ressemble moins à l'Europe d'il y a cent ans, — alors que l'on posait ici la première pierre de cet Arc de Triomphe qu'un officier de hulans devait moucheter, un jour, d'une balle de son revolver d'ordonnance, — rien n'est moins comparable à la vieille société dont nous avons connu les derniers survivants que cette société nouvelle qui se forme, qui se cherche, qui s'agite, qui vagit et rugit à la fois et qui, encore amorphe aujourd'hui, sera la société de demain.

Sur quelles comédies futures la toile va-t-elle se lever ?

Il semble qu'on en établisse les scénarios. Les souverains se préoccupent, en leurs entrevues, des questions internationales. L'oncle et le neveu, Edouard VII et Guillaume II, se rencontrent dans le château même où mourut la mère de l'empereur, la sœur du roi. Le tsar sait-il que le schah de Perse songe à s'européaniser et à donner une façon de Parlement à son peuple, à l'heure où le gouvernement russe se débat, comme entre deux selles, entre deux Doumas? Face pâle au fond de son palais inabordable, le sultan interroge ses médecins et le Nestor des chefs d'État, François-Joseph, se demande par quelles épreuves il pourrait bien passer encore. Et tandis que les diplomates s'inquiètent du lendemain, et travaillent tantôt à l'éclaircir, tantôt à l'assombrir, l'encyclique venue de Rome va bouleverser la vie d'un peuple, et la loi du dimanche, le « Lord's day » démocratique, en modifiera les mœurs.

Repos dominical! Interruption hebdomadaire des efforts quotidiens, constatation officielle de la lassitude générale, il y a de tout un peu dans cette loi offerte ou imposée, comme on voudra, à un peuple fatigué. En un de ses pénétrants et remarquables *Dialogues* que donne au *Mercure de France* ce penseur original, libéré de toute entrave, qu'est M. Remy de Gourmont, je vois exprimer ce sentiment que la tendance au repos est très sensible parmi nos contemporains parce qu'au XIXe siècle on a trop travaillé vraiment, et, résultat désolant, on a travaillé pour rien.

Pour rien?

« — Croyez-vous, dit un des interlocuteurs de

M. de Gourmont, que le bonheur moyen soit plus élevé — style de statistique — aujourd'hui qu'en 1780? Il est avéré que les hommes se plaignent aujourd'hui tout autant qu'à la veille de la Révolution. Mais ont-ils raison de se plaindre?

« — Il est certain qu'en travaillant douze ou quatorze heures par jour, les hommes du XIXe siècle croyaient conquérir le bonheur pour eux-mêmes, ou du moins pour leurs fils, pour leurs petits-enfants. Or, il n'est rien arrivé du tout.

« — Ils ont augmenté la fortune publique.

« — Oui, je connais ce paradoxe : tout ce qui profite à la ruche profite à l'abeille. Seulement les hommes ne sont pas des abeilles ; ils ont une vie individuelle et, même dans les plus basses régions, consciente... Et la prospérité d'un pays fait-elle la prospérité des individus? »

Ainsi parlent, dans leurs propos faits de paradoxes et de vérités, M. Desmoulins et M. Delarue, les deux bons bourgeois parisiens que M. de Gourmont met tous les quinze jours en scène. Je ne sais si les hommes du XXe siècle toucheront enfin à ce bonheur rêvé que leurs pères et grands-pères croyaient certainement bien atteindre en leur temps. Mais je constate que les générations nouvelles sont lasses et veulent arriver au plus gros résultat par le moindre effort. Elles n'entendent pas être dupes. Elles calculent avant le départ la somme d'énergie à dépenser, et volontiers feraient-elles leur chemin comme les touristes voyagent en automobile : les bras croisés, pendant que le chauffeur brûle, avale, dévore la route.

Les « bras croisés » ! C'est l'idéal de l'homme moderne, qui se contenterait fort bien de parler politique et de déguster une « oxygénée », tandis que la machine, l'esclave d'acier électriquement animé, ferait son œuvre. Et peut-être la machine rendra-t-elle définitivement ce service à l'humanité brisée de fatigue.

Il est certain que l'homme, harassé de labeur, a besoin de repos, bien que le travail soit le grand consolateur, l'instrument d'oubli, la raison de vivre — pour ne pas dire le nourricier, à ce point que pour le travailleur de la terre, par exemple, pour le paysan, la plus grande douleur est de renoncer à la tâche accoutumée.

Ah ! la plainte déchirante du remueur de sillon qui vous dit, montrant sa bêche inutile :

— Quel malheur, monsieur ! Je ne peux plus travailler !

« Qui ne travaille pas ne mange pas », dit un axiome de la maison de Penthièvre que répètent volontiers les bons abatteurs de bois vert. Mais le premier des ouvriers, celui qui créa le monde, se reposa, dit-on, le septième jour, et ses fils inventèrent le sabbat, qui fut une loi, une trêve non pas dominicale mais régulière.

Le repos hebdomadaire est donc nécessaire, utile et sain. Il apporte, après la tension abusive, la détente des membres et du cerveau. On se reposera donc obligatoirement, le dimanche une fois venu, comme on se reposait par raison ou par plaisir. Mais les gais dimanches parisiens vont-ils devenir les *sundays* mélancoliques de Londres? Allons-nous voir un Paris hermétiquement clos, et tandis que les dimanches anglais perdent de leur rigorisme et se parisianisent, les dimanches fran-

çais deviendront-ils les dimanches anglais, et les lois imposeront-elles chez nous ce que les mœurs commencent chez nos voisins à ne plus interdire? Elles sont décidément bien curieuses à observer, ces modifications, ces transformations, ces variations de notre humeur nationale, et si tout cela est le progrès, vive le progrès ! puisque aussi bien il faut le suivre.

Mais toutes les lois du monde ne feront pas qu'un Curie, par exemple, ne trouve la vie trop courte, et que le savant — qui ne connaît ni les fêtes ni les dimanches — ne demeure penché sur ses cornues, en son laboratoire, et même n'allume sa lampe après sa journée finie, disant comme l'autre :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours !

Seulement le savant, c'est l'exception, c'est l'élite. Le peintre, l'écrivain, le médecin, tous ceux qui ont embrassé une profession libérale finiront par travailler plus que les travailleurs et seront à leur tour comme les ilotes d'une société plus heureuse en son ensemble, moins laborieuse, avide de ce paradis tangible, du paradis terrestre qui s'appelle le « repos ».

J'y songe. Et les théâtres? Seront-ils obligés au repos dominical? Que deviendraient les Parisiens sans leurs matinées hebdomadaires et sans leurs soirées au café-concert? J'imagine qu'on n'obligera ni Molière le matin, ni Polin le soir, à goûter ce repos obligatoire. Pourtant, le comédien a bien droit à des haltes, et le machiniste, en son dur métier, songe parfois à aller, lui aussi, au théâtre en famille ou à se reposer sous quelque tonnelle à son tour.

Je voudrais bien que parmi toutes les exceptions qu'accordera la loi, — car les règles ne sont faites que pour les exceptions et les lois que pour les exemptions, — on exceptât surtout ceux que l'on n'exceptera certainement pas : les marchands de vin, qui ne chôment pas, ne ferment point, débitent toujours, versent la liqueur d'oubli, celle qui donne le plus sûrement le repos, — le repos final, celui que Luther enviait et que l'alcool assure non seulement aux individus, mais à la race.

A-t-on songé au repos dominical pour l'absinthe?

Mais plus que de ces dimanches à venir, plus que de l'encyclique du pape, plus que de l'entrevue du roi d'Angleterre et de l'empereur, je crois bien qu'on a parlé de la disparition de cet abbé dont tour à tour les gamins retrouvent le chapeau troué et les médiums hindous la bicyclette jetée en quelque fourré.

— Où est l'abbé Delarue?

Partout.

— Qui l'a aperçu?

Tout le monde.

Tout le monde et personne. Nestor Roqueplan, dans une seule journée, s'amusait jadis à compter combien de petites dames du quartier Bréda, surprises par leur maître et seigneur, se tiraient d'affaire en disant :

— Pardon ! Ce visiteur était le duc d'Orléans !

Le fils de Louis-Philippe, le prince royal, joli garçon à qui Mlle Duverger, le suivant un jour de revue, jetait des fleurs du fond de sa calèche, criblant de roses le cheval et le cavalier.

Roqueplan avait calculé que certain dimanche on

avait compté jusqu'à quarante-cinq ducs d'Orléans ainsi répandus dans les boudoirs de la capitale. Il y aurait à faire de même le total de tous les divers abbés Delarue rencontrés çà et là, depuis que la recherche du prêtre disparu est devenue un sport d'été. Cherchez le Bulgare, cherchez le curé. Et l'on cherche. Il est probable qu'on aura trouvé lorsque paraîtront ces lignes, et je ne pense à l'abbé Delarue que pour souligner tout ce qu'il y a d'imagination, de crédulité et de suggestibilité dans les méninges humaines. Le romanesque est épidémique comme la rougeole. Il suffit à la foule de savoir qu'un prêtre a disparu et qu'il est « en tombe » ou « en bombe » quelque part, pour que les commères le voient à chaque coin de rue et que les malins le dépistent et le rencontrent à tous les carrefours.

Blond ou brun, gros ou gras, petit ou grand, aucun prêtre n'a pu se montrer traînant une bicyclette ou lisant son bréviaire sans que quelque passant ne se soit écrié : « C'est lui ! » et n'ait aussitôt télégraphié : « Je l'ai vu ! » à son journal. On l'a rencontré, on l'a croisé, on l'a dévisagé, on l'a reconnu. On l'a vu à Royan, on l'a vu à Biarritz, on l'a découvert à Évreux. Il est signalé à Pau, il est pas à pas suivi à Londres. Tel le légendaire Isaac Laquedem, patron des chemineaux, qui apparaissait en un même jour à tant de gens à la fois, sur toutes les routes du monde.

Et c'est ainsi qu'il se forme dans les cerveaux une cristallisation, née d'une hallucination préalable, et qui devient bel et bien une certitude. Appelez en justice ces témoins d'une rencontre impossible. Ils affir-

meront sous la foi du serment qu'ils ont vu, de leurs yeux vu, ce qu'ils ne pouvaient pas voir.

Voilà bien même l'ironique moralité de la publication de ces clichés photographiques destinés à favoriser la recherche des disparus. La plupart des gens n'ayant qu'un sens médiocre de la ressemblance découvrent très facilement un « air de famille » entre le promeneur qu'ils rencontrent sur le chemin et le portrait qu'ils viennent d'examiner. Et pour peu que ce passant ait l'air d'un prêtre, en pareil cas, le doute n'est plus possible. C'est l'abbé Delarue ! Le voilà ! C'est lui !

Pauvre abbé Delarue ! Il eut le tort de laisser prendre une photographie de sa personne, alors que, sous la treille, il dégustait un verre de « vieille » en compagnie du receveur des postes. La photographie a cela de redoutable qu'elle donne au « geste » le plus simple l'autorité du tableau d'histoire et qu'elle lègue à la postérité les actions les moins héroïques.

Supposez l'homme le plus sobre surpris en état d'ivresse maladive par un photographe indiscret. Toute sa vie durant, — et même après ce petit voyage à travers le monde, — il restera pour les superstitieux du document l'ilote en état d'ébriété qu'on montre aux enfants pour leur inspirer la sage horreur de l'alcoolisme. L'avenir le verra éternellement dans cet équilibre instable.

Sheridan, ramassé en état d'ivresse dans une rue de Londres, répondait au policeman qui lui demandait son nom :

— Mon nom ? A moi ?... Je m'appelle Wilberforce !

Et ce nom du vertueux Wilberforce, l'auteur de

The School of Scandal le balbutiait ironiquement entre deux hoquets.

Supposez la photographie inventée au temps de Sheridan, Sheridan vautré dans la boue, « pris » à la fois par le kodak et par le whisky, et le portrait-carte du poivrot sublime portant ce nom imprimé : « Wilberforce » passait à la postérité. L'avenir discuterait en des thèses érudites la moralité du philanthrope.

Méfiez-vous de la photographie, ô mes contemporains ! Mme Humbert collectionnait aux Vives-Eaux les images de ses invités pour les compromettre un jour ou l'autre.

Je sais un indiscret qui, présentement, passe ses matinées sur la plage, pour saisir au passage les Parisiennes en rupture de bain.

Voici les appareils qui passent,
Cachez bien vos rouges peignoirs !

Il y eut, pour divertir la malice boulevardière, certain cliché du jeune Lebaudy, le « petit sucrier », que quelque camarade avait pris, comme en se jouant, à l'hôpital militaire, l'hôpital de Vernon, je crois. Le soldat Lebaudy, malade, avait gaiement, pour se distraire, offert à la sœur de charité qui le soignait de boire « à sa santé » un verre de champagne. La sœur avait accepté et choqué en riant son verre contre celui du petit troupier.

A ce moment précis, vite, le déclic ! « Ne bougeons plus ! » Et l'on avait obtenu ce cliché pittoresque : le « petit sucrier », la coupe à la main, sablant le champagne avec une sœur de charité !

Il devait le revoir bien souvent dans ses rêves, le malheureux Lebaudy, ce cliché inattendu — comme Buridan revoyait la belle tête du vieillard. On le lui rapportait de temps à autre.

— Ne croyez-vous pas que cette petite scène intime serait intéressante à publier dans notre journal?

— On nous demande d'exposer ce cliché dans notre salle des dépêches. Ce serait en effet piquant. Nous y autorisez-vous?

Le « petit sucrier » n'autorisait pas, suppliait qu'on ne publiât rien.

— Je suis malade, très malade. Et on croira que je passe mon temps à faire la fête à l'ambulance !

Mais « la curiosité de la scène, le piquant de l'inédit, l'intérêt du public, le devoir professionnel ; comprenez bien »... Le « petit sucrier » comprenait, en effet, poussait un soupir, disait : « Combien? » Je suppose qu'il voulait savoir combien il y avait en circulation de clichés de cette sorte.

Bref, la photographie ne paraissait pas. Et le millionnaire tué par ses millions a pu mourir sans avoir vu dans quelque gazette son profil de malade souriant à la sœur en cornette blanche et sa maigre main tenant haut et ferme une coupe de rœderer ou de saint-marceaux.

Quant au « professeur hindou » qui a tout à coup surgi pour aider la police en ses recherches et faire du reportage en action, celui-là a fait un coup de partie, un coup de génie. Il s'est haussé jusqu'à la gloire en une minute et s'est fait de la renommée de l'abbé disparu un piédestal immédiat.

Il est venu, il a exploré, il a deviné. « Feringhea a

parlé ! » disaient jadis d'immenses affiches répandues par *le Petit Journal* pour annoncer un roman populaire. Le professeur hindou a parlé, comme Feringhea.

Comme Feringhea, et un peu comme Pécuchet.

Cet Hindou qui découvre les crimes comme par sa baguette de coudrier l'abbé Paramelle découvrait les sources, ce professeur Devah, venu du pays des fakirs pour stupéfier la région d'Étampes, me paraît en ses inductions et déductions dépasser les limites du raisonnement le plus simple. Mais on n'est pas Hindou pour rien.

— L'abbé Delarue aimait les voyages... L'abbé était un imaginatif... Donc il a été assassiné !

Feringhea a même, en ses visions, aperçu les assassins. Ils étaient deux : un jeune homme et une femme. Ils l'ont tué près d'un chemin creux. Mais ne m'en demandez pas davantage.

Et l'Hindou, venu là simplement pour l'amour de l'art, annonce que, s'il ne trouve rien, samedi il quittera la ville. On l'aura vu apparaître, disparaître, chercher, indiquer, prophétiser, et si les recherches restent infructueuses, les populations, hypnotisées par l'Hindou, répéteront de la meilleure foi du monde :

— Comment voulez-vous que les gendarmes et les magistrats trouvent quelque chose, puisque l'Hindou n'a rien trouvé !

Cet Hindou, parmi les raisons probables de l'assassinat du curé, indique celle-ci : « Il souffrait de constipation une fois par semaine... » Ne riez pas. C'est, paraît-il, une des causes de la fin tragique de Napoléon Ier.

Et les bonnes gens de Châtenay et les commères d'Étampes croient en attendant à la science impeccable du professeur hindou qui aspire et respire du sable pour retrouver la piste cherchée. Tels les Indiens des romans de Cooper. Elle est loin d'être épuisée, la crédulité du monde. Elle a des profondeurs inattendues. Le « professeur Devah », ce titre, pour les bons paysans, ne signifierait pas grand'chose. Mais cet autre titre : « sorcier », le « sorcier hindou » en impose aussitôt à la foule. Entre le sorcier Devah et un homme illustre comme M. Berthelot, la galerie hésiterait-elle?

On croit encore aux sorciers dans ce beau pays de France, et M. Jaurès contait naguère un des souvenirs de sa dernière campagne électorale. Il gravissait, avec un paysan qui lui servait de guide, des montagnes hautes pour aller jusqu'à des villages perdus là-haut, semblables à des aires dans les rochers.

Le paysan était républicain. Républicain socialiste. Il votait et faisait voter pour Jean Jaurès. En chemin, il dit au futur député :

— Alors on va séparer l'Église d'avec l'État?

— La loi est votée.

— Je sais. Mais que va devenir le curé? On ne peut pas le supprimer?

— Non, dit M. Jaurès tout en marchant.

Alors le guide, satisfait :

— Tant mieux ! Non pas que j'aime les curés, vous comprenez. Mais si on n'en avait plus, qui donc préserverait les troupeaux de la grêle ?

Mobilisez donc le parquet d'Étampes et la maréchaussée de la contrée. Vous n'empêcherez pas que la

certitude et la confiance n'aillent à ce miraculeux Hindou qui vient déclarer au peuple :

— L'abbé était constipé. Donc on l'a assassiné !

L'empereur d'Autriche disait bien de son gendre, Napoléon, à l'heure des défaites :

— Cet homme-là avait une trop vilaine écriture. Il devait mal finir !

Et peut-être — l'absurde étant parfois la vérité — l'empereur d'Autriche et le professeur Devah ont-ils raison tous les deux.

XXIII

Encore l'abbé Delarue et la course au mystère. — Les charlatans et les devins. — La foi aux sorciers. — Un devin parisien. — L'envoûtement en 1906. — Les liseurs de pensée. — Voltaire, les sorciers et les songes. — Un chant inédit de *la Henriade.* — La catastrophe du Chili. — Sentiments égoïstes. — Paris et les tremblements de terre. — Un témoin de San-Francisco. — Savants et sorciers. — Une opinion de Dumas fils. — *Veremos.*

24 Août.

— Où allons-nous? demandait-on un jour à Mme de Staël.

Elle sourit :

— A la bêtise !

A la bêtise et à l'aliénation mentale.

Si le malheureux curé Delarue continuait à demeurer introuvable, des cas de folie ne manqueraient pas de se produire, et nous assisterions en plein xxe siècle à des scènes comparables aux torsions hystériques des convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard. Le diacre Pâris, ce pauvre insensé mort après avoir habité une loge de planches dans une cour humide du quartier Saint-Marceau, aurait un pendant, avec cette différence que les phénomènes et les miracles se produisaient sur sa tombe, et que tous les devins du monde ne savent point jusqu'ici où le « disparu » de Châtenay peut être enterré.

Mais, en vérité, cette substitution des fakirs aux magistrats, ce remplacement des gendarmes par des dompteurs d'animaux, cette cohue de curiosité, cette foire aux charlatans constituent un spectacle effarant, et les disciples de Charcot ont là une belle occasion d'étudier des cas inattendus de suggestion et de névropathie mêlée de sottise. Tandis que des chanteurs de complaintes célèbrent sur un air de café-concert la bicyclette de l'abbé — comme la complainte de Fualdès l'instrument du joueur d'orgue de Rodez — de bonnes femmes crédules suivent l'hyène qui doit déterrer le cadavre, et les liseurs de pensée sont là pour demander le secret de la terre. « Bien dit, vieille taupe ! s'écrie Hamlet, interrogeant la voix souterraine. Voilà un prodige bien étrange, excellent pionnier ! »

Le steeple-chase des prophètes d'Étampes ressemble moins à du Shakespeare qu'à du Paul de Kock.

Faites donc des lois sur l'instruction gratuite et obligatoire pour voir s'épanouir ainsi dans toute sa splendeur la crédulité la plus stupéfiante ! Jamais on n'extirpera du cerveau humain la croyance à la sorcellerie. Recherches psychiques, foi aux esprits, télépathie, prémonition, médiumnité, tous ces mystères qui côtoient tantôt la science, ce qui est intéressant, et tantôt le charlatanisme, ce qui est ridicule, ont sur l'imagination des hommes un infini pouvoir. Le monde des gobe-mouches est aussi nombreux que les mouches elles-mêmes. Paris, notre malin Paris, si fier de ses lumières, a ses sorciers, tout comme la bourgade la plus perdue du fond de la Bretagne. J'en ai vu un entre autres, dans un logis de la Chapelle, qui se

chargeait — et doit se charger encore — d’ « envoûter » ses contemporains, comme au temps de Ruggieri et de Catherine de Médicis.

Un petit être grêle, élégant et pâle, portant le titre de vicomte, et faisant métier de tirer les cartes et de prédire l’avenir. Il nous attendait, étalant ses tarots graisseux sous une sainte icône où brûlait à toute heure une lampe éclairant l’image du Christ appendue au mur drapé d’une tenture noire. L’appareil était à la fois funèbre et tragique. Sacrilège même, eût dit un croyant. Puis le sorcier nous proposait de piquer d’une épingle, à la place du cœur, la petite statuette de cire qui, après quelque passe magnétique, devenait l’effigie de votre ennemi.

— Car vous avez bien un ennemi? nous disait-il, d’une voix édulcorée, comme chantante.

— Je dois même en avoir plus d’un !

— Oui, mais (il insistait) vous en avez un que vous haïssez plus particulièrement?

— Je ne hais personne.

— Vous avez tort, répliquait le sorcier, très doucement. Il faut toujours haïr quelqu’un. Cela occupe. D’ailleurs, même quand on ne hait pas, on est haï. Alors pourquoi être dupe?

Et ce pessimisme pratique, le vicomte aux tarots l’exprimait d’une façon très tendre, avec de petits gestes élégants et engageants... « Une piqûre d’épingle ! Une toute petite piqûre ! »

— Allons, vous ne voulez envoûter personne? Vous avez tort. Dernièrement une dame — jeune et charmante — très malheureuse en ménage, mais qui,

excellente catholique, était une adversaire résolue du divorce, a fait envoûter son mari... Elle a même prêté une de ses épingles à chapeau... J'ai piqué la petite image... Là... Paf !... Et la jolie dame maintenant est libre sans avoir divorcé !

— Le mari était déjà souffrant?

— Non pas. Il a été tué dans un accident d'automobile. Et voilà. Alors vous ne voulez envoûter personne? C'est si simple !...

— Je vous remercie, non !

— Au moins, voulez-vous assister à une messe noire? J'ai là des hosties consacrées...

Il ouvrait une petite boîte, un drageoir, prenait entre ses doigts les hosties marquées d'une croix.

— Et comment vous les procurez-vous?

Le sorcier sourit.

— Par de petits prêtres, dit-il avec douceur. Il me manque pour le moment une poule noire. Mais ce n'est pas difficile à trouver. Donc, le soir que vous voudrez, à minuit... C'est l'affaire d'une centaine de francs !

La messe noire ne me souriait pas plus que l'envoûtement et, malgré la réclame du sorcier, je m'en tins au « jeu des tarots » pour avoir le prétexte de solder le prix de ma visite. Le grand jeu de ce thaumaturge de banlieue ne variait pas plus que celui des somnambules qui tirent les cartes derrière le rideau de leur roulotte, aux fêtes des Loges ou de Saint-Cloud. Banalités pour badauds. Prédictions pour bonnes d'enfants.

Et sous la lampe qui brûlait toujours, éclairant la tenture noire, ces cartes étalées montraient leurs figures symboliques, leurs caractères cabalistiques.

Cela se passe à l'heure où M. Marconi invente la télégraphie sans fil et où les pastoriens révolutionnent la science. Et je ne serais pas étonné d'apprendre que le vicomte est parti pour Étampes et va se joindre au syndicat des sorciers en quête d'un cadavre.

Les devins aussi, les liseurs de pensée sont d'habiles profiteurs de la badauderie humaine. Je me suis parfaitement rendu compte de la façon dont, malgré le bandeau ou le mouchoir qui leur couvre les yeux, ils devinent l'objet qu'on a caché et qu'il leur faut trouver dans un salon ou un atelier, quelque vaste qu'il soit. Lorsqu'ils tiennent la main de celui qui a dissimulé l'objet indiqué en quelque coin obscur, sous quelque draperie, dans quelque meuble, et qu'ils vont et viennent à travers la pièce, le moindre tressaillement des phalanges, la moindre accélération du pouls de celui qui les guide, sans le savoir et sans le vouloir (compère malgré lui), leur signalent le voisinage de l'objet.

Ils s'arrêtent.

— C'est là?

Ils interrogent, cherchent, reprennent leur marche à travers le salon. Et après un temps assez long, le devin aux yeux bandés a pour complice celui-là même qui a caché l'objet à découvrir. On se lasse à la fin d'être traîné par le sorcier qui, après une série de : « C'est là? » auxquels on répond : « Non ! » s'écrie victorieusement :

— Ah ! cette fois?...

— Non, non, pas encore !

Et comme cette chasse inutile pourrait durer une

éternité, on incline machinalement vers le coin où le portefeuille ou la clef ou la montre ou le livre — bref l'objet en question — est caché, et on amène tout naturellement, de sa propre volonté, le devin devant « l'inconnu » qu'il doit découvrir. Fatigué des allées et venues, on abdique son rôle d'adversaire. On fait mécaniquement le jeu du chasseur. On ne résiste plus. Il le sent bien. Il devine votre impatience.

— C'est là, n'est-ce pas?

— C'est là !

Il fouille, retire d'un tiroir la clef ou le porte-monnaie, arrache son bandeau et proclame, aux applaudissements de l'assemblée :

— Voilà !

Mais ce n'est pas lui qui a trouvé. C'est son guide qui a trahi. Du moins est-ce l'aventure qui m'est advenue un jour, devant Dumas fils, volontiers crédule, chiromancien et magnétiseur. J'étais tellement las des échecs successifs du devin, que je le menai, pour en finir, à l'endroit où j'avais caché un bibelot quelconque. Et lorsqu'il l'eut « déterré », grâce à moi, je le laissai tout à sa joie et à son triomphe, heureux moi-même d'être débarrassé des doigts qui me tâtaient le pouls et surtout de cette énervante promenade qui pouvait, à travers l'atelier, se prolonger peut-être une heure encore.

J'eusse d'ailleurs vainement essayé de convaincre les assistants de ma complicité dans le prodige. Émerveillés, ils criaient au miracle. Et comment leur prouver que le devin ne devinait pas?

Devant l'improbable, la foule croit au possible.

Devant le possible, elle est incrédule. Tout mystère la trouve complice.

— Et nous osons, après cela, s'écrie Voltaire, nous moquer des Lapons, des Samoyèdes et des nègres, ainsi que nous l'avons dit tant de fois !

Ce Voltaire avait ses raisons pour ne pas croire aux sorciers et pour se moquer des fakirs de son temps, comme cet Abraham Chaumeix, qui se faisait mettre en croix dans la rue Saint-Denis et eût fourni de belle copie aux reporters de son temps.

On avait prédit au « vieillard de Ferney » qu'il ne dépasserait pas la trentaine. On lui avait dévoilé l'avenir et peut-être lui avait-on proposé d'envoûter ses ennemis, comme me l'offrait obligeamment le sorcier de la Chapelle, l'homme aux hosties consacrées. Mais Voltaire n'avait nul besoin d'épingle pour piquer, comme papillons, ses adversaires : il avait sa plume.

« Le célèbre comte de Boulainvilliers, dit-il quelque part, et un Italien, nommé Colonna, qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent l'un et l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années, de quoi je leur demande humblement pardon. »

Voltaire en effet allait avoir soixante-deux ans, lorsqu'en 1756 il écrivait ces lignes. Il devait faire mentir la prédiction très longtemps encore. Mais voyez la bizarrerie de la nature humaine. Il se moque des sorciers et il note ses songes. Au point de vue scientifique, il est vrai. Il ne croit pas aux prophètes du marc de café, mais il se plaît aux étrangetés du somnam-

bulisme. Il eût suivi avec passion, s'il eût vécu de notre temps, les expériences de la Salpêtrière.

Une nuit, il rêve qu'il se récite à lui-même le premier chant de *la Henriade* :

> Je chante ce héros qui régna sur la France.

Et les vers qu'il entend lorsqu'il est endormi sont tout différents de ceux qu'il a écrits à l'état de veille (Ah ! que c'est tant mieux ! eût dit Banville). Puis, réveillé, il essaye de retrouver ce chant inédit qu'il vient de composer, et c'est impossible.

Mais j'imagine que ces songes qui lui procuraient la surprise de recommencer *la Henriade* devaient l'inquiéter autant que les inévitables songes des tragédies classiques.

Je sais une devineresse qui se vante d'avoir prédit les catastrophes de la Martinique et du Chili. Elle aussi a vu tout cela en songe. Après le drame du curé de Châtenay, qui ressemble à un feuilleton du *Petit Journal*, les dépêches de Valparaiso et de Santiago évoquent l'idée des versets de l'Apocalypse.

On compte les morts ; on attend les nouvelles. On se demande si les amis qu'on a là-bas sont ou ne sont pas ensevelis sous les décombres.

Et par un sentiment très humain et fort peu héroïque, le Parisien s'inquiète de savoir si cette épouvante qui désole un continent peut, à un moment donné, l'atteindre lui-même. Les savants le rassurent, ce bon Parisien, qui ne croit pas que les tremblements de terre soient faits pour lui. Le sol du boulevard est assuré. On ne verra jamais s'écrouler la façade des

Variétés. Et les catastrophes ne sont ici que des prétextes à représentations de bienfaisance.

Qui nous l'affirme? Qui en est certain? Tout est possible dans les caprices ou les lois de la nature. Lorsque M. Camille Flammarion assure à un interviewer que bon an mal an la terre subit, sans que nous nous en doutions, une centaine de tremblements assez forts pour traverser le globe tout entier, on reste stupéfait, et l'on se dit qu'une de ces secousses, par hasard, pourrait bien nous être destinée. Le Parisien n'est point vacciné contre les catastrophes. Mais il serait fort étonné si on lui apprenait que ce qui atteint les autres le pourrait atteindre un jour. Il s'y ferait, d'ailleurs. Il se fait à tout.

— Quand Paris manquera de fraises, disaient les sceptiques en 1870, il se rendra.

Il manqua de pain et ne voulait pas se rendre.

Mais du moins pouvait-il alors se croire admirable (et très sincèrement il l'était) ; tandis qu'être surpris en sortant d'une première ou durant un souper ou — plus bourgeoisement — en son sommeil par le tremblement de terre, ce voleur de nuit, c'est une sensation infiniment désagréable. Impossible même de se croire un héros en pareille aventure. J'ai entendu, l'autre jour, un témoin du tremblement de terre de San-Francisco exprimer l'étonnement que cause le cataclysme.

— Tous les objets semblent déplacés. On se demande si l'on n'est pas le jouet d'une hallucination, et sur ce sol mouvant, comme sur le pont d'un steamer soulevé par la vague, on ressent cet affreux vertige des mau-

vaises traversées. L'estomac se trouble. On a le mal de mer.

Le mal de mer sur la terre ferme, c'est l'ironie des choses. Et l'homme, en cet état, n'a point tournure de demi-dieu.

— N'y pensons point, répond Pangloss, et prenons le temps comme il vient. Les cent et un tremblements de terre de M. Camille Flammarion n'empêcheront pas l'humanité de durer, et si les monuments s'écroulent, on les rebâtira. Ce sera de l'ouvrage pour les limousins, qui se résigneront peut-être à renoncer au repos dominical.

Bien des gens raisonnent ainsi. La Martinique n'a pas empêché la représentation d'un ballet ou le thé d'un five o'clock.

> Lisbonne est abîmée et l'on danse à Paris,

disait encore Voltaire, il y a cent cinquante et un ans. Il dirait aujourd'hui que Valparaiso et Santiago sont écroulées et que l'on se baigne à Trouville. L'optimisme deviendrait un effroyable égoïsme devant de tels désastres, et décidément tout n'est point parfait sous la calotte des cieux. Peut-être l'avenir corrigera-t-il ce qu'il y a d'inique vraiment et de brutal dans les destinées humaines.

> *Un jour tout sera bien*, voilà notre espérance ;
> *Tout est bien aujourd'hui*, voilà l'illusion.

Il faut vivre entre cette illusion et cet espoir et « faire son temps » sous les menaces diverses de l'inconnu. Si l'on écoutait les savants, tout serait péril

dans l'air et dans l'eau, et « l'homme très propre » de Charles Cros ne mangerait même plus un œuf à la coque, de peur des microbes qui s'y peuvent introduire au moment précis où l'on brise la coquille. Si l'on écoutait les sorciers, ce serait bien pis, et l'on ne sortirait plus de chez soi, de peur de la foudre. Le mieux est de s'en tenir au conseil de ce Stanislas de Grandredon qui, dans *Francillon*, a sa philosophie à lui — très parisienne :

— Tire à pile ou face ce que tu dois faire. Quand nous ne savons plus nous conduire, demandons au hasard de nous mener.

Stanislas, il est vrai, ajoute qu'il n'est plus bien sûr, depuis quelque temps, que la terre ne tourne pas à l'envers et que nous n'avons pas tous les pieds en l'air et la tête en bas !

Et je n'en suis pas très certain non plus. Nous verrons bien.

XXIV

Encore l'abbé Delarue. — *Redivivus.* — Ce n'est pas Jocelyn. — Les *Mémoires* de Mistral. — Mme de Flandreysy. — La route de Maillane. — Le « sommet de la jeunesse ». — Frédéric Mistral et Alphonse Daudet. — Un vieux journal : *Paris-Journal.* — Le Petit Chose avant *le Petit Chose.* — Daudet inconnu. — Un tableau du Paris de 1859 par Piccolo. — Salons et brasseries. — La farandole de jadis.

28 Septembre.

Ainsi, c'était la complainte vendue par les rues et criée par les camelots qui avait raison ! L'abbé Delarue, que j'ai bien cru mort, enlizé dans quelque mare, enfoui dans quelque fossé, l'abbé Delarue était vivant et même bon vivant. Il laissait déchaîner les hyènes, pérorer les devins, et, ce qui était plus grave, arrêter les chemineaux et les terrassiers aux vêtements un peu déchirés, il se laissait même accuser d'avoir brocanté des tableaux, et de loin, mais de très loin, il trouvait toutes ces aventures macabres. « On m'a assassiné moralement ! » disait-il hier à un reporter. Cet assassinat platonique lui paraît sans nul doute préférable à l'autre.

L'histoire de l'abbé Delarue a comme un reflet de roman du XVIIIe siècle. Il y eut de ces histoires amoureuses au temps passé. Je crois bien que ce petit roman, quoique vulgaire, restera légendaire. La fugue

de l'abbé Delarue s'est produite au bon moment. D'abord elle fut la question de l'été : « Cherchez l'abbé ! » comme on chercha le Bulgare. Puis elle fournit un terrain de polémique aux partisans et aux adversaires de la séparation de l'Église et de l'État. L'abbé fait cette séparation à bicyclette. Il abandonne la cure pour l'institutrice. Il cherche en Belgique un nid d'amour. Le feuilleton de Ponson du Terrail finit par un roman de Barbey d'Aurevilly, *le Prêtre marié.* Nous sommes loin de Jocelyn, de Laurence et du chien fidèle.

Mais — si l'abbé Delarue était un cerveau et une conscience à la Lamennais — il y aurait, avec la tempête déchaînée sous ce crâne, un admirable roman à écrire : ce prêtre amoureux qui gémit de ne point pouvoir se marier à l'église ! Il l'a dit ou on le lui a fait dire, car, avec les reporters et les devins hindous, il faut toujours se garder à carreau. Le prêtre qui a jeté sa soutane aux orties et qui regrette amèrement la bénédiction d'un autre prêtre sur l'anneau conjugal passé au doigt de la bien-aimée ! L'empreinte dont M. Estaunié a parlé reste profonde, et Ferdinand Fabre eût écrit un maître livre avec un tel sujet.

Lamennais, passionné, ardent, militant, poussé à la révolte par l'intolérance, gardait cette empreinte à ce point que, portant à la tribune de l'Assemblée nationale un projet de Constitution, il en rédigeait ainsi le début : « Au nom de Dieu et du peuple français... » Mais je ne compare pas ce grand esprit à l'abbé Delarue, qui me paraît une façon de paysan épris de la joie de vivre et d'ailleurs poussé et conseillé par une

petite personne qui tient serrés ceux qu'elle tient. Amour, amour !... « Savez-vous bien, disait Béranger de son ami Lamennais, que ce petit homme a été une fine lame et un paquet d'étoupes en sa jeunesse? » Il n'était pas seulement un rude adversaire à l'épée, ce grand Lamennais. Prophète de l'avenir, il fut redoutable aux prophètes du passé.

Et — voilà ce que pèse la gloire ! — l'abbé Delarue est et restera peut-être dix fois plus populaire que lui. Il y aura des revues de fin d'année pour consacrer et bénir les amours de l'abbé Delarue. D'acharnés commentateurs soutiendront peut-être que l'abbé Delarue est bien mort, comme d'autres affirment que le duc de Praslin et le colonel Henry sont vivants. Il y aura des faux abbés Delarue, comme il y eut des faux dauphins, et en dépit de tous les télégrammes, de toutes les enquêtes, de tous les arrêts officiels, vous verrez que l'imagination humaine inventera, forgera, si je puis dire, un mystère de plus.

Je ne voulais point parler de l'abbé Delarue, et c'est d'un poète que je souhaitais uniquement m'occuper aujourd'hui. Frédéric Mistral va publier ses *Mémoires* en volume, et le poète de Maillane m'a fait, en ces jours d'automne où les premières feuilles tombent, tourner ma pensée vers le clair Midi où le soleil est encore chaud et où il ferait si bon d'aller vivre !

Nous avons bien failli n'avoir des *Récits et Mémoires* de Mistral que la seconde édition, et peu s'en fallut que M. Stanton publiât le livre en Amérique avant qu'il parût en France. Mais une bonne fée veillait, celle que Mistral appelle une Muse depuis qu'elle a étudié la

Vénus d'Arles, les Vénus gréco-romaines de la vallée du Rhône et le musée Arlatan, et ce fut Mme Jeanne de Flandreysy qui porta les *Mémoires* aux *Annales* de M. Adolphe Brisson.

Aussi bien le poète a-t-il fait hommage à Mme de Flandreysy du manuscrit de son livre, et il aurait pu retracer à la première page le quatrain autrefois rimé à Maillane :

La pouésio es un idéio
Que dins l'azur vin trelusi.
Un jour s'appelara Miréio,
Un autre cap Jano de Flandreysy.

Jeanne de Flandreysy a pour Mistral ce culte enthousiaste que professe pour le poète de *Nerto* la Provence tout entière. Si vous rencontrez un volume de vers de M. Émile Ripert, *le Chemin blanc*, ouvrez-le à la page où le jeune homme énamouré de son pays conte le *Pèlerinage à Maillane.* En approchant de la demeure de Mistral, le cœur bat dans la poitrine du pèlerin comme celui d'un fidèle à l'approche de son Dieu. Savez-vous quel est celui vers qui va la route blanche, la route bordée d'oliviers gris ?

Il fut celui que Dieu destine
Aux grandes choses en secret ;
Il fut celui que Lamartine
Serra sur son cœur ; — lui pleurait.

Jocelyn embrassant Mireille,
O splendeur ! On ne parlait point ;
On entendait voler l'abeille
Qui va de Maillane à Saint-Point.

Ceux de Paris lui firent fête ;
Il laissa le flot s'écouler,
Et calme, retournant la tête,
Il reprit le train vers les blés !

Et le jeune poète salue « cet empereur sans épée du grand empire du soleil ».

Car de sa *taillole* garance
On pourrait bien faire un drapeau,
Et toujours toute la Provence
Sera coiffée de son chapeau !

Il aurait pu écrire : « Se coiffera de son chapeau » et éviter... Mais vous savez que le vers moderne est émancipé, le vers est libre !

J'ai lu avec un plaisir infini ces *Souvenirs* de Mistral. Toute son enfance et sa jeunesse revivent là en des pages délicieuses et qui ne périront pas. Les images aussi des amis morts réapparaissent en des évocations charmeuses : Lamartine, Aubanel, Daudet... J'aurais voulu pourtant plus de détails sur les années proches de nous, sur tel contemporain disparu, comme Gounod, par exemple, qui chanta, lui aussi, la chanson de Magali... Peut-être Mistral complétera-t-il un jour ses *Mémoires*, si attirants et si vivants.

Gounod l'avait, il y a quarante-trois ans, peint en quelques lignes dans une lettre à son ami Ernest Hébert, datée précisément du village où, en pleine Provence, le maître musicien écrivait *Mireille* : « Mistral est une délicieuse nature, saine, digne, simple et vraie... » Gounod chanterait volontiers :

O Frédéri, moun tant amado !...

Mais je l'ai là, cette lettre à Hébert, du grand musicien au grand peintre, son « petit peintre », — et la voici :

Samedi 28 mars 1863, 8 h. du matin.

Mon cher petit peintre bien-aimé,

Je serais très loin de mon propre cœur si je n'étais pas souvent près de toi ; mais les conditions de notre existence ici-bas s'opposant à cette pénétration réciproque des âmes malgré la distance, force est de se servir de la poste pour s'édifier à ce sujet. Je viens donc te serrer la main au moyen de ce petit bout de lettre, qui, plus heureux que ton vieux musicien, franchira le seuil de ce cher atelier, où nous avons tant de fois devisé sur le passé, le présent et l'avenir.

Je suis en Provence : c'est la Provence qui a remplacé définitivement cette Italie que nous aimons tant et où m'emportait une si vive et déjà vieille passion.

Mais Mireille et son auteur m'ont arrêté en chemin, et ce pays que je comptais seulement traverser est devenu mon collaborateur naturel et clairement indiqué par le théâtre des scènes que j'y viens étudier et traduire.

Assurément tu connais la Provence, et depuis longtemps ; je ne me lancerai donc pas dans des frais d'éloges ou de descriptions superflus. Quand le mistral ne souffle pas, le lieu que j'habite est un paradis.

Je suis à vingt minutes de montagnes qui cachent dans leurs plis les plus délicieux vallons : le ciel, tu le connais et nous le connaissons ; enfin, la Provence est l'Italie française, et je dirai même qu'il y a des coins où l'impression est encore plus grecque qu'italienne. Cette profusion d'oliviers, de thym, de romarin, de lavande me mène involontairement à Athènes et au mont Hymette : c'est un ensemble de tons et de senteurs enivrant.

Ma femme m'a donné de tes nouvelles. Je sais que tu as été réentendre notre *Faust ;* que ma chère Anna a passé dans ton atelier une heure charmante dont je prends ma part ; que tu as offert de m'illustrer Marguerite rétrospectivement, de même que tu veux illustrer Mireille qui est sûre ainsi de sa célébrité ! Je sais tout cela, et je te remercie de tout cela. Me voilà ton débiteur pour longtemps, mais je ne me préoccupe pas de ma dette, sûr que l'amitié profonde n'est jamais insolvable.

Mistral est une délicieuse nature, saine, digne, simple et vraie, que tu aimeras beaucoup. Je lui ai promis de vous faire connaître cet hiver.

Je te quitte, mon bon cher ami, pour vaquer à d'autres devoirs de correspondance et à cette *Mireille* que je fais beaucoup pour toi.

Si tu as deux lignes à me consacrer, porte-les à ma femme qui me les fera parvenir.

Rappelle-moi au charmant souvenir de ton heureuse mère, et crois à ma fidèle et crâne amitié.

Ton

GOUNOD.

Elle est exquise, cette lettre, et le musicien est là — comme en tous ses écrits — un peintre aussi, et séduisant. Gounod et Hébert, camarades de Rome, compagnons de la Villa, étaient faits pour s'entendre et s'aimer. Hébert a illustré la Marguerite de *Faust* dans un portrait au crayon de Mme Carvalho que le fils de l'admirable artiste doit posséder. Il n'a pas peint Mireille, mais il a dessiné de Mistral un beau portrait, que Gaillard a gravé, lorsque Gounod fit connaître le poète au peintre. Mistral l'aime beaucoup, ce portrait, qui figure à la première page de plusieurs de ses ouvrages. L'an dernier, il en envoyait une épreuve à l'auteur avec cette dédicace :

« *A mon ami Hébert, au grand artiste qui fit le meilleur portrait du poète.* — F. MISTRAL. »

Maillane, 7 décembre 1905.

Un autre poète qui eût à la plume, comme Hébert au pinceau, fait « le meilleur portrait » de Mistral, c'est Alphonse Daudet. On publiait récemment une lettre où l'auteur de *Fromont jeune* racontait ses chevauchées de jeunesse au temps où il logeait là-bas, chez la bonne maman Mistral, et où l'on s'échappait du *mas* par la fenêtre, sous les étoiles. Une jolie page à mettre en note aux *Mémoires* de Mistral !

Daudet jeune, Mistral jeune, mais comme un frère aîné ! Quelles chansons devaient chanter ces cigales en liberté !

Je voulais retrouver, l'autre jour, dans un vieux journal oublié, un dessin de moi (car j'ai dessiné jadis) qui représentait les prisonniers autrichiens de Magenta

et de Solférino fraternellement reçus par nos Parisiens à la gare du chemin de fer de l'Est, — la gare de Strasbourg, comme nous disions en ce temps-là. Un artiste, Jules Duvaux, avait utilisé mon croquis dans le *Paris-Journal*, où débutait par d'étonnants dessins (des chefs-d'œuvre) un peintre militaire alors tout jeune, Alphonse de Neuville.

Or, en feuilletant le *Paris-Journal* pour y retrouver mon dessin aboli, j'y relus des articles tout à fait jolis, ignorés aujourd'hui, d'Alphonse Daudet à ses débuts, de Daudet du temps de Mistral, de Daudet arrivant de Nîmes à Paris, — ce Paris qu'il allait charmer, conquérir, — et j'ai regretté que ces juvéniles chroniques n'aient pas été réunies pour faire suite aux *Souvenirs d'un homme de lettres* et aux *Trente ans de Paris*, ou plutôt pour les précéder.

C'est un Daudet « en fleur », si je puis dire, et c'est déjà Daudet, le maître écrivain. Il a déjà trouvé sa forme, et on devinerait, en germe, ses œuvres futures dans ces menus propos du poète des *Amoureuses*.

Le premier numéro du *Paris-Journal*, qui avait ses bureaux rue Le Peletier, 31, près du boulevard des Italiens, date du 16 avril 1859. C'est la veille de la guerre. La parole sera bientôt aux correspondants de la campagne d'Italie. En attendant, Pierre Véron la donne aux poètes, et Daudet, sous le pseudonyme de Piccolo, conte *Un hiver à Paris*, « impressions de soirées ». « L'année dernière, dit-il, je me trouvais à la tête d'une quinzaine de romances — quinze petits chefs-d'œuvre dont je venais d'accoucher dans une chambre à 50 francs. Brandus m'avait promis de

m'éditer lorsque je me serais fait connaître dans quelques salons... Papa m'envoya d'Antibes un habit noir fort joli, mon pantalon de satin était encore à moitié neuf ; avec cela j'avais des manières distinguées, pas mal de tournure et un lorgnon doré... »

Et Piccolo — le *Petit Chose* qui deviendra le grand Daudet — s'en va, dans les salons littéraires, étudier à travers son lorgnon de myope qui voit tout et redire les *Prunes*, ces fameuses *Prunes* que faisaient applaudir alors les frères Lionnet.

« D'abord, le salon de Mme Virginie Ancelot, 12, rue Saint-Guillaume, au premier étage d'une maison froide, mal éclairée, mais très propre. On y dépense beaucoup d'esprit. » Piccolo y revit « M. Patin, un petit homme alerte et sautillant, qui sait beaucoup de grec et ne parle pas mal le français, M. Viennet, un octogénaire superbe, vert et solide comme un chêne... » et Me Lachaud, et M. de Beaumont... « Puis des poètes, oh ! des poètes : MM. Pécontal, des Essarts père et fils, Karl Daclin, Al. Daudet, Hébrard, Arthur Ponroy, etc., de quoi refaire dix fois *la Henriade* de M. de Voltaire... »

« Vers minuit, ajoute, narquois, l'observateur, je vis apparaître une bonne grosse figure, souriante rouge au-dessus d'une cravate blanche : un léger frémissement court dans le salon, côté des dames et des demoiselles. Un jeune homme bien, qui était près de moi, dit :

« — C'est Nadaud.

« Nadaud se mit au piano, leva le nez, retroussa ses manches et entonna je ne sais plus quoi. »

Il y a de la malice, de la grâce, une belle humeur charmante dans ces croquis de jeunesse. Et Piccolo

s'en va de Muse en Muse, étudiant ces salons dont la mort a depuis longtemps fermé les volets, — emporté les hôtes.

Il s'ennuie chez Mme Mélanie Waldor. « Ce soir-là, en rentrant chez moi l'estomac chargé de babas et de tasses de thé, je me chantais sur l'air du *Trouvère* : « Hélas ! hélas ! qui me rendra les figues d'Antibes, les « galettes de tante Eudoxie et le petit blanc de chez « nous ? »

Piccolo, encore une fois, c'est déjà le *Petit Chose*. Il regrette sa Provence. Et pourtant il est reçu chez « la princesse de la Tré... où il trouve, dans un intérieur de Monte-Cristo, M. Barbey d'Aurevilly et Mme Blanchecotte ».

Chez Louise Colet, rue de Sèvres, il rencontre un monde exquis, de grands poètes, de grands magistrats, de grands écrivains, MM. Leconte de Lisle, Béchard, Cousin, je crois même M. Babinet...

« Mme Colet est encore une belle blonde, sa fille déjà une jolie brune », disait Piccolo en sortant de ce « salon d'Arthénice » dont il devait plus tard reprendre en sous-œuvre la peinture.

Mais c'est chez une sociétaire de la Comédie-Française, à la matinée du dimanche d'Augustine Brohan, rue Lord Byron, 14, que le provincial de Provence semble oublier le plus facilement les figues et les galettes d'Antibes.

« Augustine Brohan est petite, dit-il, reçoit en robe décolletée, a les épaules agréables, les yeux fort grands, un regard de biche effarée et le sourire fin comme pas une.

« Mlle Brohan n'y voit pas très bien, moi je suis presque aveugle, et quand on me présenta à elle, nous étions si près l'un de l'autre que mes lèvres frôlèrent son front ; j'en eus des frissons dans le dos.

« — Eh bien, ne vous gênez pas, vous ! me dit-elle en souriant.

« C'en fut assez pour me faire rougir et me mettre mal à l'aise tout le reste de la matinée. »

Et il y a là, chez la comédienne, Jules Lecomte, Paul d'Ivoi, Mlle Favart, Mlle Fix, Mlle Dubois, « M. Guizot fils et M. Villemain neveu... » Mais Daudet ne desserre pas les dents et passe pour un prince valaque. On retrouvera ce souvenir dans un chapitre de *Trente ans de Paris* comme, dans un autre livre de l'auteur du *Nabab*, des pages alertes sur les *Salons ridicules*.

Et du temps de ces « petits cuadros » de Piccolo, Alphonse Daudet, logeant hôtel du Sénat, rue de Tournon, avec Gambetta, était déjà quasi célèbre. On donnait, un soir, un banquet à Philoxène Boyer, et au dessert, entre un toast du baron Taylor et un morceau chanté par Gueymard, Daudet se levait, disant des vers. « M. Alphonse Daudet, l'auteur des *Amoureuses*, a été fêté et applaudi de façon à faire croire qu'il avait partagé ses dix-neuf ans avec tous ses auditeurs », disait dans le *Paris-Journal* l'article signé Fabrice, — et Fabrice, c'était Pierre Véron peut-être.

Ce qui est certain, c'est qu'à l'imitation d'Edmond About dont les *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* venaient de faire fureur, Alphonse Daudet écrivait, avant les *Lettres de mon Moulin*,

des *Lettres à ma tante Eudoxie* (*d'Antibes*), où il promenait la bonne tante un peu partout dans Paris : à Bicêtre où chantaient les frères Lionnet et, dans une autre série de tableaux intitulée *les Nuits parisiennes*, chez la Rôtisseuse, au café Belge, au café Mazarin, du quartier latin, à la Closerie des Lilas, puis encore à la brasserie des Martyrs, où il rencontre ces « ratés » qu'il étudiera dans *Jack*, disant : « Je n'essayerai pas de savoir le nombre des talents étouffés dans l'atmosphère des pipes et du houblon. » Il serait curieux de comparer cette description de la brasserie par Daudet à l'acte pittoresque du *Glatigny* de Mendès, évoquant le même milieu. « Il y a là la salle des poètes et la salle des philosophes. On se croirait en pleine Académie, c'est-à-dire en plein pays de routine et d'exclusivisme. (L'auteur de *l'Immortel* montre déjà des griffes.) Ici, jeunes et vieux, tout le monde crie : « Vive la jeunesse ! » mais on y méprise singulièrement tout ce qui est jeune et n'a pas les allures de l'endroit... »

Et Piccolo mène, en sortant de là, tante Eudoxie jusqu'à la Boule-Noire, jusqu'à la Reine-Blanche, à l'Élysée-Montmartre, aux Halles, chez Baratte, au restaurant des « Pieds humides » ou du « Hasard de la Fourchette » où l'on plonge pour un sou dans une gamelle immense. Il la conduit au Lapin-Blanc, dans la Cité, le Lapin-Blanc d'Eugène Sue, et jusque chez les chiffonniers et les rôdeurs de barrières.

— Jésus Maria, quelles horreurs ! s'écrie tante Eudoxie qui ne soupçonne guère ce Paris de Privat d'Anglemont, et qui regrette les dimanches de là-bas, où elle promène ses honnêtes soixante ans sur le Cours.

Puis, lorsque Piccolo a assez promené la bonne dame dans ces bas-fonds, Daudet renonce à lui servir de guide, la renvoie à Antibes et prend dans le *Paris-Journal* une rubrique nouvelle.

C'est maintenant, par petits chapitres humouristiques, l'*Histoire d'un chien qui n'avait jamais vu Paris*, et c'est toujours, Dieu merci, Alphonse Daudet. Ce « Trapp, un chien de ferme qui ne manquait pas d'un certain esprit d'observation et de justesse », le suit partout, s'éprenant en passant des levrettes de Bréda. Ils vont, Trapp et son maître, chez les *Cannibales de la banlieue* (les apaches de 1859) et chez le fameux restaurateur Dinochaux, où s'attable « un certain chanoine nommé Monselet qui fait quatorze repas par jour ». Le chien dépiste les originaux, Armand Barthet, Guichardet — des oubliés ; pénètre dans « l'intérieur hollandais d'Henri Monnier, rue Ventadour »; entre « chez un certain M. Octave Feuillet dont la cervelle est une vraie mine d'or, et qui mène en tête à tête avec une charmante jeune femme l'existence la plus paisiblement bourgeoise qui se puisse voir ». (Et voilà la genèse de cette poignante et exquise nouvelle qui s'appellera *l'Homme à la cervelle d'or*.) Trapp frappe à la porte de la *Revue des Deux Mondes*, « où l'on ne reçoit pas les chiens — ni les manuscrits » ; à la *Revue européenne* de Lacaussade : « Je vis là, dit-il, dans un coin et muet comme un élève de l'abbé de l'Épée, M. Théophile Gautier en contemplation devant une grosse mouche qui tambourinait des ailes sur les vitres. »

D'un trait, Daudet nous peint ainsi un Paris d'autrefois, plus familier, moins poseur que celui d'aujour-

d'hui, et des hommes que le temps, hélas ! a mués en statues !

Et il serait dommage de laisser perdre ce que disait ce poète de dix-neuf ans d'un autre poète qui venait de mourir. Je trouve, à la date du 7 mai 1859, dans un numéro du vieux journal, un feuilleton intitulé *les Hannetons*, « petites histoires du printemps », cette page ironique à la fois et doucement mélancolique :

Il y a trois ou quatre ans, je me trouvais dans un des restaurants du Palais-Royal, quand je vis entrer et se placer près de ma table un homme jeune encore, mais à l'œil éteint, au regard abattu. Avec cela, un air de grandeur et de distinction étonnant.

Il s'assit et demanda la carte du jour d'une voix nonchalante. Après dix minutes d'inspection, il se tourna vers le garçon : « Donnez-moi une caille ! »

On lui répondit qu'il n'y en avait pas et qu'on en trouverait difficilement : « Cherchez-en. J'attendrai. Je veux une caille. Je n'aime que les cailles ! »

Je crus que j'avais près de moi un de ces grotesques qui battent le pavé de Paris pour la plus grande joie des badauds et des observateurs.

Après une demi-heure d'attente, on apporta la caille ; il la prit, en défit une aile, la mordit du bout des lèvres, puis, la rejetant dans son assiette qu'il poussa loin de lui : « Décidément, dit-il, les cailles ne valent rien. »

Il se leva et sortit.

Quelqu'un, près de moi, me souffla que c'était Alfred de Musset, et je ressentis une émotion singulière.

Pauvre Musset ! Pendant sa vie, il fut le plus malheureux de tous ; il eut la jeunesse, la gloire, a fortune ; il goûta à toute chose, mais ne fit qu'y goûter ; et jusqu'à son dernier moment il eut aux èvres cette phrase navrante dont je me souviendrai toujours : « Décidément, les cailles ne valent rien. »

Les Hannetons de Daudet, renouvelés des *Guêpes* d'Alphonse Karr, ressemblent plus à des papillons qu'à des guêpes. Et c'est comme un papillon noir, cette apparition, cette évocation de Musset. Tout Musset, le désabusé, tient dans cette phrase de dégoût :

— Décidément, les cailles ne valent rien.

Les cailles — et le reste.

Et c'est tout Daudet aussi, avec son charme et sa vision aiguë, dans ces lignes retrouvées en feuilletant un vieux journal où je voulais revoir ce que je vis un jour : des ouvriers parisiens passant du pain à des prisonniers autrichiens, des zouaves et des Croates fraternisant dans un coin de Paris après s'être entre-fusillés dans les rizières de Lombardie.

Mais, *bone Deus*, que c'est loin tout cela ! — Et c'est hier.

« C'est, comme dit Frédéric Mistral en ses *Mémoires*, le sommet de ma jeunesse. » Et il m'a été doux de revenir un moment à Daudet jeune, à un Daudet presque inédit, à propos de Mistral, « le beau Mistral, fier comme le roi David », qui jadis, en l'île de la Barthelasse, en face des remparts d'Avignon, menait la farandole des grands gars et des belles filles avec le « Petit Chose », et si quelque vieille s'en venait grognant, répondait :

— Laissez, la mère ! Aux poètes tout est permis ! *Es nautré qué faisen li saumé...* C'est nous qui faisons les psaumes !

Les psaumes et l'épopée de la Provence.

XXV

A propos d'une course de ballons. — Une idée de Nadar. — La photographie aérienne en temps de guerre. — Lettre d'un lecteur : encore la « bougeotte ». — Petit croquis de la place de la Concorde. — Un ballon allemand. — Un livre de voyages. — Ce que disait la foule. — L' « aéro-autobus ». — Plus de poussière! — Une expression populaire. — Les automobiles et la navigation aérienne.

5 Octobre.

C'était à la veille du siège de Paris. Le général de Montauban, ministre de la Guerre, vit arriver dans son cabinet un grand diable, à l'œil étrange, pénétrant et profond, rond sous des sourcils hérissés, qui lui dit :

— Monsieur le ministre, voulez-vous connaître sûrement et mécaniquement les mouvements de l'ennemi?

— Certes, fit le ministre.

Il connaissait celui qui lui parlait. C'était l'intrépide aéronaute qui avait passionné le monde avec les ascensions du *Géant*. C'était l'ami de George Sand, qui avait écrit, en demandant une préface à la bonne dame de Nohant, une brochure, *le Droit au vol*, où il réclamait pour l'homme, bipède terrien, la conquête de l'air, le royaume du ciel, lui qui ne croyait guère au royaume des cieux.

— Monsieur Nadar, précisa le ministre, dites-moi

comment nous pourrions arriver au résultat dont vous me parlez !

— C'est bien simple. Du haut d'un ballon captif, je me charge d'envoyer de cinq minutes en cinq minutes des clichés photographiques qui, au moyen d'une opération mégascopique et microscopique qu'il serait trop long de vous expliquer maintenant, pourraient et pourront reproduire — et cela, monsieur le ministre, à plusieurs kilomètres de distance — les mouvements d'un corps de troupes. Et voici, faites par moi dans les conditions indiquées, des épreuves qui vous permettront de juger de mon système.

Le ministre examina les épreuves, trouva l'expérience concluante, la proposition tentante, le procédé extrêmement utile et ingénieux. Mais, quelques jours après, une tempête emportait le ministère et l'Empire, et Nadar dut se contenter d'organiser — pour rien, pour le plaisir, par patriotisme et par passion — le service des ballons-poste.

Il n'en avait pas moins deviné tout le parti que l'on peut tirer du ballon photographique, si je puis dire, en temps de guerre, et ces clichés aériens exécutés au-dessus de l'ennemi, à distance, et jetés du haut de l'aérostat comme une poignée de lest ou une page arrachée au carnet d'un reporter, constituaient une précieuse méthode d'information. On s'en servira peut-être un jour. Je m'étonne que les Japonais, qui n'ont point la taille du géant Nadar, mais qui en ont l'activité cérébrale, n'en aient pas fait usage.

Et c'est parce que le moyen est pratique qu'on avait interdit, l'autre jour, aux concurrents de la coupe

Gordon-Bennett d'emporter là-haut le moindre kodak, de prendre, au-dessus des villes et des forts, le moindre cliché photographique.

Un de mes lecteurs m'écrit tout justement à propos de cette course de ballons à travers les espaces :

« Eh bien, monsieur, vous qui avez lancé dans la circulation un mot dont la fortune a été rapide, un mot adopté maintenant et courant, la « bougeotte », que dites-vous de cette folie de gens sérieux qui consiste à braver le vent, la terre et la mer en montant en ballon sans autre idée que d'aller le plus loin possible? La voilà bien, cette fois, la « bougeotte », et les concurrents de l'étonnant steeple-chase de dimanche dernier me paraissent avoir été atteints de la « bougeotte », d'une « bougeotte » spéciale, la « bougeotte » aérienne. N'est-ce pas bien votre avis? »

Non, certes, et il y avait un autre désir que celui de « bouger » dans l'attrait de cette course quasi fantastique.

Je ne crois pas que ces milliers et milliers de curieux qui s'entassaient sur la place de la Concorde pour voir partir les ballons engagés se disaient que ces bulles d'air, pareilles à la bulle des chalumeaux gonflée par les enfants, symbolisaient pourtant l'éternelle aspiration de l'homme vers l'infini, le besoin d'aller plus loin et plus haut, de conquérir l'espace aérien après avoir à peu près conquis la terre. Non, je ne crois pas que les badauds — et notez que je regarde la badauderie comme une demi-vertu — songeaient à ce qu'il y a d'inassouvi dans le désir de l'homme, avide d'aller ainsi vers l'inconnu, dépensant, comme on l'a dit, un

courage inutile, au moins en apparence, mais marquant — dans les nuages — un sillon nouveau, une étape en cette éternelle course à l'impossible : la direction des aéronefs.

Ils n'y pensaient pas, les badauds, mais cet impossible, les concurrents tentaient de le braver, de le dompter. Du moins quelques-uns d'entre eux en avaient-ils l'idée.

Impossible, ai-je dit. Voilà un mot à rayer du dictionnaire. L'impossible de la veille est la réalité du lendemain. Je regardais l'hélice de M. Santos-Dumont percer, tarauder en quelque sorte l'air comme une vrille. C'est peut-être cette machine, un jour, qui dépassera l'Américain Lahm et ira tout droit plus loin que Scarborough. Qui sait? En attendant, le spectacle était, au simple point de vue pittoresque, admirable par ce soir d'un féerique dimanche qui sera peut-être le dernier beau dimanche de la saison.

Un ciel d'un bleu doux, un ciel de Parme, celui du Corrège ; les Champs-Élysées criblés de soleil ; derrière les grilles des Tuileries, huit, dix, douze, quatorze, seize ballons qui oscillaient sous la brise légère, avec des balancements lourds d'éléphants, les uns bruns comme des marrons énormes, les autres jaunes comme des oranges ou des citrons gigantesques. La dépouille de *Cendrillon* devant la terrasse. Une féerie en plein Paris.

Et c'était un grand cri, une clameur étonnée et joyeuse lorsque de cette foule pressée, tassée, partait l'espèce de salut instinctif montant vers les aéronautes qui, là-haut, prenaient congé, agitaient leurs chapeaux,

allaient, au hasard, vers l'inconnu. On les suivait des yeux. Ils étaient tout à l'heure des hommes dont on eût pu reconnaître les visages. Ils devenaient bientôt, là-bas, au-dessus de la masse d'arbres des Champs-Élysées, des points à demi noyés déjà dans la brume et qui diminuaient, diminuaient, disparaissaient, tandis que s'élevait dans l'air, majestueusement, un ballon nouveau, salué d'une acclamation nouvelle.

Les curieux regardaient les numéros, là-haut, interrogeaient leur journal : « C'est un espagnol ! C'est un américain ! Ah ! c'est un français ! Celui-là est allemand ! » Et du ballon allemand se détachaient, se déroulaient des banderoles tricolores aux couleurs allemandes, puis aux couleurs françaises, que la statue de Strasbourg, avec ses couronnes funèbres, regardait flotter dans l'air et tomber dans la Seine.

Quelqu'un, à mes côtés, lorsqu'un ballon passait tout juste au-dessus de l'obélisque, disait en souriant : « Tiens, le vers de Musset ! »

Comme un point sur un *i*.

Puis, le soleil couché, tous les ballons, tous les « points » qui emportaient des hommes disparus à l'horizon, elle s'écoula, cette foule, ayant purement et simplement assisté à un spectacle, comme lorsque, dans mon enfance, l'aéronaute Poitevin s'enlevait, à l'Hippodrome, monté sur un cheval. Elle ne se disait pas que ces voyageurs, dans leur nacelle, ne risquaient point seulement leur vie pour gagner une coupe quelconque, comme sur un champ de courses ordinaire, mais qu'en réalité ils tentaient un effort nouveau vers

le but ardemment, âprement poursuivi par un Renard hier, par d'autres aujourd'hui. Ce n'est pas uniquement une gageure ou un sport dont Paris a eu le divertissement dimanche. C'est une expérience, et je voudrais que chacun des concurrents, depuis celui qui a atterri le premier jusqu'au vainqueur qui de la place de la Concorde est allé à Scarborough, rédigeât ses impressions, donnât, heure par heure, le résultat de ses observations, et nous aurions ainsi le plus curieux et le plus original des volumes de voyages.

Voyages en ballon, non plus imaginaires comme ceux de Jules Verne, voyages scientifiquement exacts, et qui par la variété des sensations, la différence des tempéraments, constitueraient des documents très précieux, à mon avis, pour l'histoire (encore en marche) de l'aérostation et de la navigation aérienne. Peut-être ce volume spécial ne se vendrait-il point comme un roman de Willy, mais il me semble que l'Aéro-Club est assez riche pour payer une page de son histoire, et M. Gordon-Bennett pourrait s'offrir le luxe d'un tel album.

Tout est dit maintenant. Il n'y a pas eu d'accident. Les aéronautes sont sains et saufs et le champion d'Amérique est vainqueur. Il n'y a plus qu'à recommencer, et avec l'admirable obstination d'un Balthazar Claës, M. Santos-Dumont continue. Il me fait l'effet d'un de ces auteurs dramatiques acharnés qui entassent dans leurs tiroirs des manuscrits incomplets, des ébauches, du théâtre « impossible », comme je disais l'autre jour, et qui, un beau soir, apparaissent devant le public avec une œuvre achevée qui étonne

et qu'on acclame. Cela dit pour ne décourager personne, ni les chercheurs de ballons dirigeables, qui sont nombreux, ni les porteurs de manuscrits, qui sont innombrables.

Et parmi les curiosités que mon humeur chercheuse entasse un peu au hasard, je trouve un « billet d'entrée pour voir le modèle de la machine aérienne des sieurs Launay et Bienvenu », rue de Rohan, n° 18, aux anciens Quinze-Vingts — en 1784. Ce Launay, naturaliste, et ce Bienvenu, machiniste physicien, avaient inventé « une machine avec laquelle un corps, contre sa propre tendance, monte dans l'atmosphère avec une vitesse qui égale le vol de l'oiseau et est susceptible de pouvoir être dirigée à la volonté de l'homme sans le secours de la physique ni du ballon ». M. Santos-Dumont doit la connaître C'est une espèce d'aigle, de vautour, d'oiseau Roc des *Mille et une Nuits*, qui déploie ses ailes et porte son propre moteur. Je crois bien que l'*aéronef* inventée par Ponton d'Amécourt et le romancier maritime G. de La Landelle, et renouvelée du jeu d'enfant nommé *spiralifère*, avait un aspect analogue, cette *aéronef* dont l'inventeur me disait : « Vous allez voir comme c'est simple », et qui, au lieu de monter au plafond, m'alla droit dans la figure et faillit m'éborgner.

— Expérience manquée, je vais recommencer, ajoutait l'apôtre du « plus lourd que l'air ».

— Non, non, merci, mon cher La Landelle !

Depuis la machine que les Parisiens de 1784 pouvaient examiner rue de Rohan jusqu'au « cigare » du colonel Renard et à l'aéroplane de M. Santos-Dumont, que de recherches, que de veilles, que de substance

cérébrale dépensée à la poursuite de ce rêve ! Et c'est pourquoi, sous la distraction sportive de cette course de ballons, il y avait une idée qui me hantait, qui m'attirait : l'appétit de partir avec ces touristes de l'air et d'aller n'importe où, au gré du vent, par-dessus la mer, dans quelque coin fixé par le hasard, comme si la vie parisienne n'était pas aussi hasardeuse que le voyage aérien, et les contemporains coudoyés chaque jour aussi légers que les ballons !

Et mon correspondant, en lisant ces lignes, m'accusera peut-être aussi d'avoir des symptômes de « bougeotte ».

J'ai d'ailleurs, dans cette foule curieuse, noté des propos assez significatifs. Les femmes regardaient ces bulles d'air avec la visible tentation d'aller là-bas, par-dessus les arbres des Champs-Élysées. Une autre sorte d'hystérie : le désir (les moulins étant banalisés) de jeter son bonnet par-dessus les ballons.

Des philosophes pratiques échangeaient, au contraire, des observations qui n'eussent déplu ni à Bouvard ni à Pécuchet :

— Tout de même, quand la circulation aérienne sera inventée, nous n'aurons plus du moins à craindre d'être écrasés !

— Cela dépend. Il y aura peut-être des *aéro-autobus* (eh ! charabia de l'avenir !) qui nous tomberont sur le crâne !

— Oui, mais alors nous n'aurons pas à craindre de poussière !

La poussière ! S'il est vrai, en effet, que les germes morbides pullulent dans la poussière des chemins,

combien de trillions, de quintillions de microbes les voitures automobiles auront-elles mis en circulation pendant le dernier été !

Les maisons de campagne qui montraient leurs façades et ouvraient leurs fenêtres sur les routes auront été enveloppées comme d'un nuage de poussière, et les plus acharnés partisans de la villégiature songent à déserter les environs de Paris empuantis par les automobiles.

Le peuple, si pittoresque en ses expressions, dit volontiers, non sans une certaine ironie méprisante, de quelqu'un qui « fait des embarras » :

— En fait-elle, de la poussière !

L'expression s'applique d'ailleurs plus volontiers aux femmes. Faire de la poussière, c'est, pour Gavroche, insulter vaguement « aux honnêtes femmes qui vont à pied », comme disait le philosophe de comédie. « Elle fait sa poussière ! » s'appliquait plus volontiers à Marco qu'à Mimi Pinson.

Le monde n'a jamais plus « fait sa poussière » qu'en ce temps de démocratie. La poussière de l'automobile est aussi parfois de la poudre aux yeux. Un homme qui possède une automobile et « fait sa poussière » a tout aussitôt un crédit qu'il n'obtiendrait pas s'il montait en fiacre.

Mais la poussière finit par être aveuglante et les pauvres diables se demandent si les faiseurs de poussière ne leur font pas avaler bien des bactéries ; si bien que je me demande si, en triplant, décuplant, centuplant la vitesse, la circulation terrienne, plus pratique que l'autre, n'accélère point par toutes ces poussières la propagation de la phtisie.

Problème qui regarde les savants.

En cela, le bon bourgeois parisien avait raison qui constatait qu'avec la navigation aérienne on n'aurait plus à craindre la poussière.

— Pardon, monsieur, répondrait un Barbey d'Aurevilly, il y aurait encore à redouter la poussière d'astres !

XXVI

Un spectacle parisien. — Les tickets des joueurs aux courses. — Physionomies de parieurs. — L'émeute de Longchamp. — Volés ! — Trahis ! — La guerre. — Un sous-marin englouti. — Jules Verne. — Martyrs de la paix, héros de la guerre. — Un suicide. — Amours de théâtre. — Au Conservatoire. — Le rêve et la vie. — L'opinion de Brichanteau.

19 Octobre.

Devant le grand portail d'une haute maison, dans une rue luxueuse, j'aperçois, en me rendant au théâtre, ce dernier après-midi, une foule pressée que surveillent et contiennent des gardiens de la paix. Qu'est cela? Y a-t-il ici un accident ou uu meurtre? La foule a l'air fiévreuse et semble avoir hâte d'arriver jusqu'au seuil du logis ouvert. Je m'approche. Un curieux veut tout voir, même en hâte. Une pancarte blanche tracée à la main en grosses lettres me renseigne bien vite sur ce qui se passe : « *Les tickets de la course n°... seront payés de une heure à quatre heures.* » C'est une agence de paris qui rembourse les mises de cette fameuse course de Longchamp dont le résultat fut une émeute.

Et je m'approche de ces gens qui font la queue sur le trottoir comme, pour assister à une représentation, les habitués de la Comédie sous les arcades du Théâtre-Français. Mais combien l'expression des physionomies est différente ! Ici les visages sont pâles et convulsés.

Il y a chez ceux qui attendent le remboursement de leurs tickets comme de la colère concentrée. Des ouvriers, des ouvrières, tout un petit monde de pauvres gens ayant dimanche parié sur un cheval comme ils eussent mis autrefois sur un quine à la loterie. Ils sont blêmes pour la plupart, avec des yeux ardents et des paroles de violence. Des employés en redingote râpée se mêlent à de vieilles femmes en cheveux, des portières de faubourg, des malheureux qui tiennent leur papier à la main, le serrant entre les deux doigts comme un billet de banque. Et des récriminations partent de ces lèvres crispées. « On voulait nous voler ! On nous a volés ! » Le joueur qui perd sa mise devient instantanément furieux. Dans un cercle, s'il s'y glisse un tricheur, les doigts se font féroces pour le saisir au collet et l'étrangler. Il n'y a plus de mondains : la bête humaine est déchaînée. Ainsi, sur le champ de courses, lorsque la foule soupçonne qu'on a fait sauter la coupe elle se rue sur l'alcool des buffets et le pétrole des automobiles pour mettre le feu aux baraquements.

Le joueur, le parieur hurlent : « On nous vole ! », comme le soldat repoussé crie : « On nous trahit ! » Le vent du soupçon souffle aussi violent que celui de la déroute, et l'on se jette sur la caisse du pari mutuel comme on défoncerait rageusement le tiroir du croupier. Et ce n'étaient pas des apaches qui stationnaient sur le trottoir de la rue en attendant le remboursement de leurs tickets. Encore une fois, des têtes blêmes de travailleurs, des faces pâles d'ouvrières ayant, sur ce bout de papier, espéré une fortune. Toute une population de pauvres hères devenus joueurs parce que ce

cheval qui court, là-bas, peut donner, s'il arrive au poteau, dix fois, vingt fois ce qu'on a mis sur son nom — tout le gain d'un mois entier, une petite somme qui est une fortune. Le rêve !

Rien de plus triste que ce défilé de petites gens que je contemplais là, la tête basse et comme déçus. Eh ! oui, on leur remboursait leur argent. Mais qui leur rembourserait leur espoir? Cette course, qui ne comptait pas, c'était précisément celle qui devait leur assurer le gain voulu, le gain souhaité, le gain certain! Ah ! s'il n'y avait pas eu de tripotages, un « coup de Jarnac ! » disait un maigre petit homme lettré. Je voyais là un échantillon de toute cette population qui se précipite vers les champs de courses comme le dipsomane chez le marchand de vin. La pelouse a son alcoolisme. Ces hâves travailleurs perdaient leur journée à venir là faire queue pour récupérer l'argent qu'il eussent plus sûrement sans doute perdu dimanche. Et ces exemplaires de parieurs acharnés m'apparaissaient, avec leurs yeux allumés de violence, comme des fanatiques du pari, d'impénitents amoureux du hasard. Quelques-unes de ces pauvres femmes aux jupes élimées, faisant la queue pour « rentrer dans leur argent », me rappelaient, sous leurs capelines de laine, les Parisiennes du temps du siège stationnant sur le trottoir à la porte des boucheries pour avoir de la viande de cheval, de cheval qui ne courait plus. Mais les aïeules étaient héroïques !

Combien d'argent draine au petit peuple ce jeu continu dont les bookmakers sont les meneurs? Le baccara n'est rien, comparé à cette immense partie

éternelle, jouée çà et là, à travers le monde. Les pauvres gens regardaient, devant moi, de leurs yeux vagues, les tickets inutiles, comme Perrette contemple son pot au lait renversé.

Adieu, veau, vache, cochon, couvée !...

Adieu, tout ce qui représente le gain d'une course, le cheval favori, le rêve qui flotte, là-bas, dans la tunique de soie claire du jockey !

Une femme qui montrait son ticket à un vieux monsieur décoré, l'air de quelque officier retraité, très pauvre, se rebiffait avec violence parce que le vieillard lui disait :

— Madame, vous n'avez rien à réclamer.

— Par exemple ! Et pourquoi ?

— Parce que votre ticket est celui d'une course qui a été normalement courue.

— Comment cela ?

— Voyez votre numéro. On ne rembourse pas ce numéro-là ?

— On ne rembourse pas ! Ah ! nous allons voir ça ! On ne rembourse pas ! On doit tout rembourser ! On a volé ! On a volé tout le monde !

Elle était tout à l'heure une bonne femme patiente, marquant le pas, avançant lentement, son ticket de papier à la main, et maintenant elle devenait une mégère que les agents ne pouvaient calmer ; exaltée, elle ne comprenait pas qu'on ne rendît point l'argent versé à tout le monde. L'argent, le grand moteur du monde, poussait l'ignorante impulsive à des violences de langage qui, pour un peu, fussent devenues des gestes.

— On me rendra mon argent, puisqu'on rend bien celui des autres ! Mon argent ! Mon argent !

Et c'était, dans cette rue de Paris et dans cette foule, l'appel désespéré d'Harpagon dépouillé de sa cassette : « Rends-moi mon argent, coquin ! »

Ceux-là mêmes, dans le groupe, qui voyaient clairement que cette femme n'avait rien à réclamer pour un ticket périmé, une course courue, les autres réclamants disaient :

— Elle a raison ! On doit restituer ! Tout restituer !

J'avoue que le spectacle était assez triste et que la moralité des gageures sur le galop des chevaux m'apparaissait enveloppée d'une certaine mélancolie devant ces gens aux vêtements très pauvres et aux faces maladives qui, ouvriers, artisans, petits employés, bourgeois dans la gêne, modistes ou couturières, valets de chambre du quartier ou prolétaires des faubourgs, étaient tous — tous dans des conditions différentes — ces jouets du hasard qu'on nomme des joueurs, risquant le gain de la semaine et le pain du jour sur cette toque rose ou bleue qui passe là-bas et porte la déception ou la fortune. Quelle fortune !

Et je m'expliquais très bien la révoltante scène de dimanche, le pillage, l'incendie, le « défonçage » des caisses du pari mutuel, avec l'argent roulant à terre et les billets de banque agités en l'air, spectacle pittoresque et répugnant qui me fait songer au *Courrier de Lyon* et à l'attaque de la malle-poste. Lorsque l'argent est en question, la brutalité humaine est déchaînée. Il ne faut ni montrer le sang aux fauves ni l'argent aux civilisés. Et j'avoue que je suis enchanté, pour notre

Paris, ville policée, que le lord-maire n'ait pas assisté à cette échauffourée. Il eût rapporté de la douceur de mœurs des Parisiens une idée singulière. Fausse d'ailleurs. Et au surplus, la foule est partout la foule : demandez à M. Sighele. Les meetings de Hyde park finissent aussi assez souvent par des brisements de grilles, et je me rappelle une lettre de Prosper Mérimée à quelque inconnue où, vers 1866, se trouvant à Londres avec son ami Panizzi, il écrit précisément qu'il a vu la foule, *the mob*, briser en quelques minutes et avec une joie parfaite les grilles pourtant solides de Hyde park. Je dois noter qu'il ajoute : « J'ai remarqué d'ailleurs que parmi les émeutiers il y avait beaucoup de Français. »

Il est possible, il est probable que parmi les révoltés qui, avec les liqueurs du restaurant Rouzé peut-être, faisaient un punch des baraquements du pari mutuel, il y eut un certain nombre d'Anglais. Il y avait de tout un peu assurément. Et c'est ainsi que l'on peut dire que les parieurs et les briseurs de barrières sont libre-échangistes et que la colère des joueurs déçus est épidémique et internationale.

Mais sir Walter Vaughan Morgan et nos hôtes ont pu voir un Paris très différent du Paris affolé de dimanche, et je n'en suis point fâché pour l'honneur des Parisiens.

La semaine aura d'ailleurs été dramatique. La catastrophe d'Epernon, la disparition du *Lutin* à Bizerte — le *Lutin* après le *Farfadet* — sont de poignantes épreuves qui remettent au second plan toutes les préoccupations individuelles. On peut s'intéresser, comme

à une sorte de comédie prête à tourner au tragique, au steeple-chase du général Outchakof et du capitaine Essipof, et je ne suis pas bien certain qu'il ne se trouve point des parieurs pour engager des sommes sur le capitaine ou sur le général comme sur Monsieur Perrichon : « Il le rejoindra ! Il ne le rejoindra pas ! Il est à Paris ! Il n'est plus à Paris ! » C'est la course du Brésilien de l'opérette poursuivant la gantière jusqu'au pôle. Mais l'opérette peut devenir sinistre et les gageures sur le résultat de la course semblent terriblement lugubres.

La lutte des sauveteurs contre la mer, la recherche angoissante du point précis où le *Lutin* est englouti, l'anxiété de tout un peuple à l'idée que de malheureux marins sont enfermés au fond de l'eau dans une prison de métal, ce drame sinistre étreint les cœurs et fait passer dans les imaginations des visions d'épouvante. On célèbre ce soir même, au Châtelet, la mémoire de Jules Verne, et les comédiens jouent *Michel Strogoff* au bénéfice de la statue qu'on lui doit élever à Amiens.

C'est Verne qui eut la conception première de cette navigation sous-marine et fit à ses héros faire « vingt mille lieues sous les mers ». L'homme est tout fier — et il a raison — lorsqu'il a vaincu les éléments, pénétré les profondeurs, arraché à l'inconnu son secret. Il se fait le maître de la nature. Il la soumet à sa volonté. Il la domine. Tout à coup elle se venge. Elle se venge par un hasard, par l'imprévu, par cet acteur masqué qui brusquement fait son apparition dans le drame humain : l'accident.

Toute invention nouvelle crée en même temps des

risques nouveaux, tout progrès apporte avec soi des dangers, comme toute montée vers le bien-être concorde avec de nouveaux besoins. Le monde futur, tel que le peint un Wells en ses prophéties, sera semé de périls comme le ciel est semé d'étoiles. L'homme va au fond du gouffre. Il a le sous-marin, qui s'agite et va et marche dans l'eau glauque — et le gouffre le saisit et le garde. Nos pauvres marins ! Ils seront sauvés peut-être. Ce soir, quand paraîtront ces lignes, puisse quelque dépêche heureuse nous rassurer sur leur sort !

Mais qu'est-ce que la guerre, qui fait, en temps de paix, des victimes quand même? Artilleurs tués aux exercices à feu par l'éclatement de quelque obus, matelots pris dans la vase, au fond de la mer, et voyant lentement venir l'agonie. On ne saurait songer sans un frisson d'horreur à ces drames qui se peuvent renouveler chaque jour, qui sont les aléas quotidiens de la vie.

Ainsi est compliquée et bourrée de périls notre existence moderne, et à moins de la simplifier au point de revenir aux quiétudes des peuples pasteurs, il faut bien accepter les effroyables et multiples dangers qui sont la rançon même du progrès. Les pasteurs, au surplus, avaient à redouter les bêtes fauves, et toute créature vivante a quelqu'un à redouter aussi ou quelque chose. La lutte pour la vie, jamais définition ne fut plus juste.

Mais il est des épreuves qui sont plus atroces que les autres. Et le drame du *Lutin*, comme celui du *Farfadet*, est de celles-là. *Farfadet* ! *Lutin* ! Noms joyeux, alertes, ailés ! Ils n'auront pas porté bonheur aux sous-

marins ainsi baptisés. Encore une fois, tout espoir n'est point perdu et les braves gens dont on nous a donné les noms seront peut-être arrachés à cette mer qui les étouffe.

Tout ce qui se passe autour de nous est, à mon avis, peu de chose, comparé à cette scène atroce, qui se joue dans les profondeurs de l'eau, là-bas, depuis vingt-quatre mortelles heures.

Saluons-les, ces martyrs de la paix, aussi glorieux que les héros de la guerre !

Et voici que les examens du Conservatoire vont s'ouvrir précisément sur un drame. Oh ! un drame beaucoup plus simple que la tragédie de Bizerte. Un drame d'amour. Il manquera dans une classe du faubourg Poissonnière un jeune artiste dont je ne sais pas le nom, et qui a voulu se tuer, me dit-on, par amour pour une camarade. Le fait est assez fréquent, chose curieuse, dans ce milieu de rêve où les nervosités plus surexcitées se heurtent à des réalités qui semblent plus douloureuses, plus injustes.

Je sais une charmante femme, aujourd'hui souriante et fort peu mélancolique, qui manqua un jour à l'appel de son nom, faubourg Poissonnière.

— Mlle *** est-elle souffrante? demanda le directeur au professeur.

Elle s'était tiré un coup de revolver au-dessous du cœur et elle était en péril de mort. Elle aimait un comédien et elle ne pouvait vivre à l'idée qu'elle n'en était pas aimée. De bonne foi elle voulait mourir, et son revolver en était la preuve. Aujourd'hui, sous quelque costume de soubrette, se souvient-elle jamais

qu'elle a joué le drame au naturel? Je ne le crois guère.

Si le malheureux qui a voulu mourir revient à la vie, il est probable qu'il sourira plus tard à cette idée qu'il a pris au sérieux le rôle de Werther. On s'imagine que les comédiens jouent éternellement la comédie. Ils aiment, ils souffrent, ils pleurent comme les autres, derrière les toiles peintes. Les phrases amoureuses qu'ils débitent sur les planches ne leur suffisent pas. Ces phrases mêmes traduisent plus d'une fois les sentiments intimes qu'ils éprouvent.

Je ne sais pas ce qui a poussé ce jeune élève à en finir à vingt ans avec une existence qui devait pourtant lui sourire, mais je suis certain qu'il a dû, avant d'essayer de mourir, murmurer quelques vers désolés de poètes ou quelque déclaration d'amour empruntée au répertoire des jeunes premiers :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer...

Les amours de théâtre sont des amours comme les autres, mais une sorte de poésie encore les enveloppe, comme du reflet de la rampe. Quoi de plus attendrissant que la dernière lettre de cette enfant — une actrice de vingt ans, abandonnée par un séducteur — et disant : « Je suis indigne des miens, je ne veux pas tomber plus bas, je me supprime. » Appétit — ou habitude — du dénouement théâtral tragique, qui ressemble d'ailleurs singulièrement à ce morbide entraînement vers le suicide, vers le meurtre aussi, qui sévit sur la femme russe.

Le jeune homme qui a voulu mourir a pris au sérieux ce qui n'est que passager, et il a risqué, donné sa vie peut-

être pour une souffrance dont la guérison est facile. Mais qui disait donc que l'amour et le roman d'amour sont morts en ce monde? Ils sont encore si vivants, au contraire, qu'on en meurt — et qu'on en meurt même au théâtre, même en ce Conservatoire où toutes les espérances printanières s'agitent, battant des ailes comme des oiselets dans une volière.

— Eh bien, mais, me disait hier mon vieil ami Brichanteau, il ne me déplaît pas qu'on se tue, de temps à autre, pour une femme, surtout lorsqu'après tout il n'y a pas mort d'homme. C'est vieux jeu, mais c'est romantique ! Et par là, cela ne me déplaît pas, quoique ce soit souverainement ridicule. Mais bah ! moi aussi j'ai voulu mourir pour une camarade, et vous voyez que je me porte assez bien. Si notre Werther en réchappe, il jouera peut-être les pères nobles plus tard !

« A propos, ajouta mon vieux comédien, il faudra que je vous parle si l'on remet sur le tapis la question de savoir si les comédiens sont des artistes indépendants ou des salariés. Toute peine évidemment mérite salaire et tous les citoyens, du premier au dernier, sont des salariés, sauf Rothschild peut-être ! Mais je vous avoue que le mot me choque. Bohème, artiste, cabotin, être errant et falot, tant que vous voudrez, mais libre du moins, éperdument libre de ma seule fantaisie ! Salarié ! Buridan salarié ! Œdipe salarié ! Le Cid salarié ! C'est peut-être le progrès, c'est peut-être la justice, c'est peut-être le mot. Mais ça me choque. Je vous dirai sans doute pourquoi. »

Il me salua de son large feutre, et, la taille toujours haute, il disparut au coin de la rue.

XXVII

Les auteurs d'*Ariane*. — Comment Massenet travaille. — Une collaboration par téléphone. — Armand Silvestre. — *Floréal*. — Les statues. — Le mauvais temps. — Souvenirs de *Grisélidis*. — *Cabotins !* de Pailleron. — Comment *la Gioconda* fut accueillie à Palerme. — Auteurs sifflés. — Une inauguration. — Angelo Mariani et les *Sonnets à Mademoiselle Bartet*. — Deux polytechniciens. Comment Carnot décora Silvestre.

26 Octobre.

Je ne sais pas comment ce poète hors de pair qui trouve le moyen d'être acclamé deux fois dans la même journée — devant le buste d'un ami mort et sur la scène de l'Opéra, le soir — et qui, au besoin, en sortant d'une répétition de *la Vierge d'Avila*, eût parfaitement pu se donner le plaisir d'écrire, tandis qu'on l'applaudissait, quelque étincelant feuilleton sur le vaudeville qu'on jouait à la même heure, je ne sais pas comment M. Catulle Mendès a collaboré avec M. J. Massenet pour arriver à l'œuvre admirable que M. Gailhard donnait hier.

Ce que je sais, c'est que je ne connais pas au monde un artiste qui soit, plus que le grand musicien, extraordinairement précis, laborieux, maître de son temps comme il l'est de son art ! J'ai eu la joie profonde d'une collaboration avec lui. J'admirais Massenet pour ce génie qu'il prodigue depuis sa jeunesse, en restant

jeune et inspiré. Je ne connaissais pas l'extraordinaire puissance de labeur et l'activité prodigieuse de ce créateur infatigable.

D'un sujet que je lui avais conté il s'était épris et me demanda un rendez-vous pour en causer. Il arrive, bouillant, vibrant, charmant.

— Voilà ce que c'est : l'aventure d'un homme qui passe son temps à jouer de la flûte pendant la Révolution. On se proscrit, on s'égorge : il joue de la flûte. Robespierre triomphe, Robespierre tombe : il joue de la flûte. Au 31 mai, au 9 thermidor, toujours il joue, le bonhomme, il joue de la flûte. Et — je vous passe le roman qui deviendrait le poème — le titre serait *le Menuet de M. Pluche.*

Massenet écoutait ; son œil, comme sondant l'intérieur d'un théâtre, voyait s'agiter les personnages ; toute sa belle physionomie, rieuse d'ordinaire, devenait pensive avec une expression ardemment attentive.

— Non, non, le sujet serait trop petit. Le menuet ne contiendrait pas seul le drame d'amour que je rêve. Votre Pluche serait un bon rôle pour Coquelin. Mais ce que je veux, c'est un type de femme. Une femme. La femme.

Alors, nous cherchons. L'inspiré devient inspirateur. En causant, j'ébauche un plan. Je raconte.

Son œil flamboie.

— C'est cela ! Ah ! oui, cette fois, c'est cela ! Eh bien, mettez-vous à l'œuvre, et envoyez-moi le livret. Je pars. Je vais à la campagne. Je l'emporterai, et — je vais bien vous étonner — vous ne me verrez plus ! Je vous en donne ma parole.

— J'en serais désolé...

— Non, non, vous ne me reverrez que lorsque ma partition sera finie. D'ici là, je vous laisse à vos occupations. Trouvez le temps de jeter sur le papier ce que vous m'avez dit. Moi, je vous le répète, je disparais ! Nous ne nous reverrons plus !

Cela a l'air l'incroyable ; mais nous n'avons collaboré, le maître musicien et moi, que par le téléphone. Un changement de mots, une modification de phrase : coup de téléphone.

— Allô, allô ! Je travaille. Mais voilà : tenez-vous à telle ou telle expression ?

— Du tout.

— Par quoi pourrait-on la remplacer? Allô ! Vous m'entendez ?

— Oui. Par tels mots.

— Parfait. Merci. Je continue.

Le récepteur une fois raccroché, chacun retournait à ses affaires.

— Il faudrait un chœur de soldats, redisait le téléphone une autre fois. Une chose très courte.

— Bien. Je vous l'envoie par la poste.

Et le téléphone de reprendre le soir même, quelques heures après :

— J'ai reçu la chose. Merci.

— Est-ce bien le ton voulu ?

— Absolument. Et le chœur est déjà composé.

— En vérité ?

— En vérité.

Dans la fièvre de la composition, l'entraînement de son glorieux labeur, rien n'arrête l'auteur d'*Ariane*. Il

est tout à son œuvre. Il est levé dès l'aube. Ses coups de sonnette téléphonique m'éveillaient parfois le matin.

O vous dont le travail est joie, vous comprendrez la volupté de créer qui s'empare d'un tel artiste. Mais jamais je n'ai mieux compris qu'en cette étonnante collaboration par le téléphone, à la minute précise, sans phrases, sans prolégomènes, chaque question allant au but, chaque communication étant utilisée sans perte d'un instant, non, jamais je n'ai mieux compris le mot superbe de Gounod : « Le génie, c'est un torrent, mais avec des quais. »

Et les quais — des quais de marbre peuplés de statues féminines : Thaïs, Esclarmonde, Manon, Ariane, Marie-Magdeleine — enserrent ici un torrent dont l'eau, pure comme de l'eau de source, chante une immortelle chanson qui charme nos douleurs, célèbre nos tendresses, berce nos rêves, le rêve humain, le rêve divin, la Femme, l'Amour, et donne une douceur consolatrice aux larmes qu'elle fait couler.

C'est en le voyant à l'œuvre que j'ai compris tout ce qu'il y avait en Massenet d'énergie, de jeunesse et, encore une fois, de précision. Le mot du bohème de Murger : « Il y a des années où l'on n'est pas en train » est l'excuse des paresseux, pour ne pas dire des impuissants. L'inspiration n'est pas une maîtresse fantaisiste qu'on attend quand elle veut bien vous accorder quelques heures de son temps ; c'est une compagne de chaque jour qui s'assied à la table de travail comme au foyer d'habitude. Victor Hugo se levait pour écrire, debout dès le fin matin, dans son *look out* de Guernesey,

comme dans son petit logis de la rue Pigalle ou son cabinet de l'avenue d'Eylau.

— L'idée ne vient que quand elle sait qu'on peut nous trouver, disait-il.

Elle sait, avec Massenet, qu'on trouve toujours à sa table, près de son piano, ce grand travailleur qui a gardé la vaillance de ses vingt ans. La Muse n'aime pas les absents. Et combien de vrais artistes, musiciens ou poètes, ont manqué leur vie parce qu'il n'y avait pas de quais au torrent et parce que la Muse en question et l'Occasion, les venant visiter et ne les trouvant pas au logis, au *studio*, ont laissé leur carte en inscrivant les trois lettres tristes comme un *De profundis* : P. P. C.

Nous avions jadis, avec Massenet, Georges Cain, Armand Silvestre et moi, collaboré à un livre fraternel dont Silvestre avait écrit le texte, Georges Cain composé les illustrations et Massenet la musique, moi me contentant d'une de ces préfaces qu'on me demande et qu'on me reproche tour à tour. C'était *Floréal*, et je ne me doutais guère que j'aurais le plaisir de devenir plus étroitement le collaborateur du maître musicien et que j'aurais à donner le salut d'adieu au poète, solide, rieur, bâti à chaux et à sable, tel que l'ont sculpté tour à tour Antonin Mercié et Théodore Rivière.

Il a bien failli, le bon et très aimé Silvestre, avoir pour l'inauguration de son monument non pas le soleil qu'il aimait — comme tous les méridionaux et aussi les gens du Nord — mais le temps maussade et brumeux de la Toussaint...

Le froid de loup, le temps de chien...

dont parlait Musset. Il faut aux poètes cependant, à leur effigie ou à leur tombeau, de la lumière et des roses. Les feuilles rouillées et mouillées, l'atmosphère grise et spongieuse, l'horizon attristé ne conviennent guère à ces cérémonies. Le Balzac de Falguière fut inauguré par une journée de bise, et les assistants relevaient le collet de leur pardessus et eussent volontiers réclamé des braseros. Il devrait y avoir une saison pour les statues comme pour les débuts, une saison où, si l'averse des discours est inévitable, on pourrait du moins éviter les cataractes du ciel.

Car dites-vous bien que tous les assistants de ces fêtes et même tous les orateurs ne sont point là pour leur plaisir. Ils éprouvent une joie sincère, souvent profonde, à honorer avec une piété filiale un grand homme, un compagnon de bataille ou un ami. Mais ils songent, si la bise siffle ou si la pluie tombe, au vers de Boileau :

Pour honorer les morts font mourir les vivants...

Jules Simon, parce qu'il était fort éloquent et parce qu'il était toujours prêt à obliger, usa ainsi sa vie à rendre hommage à autrui. Et ce qui est ironique, c'est qu'on l'accusait volontiers de se prodiguer. Malade, il allait, comme un soldat au feu, à ces réunions qu'il présidait avec une maîtrise qu'on souhaiterait posséder, et on lui faisait un grief de l'ubiquité de son dévouement.

C'était un devoir pour ceux qui ont parlé hier de dire ce qu'ils pensaient du poète des *Ailes d'or*, et la Comédie-Française en particulier devait à l'auteur de *Grisélidis*, de *Sapho* et même de ce drame *Tristan de Léonois* dont l'infortune fut imméritée un hommage

spécial. Armand Silvestre avait, avec M. Eugène Morand, délicieusement rajeuni la vieille et poétique légende de Grisélidis. Il m'en avait lu le premier acte, qui était exquis, en me demandant s'il fallait continuer. Certes. Et de cette collaboration des poètes d'*Izeïl* naquit une sorte de charmant « mystère » où le Diable, qui pourrait être plus méphistophélique, semble comme évadé d'un conte jovial de ce bon et gai Silvestre.

Le dénouement de *Grisélidis* — les vers où le petit Loys remet au marquis et à Grisélidis réunis l'anneau que lui a donné sainte Agnès — fut improvisé le soir même de la première représentation, avant que Mlle Ludwig vînt réciter le prologue du Meneur de Jeu.

— Peux-tu apprendre quatre vers et les dire tout à l'heure? demandaient les auteurs à la petite Gaudy qui jouait Loys.

— Oui, répondit l'enfant.

On lui donna un de ces petits papiers qu'au théâtre on appelle des « béquets ».

— Étais-tu sur la terre ?

Et Loys répondait :

Au ciel, et mon rêve était doux !
Dieu de son Paradis avait ouvert les voiles ;
Dans l'azur, parmi les étoiles,
J'ai trouvé cet anneau pour vous.

L'effet fut considérable. C'était l'heure où les drames religieux et les mystères étaient à la mode, où le Christ apparaissait un peu partout sur la scène et disait des

vers au théâtre Libre, où M. Rostand écrivait *la Samaritaine*, tandis que les auteurs de *Grisélidis* eux-mêmes portaient au Vaudeville des *Drames sacrés*, suite de tableaux religieux accompagnés d'une musique de Gounod et de M. Laurent Léon, l'excellent et modeste directeur de l'orchestre à la Comédie, dont Gounod lui-même me disait :

— Cette partition-là ferait la réputation d'un réclamier !

Puis la vogue passa des pièces mystiques, et Pailleron se moqua dans *Cabotins !* des auteurs qui suivent le vent. Son Larvejol, l'auteur de *Vierge et Nonne* qui, dans sa pièce *Enceinte*, doit enfin révéler la formule du théâtre nouveau, passait du réalisme au mysticisme avec une facilité prestigieuse :

— Ma pièce a eu un succès!...

— *Enceinte*? demande Pégomas.

— Non, *Sainte* !

— Comment, *Sainte*?

— Oui, j'ai vu que le public ne mordait plus aux pièces raides ; alors j'ai changé mon fusil d'épaule et, tout en gardant mon sujet, je l'ai débaptisé, moyenâgé, mis en vers et transformé en mystère : *Sainte* !

Je ne crois pas que Pailleron eût songé à Silvestre en faisant, sur la scène, la critique des drames sacrés. Le poète des *Ailes d'or* eût été de taille à lui répondre. La bonhomie du Toulousain n'allait pas chez lui sans nervosité. L'insuccès de *Tristan de Léonois* l'avait fort affecté, et il y attachait une importance trop grande. Il en souffrit réellement et comme d'un amour déçu.

— Mon cher ami, me disait un jour Henri Meilhac,

quand une de mes pièces tombe, il est bien certain que je n'allume pas des feux de joie. Mais je me dis que, quand cela arrive à un confrère, ce voisin-là n'en est pas déshonoré. Et alors j'en prends mon parti et continue à me serrer la main à moi-même.

Les agences télégraphiques, qui transmettent avec autant de soin les nouvelles des théâtres que les renseignements sur l'anarchie au Maroc ou les attentats en Russie, nous ont appris que la dernière tragédie de M. Gabriele d'Annunzio était tombée à Rome. Croyez-vous que d'Annunzio soit diminué parce qu'il a été sifflé?

Je l'ai précisément entendu siffler et acclamer tout à la fois, le même soir, à Palerme, quand il donna aux Siciliens la première représentation de *Gioconda*, que Mme Suzanne Després vient de jouer à Paris.

« *Nuovissima* », disait l'affiche.

J'ai là le programme encore.

Nuovissima, la pièce inédite, admirablement jouée par Eleonora Duse et Ermete Novelli, fut étrangement ballottée. Dans les loges, les belles Siciliennes applaudissaient, rappelaient la Duse, réclamaient l'auteur d'acte en acte. Les petites places, au contraire, sifflaient outrageusement. Et conduit par la Duse, l'auteur n'en apparaissait pas moins sur la scène, une fois, deux fois, plusieurs fois, saluant, s'inclinant, couvert de bravos par les uns, de huées par les autres. Une tempête où, dans la bourrasque, tombaient des fleurs.

Je crois bien qu'en fin de compte les étudiants de Palerme brisèrent un peu les vitres du théâtre. Mais c'est la vie artistique en Italie; on proteste, on acclame,

on a la fièvre. D'Annunzio peut se montrer dans cette auréole mi-partie de colère et d'amour, et il ne s'en trouve pas diminué. Il peut être sifflé en personne, comme à Palerme ce soir-là. Il sera « ovationné » ailleurs. Chaque ville d'Italie a son humeur spéciale, son jugement propre, et telle œuvre qui tombe à Rome se relève à Florence ou à Naples. Autant de cités, autant de publics divers, autant de premières.

— Il y a des « rattrapages », dirait un boulevardier.

Il y a aussi des dangers, puisque la pièce applaudie ici peut être durement secouée ailleurs. Au total, ces cours de cassation artistiques ne sont pas sans intérêt pour l'art. Et un auteur comme Gabriele d'Annunzio, qui se moque d'avoir des ennemis, peut dédier dans sa superbe son œuvre « aux chiens de..., qui aboyèrent contre cette tragédie ».

Très sincèrement j'oublie le nom de la ville dont d'Annunzio compara les habitants à des chiens. Il répondait par une insolence à leurs morsures et passa son chemin. Et cette dédicace outrageante ne lui suscita pas plus d'adversaires qu'il n'en avait auparavant.

Je crois qu'il faut faire ce qu'on doit faire et se moquer des clameurs, comme on doit, à l'occasion, rire des sots qui sont nombreux et même des méchants qui ne sont pas légion. Mais le rire ne consolait pas plus Silvestre à Paris qu'il n'aura consolé d'Annunzio à Rome.

Quant à la température de ce jour d'inauguration, Silvestre lui-même racontait à ses amis un souvenir de voyage qui peut être la philosophie de la journée, et même celle de la vie.

Il faisait des conférences en Belgique. Un brave garçon, qui l'admirait fort, s'était constitué son guide et ne le quittait pas d'une semelle.

— Irez-vous au musée, mon cher maître? J'y vais avec vous. Vous voulez aller saluer Constantin Meunier dans son atelier? Je vous accompagne.

Silvestre subissait sans souffler mot ce compagnon d'ailleurs dévoué. A un moment donné, le temps se mit à la pluie, et Silvestre, pour dire quelque chose, prononça tristement :

— Quel sale temps !

Alors, avec un conciliant sourire, le bon guide répondit philosophiquement :

— Cela vaut encore mieux que pas de temps du tout!

Et il m'a semblé hier que le sourire du poète, exprimé par Antonin Mercié, soulignait ce souvenir qui eût amené chez Ernest Renan un hochement de tête approbatif.

Soyons juste d'ailleurs. Le ciel s'était éclairci, la température adoucie, et tandis que Mme Séverine saluait avec un charme de parole vraiment exquis le poète au nom des femmes et que Mme Bartet disait, avec M. Silvain, des vers de Silvestre, puis un sonnet de Heredia à son ami, je regardais, dans la foule, le véritable artisan et impresario de la fête, le compagnon fidèle qui se dérobait à tout regard et qui de ses efforts et de ses deniers (je le dénonce) élevait ce monument à l'amitié, sans dire un mot, comme il fait toutes choses.

C'est Angelo Mariani, le bibliophile, qui a fait imprimer jadis pour son ami Silvestre un précieux volume sur japon, désespoir aujourd'hui des amis des livres, un

livre introuvable et merveilleusement imprimé, les *Sonnets à Mademoiselle Bartet*, et qui, après avoir donné le papier du Japon à Silvestre, lui a plus que personne donné le marbre du Cours-la-Reine.

O amitié, il y a encore des amis !

Et tout justement je songe que ce Silvestre, qui fut très aimé, eut à l'École polytechnique un camarade qui, avant de devenir président de la République, fut ministre des Finances. C'était Sadi Carnot.

Le premier jour où il s'installa au ministère, Carnot songea à son compagnon d'autrefois.

Armand Silvestre, employé aux Finances, trouva un pli sur son bureau, avec ces mots :

« Tu as trop longtemps attendu. Je t'ai décoré. Viens m'embrasser ! »

Et le chef de bureau se jeta tout ému dans les bras du ministre.

N'ai-je pas jadis conté le fait? Il est bon à rappeler au lendemain du jour où l'on a célébré le talent et la bonté de Silvestre. Le souvenir de Carnot eût fait plaisir à celui qui écrivit *la Gloire du Souvenir*.

XXVIII

Antithèses parisiennes. — Une fête militaire à la Boissière et la représentation de *Biribi*. — Enfants de troupe et camisards. — L'Afrique. — La chanson de Bruant. — Qui m'a fait lire le livre de M. Georges Darien. — Un article de Ouida. — Les deux guerres. — La guerre nationale et la guerre civile. — Ce que feraient les antimilitaristes en cas d'invasion. — Petites nouvelles et petits scandales. — Vols de colliers et vols de statues. — Publicité, actualité, romans de la minute. — La mort d'un peintre. — Souvenirs de Fritz Thaulow. — Les ruisseaux de France. — Le roi de Grèce et Rodin. — *Les Burgraves.*

8 Novembre.

Les spectacles se suivent et ne se ressemblent pas. J'avais fort envie d'aller voir *Biribi* après avoir assisté au défilé des petits pupilles de l'orphelinat Hériot devant le monument du commandant, à la Boissière. Et j'eusse sans doute été ému par la vue des souffrances infligées aux « camisards » comme par celle de ces enfants de cinq ans portant à la main leur képi et marchant au pas dans leurs petits pantalons rouges. Mais l'émotion eût été différente.

Je n'ai pas vu la pièce de M. Georges Darien, qu'on dit si poignante, mais j'ai lu le livre de l'auteur et j'ai entendu Bruant, de sa terrible voix métallique, laisser tomber, comme impassible, farouche, de ses lèvres tordues en sa face rase de révolté, les couplets de sa chanson :

A Biribi c'est en Afrique
Ousque l'plus fort
Est obligé d'poser sa chique
Et d'faire le mort...

chanson lugubre, où l'argot se fait vengeur avec son levain de rancune et qui retentit comme un cri de désespéré au fond des cabarets artistiques.

A Biribi c'est là qu'on crève
De soif et d'faim;
C'est là qu'il faut marner sans trêve
Jusqu'à la fin !
Le soir on pense à sa famille
Sous le gourbi...
On pleure encor' quand on roupille
A Biribi.

M. Georges Darien avait mis en action dans son roman ses souvenirs de disciplinaire, et, chose singulière, c'est en lisant le compte rendu de son livre fait par une illustre romancière étrangère que j'ai eu le désir immédiat de le connaître. C'est l'auteur de *Puck*, c'est Ouida qui m'a révélé *Biribi* et M. Darien. Ouida est une des renommées de la littérature anglaise, mais Ouida est de race française, et, sous son pseudonyme, porte même un nom français : Louise de la Ramée. Elle avait été frappée par l'accent de pitié qui se dégage de ce récit aux détails sinistres. Elle l'avait dit, et son article consacré à « Biribi » et à « Bas-les-Cœurs », dans ses « Critical Studies », me donnait envie de contrôler son jugement.

L'auteur du *Rythme de la Vie*, mon voisin et ami M. Gaston Deschamps, qui me pardonnerait sans doute de dire que j'ai lu ses *Images d'autrefois* et ses *Pèlerinages passionnés* avec plaisir, me reprocherait peut-

être de marcher sur ses brisées si je m'attachais à parler de *Biribi*. Je ne me risque à toucher au théâtre et aux livres que de très loin et lorsqu'ils se rattachent à la vie, aux propos parisiens.

Or, l'espèce d'antithèse qui se présente à mon esprit, — cet orphelinat où l'on recueille les fils des soldats et ces paysages d'Afrique où les troupiers marchent harassés sous le soleil cru, — ce double spectacle, l'un réel, l'autre rendu vivant par la scène, me semble porter à la réflexion, et si différents l'un de l'autre pourtant, l'un reposant et l'autre lugubre, les deux tableaux font naître des pensées de pitié.

Il était consolant et touchant, le défilé des pupilles de l'orphelinat devant le marbre sculpté par Carlès à la mémoire du commandant Hériot. Devant la veuve, très émue, et ses enfants, corrects en leurs uniformes de dragons, les enfants recueillis, élevés à la Boissière marquaient le pas, et les petits, les plus petits, les tout petits mettaient à ce devoir — le salut au monument — une attention sérieuse, un geste de respect quasi religieux. C'était touchant et charmant, cette enfance en uniforme, et je songeais aux souvenirs d'enfants de troupe que nous contait J.-J. Weiss et que pourrait évoquer aussi, je crois, Jean Richepin, l'affranchi.

Il y avait tout juste vingt ans que l'orphelinat de la Boissière avait été inauguré par un ministre de la Guerre qui s'appelait le général Boulanger, et vingt ans après le général qui assistait à l'inauguration du monument représentait un ministre de la Guerre qui se nomme le général Picquart. Que d'événements et de drames entre ces deux dates : 1886 et 1906 ! Je ne crois

pas que période historique fut plus émouvante et plus troublée. A dire vrai, elle appartient plus encore au roman qu'à l'histoire. Et pourtant elle est de l'histoire. Mais quoi ! on ne songeait guère au passé en voyant le défilé de ces troupiers minuscules, la France en fleur, disait Hugo en parlant de la jeunesse, l'armée en bourgeon. Depuis vingt ans, 900 enfants sont sortis de l'orphelinat de la Boissière et sont entrés au régiment ou dans la vie civile. Il y a déjà, au tableau d'honneur, sur la muraille du réfectoire, plus d'un nom de ces pupilles d'autrefois devenus officiers, des galonnés, comme on dit ailleurs. Il en est qui ont sur la poitrine la médaille militaire. Leurs noms et prénoms sont là. Et le lieutenant qui veut bien nous guider à travers les dortoirs, les salles d'étude, nous le fait remarquer avec une bonne grâce qui ne va pas sans un juste orgueil.

C'est que lui-même est un élève de l'orphelinat. C'est qu'il s'est assis sur ces bancs, devant ces pupitres de chêne noirci. C'est qu'il a épelé, sur la muraille, les sentences peintes çà et là, et où l'on a demandé à Lacordaire une définition de la bonté et à Chatterton une glorification du travail. Je ne nommerai pas l'aimable officier qui, le premier, figure sur cette sorte de palmarès du devoir.

J'avais avec plaisir revu dans la galerie de Mme Hériot un des tableaux les plus fameux de la fin du dernier siècle, *les Dernières cartouches* d'Alphonse de Neuville, faisant face à une émouvante *Charge d'artillerie* d'Édouard Detaille. Comme nous sommes loin de l'état d'esprit qui nous faisait trouver jadis dans la

seule exhibition de ces *Dernières cartouches* une sorte de riposte au vainqueur, une espérance de revanche! Revanche par l'art d'abord en attendant celle qui nous apparaissait à l'horizon, pareille à un mirage. Nous incarnions toutes nos résignations farouches, nos désespoirs muets, dans le geste admirable du petit chasseur impuissant, désarmé, adossé au mur et les mains dans les poches de son pantalon, le sourcil froncé, le képi tordu, semblant dire .

— Eh bien, quoi ! J'ai fait mon devoir ! Qu'importe ! Qu'on m'assomme, qu'on me fusille ! Que tout craque, que tout croule ! Voilà !

Ah ! oui, des *Dernières cartouches* — dont la repro duction en tableau vivant dans une revue de fin d'année de William Busnach faisait courir tout Paris au théâtre du Château-d'Eau — nous sommes loin ! Et le tableau de de Neuville, dont la couleur s'est bonifiée, comme un vin généreux, avec le temps, semble aujourd'hui de l'archéologie. Les romans antimilitaristes ont remplacé les tableaux militaires. Dans le beau livre de Vigny, quelques-uns, sur la couverture, supprimeraient volon tiers du titre le mot « grandeur » pour laisser subsister seulement celui de « servitude ».

Servir, cela veut pourtant dire aussi être utile.

Biribi nous étale les terreurs et les horreurs de la terre d'Afrique, et sur la rive gauche, des uniformes étrangers, des uniformes allemands, nous parlent de ce qu'il y a de dur dans ce vocable : « Discipline ». Et le même esprit de révolte, ou, comme on voudra, d'attendrissement, souffle de l'autre côté du Rhin. Je vis, l'autre jour, à l'étalage d'une librairie, un livre publié

à Leipzig et portant sur sa couverture, comme une cocarde ou un drapeau, les trois couleurs françaises.

C'est, sous forme de roman, une étude de la légion étrangère au service de la France. Cette légion dont l'histoire attirante comme une légende compte tant d'héroïsmes et de sacrifices, Camaron dans le Mexique, Madagascar, pour ne citer que deux souvenirs. Et comment s'appellent ces *Schilderungen der franzœsischen Fremdenlegion*? L'étiquette définit le livre : *Weisse Sklaven* ! (Esclaves blancs !)

On voit là, parmi ces esclaves, un déserteur allemand qui croit rencontrer en Afrique une liberté qu'il ne trouve pas en sa patrie, et las de la schlague allemande, va mourir sous la cravache des Français (je cite à peu près textuellement). Il est traité de « sale Prussien » et de « canaille » par ceux qu'il sert, et lorsqu'il meurt, l' « esclave blanc », il s'écrie, pour prévenir les futurs déserteurs incorporés dans la légion étrangère :

— Entends-moi, peuple allemand, et sauve tes fils!

Il faudrait demander au colonel Dominé, qui défendit Tuyen-Quan avec ses légionnaires, si en vérité on traite en *weisse Sklaven* les soldats de la légion. Ce que je sais bien, c'est qu'il me disait, le héros, en parlant de ses compagnons de dévouement :

— Tout ce que peut l'énergie humaine, on peut le demander à ces hommes. Ils le donnent. A toute heure, on peut faire appel à leur courage. Ils répondent. Une poignée de ces gens, qui se sont fait de la légion une patrie, vaut un régiment tout entier. Venus de tous les coins du monde, — et parfois débris de tous les mondes, — ils retrouvent comme un foyer dans le

campement des camarades en marche et la popote des compagnons.

Esclaves blancs ! Nous sommes tous plus ou moins esclaves de notre destinée et de notre labeur. Esclaves de la tâche quotidienne, esclaves du pinceau ou de la plume, esclaves de l'outil, du marteau ou de la charrue. Le titre du pamphlet allemand pourrait s'appliquer à toutes les vies humaines, et ce n'est pas seulement le tricolore français qu'on imprimerait sur les couvertures des livres, mais les couleurs de tous les drapeaux et les bannières de tous les métiers.

L'homme est né pour être heureux sans doute, — il le croit, — et son effort, durant le temps d'esclavage — blanc, noir ou jaune — qu'il passe sur terre, tend à la conquête de ce bonheur qui fuyant, fuyant toujours, semble un leurre, une fantasmagorie dont le spectacle est chaque jour ironiquement infligé à des dupes.

La duperie — voilà ce qu'il faudrait avoir le courage de dire et de se dire — est de tous les états. Et esclavage pour esclavage, encore vaut-il mieux servir son pays, et mirage pour mirage, avoir pour chimères une patrie et un drapeau.

Ces sentimentalités paraîtront sans doute bien attardées à des esprits supérieurs ; d'ailleurs personne ne nie que la guerre ne soit un simple assassinat, que le massacre de l'homme par l'homme ne soit une horreur et un crime. Ce qui est effroyablement ironique, c'est de constater que les adversaires de toute guerre nationale déclarent qu'ils s'y opposeraient jusqu'à s'insurger, de telle sorte que la guerre civile remplacerait la guerre étrangère et qu'on fusillerait, par exemple, des voisins

(ce qui serait plus commode) pour ne point faire feu sur des étrangers. Affaire de principes. Ce paradoxe a son pittoresque.

Mais voilà ce qui est tout à fait curieux : qu'un régiment passe, musique en tête, dans la rue, toutes les fenêtres s'ouvrent et tous les gamins suivent, au pas gymnastique. Je voudrais voir l'accueil qu'on ferait, à Longchamp, un jour de revue, aux petits pupilles en pantalon rouge que nous regardions dimanche. Un coupe de clairon modifie bien des théories. Et si, ce dont le sort nous garde, nos fils devaient assister aux spectacles qui ont navré notre jeunesse et qui restent inoubliables pour nous, je ne désespérerais pas — vous m'accuserez d'optimisme — d'apprendre non que les antimilitaristes se sont faits soldats — je ne vais pas jusque-là — mais se sont faits francs-tireurs pour défendre aussi la terre de France.

Au total, il n'est pas mauvais que des œuvres de pitié et même d'indignation fassent réfléchir un peu ceux qui ne réfléchissent guère et on ne peut toujours s'occuper du vol des colliers de nos mondaines ou de nos actrices.

Le journalisme actuel, qui tend à tout dramatiser, regarde comme une bonne fortune toute aventure de ce genre, et le grossissement qu'il donne aux incidents fait de la vie à Paris quelque chose de cinématographique.

La curiosité publique confond, en de mêmes propos, le mystère d'Isis la voyageuse et le détournement des perles de Mlle Demay, l'ouverture du cours de M. G. Ferrero ou de celui de Mme Curie et les biogra-

phies de sainte Thérèse, la mort de Fritz Thaulow e l'incendie du piédestal de la statue de Charlemagne par des « fricoteurs » faisant leur cuisine aux pieds du vainqueur de Witikind. Un jeune homme porteur d'un revolver passe dans le jardin du Luxembourg, et le hasard malencontreux fait que son revolver part dans sa poche et le blesse. Tout aussitôt les imaginations s'allument, et l'on se demande quel roman d'amour cache ce coup de pistolet.

Et tout cela s'appelle la publicité, c'est-à-dire la gloire. La publicité qui met au même plan le héros et le meurtrier, privilégiés de l'actualité. Des cambrioleurs viennent de visiter, rue Cambacérès, l'hôtel du général Jacquin. Je m'étonne que le portrait du général n'ait point paru déjà avec cette indication : « M. le général Jacquin, qui vient d'être cambriolé cette nuit. » Absolument comme on nous donne les profils de Coquelin ou de Jeanne Granier, reprenant, l'un *Nos bons villageois*, l'autre *Éducation de prince.*

On a été surpris à Paris de la mort du peintre Thaulow. C'était un colosse, un de ces êtres qui semblent taillés pour vivre cent ans. Solide, superbe avec sa belle figure franche encadrée d'une barbe blonde, grisonnante, ce géant norvégien dont la poignée de main broyait les doigts amis m'apparut un jour, en un costume de chauffeur, la casquette blanche au front, comme une sorte de Titan de l'automobile. Il était admirable de force, de santé. On songeait, en contemplant cet homme du Nord, à l'épithète donnée par Daudet au grand Tourguénief : le bon géant.

Ce géant — je parle de Thaulow — était un poète,

le peintre des eaux courantes, des torrents, des vieux ponts de Bretagne ou de Vérone, et il semblait qu'on entendît chanter l'eau qui coule sur les cailloux de ses ruisseaux. Il rendait aussi avec une intimité puissante les soirs tombants, l'impression de tristesse des logis allumés dans la nuit. Je me rappelle de lui une cathédrale illuminée et projetant sur les pavés d'une rue de province l'ombre du plomb de ses vitraux. Il y avait là un sentiment puissant et rare. Je le lui disais.

Il répondait, souriant, très simple :

— Ça vous plaît? Ça me plaît aussi.

Je voyais, l'autre soir, le roi de Grèce, se promenant sur le boulevard avec son aide de camp, comme un bon bourgeois coudoyé librement par les passants, citoyens d'une République. Il s'était arrêté devant la vitrine d'un marchand où s'étalait une *Rivière* de Thaulow. Sans doute il eût complimenté le paysagiste de Norvège devenu le peintre de nos ruisseaux de France, et s'il l'eût rencontré, il l'eût invité à peindre l'Eurotas, les coins de l'Attique, comme il vient de dire à Rodin : « Venez donc à Athènes pour voir les antiques, vos confrères ! »

Et comme je l'ai fait si souvent, il aurait félicité Fritz Thaulow, le géant Thaulow, sur sa fière mine. Je ne me risquerai plus à ces compliments sur la force des gens. Soyons superstitieux et ne tentons point le sort. Il m'est arrivé de souhaiter, d'envier la robustesse de Daniel Vierge, revenant de chasser l'ours dans les Pyrénées et qui me semblait aussi fort que le fauve. Le lendemain, le pauvre Vierge était frappé de paralysie.

Je m'étais promis d'aller visiter l'atelier de Thaulow,

ce foyer d'art où Mme Thaulow ajoutait la création de ses cuirs d'art aux tableaux de son mari, et j'aurais vu là, en pleine vigueur, un artiste à qui souriait la vie. Lorsqu'un moment nous redoutâmes entre la Suède et la Norvège une guerre qui eût été fratricide (l'épithète conviendrait à toutes les guerres), on publia que Fritz Thaulow, capitaine d'artillerie dans l'armée territoriale norvégienne, avait fermé cet atelier, mis ses pinceaux sous clef et pris le train pour aller à Christiania revêtir son uniforme.

Je souhaitai à Thaulow de nous revenir.

Mais il n'avait pas quitté la France. Son atelier était toujours ouvert.

— Je ne pars pas. Simple fumisterie de quelqu'un que je connais bien, me répondit-il.

La « fumisterie » pouvait être aussi, pour quelque marchand, une réclame habile. Les tableaux d'un peintre qui va risquer de se faire tuer à côté de ses canons montent de prix aussitôt. « Thaulow est parti pour la guerre. Il ne signera peut-être plus de Thaulow. »

Il n'y aura plus de Thaulow, cette fois, et la mort a terrassé le géant dont j'entends encore la voix sonore célébrer avec une ardeur toute méridionale, en un toast ensoleillé, si je puis dire, — ces Norvégiens sont les Provençaux du Nord, — Victor Hugo, la gloire, le génie de Victor Hugo, en un banquet donné par les poètes lors du centenaire de l'auteur des *Burgraves*.

Et je croyais voir debout, la coupe en main, un de ces Titans dont le poète avait évoqué les ombres sur la scène, Job ou Magnus, mais un Magnus jeune, à barbe

blonde, un Job venu du pays des Vikings et qui, fils de la mer, amoureux de l'eau qui passe, de l'eau qui chante, de l'eau qui court et semble emporter nos rêves, de l'eau, — ce mystère mouvant ou stagnant, — semblait destiné à porter la longue barbe quasi centenaire du vieux Job.

Et Thaulow, ce rude et superbe Thaulow, n'avait plus que six ans à vivre.

Le grand artiste n'avait que le torse de ces burgraves que nous fêtions en nous disant que le maître norvégien deviendrait, à son tour, un burgrave parisien.

La mort dispose.

XXIX

Le reportage et les reporters. — Victor Hugo reporter. — Une interview de Louis Veuillot avec M. de Metternich. — Les mots en *isme*. — Le prince de Metternich et l'Opéra. — Le monument de Charles Garnier. — Un directeur : Pedro Gailhard. — L'Opéra et la Comédie-Française. — Ce que Nestor Roqueplan penserait des petites Cardinal. — Le *Consoloir*.

16 Novembre.

Ces multiples publications de *Lettres* et de *Mémoires*, *Mémoires* du prince de Hohenlohe, *Lettres* du comte de Hatzfeld, qu'est-ce que cela prouve, en vérité ? Que le reportage est décidément la loi même de la vie moderne et que les reporters sont les rois du monde — rois de la publicité, aussi puissants que les rois du cuivre, du pétrole ou des chemins de fer. Voulez-vous dominer votre temps, faire trembler les souverains et les ministres, connaître les secrets d'État, pénétrer dans les palais sans subir le supplice de l'antichambre, deviner l'avenir, provoquer les événements, au besoin précipiter les guerres ? Faites-vous reporter. On éconduirait Victor Hugo, offrant de lire à un puissant de ce monde une des pages des *Feuilles d'Automne* ; l'huissier annoncerait sur le seuil de la porte ouverte à deux battants : « M. Victor Hugo, auteur des *Choses vues*, admirables instantanés qui sont de l'histoire cursive et inoubliable. M. Victor Hugo reporter. »

Et — M. Gustave Simon me le disait l'autre jour — le nombre des notes prises par le poète au cours de sa vie, au Sénat ou à l'Académie, pendant les séances, dans ses promenades ou ses voyages, est considérable encore. Il utilisait pour *l'Homme qui rit* (la Chambre des lords) ses impressions de la Chambre des pairs. Tout événement historique, il en jetait sur le papier le récit, qu'il gardait en ses tiroirs. Quel étonnant et poignant tableau — on s'en souvient — que la mort, l'autopsie de Talleyrand, le cœur jeté au ruisseau, dans la rue ! Et il y a telles révélations aussi saisissantes, des scènes violemment dramatiques, dans ces pages inédites encore et qui seront des volumes destinés à devenir classiques un jour !

Victor Hugo reporter ! Il eût été enchanté du titre. Il eût souri. Il me semble que je l'entends, avec le bon rire qu'il avait, cet olympien :

— Eh bien, mais je suis moderne, je suis dans le mouvement, moi aussi !

On est toujours « dans le mouvement » quand on écrit pour l'éternité. Et le poète lyrique, que personne n'égale, égale et surpasse Saint-Simon en ces reportages du génie.

Un autre très grand écrivain, qui malmena fort Victor Hugo et que le poète des *Châtiments* n'épargna guère, pourrait, si les reporters, rois du monde, fondaient jamais la *Maison des Reporters*, avoir sa statue dans le vestibule, face à face avec celle de Hugo. Antithèse ironique, du reste : c'est Louis Veuillot. Ce journaliste magistral fut un reporter avant le reportage. Il inventa l'interview avant de manier la polé-

mique. Il a réuni dans ses *Mélanges* certain article qui, à mon avis, est un modèle de reportage supérieur, et je dirais volontiers à mes jeunes confrères : « Si vous voulez savoir comment un écrivain peut être reporter ou, *vice versa*, comment un reporter peut être un écrivain, feuilletez Veuillot et vous trouverez un exemple à suivre, sinon dans les idées, du moins dans la manière. »

C'est tout à fait curieux, et j'ai été moi-même étonné de la trouvaille. L'article date de près de soixante ans ; il nous parle d'un homme disparu et de questions qui semblent abolies, mais en réalité toujours brûlantes. L'homme est M. de Metternich, celui que nos contemporains ne connaissent que par ses *Mémoires* et aussi par le drame de M. Rostand, *l'Aiglon*, où il joue un rôle qui vraisemblablement l'eût fait sourire.

Les *Mémoires* de M. de Metternich, comme ceux de M. de Talleyrand, furent en partie pour nous une désillusion. La conversation, l'interview du prince avec Louis Veuillot est au contraire des plus intéressante et des plus inattendue.

Au mois de juin 1849, le prince de Metternich était à Bruxelles. Il habitait une maison bâtie par le violoniste Bériot, le mari de la Malibran ; agréable demeure, avec un petit théâtre qui servait au prince de salle à manger. Louis Veuillot alla le saluer, ou plutôt, comme on dirait aujourd'hui, et je répète le mot, l' « interviewer ». Des propos du grand diplomate l'écrivain catholique nous dira : « Je reproduis, la plupart du temps, jusqu'à ses expressions. » Et grâce au talent du reporter, il semble qu'on entende Metternich parler.

L'adversaire de Napoléon était alors « un vieillard de soixante-quinze ans, sec, très droit, l'air doux et fin, la tête fournie de cheveux blancs ». Lorsque Louis Veuillot entra, « il écoutait dans une cage gazouiller un serin ». Il en avait entendu gazouiller bien d'autres !

Et il se prit à parler, à se confier, à se confesser, comme le font parfois les vieillards revenus de toute ambition :

« Voilà longtemps que je suis sur la scène. J'y ai précédé la Révolution ; je suis ce que l'on appelle un personnage antédiluvien ; il n'en reste plus guère de mon espèce ! »

Comme les vieillards, il est mécontent. Il dit à Veuillot :

« Nous ne sommes point sortis du *margouillis.* »

Ou :

« Nul homme ne sait où va l'Europe. »

Il n'aime pas le « polonisme ». Il a même une théorie particulière qu'il est piquant aujourd'hui de reproduire :

« Avez-vous quelquefois réfléchi, dit-il au reporter, à la signification des « ismes »? L'étude d'une langue bien faite est le meilleur cours de logique. L'esprit cherche bien souvent des définitions et des démonstrations que les langues lui servent toutes faites. Quand la langue française ajoute l' « isme » à un substantif, elle ajoute à la chose nommée une idée de mépris, de dégradation. Il y a des exceptions, bien entendu, mais voyez si ce n'est pas une règle. Commençons par ce qu'il y a de plus élevé, « Théos », Dieu ; songez à ce que c'est que le « théisme ». Royauté :

voyez ce qu'en fait le « royalisme ». Liberté : que dites-vous du « libéralisme »? Et le « polonisme », et l' « italianisme », et le « nationalisme », et le « popularisme », etc., etc. Tous ces « ismes » sont détestables ».

Il allait jusqu'à vouloir que la religion catholique ne fût pas le « catholicisme » qui comprend des choses et des personnes *plus* catholiques ou autrement catholiques que l'Église — il l'avait écrit dans une lettre à Donoso Cortès. Il détestait l'optimisme, le pessimisme et le nihilisme. Cette causerie grammaticale a son prix sur les lèvres d'un tel homme.

A Veuillot qui lui parle de Silvio Pellico, d'Andryane, il affirme avec audace que l'auteur de *Mes Prisons* a inventé ou grossi ses souffrances :

« Pas un mot de vrai ! »

Puis, laissant là le passé :

« Je ne vois point clair dans l'avenir, dit-il en hochant la tête. Ce qui sortira de tout cela? Ce ne sera pas le bien, voilà ce que je tiens pour assuré. Attendez-vous à toutes les variétés du reste. »

Ce qui est important, c'est, chez l'homme d'État autrichien, sa terreur de la Prusse :

« Il y a, dit-il, deux monstres qui menacent l'Allemagne, et l'un, si ce n'est l'autre, la doit dévorer. L'un est le teutonisme, l'autre est le prussianisme... »

Le prussianisme ! Un de ces *ismes* que le prince redoute.

Metternich compte, parmi les éléments révolutionnaires allemands, l'élément juif et dit à Veuillot :

— Il est, je crois, inoffensif chez vous?

— Il est inconnu, répond Veuillot. Les juifs, sauf en quelque coin de province, où il font... le commerce, n'ont point de rôle particulier en France.

Louis Veuillot ne s'exprimerait plus de même aujourd'hui.

Et il note les propos du prince, tandis que la princesse, silencieuse, attendrie, couvant du regard le vieux diplomate, dit avec amour au journaliste :

— Il est si bon !

Les dernières paroles de l'homme qui avait en ses mains tenu une Europe modifiée et lui échappant ont la tristesse lassée d'un lutteur vaincu :

« Le rôle de toute sagesse humaine est achevé, monsieur. La force va régner ici-bas et le monde est perdu parce que le droit, désormais sans force, ne sera plus qu'un objet de risée ! »

Et il pleura, ajoute Veuillot.

Le droit vaincu par la force ! Il semble que le spectre de Bismarck, de ce Bismarck qu'il n'a point connu, se dresse devant les yeux du vieillard interrogeant les choses futures. Instinctivement il pleure sur les destinées de cette Autriche qu'il a voulue grande, et je m'imagine M. de Beust, qui fut un lettré, lisant les *Mélanges religieux, historiques et littéraires* de Louis Veuillot et rencontrant au tome VI de la 2e série le récit de cette interview.

Teutonisme, *Prussianisme*, *Nationalisme* ! Tous les mots soulignés par M. de Metternich en sa boutade politico-académique.

Je pourrais presque affirmer, en parlant de M. de Beust, voyant accomplie par le prince de Bismarck

la prédiction du prince de Metternich, je pourrais ajouter, moi aussi :

— Et il pleura.

M. de Metternich était un fin diplomate. Il gardait la conscience d'une valeur, dont il avait d'ailleurs donné des preuves. Il disait volontiers pourtant :

« Je sais fort bien manier sur l'échiquier politique ces pions qu'on appelle des hommes ; mais — qui sait? — je serais peut-être incapable de diriger l'Opéra. »

Tout le monde ne parlerait point sur ce ton de modestie. Tout le monde se croit apte à tout. Le monument bâti par Charles Garnier est admirable, vu de l'extérieur, et on a un plaisir esthétique à en gravir l'escalier fameux, un soir de première. Il semble que l'architecte vous invite à une sorte d'ascension glorieuse. Examiné et étudié du dedans, l'Opéra est une redoutable machine, coûteuse et luxueuse, et cet immense steam-boat est plus difficile à diriger que le bateau d'*Ariane*.

M. Gailhard, pilote cordial, vigoureux et de belle humeur, a pourtant, durant vingt années, avec des associés divers, mené sa barque ou plutôt conduit, à travers les écueils, ce vaisseau géant, ce transatlantique. Dans un an et deux mois son privilège expire, et déjà les concurrents se proposent pour succéder à ce Toulousain qui est une des figures parisiennes les plus populaires et les plus aimées. Ce ne sont pas seulement des sirènes qui suivent le bateau voguant vers Naxos, ce sont de très sympathiques requins nageant dans le sillage et attendant la proie, ce qui

est d'ailleurs le droit de tous les requins et de tous les vivants.

Et il faut que ce brave et bon Pedro Gailhard soit fort estimé et obéi de son personnel et le tienne bien en main pour qu'autour de lui, quand il passe, sa canne légendaire sous le bras, ceux dont il est le chef ne disent point :

— Vous savez, le patron va partir ! Fini, le règne ! Où se trouve donc le soleil levant?

Gustave Larroumet, qui ne fut pas tendre pour moi, mais qui avait beaucoup d'esprit, me disait avec sa verve gasconne, lorsqu'il était directeur des beaux-arts :

— En arrivant à mon cabinet, je sais tout de suite, par l'attitude de mes garçons de bureau, s'il y a quelque part un article désagréable publié sur moi. Les uns étalent, sans avoir l'air d'y prendre garde, le journal hostile ou railleur. Les autres le cachent maladroitement quand j'apparais. Au total, tous le dénoncent ainsi et le soulignent. Je me dis : Bon ! encore un éreintement !...

Un directeur de théâtre a de ces impressions et de ces surprises — en supposant que quoi que ce soit le surprenne. M. Gailhard, lui, traverse les groupes de choristes, de chanteuses et de machinistes, le sourire aux lèvres, et il n'a d'ailleurs rien à redouter de tous ces collaborateurs qui, je crois bien, seraient désolés de le voir partir.

Et cependant, en vingt années de cette bataille quotidienne qui s'appelle la vie de théâtre, combien d'ennemis a bien pu se faire un homme qui tient la

destinée, l'amour-propre, la vanité, les intérêts de tant et tant de ses contemporains dont chacun (ce qui est assez naturel) ne se préoccupe que de sa petite affaire personnelle ! Que de quémandeurs éconduits ! Que de manuscrits refusés ! Que de partitions entendues ! Que de chanteurs renvoyés à la province, sans parler des maîtres-chanteurs, dont on retourne la quittance d'abonnement à leur bureau ! Que de recommandations qu'on n'a pu satisfaire, avec la meilleure volonté du monde ! Que d'appétits qui n'ont pas eu leur pâture ! Que de chanteuses dont un personnage influent dit : « C'est une étoile » et dont un Reyer déclare : « C'est une guimbarde ! » Que de mécontents pour un satisfait ! Que de désolations pour une joie qu'on a plaisir à donner ! Chaque *première* vous fait un lot d'ennemis de plus. A un ennemi par jour, comptez ce qu'il en peut rester après vingt ans, car s'il en meurt, il en renaît et le total est le même.

On ne saura jamais tout ce qui tournoie d'intérêts divers autour d'un théâtre de ce genre. M. Perrin, philosophe, disait : « C'est le plus beau des bagnes ». Le foyer de la danse a sa répercussion jusque dans la politique. Mme Cardinal a son action personnelle comme Mme de Pompadour. A-t-on oublié que l'expédition du Mexique, laquelle nous coûta les bords du Rhin et la Moselle tout simplement, eut pour cause une loge d'abonnement à l'Opéra, une loge que M. de Morny réclamait absolument pour le banquier Jecker? L'histoire — l'historiette qui influa sur notre histoire — vaudrait la peine d'être racontée.

Pedro Gailhard en aurait beaucoup de moins tragiques

sans doute, mais de piquantes à redire. Il arrive un moment où l'heure des *Mémoires* est une consolation. Mais surtout que les confidences ne soient pas des *Mémoires d'outre-tombe* ! M. de Hohenlohe eût éprouvé, je gage, quelque plaisir à voir, de son vivant, la grimace de M. de Bismarck.

Mais non, M. Gailhard n'a pas l'envie d'écrire ses *Mémoires*. Il n'en est pas au testament. Directeur de l'Opéra jusqu'à la fin de décembre 1907, il ne veut partir, s'il doit partir, que le 1er janvier 1908, pour les étrennes de son successeur. Jusque-là il travaille. Il fut tenté de se retirer, voilà deux ans, et il l'eût fait alors sans crève-cœur. L'idée que les rivaux le veulent débusquer lui donne sur les nerfs. Et cette existence de « manager » est ainsi faite : quand la mer est calme, on se laisse doucement bercer au roulis du navire ; quand elle est houleuse, on ne veut point quitter le bâtiment durant et devant la tempête.

Et pourtant, quelle bonne nourricière que la terre ferme ! Quelle joie profonde dans le labeur personnel, loin des soucis et des taquineries de tant de gens dont on éprouverait un si vif plaisir à étaler les raisons qui dictent leurs attaques ! Ah ! la fable de La Fontaine : « Si mes confrères savaient peindre ! »

Je sais des confrères qui savent peindre et qui savent écrire.

Carvalho, un impresario admirable, le révélateur de *Faust* et de *l'Arlésienne*, entre autres chefs-d'œuvre, vint un jour me proposer de faire ce qu'il appelait le « Journal-Affiche ».

— Nous sommes attaqués quotidiennement et nous

ne nous défendons pas ! Or, nous avons nos affiches qui peuvent nous servir à répondre. Que diriez-vous — et que dirait le public — si, sur les colonnes Morris, après le titre de la pièce du jour, nous imprimions par exemple ceci : « Lire tel journal. M. X... attaque la direction de l'Opéra-Comique parce que M. Carvalho lui a refusé une pièce, ou une loge, ou un engagement, ou un fauteuil aux *premières* »?

— Cher monsieur Carvalho, répondis-je, le public ne dirait absolument rien et n'irait chez vous que si la pièce était bonne. Pour moi, je vous donne ce conseil tout simplement : laissez dire et croyez que les raisons cachées sont, pour les initiés, des raisons visibles. Et dans son ensemble, ne trouvez-vous pas que la presse, avec qui vous entendez polémiquer, laisse la vérité intacte pour un public qui d'ailleurs, de plus en plus, se fera « sa presse » à soi-même? Elle est souvent le taon qui pique ; elle est plus souvent la conseillère qu'il faut entendre. En regardant les guêpes, ne songez qu'à leurs ailes !

M. Carvalho partit sans être convaincu (et d'ailleurs ne fit pas de Journal-Affiche). M. Gailhard est un peu de mon avis. Il laisse dire. Il fulmine, mais il vit avec les nécessités inévitables. Ses colères, il les fait passer en pétrissant de la terre glaise. Il sculpte. Son atelier est son « consoloir » comme le pupitre pour d'autres. Il n'a d'ailleurs aucune haine. Il va droit devant soi, le verbe éclatant et la main large. Si je parle de lui, ce n'est point parce que je me permets de me mêler sans aucun droit de cette question palpitante, la question de l'Opéra dont je ne dois pas m'occuper ; c'est que

l'Opéra, grâce à M. Gailhard, fut, à une heure tragique, le fraternel refuge de la Comédie-Française sans asile, et que je ne l'oublie pas.

Alors le public — qui va souvent à l'Académie de musique pour voir la salle — accourait aux représentations d'*Œdipe roi* ou du *Bourgeois gentilhomme* données à des prix inférieurs à ceux de l'Opéra — aux prix de la Comédie, — et les recettes des lendemains, celles des œuvres musicales, s'en ressentaient.

— Ça m'est égal, disait Pedro Gailhard, vaillant, cordial. Je suis un peu, moi aussi, de la Comédie-Française !

Il y avait débuté, en effet, chanté, alors qu'il portait encore la casquette des élèves pensionnaires du Conservatoire (on logeait au Conservatoire, alors). Avec Capoul, avec le chanteur Caron, il avait fait partie des chœurs d'*Esther* ; et dans cette cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* que nous jouions, à l'Opéra, avec des costumes arrachés à l'incendie, qui sentaient encore le brûlé, Pedro Gailhard avait jadis — avec quelle verve ! — chanté aussi, joué, mimé le mufti :

Dara, dara,
Bastonnara.

Il est fier de garder dans son cabinet le *Molière* de Houdon que les sociétaires lui portèrent un jour, pour lui témoigner leur reconnaissance.

Pedro Gailhard ne demanda rien à la Comédie, sa locataire. Au contraire, il lui prêta, donna ses décors. Tout le monde ne fit point preuve alors de cette fraternité artistique.

C'est un homme loyal, et ses collaborateurs le savent bien. Même les petites Cardinal, qu'on l'accuse de laisser écouter des mots qu'elles peuvent entendre non pas dans les coulisses de l'Opéra, mais sur les scènes les plus « snobiques », les petites Cardinal parlent de « Moussu Gailhard » comme du plus juste et du plus paternel des surveillants. Ah ! comme Nestor Roqueplan, qui s'amusait à la blancheur et à la pointe acérée des dents des « rats » de son temps, eût joliment raillé ce puritanisme intempestif ! Elles en attrapent bien d'autres au vol, les petites faubouriennes, en allant à la petite classe !

Mais ce n'est pas M. Gailhard qui leur aura fait entendre l'argot courant des bodinières et même des salons. C'est un brave homme. S'il n'est plus directeur de l'Opéra, il ne sera pas diminué, et je sais bien des gens qui le regretteront.

C'est tout ce que je voulais dire en souvenir du temps où l'Opéra fut, sans exiger de loyer, le propriétaire de la Maison de Molière sans maison.

XXX

ALFRED STEVENS

Ce ne fut pas seulement un peintre de la vie parisienne que le maître artiste qui vient de mourir, ce fut un observateur profond de la nature humaine, un poète de l'éternel sujet de toute poésie : la Femme. La Femme de son temps, identique à elle-même dans tous les temps, et dont le costume seul varie, que ce soit la robe de brocart d'une courtisane du Titien, le voile de la Monna Lisa du Vinci, les jupes éclatantes des femmes de Rubens, les corsages de satin des élégantes de Nattier. Alfred Stevens peignit surtout deux infinis : la Femme et la Mer. Il laissera des « intérieurs » délicieux et des « marines » admirables.

Coloriste vigoureux, il fut le continuateur de ces maîtres des Pays-Bas qui font tenir toute une humanité dans un coin de logis flamand. Il fut d'ailleurs un Flamand très parisien, notant avec un charme tour à tour délicieux et inquiétant la grâce, le sourire ou la douleur de ces femmes qu'il saisissait dans le geste infini de la tendresse ou du désespoir. Mais ce qu'il rendait surtout avec une sensibilité profonde, — sans nul abus de cette sensiblerie qui est comme la parodie de l'émotion, — c'était la tristesse des choses finies,

la larme du veuvage, le sanglot de la lettre d'adieu. Avez-vous vu la Duse écrivant sa lettre de rupture à Armand Duval? Quel accent poignant! Quel écroulement dans l'attitude de l'*innamorata*! C'était là une femme d'Alfred Stevens. Les tableaux du maître, une *Douloureuse Certitude*, les *Amours éternelles*, donnent cette irrésistible et puissante impression.

Mais avec la douleur, il avait l'élégance, l'attirance. Quelle séduction dans son *Ophélie*, quelle grâce savoureuse dans cette jolie figure blonde qu'on voit au musée de Bruxelles, tenant entre ses bras une touffe d'iris et que le peintre, la peignant *bionda e grassa*, appela, je crois, la *Bête à bon Dieu*! Toutes les créatures de Stevens n'avaient pas le doux regard de cette belle fille ni la tendresse honnête de ses femmes du monde en deuil ou en visite, et plus d'une fixait sur nous ses yeux de sphinx. Et lui aussi, comme tous les peintres de la femme, tenta de deviner, de fixer l'Énigme. Ses mères et ses veuves, ses mondaines en toilette de bal, en satins jaunes, en satins blancs, ses élégantes en crinoline, ses coquettes drapées d'un cachemire de l'Inde semblent démodées peut-être aux Parisiennes d'Helleu ou aux Américaines de John Sargent, mais elles ont ce qui éternise la séduction, elles ont la vie. Ce sont des êtres de chair qui vivent là, devant ces paravents et parmi ces laques japonaises. Elles pensent, elles souffrent. Elles sont contemporaines d'Octave Feuillet et vivantes comme les femmes de Balzac, spirituelles aussi comme les baronnes d'Ange de Dumas fils.

Un regard de femme, — ce qu'il y a de plus difficile

à saisir, ce que ce grand magicien de la palette, notre cher Ernest Hébert, poursuit et rend si admirablement jusqu'en son plus déconcertant mystère, — Alfred Stevens l'exprimait aussi, et allant jusqu'aux cœurs brisés (Hébert, lui, va jusqu'à l'âme), il ne se contentait pas d'être un prestigieux peintre d'étoffes. Le « gris Stevens », ce ton argenté qu'il donne à ses mers, à ses grèves, Stevens en enveloppait les figures qui, de son atelier, sortaient pour enrichir les galeries et honorer les musées.

Il avait connu la vogue, Alfred Stevens. Il avait vu les amateurs et les critiques défiler, admiratifs, dans son *studio*. Il était, à son heure, un roi du boulevard, et l'on citait ses *mots* comme on se disputait ses toiles. L'âge était venu, puis la maladie, la paralysie. Le beau cavalier flamand, haut et fier comme un Van der Helst, restait assis en son fauteuil, mélancoliquement, attendant la fin après avoir eu la gloire. Un roi en exil. Il y a un mois, on célébrait, à Carqueiranne, le mariage d'un de ses fils. Je doute que le maître ait pu quitter l'avenue Trudaine pour se rendre dans le Var.

C'est en son atelier que la mort est venue le prendre. Il ne la craignait pas. Lorsqu'en 1870 les Allemands assiégèrent Paris, un garde national parisien, qui fit son devoir comme des milliers d'autres, disait à Stevens :

— Je vois bien des Parisiens partir pour Londres. Vous avez le droit, vous, de partir pour Bruxelles : vous êtes Belge.

Stevens sourit.

— Allons donc ! J'ai reçu pendant des années

l'hospitalité de Paris. Est-ce que c'est au moment où l'on présente l'addition qu'il faut filer sans payer?

Il se fit franc-tireur. Ce grand beau garçon que l'âge avait courbé, je le revois superbe en son uniforme brun à brandebourgs noirs. C'était un militant en toutes choses. Il était d'ailleurs fils d'un ancien officier de l'Empire et, après Navez, élève de Camille Roqueplan, qui répétait volontiers :

— De la couleur ! De la couleur et de la vie ! Et c'est ainsi que l'on est sûr de vivre.

XXXI

La séparation de la bague et du château. — Le drame de Ker-Stears. — La *Bague au diamant bleu*, roman du high-life. — La bague de Léonide Leblanc. — Un autre anneau. — Aurélien Scholl et les *Amours de théâtre*. — *Hernani* en Bretagne. — L'hospitalité. — Le repos hebdomadaire et le repos dominical. — Une affiche de l'église de Dampierre. — Les dimanches d'autrefois. — Fermeture et chômage. — Montaigne. — Mœurs nouvelles. — Le passé. — *The world is too governed!* — Il y a trente-six ans.

7 Septembre.

Vraiment, ce problème de la Séparation de la Bague et du Château aura fait verser autant d'encre que la question de la Séparation de l'Église et de l'État. L'anecdote intéresse (signe des temps, comme on disait jadis), passionne aussi vivement l'opinion que le redoutable fait historique. Et c'est tout simple. L'affaire de la *Bague au diamant bleu* est un roman, et le roman intéressera toujours le public plus que tout au monde. Il faut avouer d'ailleurs que si, dans la question ecclésiastique, nos consciences sont en jeu, c'est de nos existences quotidiennes qu'il s'agit dans l'affaire du château de Ker-Stears, comme dans cette autre question tout à fait agaçante, le repos hebdomadaire forcé.

Nous sentons tous que si nous ne pouvons pas tous être volés d'une bague de cinquante mille francs, tous nous sommes exposés à ces aventures où la presse met

en mouvement les domestiques, les voisins, les portiers, les indifférents, les passants pour savoir la vérité ou pour officialiser le mensonge. Il y eut, au temps de l'Empire, un député, naïvement préoccupé des secrets de famille, qui fit proclamer par la Chambre le respect du « mur de la vie privée ». M. de Guilloutet pousserait les hauts cris en ce temps où le pauvre mur est pulvérisé par l'indiscrétion quotidienne comme par une autre sorte de dynamite.

Des secrets de famille? Il n'en est plus d'aucune sorte. Ne vous avisez pas d'inviter chez vous un monsieur quelconque qui peut causer un scandale inattendu, — écraser un voisin avec votre automobile ou blesser à vos côtés un compagnon de chasse, — tout aussitôt les juges d'instruction improvisés que sont les journalistes de l'information interrogeront votre valet de chambre, votre cuisinière, le garde champêtre, le chemineau qui d'aventure se trouvait présent au moment du coup de feu, et tout aussitôt un roman, soudain grossi, dramatisé, démesuré, s'étalera dans les colonnes du journal, sous des titres sensationnels, avec majuscules, et le journaliste, sans autre mandat que celui « d'arriver bon premier », aura instruit, soupçonné, accusé, condamné, avec une rapidité de coup d'œil tout à fait césarienne. *Veni, vidi, scripsi.*

On parle souvent de la réforme de la magistrature. Le journalisme la réforme tout naturellement. Il se substitue à elle. Il fait mieux, il fait pis : il joue le rôle du jury. Il amène devant les jurés une affaire toute *cuisinée*, comme disent les policiers, toute jugée. Les jurés, suggestionnés par les reportages qui les ont émus,

arrivent à la cour d'assises avec leur conviction arrêtée, leur siège tout fait, et dans les réponses de l'accusé ils cherchent à retrouver les impressions, les informations du journaliste. « Il ment ! Mon journal ne m'avait pas dit ça ! »

Et je voudrais bien savoir comment les journalistes, mes confrères, traiteraient un juge d'instruction qui se montrerait avec un accusé aussi pressant, aussi agressif parfois qu'ils se manifestent devant un libre citoyen interrogé par eux. Ils n'auraient, avec raison, pas assez de proses indignées pour protester contre la façon dont le procès serait instruit. Le bon reporter, très différent du bon juge épanoui en mansuétude, voit des coupables partout. S'il n'en voit pas, il en crée. Sans coupable, pas d'information intéressante. Il plonge son regard dans les prunelles des gens. Il se fait une opinion (et il la partage non seulement avec lui-même, comme M. Prudhomme, mais avec ses lecteurs), une opinion formelle d'après la physionomie des gens ou la façon dont ils lui ont répondu. Si l'on vous accuse jamais d'avoir volé les tours de Notre-Dame, prenez garde à la façon dont vous répondrez quand le journaliste enquêteur vous demandera où vous les avez cachées.

La moindre hésitation, le plus petit mouvement d'indignation et de surprise, et vous êtes perdu ! Perdu ou du moins étrangement compromis. Le lendemain vous lirez, en grosses lettres, dans votre journal, ce titre : « L'affaire X... », accompagné de ce sous-titre « X... se trouble. Il ne répond pas à nos questions. Culpabilité probable. »

Non pas « possible » ; notez bien : « probable ». L'œil de lynx du bon reporter ne s'y trompe pas. Et puis, s'il se trompe, il sera toujours temps de reconnaître et même de « méconnaître » une erreur. N'espérez pas et n'essayez pas de rétractation. La magistrature journalistique revise difficilement les procès qu'elle instruit (instruction obligatoire pour la curiosité publique). Un jour — je me rappelle fort bien le fait — un reporter, ayant appris que le pauvre et grand Maupassant venait d'être frappé de folie, va demander au peintre Le Poittevin, le peintre parent de l'écrivain, des renseignements sur la santé, l'atavisme de l'auteur d'*Une vie*.

Il va chez le peintre ou il n'y va pas. Toujours est-il qu'il publie un article fort documenté où il fait parler M. Le Poittevin qui révèle, sur les tares du merveilleux cerveau troublé, une infinité de détails. Le lendemain, le peintre proteste. Il n'a jamais dit ce qu'on lui fait dire. Il n'a jamais parlé de Maupassant comme on l'a imprimé. Bien plus, il déclare qu'il n'a jamais reçu dans son atelier le journaliste en question et qu'il ne l'a jamais vu de sa vie.

C'était net. Cela semblait concluant.

Mais l'interviewer de brandir sa plume et de répliquer bien vite : « Comment ! je n'ai jamais vu M. Le Poittevin ! Comment ! ce n'est pas dans son atelier que j'ai eu l'entretien en question ! Mais je vais le décrire, cet atelier. Preuve que j'y suis entré. Tenez, il y a, à droite, en entrant, un grand tableau de M. Le Poittevin, une marine dont, entre parenthèses, *je ne donnerais pas quatre sous.* »

Et voilà. Ou l'entretien n'avait pas eu lieu, et le reporter avait mis dans la bouche de M. Le Poittevin des paroles que le peintre n'avait pas prononcées. Ou M. Le Poittevin avait reçu chez lui, en toute bonne foi, un journaliste qui, pour remercier son hôte d'un moment, parlait comme on l'a vu de la peinture qu'il n'avait pas à juger et qu'on ne lui montrait pas.

Voilà donc le paiement de l'hospitalité !

dit le vieux Ruy Gomez de Silva. Mais toute la question est là : le journaliste enquêteur est-il un hôte ou un juge? A-t-il pleins pouvoirs pour interroger les gens et ouvrir les lèvres comme il ouvrirait les serrures? On serait stupéfait si un simple curieux, un amateur de vérité, entrait chez vous pour vous poser des questions souvent étourdissantes. « De quel droit, cher monsieur, avez-vous monté mes étages pour placer ce point d'interrogation? » Si ce curieux est un journaliste, il a tous les droits. Il tire son carnet, il taille son crayon, il regarde, il note, il épie, il commente, il a souvent son thème fait d'avance, et vos réponses n'y changent rien. Il est le serviteur de l'Opinion. Que dis-je? Il est l'Opinion publique! Eh! oui, l'Opinion publique, puisqu'il la triture, puisqu'il la fabrique, puisqu'il la fait!

Et pour cette fabrication, tous les éléments sont bons. La mixture est composée de toutes les herbes de la Saint-Jean. Vous avez un ennemi? On le fait parler. Votre domestique, celui pour qui un grand homme même n'a pas de secrets et qui pouvait apercevoir, à travers les rideaux, Louis XIV sans perruque, votre domestique, on le fait jaser. Caleb, le dévoué Caleb

n'eût rien dit. Mais la race des Caleb est quasi perdue. Caleb existe, mais il devient rare. Et puis, le plaisir d'être imprimé, ce besoin de jouer un rôle qui pique nos contemporains et surtout nos contemporaines d'une tarentule spéciale, celle de la publicité, — la soif du « paroistre » et du paraître « sur le journal ». Ah ! comme Marton, Frontin, Lisette ont tôt lâché leurs écluses de paroles ! « Monsieur le comte est un ours... Madame la comtesse est une folle... Monsieur le conseiller ne payait pas nos gages... Et Madame devait à Dieu et à diable. » Ils se débondent, les serviteurs. Eux aussi auront leur portrait dans les feuilles, comme les lauréats du Conservatoire ou les héros de l'automobilisme ! Eux aussi feront gémir la presse — qui fait gémir et rire aussi tant de gens !

Et voilà comment la comédie du castel de Ker-Stears intéresse un peu tout le monde, tous ceux du moins qui ont dans leur logis des domestiques qui peuvent avoir des reporters dans leur manche. On peut émettre en principe aujourd'hui qu'un contemporain consentira à tout pour avoir dans un journal le cliché de sa photographie. Pas plus tard qu'avant-hier, un pauvre brave homme est tué dans une rue du faubourg Saint-Antoine. La victime a une femme, des enfants. J'ouvre un journal : j'y vois une femme assise, un mouchoir à la main, à côté d'un garçonnet attendri qui la regarde. Et je lis au bas de la scène touchante : « La veuve anéantie pleure près de son jeune fils. » Ainsi le photographe accourt, et ne pouvant faire un instantané du cadavre de la victime, il en prend un du désespoir de la veuve. Émile de Girardin allant se

battre aujourd'hui avec Armand Carrel eût aposté un photographe sur le passage du rédacteur du *National* emporté avec une balle au ventre.

On ne se bat pas en duel tous les jours. On n'est pas tous les jours assassiné par quelque bandit (quoiqu'il semble qu'on en doive prendre un peu l'habitude).

Mais on a tous les jours des voisins ou des serviteurs, et nous sommes tous exposés à voir paraître les *Mémoires* de nos domestiques. Les châtelains de Ker-Stears ont pu lire ce qu'on disait d'eux à l'office. Ces menus propos de cuisine deviendront de plus en plus la manne des informateurs. Saint-Simon et Dangeau ne faisaient pas fi, après tout, des renseignements des « soldats d'antichambre », comme dit Marivaux.

Il était naturel que dans cette comédie de la *Bague au diamant bleu*, — qui vaguement me fait songer aux *Diables noirs* de Sardou où un gentleman passionné « fait » les perles de celle qu'il aime en lui faisant une déclaration d'amour, — il était inévitable que Lisette et Frontin eussent un rôle. Mais si l'hospitalité est une chose assez sacrée pour qu'on éprouve quelque malaise à voir l'hôte accuser celui qu'il a accueilli, les domestiques ne sont-ils pas un peu aussi, tout serviteurs qu'ils soient, des hôtes d'une nature spéciale, des hôtes familiers et quotidiens, et la discrétion ne devrait-elle pas être pour eux le devoir professionnel? Devoir professionnel, celui de taire tout, comme pour le journaliste celui de tout dire. Moralité : il est plus facile de divulguer un secret que de le garder, et le drame de la *Pie voleuse* est à présent remplacé par celui des *Pies bavardes*.

Je vois encore le catalogue de la vente des bijoux de Léonide Leblanc, où cette bague, devenue désormais aussi fameuse que l'anneau de Polycrate, était décrite. Elle voisinait avec le collier qu'arborait dans les grands soirs la belle fille et qui fut un des « clous » de la représentation de *Joseph Balsamo* à l'Odéon. Le collier de la Du Barry, porté par une Du Barry moderne, aussi charmante que le buste même de Pajou ! Le temps, pour Léonide Leblanc chargée de parures, était loin où elle n'avait au doigt qu'un anneau brisé où un écrivain sceptique en apparence, sentimental en réalité, avait fait graver, sous une date que j'oublie, ces mots dont je me souviens : « Aurélien à Léonide. Pour toujours. »

Combien avait duré ce « toujours »? Ce que durent les amours de théâtre. Et c'était précisément le titre qu'Aurélien Scholl avait donné à l'histoire d'une autre passion qui, disait-il, l'avait fait souffrir.

Je lui parlai de ce petit anneau d'or si simple — une alliance — qui ne valait pas la bague au diamant bleu que la mort allait arracher des doigts de la belle Léonide pour la faire échouer dans le flacon de poudre dentifrice d'un ex-diplomate en villégiature.

Aurélien Scholl se mit à rire. D'un de ces rires un peu contraints où, sous la blague du boulevardier, on sent l'écho de la tristesse du poète.

— « Aurélien à Léonide. » Ah ! que c'est loin !...

Il s'attendrissait. Chamfort bien vite chassa Musset.

— Elle était bien belle ! Elle l'est toujours. Mais vois-tu, mon cher, on la placerait sur le mont Blanc qu'elle serait encore accessible !

Amours de théâtre ! Léonide Leblanc, elle, avait écrit un roman aussi, les *Petites comédies de l'amour*, en collaboration avec M. Alphonse Lemonnier, aujourd'hui directeur à Bruxelles et rédacteur d'un journal très vivant, intitulé *Je dis tout*. Est-ce qu'elle ne signa pas d'autres livres du pseudonyme de « Mademoiselle Maximum »? C'était le temps où, à Baden-Baden, ne jouant que « le maximum » en effet, elle faisait sauter la banque, rentrait à Paris cousue d'or, et six mois après n'avait plus le sou.

Elle avait, du moins, des colliers en mourant et des bagues, et la bague au diamant bleu, post-scriptum, dernier chapitre dont le titre pourrait être : « Ce que deviennent les bijoux célèbres. »

La bague de Léonide Leblanc aura eu la gloire d'être photographiée et mise, triomphale, sous les yeux des populations. Mais qu'est-ce qu'un diamant bleu sans la couleur?

— C'est donc pour ça, auront dit les lecteurs philosophes des journaux informés, que l'Hernani de Ker-Stears aurait abusé de l'hospitalité en détournant cette autre espèce de doña Sol, et que le châtelain, n'imitant point la conduite légendaire du vieux Ruy Gomez, aurait livré son hôte à ce don Carlos justicier qui porte le nom de M. Jérome !

Le vieillard de Hugo, *rico hombre* « vieux jeu », menaçait de laisser démolir son castel pierre à pierre pour empêcher qu'on ne touchât à un cheveu de son hôte. Pour une pierre, d'ailleurs précieuse, et qui vaut les mille carolus d'or d'Hernani, le castillan breton, loin de jouer la magnanime scène des « portraits »,

livrerait volontiers cet hôte au service anthropométrique. Cet épisode des « Déplacements et villégiatures » de l'été de 1906 ne manquera pas de piquant ni même de pittoresque, et je prévois une scène de revue de fin d'année qui s'appellera *la Vie de château.* Et ce serait très gai si ce n'était fort triste. Le romantisme avait plus de panache. Il est aboli dans les mœurs comme dans le reste. Et c'est dommage.

Mais il faut bien nous faire à ces coutumes et innovations, à cette vie si différente en ses moindres manifestations de celle que l'on vivait il n'y a pas si longtemps.

J'entrai, l'autre jour, dans la vieille église de Dampierre en allant aux Vaux-de-Cernay. Il y a, sur le pilier de droite, sous l'inscription même rappelant aux habitants du pays qu'un Dampierre a voulu que sa main gauche — cette main paternellement étendue sur la contrée — fût conservée dans ce pilier même, dans la pierre de l'église, une affiche toute blanche, l'affiche de l'Association pour le repos et la sanctification du dimanche qui rappelle étrangement les placards apposés par les corporations diverses dans les principales villes de France.

Les socialistes font du catholicisme sans le savoir et les syndicats fraternisent involontairement ainsi avec les paroisses. C'est très curieux.

Eh bien oui, il existe, depuis cinquante-trois ans tout juste, une Association pour le repos du dimanche, saluée et consacrée par deux brefs pontificaux, — en 1854 celui de Pie IX, en 1895 celui de Léon XIII, — et qui a son bulletin, ses ligues, ses comités paroissiaux,

ses diplômes de zélateurs, ses tracts, ses images de propagande, le *Repos en famille*, le *Repos aux champs*, le *Repos éternel* (qui pousse à des réflexions dominicales plutôt mornes).

Les zélateurs, s'ils sont paysans, laissent leurs métairies closes, la charrue immobile. On n'écrit pas de lettre le dimanche. Le dimanche on n'envoie pas de paquet. On n'achète rien le dimanche. On refuse ce jour-là les livraisons des commandes faites la veille. On réclame des compagnies la fermeture dominicale des gares de petite vitesse. Voilà ce que font les associés et ce que vont, les imitant, faire les syndiqués.

L'erreur de certains qui pensent innover est de recommencer. Telle pièce nouvelle n'est qu'une reprise. Le titre seul est changé. Révolutions d'étiquette, quand la misère et la maladie réclament des solutions plus pressantes.

Dieu me garde d'être jamais le *laudator* du temps passé ! Il a tout d'abord un grand défaut, le temps passé. Il est fini. Eût-il été l'âge d'or, il ne reviendra plus. Il peut avoir son charme doucement mélancolique, mais il est mort. C'est un fantôme. Un doux fantôme, soit, mais une ombre. Adieu le passé !

Seulement, ce passé, qui n'est pas si vieux, qui date d'hier, il avait son prix, ce passé où l'on pouvait être certain d'avoir du pain frais le dimanche, des théâtres ouverts pour se divertir et des pharmacies non verrouillées pour y trouver un remède, le salut peut-être en cas de besoin. Il est âgé de quelques semaines à peine, ce passé où l'on était libre de travailler si bon vous semblait et où une loi que la pieuse Restauration elle-

même n'édicta point ne vous obligeait pas à chômer et à vous tourner officiellement les pouces. Ah ! les tristes dimanches de congé, alors qu'en ces jours de sortie on n'avait pour se divertir que quelque numéro du *Journal pour tous* ou du *Monde illustré* offert par les parents dont la voix vous disait tendrement : « Tiens, amuse-toi ! » Ces longs dimanches de farniente où l'on se promenait sur le boulevard aux boutiques fermées ou dans la rue Vivienne dont tous les volets étaient clos, ces interminables dimanches qui faisaient regretter le collège, la salle d'études, les camarades, les pions eux-mêmes, ces dimanches de repos forcé qu'on nous donnait comme des joies, ces lourds dimanches d'été près de la fenêtre ouverte, ces gris dimanches d'hiver où les collégiens de mon temps ne connaissaient pas les « matinées » théâtrales, ces plaisirs dominicaux, ces dimanches de haltes imposées ou de lugubres promenades au Bois, sinistres comme un pensum, malgré leur nom : « repos », — les voilà donc revenus, et revenus pour tout le monde ! Est-ce possible?

On m'a demandé pour une « enquête » ce que je pensais de la fermeture possible des théâtres le dimanche. J'ai répondu : « Je ne connais qu'une heure où l'on ferme les théâtres, c'est l'heure des malheurs publics. Le sort nous préserve de l'entendre encore sonner ! »

Ah ! le joli pamphlet de Paul-Louis Courier en faveur des *Villageois qu'on empêche de danser* ! Il aurait facilement son pendant : *Requête pour les travailleurs que l'on empêche de travailler.* Assurer du bien-être aux artisans, voilà qui vaudrait mieux que de leur

assurer du chômage. L'esprit de la loi est bon, il est d'une inspiration humaine. Mais la liberté, l'âpre et douce liberté tour à tour, la divine liberté, la liberté même périlleuse pour celui qui l'adore, voilà la solution de tous les problèmes, et si chacun raisonnait comme Michel de Montaigne, il y aurait plus de douceur dans le monde. A chacun le droit de s'endimancher s'il lui plaît et de garder sa veste de travail « si ça lui chante ».

« Ce sont ici mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est de ma créance, non pour ce qui est à croire... Ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne. »

Et c'est mon homme, ce Montaigne.

Il ne faut d'ailleurs rien prendre au tragique, et l'Impossible ne peut être roi, comme Ubu. L'article 3 de la loi française — à peu près calqué sur l'article 4 de la loi belge — établit bien des exceptions et accorde le droit de roulement aux hôpitaux et aux théâtres, aux drogueries et aux magasins de fleurs naturelles (roses, ils ne vivraient que ce que durent les roses). L'exception confirme la règle, dit le vieil axiome. Mais l'exception est la tangente par laquelle s'échappera, dans le cas présent, la raison.

Il est louable de faire des lois qui semblent justes, et qui le sont en principe. Il faudrait seulement et préalablement refaire les mœurs. Ce n'est pas la tâche d'un jour, la journée eût-elle plus de huit heures. Quel est le moraliste ou le politique qui déclarait qu'à de certains moments le Parisien se révoltait si l'on touchait à ses enseignes?

Il s'agit de bien plus que de ses enseignes, il s'agit de

ses habitudes. Je ne dirai point, pour ne pas grossir la question, qu'il s'agit de ses libertés. Mais qu'est-ce que l'habitude, si ce n'est le droit pour tout homme d'employer sa liberté comme il lui convient?

— Eh bien, il changera d'habitudes ! me répond quelqu'un.

C'est possible. Mais je me rappelle le temps où notre formule était : « Le monde est trop gouverné. » C'est même pour cela qu'il y a trente-six ans, un jour de septembre, des milliers de gens, qui pour la plupart ne sont plus là, firent une révolution.

XXXII

A propos d'un clown. — Auriol, Boswell, Foottit et Chocolat. — La souscription pour Chocolat. — Joe Grimaldi. — Ce que peut un comique. — Comment Raimond, du Palais-Royal, sauva la vie à un officier. — La fin des comiques. — La fin d'un roman. — L'abbé Delarue et Marie Frémont. — Rentrée au bercail. — Et l'enfant? — Vivre sa vie! — Le centenaire de l'Arc de Triomphe. — Un mot de Blücher. — La peine de mort et Louis XIV. — « Eh! ce sont des hommes! »

29 Novembre.

Je ne sais rien de plus triste que la vieillesse d'un clown. Le clown, c'est la fantaisie, la gaieté en paillons, le rire fantasque et fou, la drôlerie débridée, la farce imprévue, le coup de pied qui a de l'esprit, la gambade qui est un lazzi. Le clown doit être vif et jeune. Il incarne le mouvement et la vie. Le clown est pour l'enfant une vision de rêve, quelque chose comme une apparition falote, un pantin animé, un joujou vivant. Chaque génération de tout petits a son clown comme chaque génération de jeunes hommes et de jeunes femmes a son poète. Auriol, costumé en Chinois comme un personnage du *Cheval de bronze* d'Auber, est le clown attitré du règne de Louis-Philippe. Il est le clown-oiseau, comme Musset est le poète-dandy. Il partage avec le mime Deburau — le seul artiste, disait Charles Nodier, qui ne fasse pas de fautes de français en jouant la comédie — la faveur publique. On court au Cirque comme on se précipite aux Funambules. Pierrot,

blafard comme une lune pleine, fait concurrence à Auriol, leste comme un pinson, sautillant de barreau en barreau sur sa chaise. Sous Napoléon III, c'est Boswell qui règne, Boswell, personnage à la fois bouffon et dramatiquement shakespearien, récitant des vers d'*Hamlet* à travers ses cerceaux en papier, et amoureux d'une écuyère, ayant cette idée fixe de mourir dans la piste même devant elle pour lui prouver que sa passion n'est pas une plaisanterie. Farceur, mais évoquant Yorick, le pauvre Boswell.

Un jour, la tête en bas sur le velours de la barre qui sépare le public des écuyers, il reste là, immobile, comme attendant l'apoplexie, congestionné, rouge sous le maquillage de son masque de bouffon. On lui crie :

— Assez ! assez !

Il persiste. Il ne bouge pas. A la fin un autre clown le repousse, le relève.

— C'est dommage, dit Boswell. C'eût été une belle mort !

Il y avait en lui un terrible comique macabre. Il égayait et il effrayait. Price, élégant dans son maillot noir avec un papillon entre les deux omoplates, était plus souriant, joli garçon, alerte et gai. Foottit aussi amusait, amusait tout simplement sans ressembler, comme Boswell, à un être chimérique gambadant parmi les contemporains. Il y eut encore un autre clown, d'une fantaisie éperdue, qui apparut, disparut, vraiment comique. Il s'appelait La Pérouse. Qu'est-il devenu ?

Rien de plus difficile que de trouver, dans ce domaine étonnant de la clownerie, une originalité, un genre. Après Auriol, acrobate classique, après Boswell, clown romantique, nous avons eu le clown bon enfant leste,

solide, devenu bientôt populaire, Medrano, glorieux désormais sous ce pseudonyme si connu, Boum-Boum. Il ne cherche pas midi à quatorze heures, celui-là. Herculéen et alerte, il divertit tout simplement. Il a de l'esprit. Il est du Midi. Théodore de Banville l'eût chanté, le montrant — comme son autre clown fabuleux — bondissant jusqu'aux étoiles (1).

(1) J'ai reçu à propos du clown Medrano, de Boum-Boum, Medrano qui fut le clown de Goncourt comme Auriol celui de Banville et Boswell celui de Baudelaire, — car tout clown a, je le répète, son poète, — une lettre fort intéressante dont l'auteur, qui est un de nos célèbres chirurgiens, tient à ne pas être nommé. Soit. Mais si je tais son nom, je ne veux pas priver mes lecteurs de son récit : *Medrano à Mentana.*

A Mentana? Parfaitement. Voici l'histoire :

Il y a plus de vingt ans, le docteur Courteaux vint, un jour, me prier d'aller voir un de ses malades à Montmartre. Cas urgent. C'était l'hiver, il pleuvait, des fondrières, de la boue jusqu'à mi-jambe. Le pont Caulaincourt et les grandes rues du versant nord de Montmartre n'existaient pas encore. Dans une ruelle que je ne me rappelle pas, une maison sordide, un escalier infect. Au troisième étage. C'était là. Nous poussons la porte. Le spectacle de la plus grande misère : six enfants, le père occupé à coller des abat-jour en papier, la mère couchée, gémissant, brûlant de fièvre, se tournant sur son grabat : elle avait un abcès au sein.

Pendant que l'excellent docteur Courteaux préparait la malade, je regardai le logis.

Les murs étaient couverts de grandes photographies, dont la fantaisie contrastait avec la tristesse du logis. Photographies de Medrano-Boum-Boum, Medrano la tête en bas, Medrano faisant le grand écart, Medrano dressant un chien, Medrano embrassant tendrement un petit cochon, etc., — il y en avait plus de trente.

Courteaux, interrogé, ne put pas m'expliquer.

Le lendemain, quand je revins, je voulus en avoir le cœur net.

— Mais c'est Medrano? Il est donc votre parent? demandai-je.

— Medrano n'est pas mon parent, dit simplement le père de famille ; il a été mon prisonnier.

— ??

— Il a été mon prisonnier en Italie. Il est devenu mon ami, car je lui ai sauvé la vie.

— Comment cela?

— Oh ! c'est bien simple. C'était le soir de Mentana. Le combat

Mais d'autres se barattent la cervelle pour inventer quelques tours inconnus, quelque type inattendu. On voit arriver un jour, parmi les écuyers en frac et les clowns bariolés, un être bizarre, hésitant, titubant, blême, une mèche hérissée sur le front, le nez rouge, la lèvre tombante, le regard stupide. C'est Auguste. Auguste, avec sa cravate mal mise et son habit mal boutonné, Auguste dont on se moque, qu'on repousse, à qui l'on administre les taloches retentissantes après

était fini. Une demi-douzaine de garibaldiens s'étaient faufilés dans le camp, sans doute avec de mauvaises intentions, car le colonel du... — j'étais sergent — donna l'ordre de les fusiller. La chose faite, nous aperçûmes un de ces lascars qui s'était sauvé et s'était glissé près de nous. Nous mangions la soupe. Lui, crevait de faim, et il nous demanda à manger avec une figure si drôle, si drôle qu'il n'y eut pas moyen de résister. On lui en donna.

Quand il eut fini de manger, il recommença ses grimaces ; mais c'étaient des grimaces si amusantes qu'on se tordait. Puis, c'étaient des sauts périlleux, des dislocations, des gambades.

Bref, nous l'avons caché pendant une couple de jours. Ensuite, on lui donna des habits civils, et il resta dans le camp avec moi une bonne semaine, comme mon ordonnance. Je m'étais attaché à lui ; mais il mangeait tellement, cet affamé, que j'ai dû lui faire faire demi-tour. Alors il est parti.

Je l'avais oublié, moi, quand douze ans après il me rencontre sur le boulevard extérieur, me saute au cou et m'offre un verre. C'était Medrano ! Oh ! un brave garçon ! Il m'a envoyé toutes ses photographies, et vous les voyez là. Vous savez, quand vous voudrez aller à Fernando, vous n'aurez qu'à me faire signe, je lui demanderai des places ; je l'ai vu travailler plusieurs fois, c'est un fameux !... Les petits voudraient bien aller aussi à Fernando, mais quoi ! ce n'est pas possible pour le moment : ils n'ont pas de souliers.

. . . .

Boum-Boum, un héros garibaldien !...

J'ai reproduit l'histoire en effaçant le numéro du régiment et en laissant au conteur la responsabilité de cette affaire de fusillade — qui n'est pas tendre, tendre. Pour Medrano, apprendre qu'il fut garibaldien et porta la chemise rouge avant la veste à paillons, ce n'est pas cela qui le rendra moins populaire à Montmartre. Au contraire.

les crocs-en-jambe multipliant les lourdes chutes dans la salle, Auguste, le jocrisse de l'acrobatie, et ce type d'idiot exaspéré, de paralytique général lâché parmi les hommes et les chevaux, enthousiasme si fort les enfants — les grands et les petits enfants — qu'Auguste est bientôt pour Paris un personnage légendaire comme Giantuja à Turin ou Arlequin à Bergame. Les « Auguste » deviennent un emploi comme Auguste devient un type. On figure, on joue les « Auguste » dans les cirques forains après les cirques de la capitale. Ce clown tabétique devient un clown classé, classique.

Mais tout lasse. Voici un nouvel acrobate, un amuseur nouveau. Celui-là, c'est Chocolat. Le nègre, pareil aux *minstrels* anglais, promène sa face débonnaire à la fois et narquoise dans les pantomimes et les mimo-vaudevilles. Chocolat à son tour est la joie du public. Il est le clown à la mode, le personnage nécessaire à tous les intermèdes et à toutes les fêtes. Son visage noir remplace dans les acrobaties la figure blafarde du maigre Pierrot. Chocolat triomphe. On va voir Chocolat. On fait à Chocolat des rôles spéciaux, la *noce de Chocolat* est aussi célèbre aujourd'hui que les bêtises fameuses de Janot au XVIIIe siècle. Pas de bonne soirée sans Chocolat. L'entrée de Chocolat, pour les gamins parisiens emballés, a la valeur de l'apparition de Caruso dans la *Bohème*, en Amérique. Chocolat est roi. Chocolat est maître. Vive Chocolat !

Et puis je ne sais quel vent de tristesse souffle, quelle déveine montre sa griffe, et voilà Chocolat distancé et comme disparu. Il revit dans son fils jouant du Don-

nay, comme le grand Debureau revivait dans Charles Debureau. Ces lendemain de lazzi sont sinistres. C'est le revers de la médaille.

C'est Brummel, l'élégant, finissant dans la maison des fous. C'est Joe Grimaldi, le clown fameux, regrettant les gambades passées. Joe, le familier d'un prince de Galles, le roi de Londres, et dont Charles Dickens, qui aimait les acrobates comme il aimait les excentriques, n'a pas dédaigné de conter la vie, le clown Grimaldi figurant, comme Nelson, dans le Plutarque de l'Angleterre.

Et pourquoi pas? Encore une fois, un clown, c'est du rêve vivant. Ils ne sont pas si nombreux en ce monde, ceux qui nous divertissent, nous arrachent aux soucis quotidiens, détachent pour nous quelque plume rose des ailes de l'illusion.

— J'étais au fond de l'Afrique, me disait un jour un officier qui fit partie d'une expédition célèbre, et j'éprouvais, je ne sais pourquoi, — ou plutôt je sais pourquoi, — une impression désolée de délabrement, de désespoir. J'étais las, anémié de corps et d'âme. Et (c'était lâche, sans doute, mais c'était ainsi) je songeais, — le croirez-vous? — je pensais, en regardant mon revolver, qu'une gâchette pressée finit bien des ennuis et arrange bien des choses. Je devais être malade d'esprit, la brousse me semblait un étouffoir. Et j'aurais peut-être commis l'acte insensé dont la suggestion me passait par la tête, — oui, ma parole, je me serais tué, — mais voilà que — je ne sais comment, par quelle suggestion inattendue (vous allez rire) — l'image de Raimond, du Palais-Royal, de ce Raimond, si drôle

et si fin, lorsqu'en caleçon, et quelque bougeoir à la main, il était en bonne fortune pincé par sa femme, la silhouette du fantoche, l'ahurissement du comédien, son facies, sa voix, ses gestes drôles, tout me revint à la fois, m'apparut comme dans une hallucination !... J'étais énervé, désolé, désemparé... et soudain la vision de Raimond me fit rire. Oui, je me mis à rire dans le désert comme j'avais ri au théâtre de la Montansier. Mon revolver me parut brusquement inutile et mon désespoir sans cause. Fini, l'ennui ! Dissipée, la tristesse nerveuse ! Le comique Raimond, à distance, m'avait tout simplement sauvé du suicide !

Et voilà la force de ces amuseurs. Clowns ou monologuistes, ils nous enlèvent notre souci comme le dentiste nous arrache une dent.

Le pauvre Raimond, si divertissant et qui préservait ainsi les coloniaux du désespoir à distance, devait finir tristement du reste, et ces rieurs connaissent souvent les dénouements désolés. Il n'était pas fou comme ce pauvre Gil Pérès, le Brésilien de Meilhac et Halévy qui s'imaginait que, sur son conseil, M. de Bismarck allait nous rendre l'Alsace et la Lorraine : « Il me l'a promis ; c'est un reître, mais c'est un homme de parole », disait-il. Non, mais Raimond était triste, et dans sa mélancolie il voyait passer et repasser la longue théorie des rôles qu'il avait joués et où tant de fois, amant heureux mais persécuté, il avait fui devant quelque mari de vaudeville ou reçu, comme dans *Divorçons*, la pluie d'orage au lieu de savourer une aventure d'amour.

La tristesse des comiques ! Un sujet de thèse comme

un autre. Et, comme épigraphe, les mots dits et redits si souvent : *Alas, poor Yorick !*

Les chansonniers des cabarets, qui sont des comiques aussi, et souvent amers, ayant de gais refrains pour tous les incidents d'une ironie inattendue — voilà que les amours de l'abbé Delarue et de l'institutrice inspirent des couplets railleurs, avec leur dénouement que ne faisaient prévoir ni les *Confidences* imprimées, moins touchantes que celles de Lamartine, ni les interviews, ni les déclarations de ces révoltés voulant « vivre leur vie ». L'abbé Delarue se sépare de Marie Frémont. L'abbé Delarue rentre au bercail. Il y aura de la joie sans doute pour le pasteur saluant le retour de sa brebis. Mais il ne valait vraiment pas la peine de tant protester d'un amour insensé, d'une passion irrésistible.

Ah ! viens, je t'adore, éperdu !

comme dans *la Favorite* : « Viens dans une autre patrie ! » La patrie nouvelle, c'était la Belgique où le curé voyageur fit d'ailleurs aux reporters intelligents l'effet d'un pauvre diable dominé par un être de volonté. Il parlait peu, se cachait, se terrait. Le voilà qui rentre en grâce. Ce n'est pas un caractère, et ce pécheur aura peu d'autorité pour moraliser les pécheresses.

Et — car il faut une victime à tous ces drames — que deviendra l'enfant ? Dans les divorces, les ruptures, les tristesses de l'amour, le sacrifié, c'est toujours l'enfant, l'innocent, l'être qui ne demandait pas à naître et à qui l'on inflige la vie à l'heure de la passion et le malheur à l'heure de la séparation.

— Ah ! bah ! l'enfant ! Il a l'avenir ! Il se tirera d'affaire comme il pourra ! Vivons d'abord notre vie !

Ce programme d'existence égoïste n'est pas sans élégance, soit, mais il est cruel, et décidément l'idée de sacrifice n'est pas précisément ce qui inspire une société de plus en plus égoïste. L'abbé Delarue a fait ce qui lui a plu, Marie Frémont s'est affranchie comme elle l'a voulu. Ils ont fait des mémoires chez les fournisseurs et publié leurs Mémoires pour le plaisir de la curiosité publique. Quant au petit être, s'il naît de l'aventure, peu importe ! Il est le *post-scriptum* du roman. Il se tirera d'affaire comme il pourra. Il a pourtant, lui aussi, le droit de « vivre sa vie » ! Soyez tranquille ! L'institutrice lui apprendra l'orthographe et le prêtre repenti lui donnera sa bénédiction ! *O fili mi!*

Il y a encore des scènes ironiques pour les faiseurs de revues de fin d'année.

Et dans cent ans on en verra bien d'autres ! On célébrera peut-être avant cent ans le centenaire du divorce comme on a célébré le centenaire du code civil, comme on voulait fêter un autre centenaire, celui d'un monument de pierre.

Ne devait-on pas en effet célébrer le centenaire de l'Arc de Triomphe? Gustave Courbet paya de ses deniers la reconstruction de la colonne Vendôme — ce bronze grandi sous nos pleurs, comme disait Auguste Barbier, un des premiers « anticolonnistes ». Il eût été piquant de rappeler que des députés, au temps de la Restauration, s'étaient à peu près exprimé contre l'Arc de Triomphe de l'Étoile comme le poète des *Iambes* parlant de la colonne de la Grande Armée. Pas aussi

vivement cependant. Mais c'est une question de nuances.

La passion politique, qui tour à tour dresse et démolit des statues, s'en prend aux monuments comme aux hommes, et les pierres mêmes ne sont point épargnées lorsqu'il s'agit d'une affaire de parti. M. de Beaumont n'était point Courbet. Et cependant, au cours de la séance de la Chambre des députés du 15 juillet 1824, tout en réclamant un crédit de 500 000 francs pour les travaux de l'Arc de Triomphe, il s'exprimait en ces termes :

« Cinq cent mille francs vous sont demandés, messieurs, pour cette dernière construction. Pareille somme doit vous être demandée pendant dix ans, ce qui porte à cinq millions la somme totale qu'il doit en coûter à la France pour *entasser des pierres sans aucun but réel d'utilité*. Quand on pense, messieurs, que ces 5 millions suffiraient pour achever le palais de nos rois, pour jeter cinq ponts magnifiques sur nos plus larges fleuves, ou pour tout autre objet d'une utilité réelle, il est impossible de ne pas regretter que *cette masse de pierres ne soit pas restée dans les entrailles de la terre*. Mais il faut l'avouer, messieurs, cette entreprise est trop avancée aujourd'hui pour qu'il soit possible de la laisser incomplète... »

Je m'imagine Victor Hugo lisant le discours de M. de Beaumont et arrivant aux lignes que j'ai soulignées : « cette masse de pierres qui eût dû rester dans les entrailles de la terre » — lui qui devait, treize ans plus tard, chanter « l'arche démesurée » qu'il voulait faite pour servir de base à quelque gigantesque aigle d'airain.

O vaste entassement ciselé par l'histoire !
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire !
Édifice inouï !

Le prix de l'édifice eût semblé à M. de Beaumont plus utilement appliqué aux constructions des Tuileries et l'arche devait servir, un jour, de porte triomphale à une armée victorieuse, qui n'était pas l'armée française. Aussi bien peut-être a-t-on eu raison de ne point célébrer le centenaire de ce monument où tant de noms glorieux sont gravés dans l'amas de pierre. Un officier allemand, en passant dessous, en un jour de deuil, déchargea son revolver sur l'arche admirable et la balle du Germain, le stigmate brutal du vainqueur, est le post-scriptum ironique de toutes ces victoires.

Walter Scott raconte quelque part — et je cite textuellement — qu'après les désastres du premier Empire, lorsque Blücher, parcourant nos musées, s'appropriait nos chefs-d'œuvre, le baron Denon, qui l'accompagnait, lui faisait observer humblement, presque à mains jointes, que les objets dont il s'emparait n'avaient jamais appartenu à la Prusse. La seule réponse du maréchal fut celle-ci :

— *Halt's maul !* (Tais ta gueule !)

Et ce sont là les répliques brutales aux éblouissements de la gloire, les lendemains de tout triomphe. L'Arc de l'Étoile, qui semblait coûter trop cher à M. de Beaumont, est fait non seulement d'un amas de pierres, mais de cadavres entassés. Il n'en est pas moins une des fiertés de la nation, et lorsqu'à l'anniversaire d'Iéna quelques passants portent une couronne au gigantesque monument, ce souvenir console

après tout de plus d'une tristesse. Car le passé est un patrimoine.

— Seulement, me disait un philosophe, ce n'est pas lorsqu'il est question d'abolir la peine de mort qu'il peut s'agir de fêter l'Arc triomphal qui représente tant et tant de morts !

Il y a façon de mourir, pourrait-on répondre. Le devoir militaire n'a rien de comparable avec l'égorgement de bourgeois ou d'ouvriers attardés par les apaches, qui avant peu n'auront plus pour *crâner* l'horrible prétexte de la guillotine. Il paraît (les statistiques l'affirment du moins) que la peine de mort n'empêchait aucun crime. Jamais, assure-t-on, le spectre du bourreau n'a fait reculer un assassin. La perspective de la Nouvelle effrayait même un peu plus, dit-on encore, les travailleurs du revolver de poche ou du couteau à virole que la menace de l'« Abbaye de Monte-à-Regret ». Je n'en sais rien. C'est une expérience à faire, et le spectacle de la machine rouge n'a jamais été pour les malandrins qu'une sorte de tableau de mélodrame — un mélo vécu et sinistre où le sang ne sort plus d'une vessie, comme au théâtre, mais des artères tranchées.

Et puis, il faut respecter la vie humaine jusque dans ces déchets d'humanité que sont les scélérats, conscients ou inconscients. Louis XIV, qui n'était pas un sentimental, n'avait jamais voulu établir la peine de mort contre les déserteurs. Un jour il faisait au marquis de Nangis ce reproche :

— Votre régiment n'est pas complet, marquis !

— Sire, répondit cet officier, nous ne viendrons

jamais à bout de compléter nos régiments si l'on ne casse la tête aux déserteurs !

A quoi le roi répliqua :

— Eh ! Nangis, ce sont des hommes !

Voilà la vraie raison et le véritable argument. Fauves échappés à travers nos faubourgs et nos rues, menaces vivantes, soit. Eh quoi ! ce sont des hommes ! M. Joseph Reinach aurait pu mettre en note à son projet humanitaire cette réponse inattendue de Louis XIV qu'il trouvera dans un vieil écrit du XVIIIe siècle, *le Code de la raison* ou *Principes de morale pour servir à l'instruction publique.*

XXXIII

Un grand-cordon de la Légion d'honneur. — Ernest Reyer. — Il faut durer. — Les vieux et les jeunes. — L'esprit de Reyer. — Grétry et la musique. — Réponse à un reporter. — Ce que pensent et disent les étrangers. — Une lettre de Bonn-sur-Rhin. — Une croisade française. — Ce que deviennent les boulevards. — Salons en plein vent. — Croisade allemande. — Les photographies artistiques. — Traite des blanches. — Parisiennes de Guillaume et étrangères à Paris. — D'où vient la « corruption française ».

7 Décembre.

C'est Émile de Girardin qui disait : « Il faut durer. Le secret du succès, c'est de durer. » Ernest Reyer, qui a de l'esprit, a saisi le précepte au vol et l'a mis fort joliment en pratique. Il a duré. Il a pris la vie par le bon côté, celui du travail, et bourru bienfaisant, bon compagnon aux allures militaires, il a regardé passer, voltiger ses rêves entre deux bouffées de sa pipe. Entre temps, quelques chefs-d'œuvre lui montaient au cerveau : *Sigurd*, *Salammbô*. Il se rappelait gaiement le temps d'*Erostrate*, de l'éphémère *Erostrate*, que ce brave Halanzier, qui n'était pas un lettré certes, mais un directeur de théâtre à poigne et à canne, appelait *Aérostrate*. La popularité lui venait, le consolant un peu de cette inconsolable aventure : la jeunesse qui s'éloigne... Mais « il durait » ! Il durait et il grandissait. D'année en année, sa renommée devenait de la gloire, et avant-hier, devant une élite assemblée,

le maître musicien, « orgueil du pays », recevait des mains du président de la République le grand-cordon de la Légion d'honneur.

— Allons, lui dirait Girardin s'il était encore de ce monde, vous avez eu raison de durer !

D'autres auraient cette gloire, à leur tour, Bizet, Lalo, trop tôt disparus. Ce sont des honneurs qui ressemblent fort à des chevrons. Peut-être faut-il être jeune pour y trouver quelque joie.

— C'est du plaisir éventé. Je n'ai personne avec qui partager tout cela, répétait déjà Reyer lorsqu'on lui donna je ne sais quelle récompense.

Il se trompe en disant que « personne » n'est là pour prendre une part de ses triomphes. Il y a ses amis qui en sont heureux. Je suis bien certain que lorsque le grand-maître de l'Ordre remit les insignes à son filleul, l'excellent Théodore Dubois, qui était là, et notre cher Ernest Hébert, s'il était présent, ressentirent une émotion fraternelle, sans parler du ministre, l'ami le plus dévoué d'Ernest Reyer, M. Georges Leygues. Ils sont, le maître et lui, voisins je crois, là-bas, de temps à autre, dans le Midi, et causent d'art et de musique sous le beau ciel clair. Ce sont les bonnes haltes.

Mais qu'il est loin, si loin, le temps où nous allions écouter, au Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, Carvalho *regnante*, cette *Statue* que nous devions revoir à l'Opéra prenant une revanche éclatante comme ce *Faust* dont un critique disait lors des premières repré sentations :

— Prends garde ! Tu sais, toi, si tu n'es pas sage, je te mènerai voir l'opéra de Gounod !

Gounod, comme Reyer, a duré. Je sais des gens qui trouveraient volontiers que les maîtres durent trop. Le respect n'est pas précisément ce qui étouffe les nouveaux venus. J'entendais, du vivant de Victor Hugo lui-même, un poète dire — et ce n'était pas un poète vaincu : « Va-t-il longtemps étendre sur nous son ombre, ce gigantesque mancenillier ? » Depuis, le poète, jeune alors, a vieilli, et toujours applaudi, il doit cependant entendre murmurer à ses oreilles ce fameux « Place aux jeunes ! » qui est le glas éternel sonné par les impatients. Un glas que tour à tour toutes les oreilles perçoivent et qu'on sonne même un peu plus rapidement d'année en année, comme si chaque génération nouvelle avait plus de hâte encore d'avancer la pendule.

Dumas fils septuagénaire développait ses biceps et répétait volontiers en riant : « Quand je lis dans un journal que des voyous (on ne les appelait pas encore des apaches) ont attaqué, au coin de quelque boulevard extérieur, un malheureux vieillard de soixante ans, je songe que je voudrais bien voir la tête que feraient ces rôdeurs-là s'ils risquaient les coups de canne d'un homme de soixante-dix ! »

Je ne conseillerais pas à de plus jeunes de se risquer aux boutades et aux reparties de Reyer, dont l'esprit est bien aussi redoutable que les muscles d'Alexandre Dumas. Il n'a rien perdu de sa verve méridionale. Ce Marseillais parisianisé depuis tant d'années, misanthrope comme Chamfort, mais d'apparence seulement, a de l'esprit comme Rivarol. Il a appris de bonne heure que dans la lutte quotidienne, les doux, à qui, paraît-il, le royaume des cieux appartient, n'ont à

attendre sur la terre que des horions et des coups de griffes. Il n'a pas attendu qu'on lui dise, comme au bon Henry Murger risquant par hasard une plaisanterie mordante : « Tiens, mais les dents vous ont donc poussé? » Il a montré les dents tout de suite. Et comme elles étaient saines et blanches, mais pointues, on a respecté ses canines.

D'une franchise cordiale, avec son aspect d'officier de cavalerie, — une façon de Lasalle de la mélodie avec la bouffarde entre les doigts, — il a été célébré par ses mots incisifs en même temps que par ses œuvres. Il y avait un boulevardier aux répliques cruelles qui lui ressemblait. C'était Théodore Barrière, le Desgenais vivant de ses *Filles de marbre*. Reyer a semé autant de boutades en chemin qu'il a fait de bien autour de lui, et ce n'est pas peu dire. Ce grand musicien est un brave homme. Terrible, si vous voulez, mais délicieux.

Le jour où on lui annonça qu'il était nommé grand-officier, il écrivait, mélancoliquement heureux, à une amie :

« Certes, je suis content. Mais ce qui m'attriste, c'est que ni Berlioz ni Gounod ne l'ont été ! »

Il souriait naguère, en s'interrompant tout à coup, dans un éloge qu'il faisait d'un jeune musicien :

— Ah ! diable, je vieillis ! Je deviens indulgent !

Grand admirateur de Wagner, ce qui est tout simple, il a même certains enthousiasmes pour de jeunes wagnériens éperdus. Leurs obscurités voulues ne lui plaisent pourtant qu'à demi. Il aime les jeunes.

— Seulement, dit-il, les jeunes gens devraient prendre tous les matins un verre de Grétry !

Ce qui est admirable, — ou plutôt piquant, comme on dit, — c'est précisément que Grétry déclare qu'il ne faut pas abuser de la musique si on veut en jouir longtemps. « Il est essentiel d'observer en musique une espèce de régime, dit-il quelque part dans ses *Essais*. Le matin, je ne touche mon piano avec plaisir que parce que la veille je n'ai pas entendu de la musique pendant quatre heures. » Il n'allait pas volontiers au théâtre. Suivre un régime musical ! Sous la plume d'un musicien, c'est charmant.

Je crois bien que la plupart des hommes, compositeurs, comédiens, auteurs dramatiques, raisonnent un peu en fait de pièces, opéras, drames ou comédies, comme le bon Grétry et comme le vieux d'Ennery :

— On ne vous voit jamais aux premières, monsieur d'Ennery?

— Non. Quand la pièce est mauvaise, ça m'ennuie; et quand elle est bonne, que voulez-vous, ça m'embête !

Ernest Reyer en aurait, de cet esprit-là, à revendre. L'été dernier, n'avait-on pas fait courir le bruit que l'auteur de *Sigurd* était fort malade à Mouthier-Haute-Pierre, dans le Doubs?

Un étonnant reporter, piqué de la tarentule de l'actualité, eut alors l'idée ingénieuse de lui envoyer — probablement pour hâter la convalescence — cette aimable question :

— Regretteriez-vous de mourir?

Ernest Reyer fort heureusement est très crâne. Il s'amusa de la question.

« Je viens, écrivait-il alors à une fidèle amie, dans une lettre exquise que je voudrais pouvoir citer tout

entière (il s'interrompait, pour l'écrire, de la lecture d'un roman de Walter Scott, car il aime Walter Scott, ce qui lui eût valu une autre accolade, celle de Barbey d'Aurevilly) — je viens de recevoir d'Anvers une lettre pleine de compliments et accompagnée d'une feuille de papier sur laquelle est imprimé ceci : « *Enquête. Regretteriez-vous de mourir?... Pourquoi?* » C'est un journaliste qui, à l'exemple de quelques journaux français, veut de la copie à bon marché. Voici ce que j'ai répondu : « *Je regretterais de mourir parce que très probablement je retrouverais dans l'autre monde des gens que j'ai pris grand soin d'éviter dans celui-ci.* » Vous voyez que je vous écris sur une espèce de papier à musique pour ne pas perdre l'habitude de composer. Mais je la perds tout de même de plus en plus. »

En supposant qu'il dît vrai et se reposât sur ses lauriers, l'homme que le chef de l'État a décoré devant ses émules et ses pairs, — comme on embrasse un nouveau promu devant les officiers et le front du régiment, — le maître qu'on a fêté à l'Élysée peut se dire qu'il a vécu une des plus droites, des plus vaillantes et des plus sympathiques existences de ce temps. Je ne parle pas de la gloire. C'est du *rabiot.*

J'ai eu plaisir à le saluer, en passant. Et je remarque, du reste, que les journaux se sont donné le mot pour rendre à Reyer un respectueux hommage. Ils l'ont loué, pourtraicturé, mis à l'ordre du jour. Ils ne l'ont pas étranglé avec son cordon rouge.

O miracle ! O surprise ! Voilà un maître que les étrangers admirent et que ses compatriotes n'insultent pas !

Ces étrangers sont surprenants. Ils continuent à se figurer (d'après nous) que Paris est l'égout collecteur du monde. On a publié jadis un livre fameux, *les Français peints par eux-mêmes*. Quel est l'éditeur qui mettra en vente *les Français calomniés par eux-mêmes*?

Un brave habitant de Bonn-sur-le-Rhin m'écrit pour me demander s'il n'y aurait pas lieu de fonder une ligue (encore !), une ligue contre les imageries pornographiques, les photographies décolletées qui s'étalent, me dit-il, chez les débitants de tabac et les libraires, et me pose cette question naïve :

« Dites-moi loyalement, monsieur, si tous ces produits malsains ne viennent pas de France et s'il n'y aurait pas lieu de prêcher contre eux une croisade qu'on appellerait *la Croisade française*? »

La lettre est là, longue, éloquente, et je me demande si par « croisade française » mon correspondant entend une croisade organisée par la France ou contre ce qu'il croit des productions de la France. Je lui répondrais volontiers que le temps des croisades est passé et qu'il ne s'agit point de prêcher, mais d'agir. Il est certain que le flot monte, et que, sous prétexte de mettre sous les yeux des passants des études esthétiques et des académies d'art, on étale des nudités qui doivent faire le bonheur des collégiens, mais qui étonnent un peu et offusquent les passants. Il ne faut pas être le bon M. Tartuffe pour demander que l'on cache ces photos que les adolescents savent bien voir. On vend aujourd'hui des albums portatifs de nudités comme des pochettes de loterie ou des carnets de timbres-poste. Et les braves gens de Bonn-

sur-le-Rhin de se demander et de nous demander si ces déshabillés viennent de France comme le *khan-khan*.

Étonnerai-je mon correspondant bien intentionné mais peu renseigné si je lui dis (ce que j'ai bien souvent répété) que ces nudités viennent d'Allemagne? Belles filles aux formes massives, leur nationalité serait déjà révélée par leur aspect si les prospectus, les annonces, les alléchantes réclames, accompagnés de photogravures, ne nous donnaient pas les adresses mêmes et la provenance de ces musées secrets qu'on peut se procurer pour *tant* de marks. « Études artistiques. Véritables études prises sur le nu. » Moyennant un mandat, ces photographies passent allégrement la frontière. Elles forment, le long des boulevards, une longue frise continue d'éclanches de femmes, comme disait Veuillot en ses *Odeurs de Paris*.

Et ces boulevards, encore une fois, ces boulevards envahis par une pornographie aussi facile que le journalisme de chantage, ces boulevards sont un Salon perpétuel de nu, Salon de printemps, Salon d'été, Salon d'automne, Salon d'hiver, Salon de saletés.

Oh ! je sais qu'on a mauvaise grâce à protester et à se faire, comme le demande le bon bourgeois de Bonn, le Pierre l'Ermite d'une croisade qui appellerait lestement le surnom de Pierre le Raseur. Mais je constate simplement que dans la partie jadis la plus élégante du boulevard, — ce fameux Boulevard tant vanté et dont voici que M. Ernest La Jeunesse se fait le romancier, — au cœur même de ce boulevard, je me cogne contre des étalages, et la foule s'amasse devant des boutiques où l'on vend des objets qu'on débitait

seulement dans les ruelles sombres, aux environs du Palais-Royal, au temps de Balzac, et même, disons-le, au temps de cette fameuse corruption impériale que notre jeunesse, à nous, a tant flétrie — ou qu'on allait, je l'ai dit déjà, acheter au delà du Rhin, en s'arrêtant à Kehl lorsqu'on allait à Baden-Baden.

Mais ces objets divers, ô mon correspondant de Bonn-sur-le-Rhin, sont vos compatriotes, et je vous demanderai à mon tour d'organiser, avec vos amis de Cologne et de Berlin, écœurés comme nous de ces turpitudes pseudo-artistiques, je vous demanderai d'organiser, là-bas, cette croisade que vous souhaitez qu'on prêche en France, et je réclame de vous, à mon tour, la *Croisade allemande.*

Surveillez vos photographes et dites à vos modèles que ce qui est fait pour l'atelier n'est pas fait pour les boulevards. Les apparitions fantastiques de déesses hindoues ou de sorcières du sabbat des bals des Quat'-z'Arts n'ont rien de lubrique et forment un spectacle étonnant. Il y a là la féerie des formes, du costume, de la lumière. C'est le déshabillé, le nu, souvent fort laid, qui est choquant. Sous prétexte de beauté : *la Beauté moderne*, *la Beauté antique*, on offre parfois aux lycéens d'étranges exemplaires du sexe qui leur causera bientôt d'assez aimables ennuis.

Cette « exhibition des blanches » est le pendant de cette traite des blanches qu'on poursuit, traque, comme autrefois les négriers et les marchands de chair humaine. M. Hamard vient, lisais-je tout à l'heure, d'arrêter, dans un hôtel garni quelconque, de ces courtiers qui expédiaient de pauvres filles à l'étranger.

L'une d'elles, son sac de voyage à la main, se préparait à partir pour Metz.

— Engagée dans un café-chantant!

Pseudo-cafés-chantants, que fournissent de « numéros » les rabatteurs de malheureuses.

— Voulez-vous un engagement quelque part?

— Où cela?

— A Londres, à Buenos-Aires, aux Indes, en Australie.

— Bien payé?

— Bien payé!

— Mais je ne sais pas chanter!

— Qu'est-ce que cela fait? Vous apprendrez en route!

Et l'on emballe les pauvres filles, la plupart ignorantes, comme on expédierait des paquets. Elles croient aller à la fortune. Il y a de l'or à l'horizon. Elles vont à la misère, à la débauche, à la phtisie. Traite des blanches, exposition des blanches, rôti, bouilli, même chose, dit le faux médecin de Molière.

Or, il est à remarquer (et je réponds encore ici à mon correspondant de Bonn) que depuis un ou deux ans, depuis quelques mois surtout, l'étranger ne nous expédie pas seulement des académies photographiées et de menus objets d'une drôlerie fécale, des noisettes aussi, mais il nous envoie, en chair et en os, de ses produits vivants. Presque toutes les filles qui donnent le ton à la Babylone moderne, comme on dit là-bas, sont des étrangères. Il y a un arrivage constant, une marée d'étrangères, des Viennoises, des Allemandes, des Belges. La Parisienne, cette petite Parisienne

piquante, pimpante, spirituelle, amusante, qu'Albert Guillaume nous montre chez Bernheim, croque d'un crayon ou caresse d'un pinceau si fin, la Parisienne est noyée sous la Flamande, la Saxonne, la Poméranienne. Et les étrangers, en voyant évoluer toutes ces étrangères, assiégés, débordés par l'afflux de toutes ces tentatrices exotiques, — pour parler comme M. Prudhomme, — de s'écrier que Paris est décidément la sentine dont parle l'Écriture (et par Écriture il faut entendre aujourd'hui les écritures des gazettes et des reporters).

Qu'on prêche donc et organise, si l'on veut, une croisade internationale. Je croirais volontiers qu'il en est temps. Paris envahi par cette clientèle nouvelle perdrait bientôt de son renom et de son charme. Il ne serait plus que le « passage des passagères ». On l'avait appelé autrefois l'*Auberge du monde*, au temps où Malot s'indignait comme nous. On l'appellerait bientôt le *Five o'clock tea* de l'univers. Thés de cinq heures, maisons de thé. Exposition quotidienne de ces étrangères que les sleepings et les steam-boats nous amènent par bandes, comme des vols d'hirondelles ou de grues. Vite, vite, ô bon bourgeois de Bonn-sur-le-Rhin, prêchez autour de vous, je vous prie, et empêchez tout d'abord vos blondes ou brunes et fortes compatriotes de nous apporter à Paris leur part de « corruption française » !

XXXIV

La mort de F. Brunetière. — Un soldat de lettres. — Taine à l'Académie. — Où va la popularité. — Un plébiscite. — Molière. — Pasteur et le dix-neuvième siècle. — La science. — Victor Hugo et Louis Blanc. — Une leçon de Curie. — M. Berthelot et Pasteur. — La chimie. — L'homme qui sauve. — Les poètes. — Un poète. — Je vais relire *les Contemplations*.

14 Décembre.

Je ne parlerai pas du grand homme de lettres que la littérature française a perdu. J'aurai un autre devoir envers lui, qui sera un périlleux honneur. Mais je tiens à constater, pour la gloire de l'opinion publique, si souvent injuste, que tout le monde, cette fois, a senti la perte faite par le monde de la pensée. Amis, admirateurs et adversaires de F. Brunetière se sont inclinés devant ce caractère, ce talent et cette conscience. Tous les publicistes, qui savent le prix de la tâche quotidienne et portent bravement le poids du jour, ont salué cet écrivain mourant en quelque sorte la plume à la main, donnant à la *Revue des Deux Mondes*, sur Montaigne ou sur les *Philosophes du dix-huitième siècle*, des articles comparables aux meilleures pages de son œuvre (l'étude sur Montaigne, en particulier, un chef-d'œuvre), et corrigeant encore, la veille ou l'avant-veille de sa mort, les épreuves d'une étude de M. Gaston Boissier pour le prochain numéro de la *Revue*.

— Ah ! le « numéro », me disait-il bien souvent, le

« numéro », c'est pour moi ce qu'est pour vous une première — et il arrive tous les quinze jours !

Il apportait à la composition du « numéro » la même passion, la même ardeur à la fois fiévreuse et résolue qu'il mettait à remplir toutes ses tâches. La vie de cet homme d'un prodigieux labeur est un exemple vraiment admirable de dévouement à cette chose toute simple, mais qui remplit de ses problèmes et de ses conflits toute la littérature à la fois et toute la vie : le Devoir. Mais encore une fois, ce n'est pas dans une causerie que je puis même esquisser cette originale et puissante physionomie. Devant le mort illustre, je ne me rappelle que le mourant, le mourant stoïque et émouvant, se consolant de la fuite des jours par le travail qui absorbe et fait oublier, et se hâtant de formuler ses pensées suprêmes parce qu'il sentait bien que ses heures étaient comptées.

Chères et bienfaisantes berceuses de nos douleurs qui êtes les Lettres, berceuses d'illusions, dernières et éternelles amies, quels sont donc votre toute-puissance et votre charme que vous apportez à nos souffrances le voile de la chimère et le rayonnement d'une sorte de joie apaisée?

Il y avait quelque chose de tragique dans l'aspect émacié de Brunetière à ses derniers jours. Il y avait aussi une résignation douloureusement émouvante dans le calme avec lequel il semblait attendre, braver, mépriser le moment final.

Un jour, pendant une de nos séances académiques, je ne sais à propos de quel vote avant lequel il eût voulu et ne pouvait pas prendre la parole :

— Vous ne votez pas ? lui disais-je.

Il sourit — et sans amertume :

— Un homme qui ne peut plus parler ne doit pas voter !

Mot déchirant d'un maître orateur qui avait connu la puissance, l'entraînement, les triomphes de la parole.

Je salue, je le répète, je ne juge pas le maître dont nous avons suivi le convoi et dont les Lettres garderont la mémoire. L'empreinte de Brunetière fut profonde sur le cerveau des normaliens. A l'Académie, comme ailleurs, le vide énorme qu'il laisse sera difficilement comblé. Il y était, comme partout, militant et « pugnace » (c'est le mot par lequel M. d'Haussonville le caractérisait, en le recevant parmi nous).

Dans une lettre de H. Taine, datée du 14 mars 1880 (24, rue Barbet-de-Jouy), je lis en je ne sais quel catalogue d'autographes ces lignes relatives à l'Académie française : « Je suis fidèle aux séances de l'Académie ; c'est le devoir d'un nouveau venu, mais ce devoir est fort agréable. L'Académfe irançaise est une sorte de club composé de gens très divers, mais très polis, qui causent familièrement avec une égalité parfaite ; les questions politiques ou religieuses, si brûlantes, s'attiédissent dans la grande salle où l'on fait le Dictionnaire ; chacun ne présente de soi-même que ce qui est acceptable pour autrui, et l'urbanité y est celle du dernier siècle. » Eh bien, jusque dans ses répliques, ses charges à fond de train, ses ripostes batailleuses, Ferdinand Brunetière gardait, sous son apparence agressive, l'urbanité dont parle Taine. Il y avait une

sensibilité cachée sous ses boutades, et on écoutait avec un plaisir infini ce grand lettré parlant, même dans ses controverses les plus vives, la langue des honnêtes gens.

Ferdinand Brunetière était-il populaire ? Je suis persuadé que si quelque journal faisait, pour connaître l'auteur le plus « répandu » de ce pays-ci, une sorte de plébiscite comme *le Petit Parisien* en fait un pour savoir quel est l'homme du dix-neuvième siècle le plus remarquable, cet appel au peuple sans danger donnerait une écrasante majorité à un savant ou à un homme politique plutôt qu'à un lettré.

Ce serait même une expérience à tenter. Ces consultations toutes platoniques ont leur intérêt. Et aussi leur ironie. On se rappelle qu'un jour, à cette question posée à tous les conscrits de l'armée allemande : « Que savez-vous de M. de Bismarck? », plusieurs (et j'entends des centaines) répondirent : « Je ne connais pas. »

Je parierais que devant une question analogue : « Qu'est-ce que Napoléon? », plus d'un bon paysan français resterait muet comme ces troupiers allemands. Rien n'est plus fugitif et plus étonnant que la gloire. Dans la consultation particulière que je suis avec curiosité, — comme, de loin, une course à Longchamp, — c'est Pasteur qui tient la tête.

Victor Hugo et Gambetta viennent ensuite, et tantôt le tribun dépasse le poète et le poète semble devoir battre le tribun. Et ce n'est point, croyez-le, parce qu'il a écrit *les Feuilles d'Automne* que Victor Hugo dispute le prix à Léon Gambetta. C'est parce qu'il a rempli le

monde de ses vers politiques. La politique est le plus sûr moyen d'arriver à la popularité. Je dis « y arriver ». La garder, c'est autre chose.

Lazare Carnot, Napoléon, M. Thiers, voilà les noms que retient la foule. Les suffrages, il est vrai, varieraient selon le journal qui organiserait un plébiscite, et l'élu, le favori serait tout autre selon la couleur de la feuille. Mais je prends cette consultation pour ce qu'elle est, là où elle est. Eh bien, il est très intéressant de voir que le triomphateur, c'est le savant, c'est Pasteur.

Pasteur dépasse de beaucoup tous ses concurrents. L'homme du siècle dernier, c'est, pour l'opinion, — pour cette partie de l'opinion à laquelle on fait appel, — l'homme qui sauve. Celui qui console, comme le poète, ne vient qu'après. Quant à celui qui tue, on le glorifie encore, mais moins.

Et quel est le sentiment qui pousse vers Pasteur la reconnaissance nationale? Ce Pasteur, immortel et comme sacré, que l'on osa, de son vivant, traiter de charlatan (le mot fut imprimé, hélas !). Le sentiment qui guide la foule vers cet homme, met son nom sur tous ces bulletins de vote (qui ne donnent malheureusement aux élus le droit de voter aucune loi), ce sentiment, c'est évidemment celui de la gratitude, mais, disons-le, c'est un peu aussi celui de l'égoïsme. Pasteur est l'élu parmi les autres appelés parce qu'il est le sauveur. Il a fait reculer la rage et la diphtérie. Il a combattu la maladie. Il a disputé des vies humaines à la mort. De là sa popularité écrasante. Et légitime.

Victor Hugo, apprenant à Bordeaux que Louis Blanc

arrivait le premier sur la liste des députés de Paris en 1871, disait (un peu étonné) :

— Cela est juste. C'est juste. Mon illustre ami Louis Blanc avait été exilé avant moi !

Ce n'est point parce qu'il s'exila en quelque sorte dans son laboratoire que le savant aujourd'hui réunit tant de suffrages, c'est parce qu'il a sauvé tant de gens et que tant de gens espèrent qu'au besoin ses découvertes les sauveraient demain.

Le poète console de la vie, mais le savant protège de la mort. Tous les alexandrins de la terre ne valent pas, pour le vulgaire qui souffre, une bonne ordonnance qui soulage, et *les Contemplations* (voilà ce qu'il faut se dire) sont moins populaires que le bouillon de culture.

Je vois que Curie, que le Dr Roux battent dans ce steeple-chase Lamartine et Musset et même le grand amuseur des générations précédentes, le bon et intarissable Alexandre Dumas père. C'est tout naturel. C'est le même sentiment de crainte reconnaissante. « Sauvez-moi ! Sauvez-nous ! » De plus en plus le médecin deviendra le protecteur et le confesseur de ceux qui ne croient pas. Voltaire, désespéré de mourir, se tourne vers Tronchin comme Louis XI vers Coictier. Ainsi va le monde, et il faut nous dire que le joueur de flûte qui berce la douleur est moins attendu, souhaité, appelé que le docteur qui la soulage.

Ainsi, à en croire la consultation dont je parle, le siècle passé serait non pas le siècle de Victor Hugo, — ni celui de Napoléon, — mais le siècle de Pasteur. C'est le triomphe de la science, mais d'une certaine science : celle qui sauve, je le répète. La glorification du savant,

sentiment admirable, a pour point de départ un senti-ment moins noble, en vérité : celui de la peur.

Je ne vois pas parmi les « favoris » de la course le nom de M. Berthelot, qui aura des statues et dont le cerveau égale celui des plus grands. Pourquoi? Parce que sa science, à lui, n'est pas faite pour le vulgaire. Un chercheur qui fait des miracles en chimie organique n'est pas, ne peut pas être aussi facilement populaire qu'un savant qui, encore une fois, va nous guérir de la rage ou va nous guérir de la phtisie. Il est aussi puissant, il est moins dramatique. Un critique de théâtre nous expliquerait facilement la différence.

— Mais pourtant, Curie?

— Eh! précisément, Curie avec sa découverte du radium apportait au public je ne sais quoi de mystérieux et de stupéfiant. Le radium! Le nom lui-même est attirant. Il éblouit.

J'ai assisté à la Sorbonne à une leçon du savant si justement célèbre. Il donnait à des auditeurs entassés dans le grand amphithéâtre des explications que pas deux d'entre eux sur dix ne pouvaient comprendre. Mais tous applaudissaient, tous acclamaient. Une lueur vague apparaissait au fond de l'immense salle plongée dans l'ombr~

— Le radium! C'est le radium '

Et l'enthousiasme du public saluait la découverte du noble et fier chercheur. Il y avait là la suggestion même du miracle.

— Vous avez vu le radium?

C'était du délire. Et comme on avait raison d'applaudir, de saluer ce savant si modeste! On battait des

mains — de confiance. La science marche donc en première ligne dans les préoccupations de nos contemporains, et c'est le savant qu'avant tous la foule salue. Où s'arrêtera-t-elle, la science? Comment fera le cerveau humain pour emmagasiner sans éclater toutes les connaissances humaines?

L'aimant attire les morceaux de fer jusqu'à ce que le poids trop lourd fasse tout tomber, me disait M. Berthelot dans une comparaison que je gâte sans doute.

Ce qui est certain, c'est que, pour ne parler que de ce maître lui-même, en matière de chimie il y avait autrefois quatre, cinq ou six revues spéciales qu'il suffisait au savant de connaître pour se tenir au courant des recherches. Aujourd'hui il y en a cent, deux cents, cinq cents, et dans tous les pays et dans toutes les langues. Il y en a qui s'occupent non pas seulement des travaux de généralité, mais de problèmes particuliers, de points déterminés. Il en vient d'Amérique par ballots, si je puis dire. Il en vient de Russie, il en vient de partout. Il faut accorder plus de temps à l'étude d'une question de chimie très restreinte qu'il n'en fallait autrefois pour étudier la chimie tout entière. La science est souveraine, universelle, la science déborde...

— Et comment fera-t-on pour tout savoir?

Le cerveau humain est une salle de spectacle où l'on ne peut pourtant pas caser tous les spectateurs qui tiennent à assister à une répétition générale, à connaître « la nouveauté ».

Quand le cerveau sera trop plein, il refusera, lui aussi, le service. Et c'est à l'humanité future de se débrouiller comme elle le pourra.

En attendant, l'humanité présente salue, couronne, acclame les bons serviteurs de l'humanité. Ce plébiscite sur le nom de Pasteur est significatif. Et c'est bien pourquoi je le note en passant.

Je n'en vais pas moins — qu'on me le pardonne — rouvrir, à la page qui console, le livre des *Contemplations*. Rien ne vaut, je crois, une poésie qu'on aime. Mais quoi ! Pasteur était aussi un poète : il fut un poète en action (1).

(1) On trouvera sur F. Brunetière des notes curieuses, caractéristiques, et des lettres et confidences dans le dernier volume de *la Vie de Paris* de mon ami M. Jean Bernard, qui réunit tous les ans des très intéressants, vivants et érudits articles de *l'Indépendance Belge*. Ce sont là des livres de bibliothèque.

XXXV

La légende et l'histoire de Jules Barbey d'Aurevilly. — Lettres d'amour au dix-neuvième siècle. — Une passion littéraire. — L'Ange blanc. — La vieillesse de Manfred. — Un amour et de l'amour.

16 Décembre.

Notre Midi n'a pas tout pris des gloires françaises. Place aux Normands ! La Normandie a fait, cette année, parler d'elle, et le vieux Corneille en aura été la cause. Rouen a eu ses fêtes littéraires, comme Paris, et sous les pommiers on a dit des vers, comme au pays de Mistral, sous les oliviers gris. M. Albert Sorel, qui a si bien parlé de Flaubert lorsqu'il s'est agi d'ouvrir une souscription pour le rachat du pavillon de Croisset, a dit dans la Grande Salle du palais de justice, devant la table de marbre noir, tout ce qu'il y a de profond dans le génie normand, dans l'âme cornélienne (*corneillienne*, devrait-on dire, observait Mme Séverine devant le Panthéon, tandis que les orateurs saluaient le Corneille d'Allouard).

Puis, une dizaine de jours après ces fêtes de Corneille, un dimanche, la Normandie aura vu l'inauguration du pavillon de Flaubert, réparé, transformé en musée et ouvert aux passants. Ils peuvent être fiers, les Normands. Ils auront absorbé l'attention publique. Ils ont affirmé la fierté, la vitalité de leur race. Le

« calvados » n'a pas brûlé, corrodé tout idéal. Et cette Normandie, que Barbey d'Aurevilly compare, avec ses pluies fréquentes, à une belle fille aux joues fraîches sur lesquelles coulent des larmes, la grasse terre nourricière aura le droit de noter l'an 1906 parmi les plus glorieux de son histoire avec ces deux cérémonies heureuses : Corneille acclamé dans son logis de Petit-Couronne, Flaubert célébré dans son « retrait » du bord de l'eau.

Et je n'oublie jamais Bouilhet, en parlant de Flaubert. Les noms fraternellement unis des deux amis évoquent comme une légende d'affection et de dévouement. Le poète de *Melænis* est une sorte de cadet, de petit frère du romancier de *Salammbô*. Ils rêvèrent ensemble les gloires du théâtre, et lorsque les Rouennais organisaient des trains de plaisir pour venir à Paris, applaudir *Madame de Montarcy* que jouait l'Odéon, Gustave Flaubert en était le chauffeur. Ne devait-il pas, plus tard, faire répéter à ce même Odéon *Mademoiselle Aïssé*, de son ami mort ?

Une autre légende littéraire normande, bien touchante et curieuse aussi, c'est celle de l'admiration pleine de sacrifices du bon Trébutien, de Caen, pour son maître et ami Barbey d'Aurevilly — Trébutien recopiant de sa noble écriture de calligraphe tout ce qui tombait de la plume de Barbey, poussant son ami à noter les sensations, les pensées, les réflexions quotidiennes que l'auteur des *Diaboliques* laissait échapper dans ses conversations plus divines que diaboliques, elles, ou plutôt si profondes, si étincelantes à la fois et si humaines.

Il y eut brouille entre Trébutien et Barbey d'Aurevilly. Mais la postérité ne s'en soucie guère. Et les noms des deux amis, comme ceux de Bouilhet et de Flaubert, resteront unis à jamais. « Trébutien veut que je lui fasse un memorandum de tous les jours que je passerai à Caen et, pour moi, ce que Trébutien veut, Dieu le veut ! »

Et, en 1856, Barbey d'Aurevilly recommençait pour son ami ce qu'il avait fait autrefois pour Maurice de Guérin, ce qu'il devait refaire pour la noble femme qui lui avait arraché des mains le verre d'alcool dont tant de Normands meurent et que, pour cette œuvre de salut, Trébutien avait surnommée l'« Ange blanc ».

Tout justement, Mlle Read, la fidèle exécutrice testamentaire de Barbey d'Aurevilly, vient de publier ce *Dernier memorandum* écrit, en 1864, pour Mme de B... Et ce n'est plus d'une ville normande qu'est daté ce *Memorandum* suprême, c'est de Port-Vendres, c'est du bord de la « grande bleue », comme disait cet autre grand Normand, Guy de Maupassant, qu'on ne pourra oublier en parlant de Flaubert — ou c'est d'une bastide quelconque de la « gueuse parfumée ». La Provence après la terre normande. Mais le pays du cidre inspire mieux Barbey que le pays des cigales. Il est plus barde que cigalier.

On le dirait descendu, un luth à la main, d'une barque de vieux pirate. Il est superbe et comique à la fois. Mais comique comme ces capitans héroïques des toiles de Vélasquez ou des drames de Victor Hugo. On a attribué à Paul Arène ce mot qui donne bien l'allure, l'élégance même, le geste altier de Barbey :

— Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas : Barbey d'Aurevilly le danse !

Il y a surtout dans ce *laird* égaré parmi la médiocrité des caractères et des costumes, une mélancolie cachée que devinait Alcide Dusolier dans notre jeunesse, que souligne M. Paul Bourget en publiant le *Memorandum* — cette mélancolie qui n'est pas le pessimisme amer des âmes nouvelles, mais plutôt une révolte généreuse, une aspiration vers l'idéal trop éloigné, fuyant, décevant. Je lisais hier sur un précieux volume appartenant au comte J. Primoli, la première édition de *Clara Gazul*, cette note autographe de Stendhal : « Ce livre est de M. Mérimée, jeune homme de vingt-six ans, fort mélancolique. » C'était la maladie commune. Ces romantiques furent des inassouvis. Leurs petits-neveux sont des dyspeptiques et des harassés.

Ah ! par exemple, harassé, Barbey ne l'était pas. Vieux, il redressait sa haute taille après une nuit passée à causer, à souper, et il disait :

— Quand déjeunons-nous ?

Il avait quatre-vingts ans qu'il écrivait encore à l'Ange blanc des lettres d'amour, d'un amour épuré, idéal, d'un amour de Dante vieilli pour une Béatrice qu'il voyait éternellement jeune.

Mme de B... a, pour quelques très rares amis, fait imprimer, autographier ces admirables, ces incomparables lettres qui n'ont rien de similaire en littérature. Les lettres passionnées de l'auteur des *Martyrs* qu'on publiait naguère (et que M. Louis Thomas réunira, j'espère, dans sa *Correspondance de Chateau-*

briand), ces lettres brûlantes, jets de sang et de lave, que le vieillard adressait à une jeune fille, sont déchirantes parce qu'elles sont charnelles. Celles de Barbey octogénaire à l'Ange blanc gardent, dans la passion, une pureté, une beauté de sentiments qui donnent à ce dernier amour l'accent attendrissant d'un cantique — le *Cantique des cantiques* de la vieillesse du lion de Tortoni, de la vieillesse du don Juan de Valognes.

Je ne sais pas d'être plus sensible et plus naïf dans son affectation et dans sa pose que cet admirable et bon d'Aurevilly, toujours en bataille, furieux en apparence, tendre et accessible en réalité. Son *Memorandum* est surprenant de candeur. Il note comme des événements dont se peut étonner le monde des faits pareils à ceux-ci : « Levé. Fait friser. Pris un verre d'eau. Ouvert ma fenêtre. » Ce n'est pas l'hypertrophie du moi. C'est le spectacle de son moi à travers la vie. Il est ainsi, et ce comédien superbe ne joue ni la comédie de l'élégance, ni la comédie de la littérature, ni la comédie de l'amour.

Trop exalté pour être critique, il fait du journalisme pourtant. Il est critique. Mais il loue ou il fulmine plus qu'il n'analyse. Il est surtout un peintre, un évocateur. Et, paysagiste admirable, il nous donne, en ses *Memoranda*, une vue saisissante de ce paysage intérieur, son *moi*.

M. Paul Bourget avait, en tête des *Memoranda* publiés par lui en 1883, écrit une préface (tout à fait supérieure) où il entrait avec sa pénétration de maître *essayiste* dans l'âme même de ce byronien, Barbey. « Sa littérature a été, pour M. d'Aurevilly, un songe réparateur », disait-il, et rien n'est plus exact. Cet

homme fier avait vécu dans un monde de « visions magnifiques ».

Barbey fut-il satisfait de cette magistrale étude? Il se montra froissé un peu, si j'en crois sa lettre de remerciement à son « préfacier », de ce que Paul Bourget avait dit de ses costumes, de ses prétentions au « brummelisme ».

Je puis, grâce à Paul Bourget, publier cette lettre, qui fait honneur du reste aux deux écrivains et qu'on me saura gré de faire connaître :

Mon cher Paul,

Voilà votre introduction! Je l'ai bâtonnée — sabrée — effacée partout où ma personne *physique* apparaissait et m'offusquait. C'était bon pour les marouﬂes de ce temps-ci, — mais parfaitement indigne de moi et... de vous.

Laissons ces sornettes offensantes aux petits journaux. Vous l'avez compris. Vous n'avez pas fait de résistance, quand je vous ai dit de supprimer tout cela. Il faudra donc trouver une autre entrée en matière, mais vous la trouverez seulement avec le point que je vous ai signalé des *résonances de ma vie* (restée secrète mais entrevue par les sagaces qui me connaissent) et que vous devez ajouter à ce que vous dites de mon talent qui est une bataille contre ma chienne de destinée et la vengeance de mes rêves. La chose demandera peut-être une refonte plus qu'une retouche.

Je vous la conseillerais. Faites comme Michelet dont c'était la méthode. Récrivez votre introduction de la première ligne à la dernière, et vous verrez comme ce repétrissage *pour une nouvelle copie* donnera d'unité et de force à ce que vous ferez. J'ai ajouté à votre idée, que je trouve très bonne, pour expliquer mon genre de talent une autre idée que je crois nécessaire, mais il ne faut pas faire de mon idée une *rallonge* à la vôtre ; il faut les fondre toutes les deux avec l'art qui donne l'harmonieuse réalité de la vie. N'est-ce pas la réalité, *toute* la réalité de ma vie et de mes procédés intellectuels que vous voulez pénétrer et exposer?...

Maintenant, autre chose. Une petite observation à propos d'un petit oubli. Mon livre ne s'appelle pas *Memorandum.* Il s'appelle *Memoranda.*

Il y en a deux. Vous n'avez parlé que d'un seul. Après *Caen*, il y a *Port-Vendres* ; après l'Ouest, le Midi. C'est la même manière

de penser en courant et d'écrire à bâtons rompus. Il me semble que vous devez signaler à son tour ce second memorandum, qui n'a été écrit que pour moi.

Je n'insiste pas sur ce point et vous pouvez n'y pas insister, mais un mot serait bon à dire. Ne dire qu'un mot, mais il *faut* qu'il soit dit.

Je vous écris sans relire, mais vous verrez derrière ces quelques lignes hâtées ce que je n'ai pas le temps d'y mettre, mais ce que vous aurez l'esprit d'y voir.

Votre ami,

J. B. d'A.

Son talent « une bataille contre sa chienne de vie et la vengeance de ses rêves » ! On ne saurait mieux dire et la souffrance de toute une existence de misère noblement bravée, de misère cornélienne, dirais-je, apparaît ici poignante. « *Too late !* » (Trop tard !) C'était sa devise, le testament même de ses espoirs.

Eh bien, non, il ne désespéra jamais. Il vieillit, il mourut les yeux de la pensée fixés sur l'Ange blanc et sous le regard pieux de la Dévouée qui lui survit et veille sur son œuvre comme elle a veillé sur ses derniers jours. L'homme qui écrivait, au seuil de la mort, la lettre qu'on va lire n'eut pas à maudire la destinée. Elle lui garda jusqu'à la fin l'éternelle flamme, la jeunesse éternelle.

Ah! si l'on publiait ces effusions chastement lyriques à Mme de B... !

C'est le 1er janvier 1888. Barbey d'Aurevilly prend la plume et écrit :

Paris, vendredi, 3 heures.

Ma chère âme, — car vous l'êtes toujours, — cette lettre, je pense, vous arrivera le détestable Jour de l'An. Vous le savez, j'ai toujours détesté ce jour; mais je vous aime, et voilà pourquoi je vous écris.

Depuis ma dernière lettre, à laquelle, par parenthèse, vous n'avez pas encore répondu, j'ai mené une assez triste vie. Ces éter-

nelles corrections des *Œuvres et des Hommes* mangent tout mon temps et il s'y ajoute d'autres ennuis. Soit lassitude soit dégoût naturel de moi-même, je ne m'intéresse plus guère à ce qui m'intéressait autrefois. Ma santé est bonne, mais mon esprit est malade, et je sens ce que m'exprimait si sublimement la pauvre Eugénie de Guérin quand elle disait : « Le ciel tomberait qu'il n'ajouterait pas à mon accablement. »

Avec cela, nous avons le plus horrible des hivers, un froid coupant, de la gelée, de la neige qui semble vouloir tomber et qui ne tombe point. J'aimais mieux les brumes de Valognes. Elles avaient leur poésie mystérieuse. Mais Paris, l'hiver, n'est bon que pour les mondains, et si je l'ai été dans ces quelques dernières années, je n'en suis plus un. D'ailleurs mes bonnes amies, Mme de Po... et Mme de Br..., ne sont pas à Paris. Mme de Br... passe l'hiver à Pau et Mme de Po..., assez malade du cœur, est encore à Deauville. Je ne vais donc chez personne et je reste au coin de mon feu, livré à ce travail terrible des corrections dont je vous parlais plus haut et qui ne sont pas près de finir, mes volumes à publier étant nombreux et représentant toute l'œuvre critique de ma vie.

Ah ! ma vie ! Elle a été une vie d'efforts, de luttes, de travail sans repos; mais, du moins, elle me sert dans ma vieillesse (cet affreux mot qu'il faut savoir dire !) et elle me fera peut-être une renommée... peut-être... qui sait? Je n'ai pas grande croyance à la gloire et j'aurais mieux aimé un peu de bonheur avec vous.

Dieu ne l'a pas permis. Il faut se résigner. Mais le moyen de ne pas penser aux rêves écroulés... quand on se retourne et qu'on regarde derrière soi...

Ma chère âme, je vous demande pardon de vous envoyer pour un Jour de l'An ces tristesses, mais je suis dominé par des pensées plus fortes que moi. A d'autres époques, j'avais plus de puissance sur moi-même, je trouvais dans ce que j'écrivais une diversion, un arrachement à une idée fixe, qui me faisait souffrir ; c'est cela, avec l'impérieuse nécessité de vivre, qui expliquera mes ouvrages, bien plus que le désir de la gloire que je n'ai jamais beaucoup eu et d'une popularité que j'ai toujours méprisée, comme le siècle qui pouvait me la donner et qui l'a donnée à des indignes ! Vous donc, mon Ange, ma véritable Ame, vous êtes la raison et l'explication de ma vie et de ma pensée. Et si je vous le dis si tristement, aujourd'hui, c'est que cette tristesse vous prouvera ce que vous m'avez été toujours et ce que vous m'êtes malgré le temps et la mort qui peut venir demain.

A vous donc, ma chère âme, à qui je voudrais faire tant de bien en lui disant tout ce que j'ai dans le cœur pour Elle et qui n'y périra jamais.

Votre fidèle et éternellement fidèle,

BABY.

Et après cette lettre, qui n'est qu'un cri de détresse et d'amour, le copiste écrit :

« *Baby* était une abréviation du nom de Barbey usitée par le fils de l'Ange blanc quand il était tout petit garçon. Barbey signait volontiers ainsi ses lettres à la mère, par ressouvenir des débuts de leurs sentiments. »

Pauvre Baby ! Quel impénitent idéaliste et quel éternel amoureux — amoureux d'une âme ! Il a, je le répète, quatre-vingts ans tout juste lorsqu'il envoie à Mme de B... cette lettre qui fait songer au jugement porté par une femme sur La Fayette vieilli : « Le marquis est un de ces hommes qui peut encore, à son âge, faire une déclaration d'amour sans être ridicule ! »

Il n'est pas ridicule parce que sa sincérité garde une candeur d'enfant. Le vieux Flourens, le père de Gustave et de l'ancien ministre, assurait que l'homme devait atteindre l'âge le plus avancé en greffant une seconde jeunesse sur la première (la vraie), et M. Jean Finot, dans un livre de tout premier ordre, quasi classique déjà en matière philosophique, *la Philosophie de la longévité*, qui enlève toute horreur à la perspective de la mort et dore d'illusions exquises la vie que nous avons à vivre, nous prouve que le corps a son idéal, en développant scientifiquement la parole de saint Augustin : « Le corps est aussi une création divine. »

Romantique impénitent, ce vieux ligueur de Barbey d'Aurevilly songeait sans doute à la divine guenille, mais il était surtout lyrique et idéaliste. Dans une autre de ces lettres à Mme de B..., extraordinaire de

passion et de respect (et que nul n'a lue, sauf les privilégiés, et que je voudrais bien posséder, comme un monument de cette littérature du cœur qui vaut toutes les autres), dans une de ces confessions écrites, Barbey, catholique et pratiquant, rappelle avec un orgueil de Manfred le temps où il passait à travers les salons de Tortoni comme un Titan foudroyé — un Titan du boulevard des Italiens.

Ravenswood de l'Inquiétude, si l'on veut !

En note, de la main de l'Ange blanc : « 1877. *Mardi de Pâques.* »

Mardi, 4 heures.

Ma chère âme, il aurait dû paraître hier un article de moi ; mais il a été retardé de huit jours, sans que j'aie à me plaindre de personne, et voilà pourquoi, moi, le *Ravagé de l'Inquiétude*, je vous épargne d'être inquiète. Je sais trop le mal que cela fait.

Je n'ai que le temps de vous faire ce mot. J'attends celui-là, de vous, qui me dira que vous allez arriver à Paris.

Adieu et à bientôt. Priez pour moi, *dimanche*, le jour de mes Pâques, vous qui avez racheté mon âme de l'indignité de la vie et peut-être de la damnation éternelle.

Votre fidèle, éternellement fidèle,

B.

Ah ! le touchant roman que celui de ce vieillard « éternellement fidèle », comme il écrit à l'encre rouge (il écrirait ainsi de son sang, s'il le fallait), fidèle à son rêve, à ses admirations, à son amour !

Il mourra comme il a vécu, le vieux chouan du Cotentin, emportant intacte sa chimère et tout heureux de jouer encore, par habitude, au damné comme à vingt ans ! Oui, Manfred octogénaire et resté byronien tout en suivant la messe dans le bréviaire de son frère l'abbé.

Cette figure de Barbey d'Aurevilly est vraiment de celles qui attirent, retiennent, appelant à la fois l'admiration et le sourire. L'écrivain est un maître. L'homme est un enfant. Un enfant sublime, jamais la définition ne fut plus juste. Je disais que ce n'était pas un « critique » (la seule façon dont il jugeait Gœthe le prouverait amplement). Mais dans ses « éreintements » il a des mots qui illuminent des êtres. On pourrait, de Barbey, recueillir, faire un choix de jugements frappés comme des médailles — des médailles aux profils parfois un peu brutaux, caricaturaux. Ce n'était pas « le bon juge », certes, mais c'était une façon de peintre fulgurant. Il emportait le morceau. Barbey a trouvé plus que personne de ces définitions, de ces surnoms comme ceux qui naguère couraient Paris — menue monnaie de la conversation — et dont George Vanor, paraît-il, avait le don de « frappe ».

Lorsqu'un jeune écrivain, consacrant à Barbey d'Aurevilly sa thèse de doctorat, écrivit sur l'auteur du *Chevalier des Touches* et du *Prêtre marié* deux in-octavo, je sais tel critique averti et très fin qui s'écria :

— Deux gros volumes sur Barbey ! Et que fera-t-on pour de plus grands ?

Il est, au siècle passé, « de plus grands » que Barbey sans doute. Il n'est pas d'hommes plus représentatifs d'un état d'âme. Cet Antony lettré ne fut pas un désolé par affectation et par mode. Il fut le « Ravagé de l'Inquiétude » par sincérité et par tempérament. Il fut surtout l'amoureux de l'amour, du plus chaste

et du plus fier des amours, et je voudrais qu'on publiât ces lettres à l'Ange blanc pour montrer que ce diabolique Barbey fut, au total, un bon diable — et qu'à l'heure où Sand et Musset ne badinaient pas avec l'amour, il était d'autres cœurs aussi qui battaient avec une ardeur pareille, qui restaient fidèles et s'aimaient non pas tout haut, mais en haut.

Il semble que je parle là de quelques personnages légendaires. Barbey d'Aurevilly a en effet sa légende — que son histoire vraie ne peut diminuer. Au contraire.

XXXVI

A propos d'une évocation du second Empire. — Un complot ignoré et le drame de *la Savelli.* — Ce que m'a conté M. Victorien Sardou. — Le caviar de chez Chevet. — A la Comédie-Française. — Un personnage d'autrefois : Rigolboche. — Qu'est-elle devenue ? — De Pène (Mané) et la danseuse. — Les Mémoires de Rigolboche. — Jules Janin et Louis Veuillot. — Vermorel. — Aux Délassements-Comiques. — Le quartier latin. — Bullier. — Ce qui a disparu. — Les étudiants de 1906. — M. Émile Loubet. — M. Campinchi et le bâtiment de la rue de la Bûcherie. — Pour la Maison des Étudiants. — Demain ?...

20 Décembre.

Pendant que défilaient, sur la scène du théâtre Réjane, les jolis costumes, les crinolines et les rubans, les « suivez-moi jeune homme » qu'on dirait détachés d'un album de Marcellin, je songeais, après avoir applaudi la Savelli, et souhaité bonne fortune à la créatrice, à la bonne fée d'une scène nouvelle, — oui, je pensais à une aventure que m'a plusieurs fois contée Victorien Sardou et qu'il ne m'a pas défendu de répéter.

C'est un de ces romans de l'histoire qui, si on les écrivait, pourraient prendre pour épigraphe les vers de Dante-Gabriel Rossetti : « Je suis ce qui aurait pu être et ce qui n'a pas été. » Le texte exact du poète m'échappe ; mais la pensée est bien celle-là.

« Ce qui aurait pu être ! » C'est d'ailleurs toute la

vie ou ce qu'on pourrait dire de la vie. On a toujours passé à côté d'un péril ou d'un bonheur.

Il y avait, du temps de Napoléon III, — et il y eut jusqu'en 1900, — logé, encastré, si je puis dire, dans les bâtiments de la Comédie-Française, un établissement fameux de liqueurs et de comestibles : celui du restaurateur Chevet. Restaurateur par hasard, car Chevet n'ouvrait guère, au-dessus de ses magasins assez vastes, que de petits salons où des habitués, des gourmets venaient prendre des repas choisis, sous des plafonds un peu bas. Ces salons étaient comme adossés à la Comédie-Française, et une muraille fort peu épaisse — on l'a vu depuis — les séparait de la salle qu'avait décorée, refaite en partie l'architecte Chabrol.

Un jour, le patron du magasin de comestibles vit arriver chez lui deux jeunes gens, deux Russes, qui demandèrent à dîner. On leur servit leur repas dans une des petites pièces en question, et tout naturellement ils commandèrent du caviar. Le garçon leur servit du caviar. Ils y goûtèrent et poussèrent les hauts cris.

— Ça, du caviar?... Pour qui nous prenez-vous?... Nous sommes du pays ! Ce n'est pas le véritable caviar de la Volga !... Vos esturgeons devaient être de qualité secondaire !... C'est à peine, ça, le caviar inférieur que nous appelons le *caviar rouge*...

— Mais, messieurs, pourtant!

— Bon pour des moujiks, votre caviar, garçon ! Si nous revenons jamais dîner ici, nous vous montrerons ce que c'est que du caviar!

Le garçon était humilié. Le patron monta faire des

excuses. Personne jusqu'ici ne s'était plaint du caviar de Chevet. Il était désolé. Une autre fois il donnerait à ces messieurs un autre caviar.

— Une autre fois, une autre fois!

— Une autre fois, dit nettement un des deux jeunes gens, nous apporterons notre caviar! Car il faut être juste, tout le reste du repas était excellent.

Puis les deux convives disparurent.

A quelques jours de là, on les vit revenir l'un et l'autre ; mais l'un deux, cette fois, portait sur le bras un petit baril blanc cerclé de bois.

— Voilà du caviar, dit-il, du vrai caviar !

Et l'on se mit à table.

Le couvercle du tonnelet enlevé, un des convives offrit au restaurateur de goûter à ce caviar vraiment exquis.

— Voilà des œufs bien pressés, bien salés ! C'est cela donc, du caviar !

Il fallait bien reconnaître que le caviar ainsi apporté était excellent. Les dîneurs promirent de donner l'adresse de l'expéditeur au lieu d'origine. Ils la donnèrent même et on les remercia.

Le repas fini, ils prièrent qu'on mît de côté le précieux baril :

— Gardez-nous notre caviar. Nous n'en trouverions point de pareil dans tout Paris.

— Ah ! ces messieurs sont amateurs !

— Fanatiques, donc! Ayez bien soin du caviar!

— Ne craignez rien. Le garçon aura soin du tonnelet comme de ses yeux. Vous le mettrez à part, commanda le patron.

Alors, de temps en temps, les deux amis venaient dîner chez Chevet, maniaques, demandant toujours leur caviar et leur petit salon d'habitude.

Ils causaient de choses indifférentes, ou plutôt des petits événements parisiens, de théâtres, de courses, du duc de Gramont-Caderousse, du duc de Morny, de comédiens, de comédiennes, de danseuses de l'Opéra. De politique, jamais.

Et ils vinrent ainsi dîner à des intervalles rapprochés, jusqu'à ce qu'enfin le baril de caviar fut achevé.

Un soir, ils réclamèrent leur caviar.

— Mais, dit le garçon, il n'y a plus de caviar ! Ces messieurs l'ont consommé. Le baril est fini. Si ces messieurs veulent se contenter du nôtre, en attendant l'arrivée de celui que nous faisons venir.

— Non, non, non, non ! s'écria l'un des convives. Votre caviar rouge, jamais !... Nous nous passerons de caviar pour aujourd'hui. La prochaine fois nous rapporterons notre caviar.

Peu de jours après entrait en effet dans le magasin de Chevet un des deux amis, porteur d'un tonnelet de bois blanc. On le salue, il demande le garçon. Le garçon arrive.

— Ah ! ah ! Monsieur apporte son fameux caviar !

— Oui, donc déjà ! Et où allez-vous le mettre pour qu'on n'y touche pas ?

— Où nous avons mis l'autre, monsieur; dans la petite armoire, vous savez...

— Parfaitement. Et ayez-en bien soin, je vous prie!

— Monsieur n'a à s'inquiéter de rien !

— Voilà. Donc à bientôt. A demain ou à après-

demain. Cela dépendra de la première des Variétés.

Le garçon prit le baril des mains du dîneur qui s'éloigna, et le monta près du petit salon, pour le déposer dans une armoire voisine.

Mais en montant les marches de l'étroit escalier qui menait aux salles basses où l'on dînait parfois, une impression de doute lui traversa la cervelle. Le tonnelet lui donna la sensation de n'avoir pas le même poids que le précédent. Du caviar? Était-ce bien du caviar que contenait le baril? Et si par hasard, par impossible, ce n'était pas du caviar! On ne sait pas! On ne sait jamais!

Il redescendit et fit part de ses doutes au patron.

— Qu'est-ce que vous voulez que ce soit? Vous êtes fou!

— Je suis peut-être fou ou imbécile, mais qu'est-ce que vous voulez? ce tonnelet-là, on peut toujours l'ouvrir, pour voir!

— L'ouvrir? Et si les clients, lorsqu'ils vont revenir, s'aperçoivent qu'on a débouché leur caviar, croient qu'on y a goûté?

— Oh! refermer le couvercle et resserrer les cercles, ce n'est pas malin, patron! Et du moins on se rendra compte.

— Eh bien, va!

Et l'on remonta dans le petit salon, et du bout d'un ciseau, délicatement, on souleva le couvercle.

Le patron et le garçon poussèrent en même temps le même cri.

— De la poudre!

Ce n'était pas du caviar que contenait le tonnelet

nouveau, c'était de la poudre. La salle où l'on dînait était située presque au-dessous de l'avant-scène impériale — côté jardin — et le tonneau, en faisant explosion, pouvait faire sauter l'empereur dans sa loge.

Les deux hommes se regardaient tout pâles.

— Hein ! si je n'avais pas eu cette idée-là, patron ! Voyez-vous, ce n'était pas le même poids, ce n'était pas le même poids !

On avertit immédiatement le commissaire du quartier. M. Pietri fut mis au courant sur-le-champ. On attendit. On guetta les passants. Le restaurant, surveillé, devint une souricière. Aucune souris n'y fut prise. Les deux jeunes Russes ne reparurent pas. Avaient-ils su que leur poudre était éventée, leur projet connu? Personne ne pourrait dire aujourd'hui pourquoi on ne les revit plus au Palais-Royal. Nul ne saura s'ils étaient vraiment Russes, d'où ils venaient, ce qu'ils étaient. Ce qui est certain, c'est que leur tonnelet de faux caviar devait faire explosion sous les pieds de Napoléon III.

Pietri recommanda aux gens de l'établissement Chevet le secret, qui fut bien gardé, et je crois bien que c'est un des hauts fonctionnaires de l'Empire qui révéla le fait à Victorien Sardou, après le 4 septembre. Avec son merveilleux esprit chercheur, le maître dramaturge essaya bien de trouver le secret, de pénétrer le mystère. Impossible. L'aventure du baril de caviar est et demeurera une de ces énigmes de l'histoire, théâtre tragi-comique qui compte tant de drames arrivés au dénouement et tant de mélodrames avortés.

J'y pensais, je le répète, involontairement, l'autre

soir, tandis que, caressant sa moustache (un peu trop noire), traversait la salle des Maréchaux le comédien qui figurait Napoléon III, tandis que dans la coulisse la musique jouait l'air de la *Reine Hortense* :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

Sensation étrange d'ailleurs, et d'une mélancolie pénétrante : voir à l'état de spectacle, c'est-à-dire de légende, ce qui fut la réalité, la vie, à l'heure où l'on avait vingt ans !

La Savelli, qui a évoqué hier des ombres, a remis en lumière une gloire passée, la « gloire du siècle », comme on disait alors, une de ces figures étranges que la popularité hisse sur son piédestal et qui, apparues un beau soir et venues on ne sait d'où, disparaissent on ne sait comment. C'est Rigolboche. Le nom est resté, si la personnalité qu'il recouvre ne dit plus rien aux générations nouvelles.

Je crois bien qu'elle vit toujours et je pourrais dire le nom qu'elle porte. Au temps d'Arsène Houssaye et « du petit de Massa », pour parler comme la pièce de M. Max Maurey, Rigolboche était la reine fantaisiste du Paris qui s'amuse. Louis Veuillot l'a-t-il « pourtraicturée », comme Thérésa, dans ses *Odeurs de Paris*? Je n'en sais rien. Mais lorsque Rigolboche prit la plume, que ne lui prêta pas son ami Pierrot, elle se compare à Veuillot. On lit dans les *Mémoires de Rigolboche* : « Il m'a toujours plu, cet homme-là. Il élève la voix, je lève la jambe : nous sommes faits pour nous entendre ! »

Elle levait la jambe en effet. Vêtue d'un costume de canotier ou de débardeur, elle faisait faire cercle autour d'elle lorsque le bout de son pied atteignait des hauteurs prodigieuses. On montait sur les chaises au casino Cadet ou au bal Bullier pour la voir, comme, au temps du Directoire, les muscadins pour apercevoir Mme Récamier entrant au Petit-Luxembourg. Rigolboche était illustre, du salon au faubourg, comme Léotard, l'Antinoüs du trapèze, et comme plus tard Paulus ou la belle Otero. Un chroniqueur alors tout-puissant, Henri de Pène, qui signait « Mané » à *l'Indépendance belge*, — le seul journal un peu libre parce qu'il venait de l'étranger, — avait fait la renommée de Rigolboche. Dans un accès charmant de paradoxe, de Pène avait inventé Rigolboche. « Mané » lui dédiait ses chroniques réunies en volume par Dentu. Rigolboche était une puissance.

Jolie? Non. Pire, comme disait Mme Dorval en parlant d'elle-même. Du reste on peut encore se rendre compte de ce qu'elle était si l'on retrouve ce petit livre devenu rare, les *Mémoires de Rigolboche*, où Cham l'a dessinée levant la jambe et où une photographie jaunie la montre en costume de débardeur de Gavarni ou de canotier carnavalesque, le pantalon rayé bouffant, la blouse flottante, la cravate lâche, un feutre campé sur la perruque blanche à catogan. C'est dans ce costume qu'on aurait pu nous la montrer dans l'acte de Mabille, au théâtre Réjane. Costume historique, documentaire, photographié par Petit et Trinquart.

Les *Mémoires de Rigolboche* (née à Nancy, voilà

tout ce que nous révèle la danseuse) firent d'ailleurs scandale, comme son coup de pied en l'air. Jules Janin s'emporta dans le *Journal des Débats* contre cette gloire bizarre, qui un beau jour, voyant un sergent de ville verbaliser, menacer du « violon » une camarade un peu trop fantaisiste en sa danse, avait dit à l'agent de l'autorité : « Laissez-la donc ! C'est bien plus rigolboche ! » (Et le nom lui était resté.)

Deux moralistes indignés publiaient « chez tous les libraires » un petit livre en colère, *A bas Rigolboche !* « sans portrait ni vignette », disait la couverture, et un lithographe du *Charivari*, Charles Vernier, réunissait en un album une série de trente lithographies : *la Rigolbochomanie.*

C'était l'époque où les libretti de ce genre pullulaient sous les galeries de l'Odéon et où Vermorel, qui devait mourir d'une balle en mai 1871, publiait son premier écrit, *Ces Dames*, qu'on lui a tant reproché et qui était un pseudo-pamphlet. Où sont les belles heaumières et les neiges d'antan?

Vous entendez bien que Rigolboche devait avoir la manie, la tentation du théâtre; Bullier se suffit pas à certaines étoiles. Elle sauta sur la scène des Délassements-Comiques, et Sari, l'étonnant impresario, la mit en lumière dans une de ces amusantes revues de fin d'année qui faisaient courir tout Paris au petit théâtre, plein de fredons et de chansons, du boulevard du Temple. Ludovic Halévy a rappelé ces souvenirs dans une lettre à Georges Cain. Mais M. Ernest Blum, toujours jeune et spirituel comme en tous temps, pourrait mieux que personne conter ce temps de gaieté vraie où

Murger, Mario Uchard, Edmond About allaient voir, là-bas, danser Rigolboche.

— Tiens, dit un soir l' « étoile » à About en le regardant, vous me ressemblez, vous! C'est vrai, vous êtes tout mon portrait — mais je suis mieux que vous!

— Naturellement, dit About.

Au temps de ces soirées, j'étais tout jeune. « Quand j'étais étudiant ! » comme dit Nadar en son beau livre. Je partais le matin au petit jour pour aller prendre des répétitions chez un vieux professeur où je voyais parfois Eugène Despois, esprit supérieur et vraiment un maître. Je montais la rue Saint-Jacques, aujourd'hui transformée, crevée, démolie, et si pittoresque alors, encore moyenâgeuse, comme on dirait aujourd'hui. Je regardais, près du Petit-Pont, l'enseigne légendaire des « Deux Pierrots », toute criblée par les balles de juin, mouchetée, trouée comme une écumoire. C'était le vieux quartier latin. Les cours de Saint-Marc-Girardin et de M. Berger m'y attiraient beaucoup plus que la Closerie des Lilas.

On disait alors : « Le vieux quartier latin se meurt ! » On chantait volontiers le refrain de Lepère :

> Non, il n'est plus, mon vieux quartier latin !

Un de mes amis, mort aujourd'hui, et qui devait fonder avec Adolphe Amat, autre disparu, la *Revue française*, porter l'uniforme d'officier de mobiles en 1870, puis le costume de sous-préfet, écrivait *les Étudiants et les Femmes du Quartier Latin*. Aujourd'hui sans doute on pourrait écrire quelque brochurette sous

le même titre et chanter comme en ce temps-là, après avoir béni *ma Tante* :

Le clou,
Le clou,
Vive le clou !
Quand on n'a pas l'sou,
Vive le clou !

Mais il me semble tout de même que les étudiants ont des préoccupations plus sérieuses, et leur association nous donne l'idée d'un groupement plus fraternel. Nous étions isolés ; ils se rapprochent. L'Association, l'A, comme on dit, devient une institution, et, au dernier banquet de l'A, M. Émile Loubet, avec une bonhomie charmante et une pénétrante éloquence, a parlé à ces jeunes gens de la solidarité qui est leur force et de cette vertu supérieure : l'union. « A l'époque où j'étais étudiant, leur disait-il, nous n'avions pas d'association ; nous étions seuls, désemparés, éloignés les uns des autres... » Et l'éminent « étudiant honoraire » de louer les étudiants d'aujourd'hui d'avoir enfin un centre de réunion, une bibliothèque, une salle d'étude...

Voyez-vous l'étudiant pauvre dans sa chambre froide, par ces soirs d'hiver ? Imaginez les mélancolies de décembre tombant, là-haut, sur ces jeunes épaules, sur le livre de médecine ou de droit ! L'Association donne au provincial éloigné du *home* familial la chaleur et la lumière. Il travaille à son aise, il cause, il sourit, il vit.

Le Conseil municipal de Paris doit louer — donner plutôt — l'ancien local de la vieille Faculté de médecine,

rue de la Bûcherie, à l'Association des Étudiants. Antique logis de science, vestige du Paris d'autrefois. On aperçoit encore là, me semble-t-il, à l'angle de la rue et de l'hôtel Colbert (car je n'ai pas revu la rue depuis des années), le dôme de l'ancien amphithéâtre, la rotonde qui remplaça le petit amphithéâtre en bois des temps légendaires.

Au XVIIIe siècle, la Faculté abandonna les bâtiments de la rue de la Bûcherie pour un logis situé rue Jean-de-Beauvais, jusqu'à son installation dans les écoles de chirurgie établies déjà sur l'emplacement actuel de l'École de médecine. M. Grébauval a rappelé ces souvenirs au Conseil en proposant la location à bail, pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans, du bâtiment de la rue de la Bûcherie à l'Association des Étudiants.

La décision doit être prise avant la fin de l'année et le vote ratifiera ou repoussera la proposition, qui date du 3 juillet. Depuis ces jours d'été, M. Campinchi, l'actif et chaleureux président de l'A, s'est dépensé en efforts. M. Liard, avec son dévouement habituel, est sympathique et zélé. Je suis sûr que M. Lavisse a agi. Les étudiants offrent de réparer, d'aménager les bâtiments caducs de la rue de la Bûcherie. Il leur faut 500 000 francs.

— Nous les trouverons !

Elle ne doute de rien, la jeunesse. Et elle a raison. On est perdu quand on doute. D'ailleurs Mécène a laissé des neveux.

Mais le Conseil municipal hésite.

— Dans quatre-vingt-dix-neuf ans, s'écriait M. Berthaut, il est probable qu'il y aura encore des étudiants !

— Ce ne sera plus la jeunesse des écoles, disait M. Fribourg.

Et l'on riait.

Ne rions pas. Ce sera toujours la jeunesse de France. Nous aurons disparu. Les plus jeunes de l'A ne seront plus que des ombres, de vieux portraits dans de vieux cadres. Les étudiants de l'an 2006 ne connaîtront plus ceux qui leur auront assuré un local, de l'électricité, de la vie. Mais le quartier latin a besoin de cette Maison de la Jeunesse, pendant de cet hospitalier logis que M. d'Estournelles de Constant appelle déjà la *Maison des Étrangers* et où l'on fêterait les hôtes illustres de passage, un Nansen, un Carducci, un lord Kelwin, un Rudyard Kipling. Je crois bien que M. le préfet de la Seine, si dévoué à toutes les œuvres utiles et si convaincant, — car il a cette force : le charme, — obtiendra pour les étudiants de 1907 ce logis de la rue de la Bûcherie où ils se trouveront plus largement encore qu'au 43 de la rue des Écoles, et définitivement Paris aura le « home » de labeur et de camaraderie qu'il faut à la jeunesse.

Ce sera là mon souhait de l'an qui finit.

On ne sait jamais, quoi qu'en dise Mme de Thèbes, ce qui vous attend avec l'an nouveau. 1907 semble nous sourire; en réalité il nous guette. Et quel qu'il soit, ce « bel an neuf », vive l'avenir et vive aussi la jeunesse — tout simplement parce qu'ils sont la Jeunesse et l'Avenir!

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

B

C

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

X

Y

Z

160-07. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.



ŒUVRES DE JULES CLARETIE

4335. — Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.